

Sous emprises

Sharon Bolton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

« Si vous ne devez lire qu'un seul thriller cette année, choisissez celui-ci. »

TESS GERRITSEN



SOUS
EMPRISES
SHARON BOLTON

THRILLER

fleuvenoir

SHARON J. BOLTON

SOUS EMPRISES

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marianne Bertrand*

fleuvenoir

*À la mémoire de Peter Inglis Smith,
un voisin attentionné, un écrivain génial
et un très bon ami.*

« What are fears but voices airy ?
Whispering harm where harm is not,
And deluring the unwary
Till the fatal bolt is shot ! »

William Wordsworth

PROLOGUE

Mardi 22 janvier (peu avant minuit)

Quand un objet lourd tombe d'une hauteur conséquente, sa *vitesse* de déplacement augmente jusqu'à ce que la force de résistance de l'air, ascendante, égale la force de la gravité, qui s'exerce vers le bas. Le sujet de la chute, quel qu'il soit, atteint alors ce que l'on qualifie de vitesse terminale, une allure constante qui se maintient jusqu'à ce qu'il rencontre une force plus puissante, généralement le sol.

On pense que la vitesse terminale d'un corps humain s'établit aux alentours de 190 km/h. D'ordinaire, on atteint cette vitesse après quinze ou seize secondes de chute, au bout de cinq à six cents mètres environ.

Une idée fausse assez répandue veut qu'une personne tombant d'une hauteur significative meure avant l'impact. Le cas est pourtant rare. Même si le choc que procure l'expérience est susceptible de provoquer une attaque cardiaque, la plupart des chutes ne durent pas assez longtemps pour que cela advienne. Tout comme un individu soumis à des températures inférieures à zéro devrait a priori geler, ou perdre conscience s'il est privé d'oxygène ; mais ces deux cas de figure ne s'appliquent que lorsqu'on saute d'un avion à très haute altitude et, exception faite des parachutistes les plus intrépides, les gens font rarement une chose pareille.

La plupart de ceux qui tombent ou sautent de haut meurent sous le choc, quand leurs os se brisent, endommageant gravement les tissus. La mort est instantanée. Normalement.

La femme juchée au sommet de l'une des plus hautes tours de Cambridge n'a sans doute guère de raisons de se demander quand elle atteindra sa vitesse terminale : la tour ne mesurant pas tout à fait soixante mètres de haut, son corps sera toujours en accélération quand elle percutera le sol. D'un autre côté, elle ferait bien de réfléchir à l'impact. Parce que alors, au contact des pavés de silex, ses jeunes os voleront en éclats comme du cristal. Elle ne semble pourtant guère concernée par quoi que ce soit pour l'instant. Debout, elle embrasse la vue.

Cambridge, juste avant minuit, est une ville toute d'ombres noires et de lumière dorée. La lune quasi pleine projette son rayon sur les élégants édifices environnants, semblables à de vraies pièces montées, sur les colonnes pointant leurs doigts de pierre vers le ciel sans nuages, et sur les quelques individus

encore de sortie, qui glissent tels des fantômes hors des flaques de lumière pour mieux s'y fondre.

Elle tangué sur place et, comme si quelque chose avait capté son attention, baisse la tête.

Au pied de la tour, pas un mouvement dans l'air. Une page déchirée du *Daily Mail* de la veille gît, immobile, sur le trottoir. Ici, tout en haut, il y a du vent. Assez pour agiter les cheveux de la femme autour de sa tête à l'instar d'un drapeau. La femme est jeune, la trentaine, et serait belle si son visage n'était dénué de toute expression. Si son regard était animé de la moindre lueur. Ses traits sont ceux d'une personne qui se croit déjà morte.

L'homme qui traverse à toute allure la première cour du St John's College est bien vivant, en revanche : rien ne stimule mieux l'instinct de vie, chez l'animal humain, que la terreur. Le commandant Mark Joesbury, qui appartient pourtant à cette branche de la police métropolitaine qui envoie ses agents dans les situations les plus périlleuses, n'a jamais eu aussi peur qu'à cette minute.

En haut de la tour, il fait froid. L'air glacé de janvier rampe au-dessus des Fens et s'enroule autour de la ville. La femme n'est pas vêtue pour l'hiver mais ne semble pas remarquer le froid. Elle cille et, soudain, ses yeux éteints se remplissent de larmes.

Le commandant Joesbury a atteint la porte de la tour de la chapelle et s'aperçoit qu'elle n'est pas verrouillée. Elle claque contre le mur de pierre et son épaule gauche, qui restera à jamais la plus faible des deux, encaisse le coup – et la douleur. Il poursuit sur sa lancée, gravit les marches, les comptant en chemin. Il a besoin de marquer son progrès dans sa tête. Parvenu au deuxième étage, il entend une cavalcade derrière lui. Quelqu'un lui a emboîté le pas.

Il sent l'air froid à l'instant même où il aperçoit la porte tout en haut. Il est sur le toit avant d'avoir la moindre idée de ce qu'il fera s'il arrive trop tard et si elle a déjà sauté. Ou ce qu'il pourra bien fiche, bordel, si elle ne l'a pas fait.

— Lacey, hurle-t-il. Non !

1

Vendredi 11 janvier (onze jours plus tôt)

Le *All Bar One*, à côté de la gare de Waterloo, était noir de monde, et près de cent personnes s'y époumonaient pour couvrir la musique. Bien qu'il soit interdit de fumer depuis des années dans les lieux publics en Grande-Bretagne, quelque chose planait autour de cette faune et alourdissait l'atmosphère, muant la scène devant moi en une photo floue.

J'ai su d'instinct qu'il ne s'y trouvait pas.

Pas besoin de consulter ma montre pour savoir que j'avais seize minutes de retard. Je l'avais programmé à la seconde près. Un retard trop marqué aurait paru grossier, ou donné à croire que j'avais quelque chose à prouver ; trop près de l'heure convenue, et j'aurais l'air impatiente. Calme et professionnelle, voilà ce que je serais. Un peu distante. Être légèrement en retard en faisait partie.

Au bar, j'ai commandé mon verre habituel « situations délicates » et me suis hissée sur un tabouret disponible. Sirotant le liquide incolore, j'apercevais mon reflet dans les miroirs derrière le comptoir. J'arrivais tout droit du bureau. Je ne sais comment, j'avais résisté à la tentation de partir tôt et de passer près de deux heures à me doucher, me sécher les cheveux, me maquiller et choisir ma tenue. J'étais résolue à ne pas me faire belle pour Mark Joesbury.

J'ai fouillé dans mon sac et sorti mon ordinateur portable. Je l'ai posé sur le zinc – pas pour travailler vraiment, juste pour faire comme si – et j'ai ouvert un document : un exposé portant sur les lois anglo-saxonnes relatives à la pornographie, que je devais présenter la semaine suivante devant un groupe de nouvelles recrues à Hendon. J'ai cliqué sur une diapositive au hasard : le Criminal Justice and Immigration Act. Les nouveaux venus seraient surpris d'apprendre, comme la plupart des gens, qu'il était parfaitement légal d'être en possession d'éléments à caractère pornographique en Grande-Bretagne tant que ceux-ci ne concernaient pas les enfants, jusqu'à ce qu'une loi de 2008 déclare illégales les images pornographiques extrêmes. Naturellement, ils voudraient savoir ce qu'il convenait de qualifier d'extrême. D'où le contenu principal de la diapositive que j'examinais à présent.

Une image pornographique à caractère aggravé décrit un acte sexuel qui :
— constitue une menace, ou semble constituer une menace pour la vie d'une

personne ;

- engendre de sévères lésions des organes sexuels ;
- met en scène un corps humain ;
- met en scène un animal

J'ai corrigé une faute d'orthographe dans le second alinéa et ajouté un point final au quatrième.

Joesbury n'était toujours pas là. Non pas que j'aie vérifié. Je le saurais à l'instant où il franchirait la porte.

Vingt-quatre heures plus tôt, j'avais eu droit à un briefing de cinq minutes de la part du commissaire du poste de Southwark. Le SCD10, toujours communément appelé SO10 – la division criminelle de la police métropolitaine en charge des opérations secrètes –, avait requis mon aide sur un dossier. Non pas celle de n'importe quelle jeune enquêtrice mais la mienne en particulier, et l'agent en charge de l'affaire, le commandant Mark Joesbury, me verrait le lendemain soir. « Quelle enquête ? » avais-je demandé. Le commandant Joesbury m'apporterait tous les éclaircissements nécessaires, m'avait-on répondu. Mon supérieur était resté mutique, l'air bougon, sans doute parce qu'on tapait dans son équipe sans lui expliquer pourquoi.

J'ai consulté ma montre à nouveau. Il avait vingt-trois minutes de retard, mon verre descendait trop vite, et à la demie, je rentrais chez moi.

Je me suis soudain aperçue que je ne me souvenais même plus de quoi il avait l'air. Oh, j'avais bien une vague idée de la taille, du gabarit et de la couleur de ses cheveux, je me rappelais ses yeux turquoise, mais je ne parvenais pas à me remémorer ses traits. Ce qui était bizarre, franchement, vu qu'il ne quittait jamais mes pensées, pas même une seconde.

— Par tous les saints, Lacey Flint..., a dit une voix derrière moi.

J'ai inspiré profondément et je me suis retournée, pour découvrir Mark Joesbury, un mètre quatre-vingts et des poussières peut-être, bien bâti, le teint hâlé même en janvier, l'œil vif et turquoise. Coiffé d'une perruque épaisse, ébouriffée et rousse.

— Je suis en mission, a-t-il soufflé.

Avant de m'adresser un clin d'œil.

2

La place réservée aux handicapés devant la maison du Dr Evi Oliver était vide pour une fois. En dépit du panneau « Parking privé » fixé sur le vieux mur de briques, il n'était pas rare, surtout le week-end, qu'Evi s'aperçoive en rentrant chez elle qu'un touriste infirme se l'était appropriée. Ce soir-là, elle avait de la chance.

Elle rassembla son courage pour faire face à la douleur, inévitable, et sortit de voiture. Elle avait trente minutes de retard sur l'heure de prise de son médicament, et celui-ci ne jugulait plus le mal comme il le faisait autrefois. Dépliant sa canne, elle la cala sous son bras gauche et, un peu mieux assurée à présent, dénicha sa mallette à tâtons. Comme à chaque fois, l'effort la laissa légèrement essoufflée. Comme à chaque fois, être seule dans le noir n'arrangeait rien.

Pressée de rentrer chez elle aussi vite que possible, Evi s'obligea à prendre une seconde pour se retourner et tendre l'oreille. La maison où elle habitait depuis cinq mois et demi se trouvait au fond d'un cul-de-sac, cernée par les jardins clos des universités et la rivière Cam. C'était sans doute l'une des rues les plus tranquilles de Cambridge.

Il n'y avait personne en vue et pas le moindre bruit, si ce n'est la circulation dans la rue voisine et le vent dans les arbres à proximité.

Il était tard. Neuf heures du soir, un vendredi, et il n'avait pas été possible de rester au bureau plus longtemps. Ses nouveaux collègues l'avaient déjà rangée dans la catégorie vieille fille triste, à moitié handicapée, décrépite avant l'heure et sans vie sociale en dehors du travail. En cela, ils n'avaient pas tort. Mais ce qui maintenait réellement Evi rivée à sa table de travail jusqu'à ce que les vigiles ferment le bâtiment n'était pas le vide de son existence. C'était la peur.

3

J'ai perçu des ricanements autour de nous. J'ai vaguement entendu Joesbury dire au type derrière le bar qu'il prendrait une pinte de bière et que la dame reprendrait la même chose. Quand j'ai enfin retrouvé mon souffle et fini de m'essuyer les yeux, Joesbury arborait une mine perplexe.

— Je ne crois pas vous avoir jamais vue rire auparavant, a-t-il dit.

Secouant la tête, comme si c'était moi qui avais un grain, il observait le barman en train de me préparer mon verre. Du Bombay Sapphire sur tout plein de glace, dans un grand verre. Il l'a fait glisser vers moi, les sourcils levés.

— Vous buvez du gin pur ? m'a-t-il demandé.

— Non. Avec de la glace et du citron, ai-je répliqué, tout en prenant conscience que l'homme au comptoir et plusieurs autres non loin nous lorgnaient du coin de l'œil.

Mais à quoi Joesbury jouait-il donc ?

— Mais à quoi jouez-vous donc ? lui ai-je demandé. Vous comptez garder ce truc sur la tête toute la soirée ?

— Nan, ça me démange.

Il a ôté la perruque, l'a lâchée sur le comptoir et s'est emparé de son verre. Le postiche reposait devant lui comme un cadavre d'animal écrasé.

— Mais je peux la remettre tout à l'heure, néanmoins, a-t-il ajouté. Si ça vous dit.

Ses cheveux avaient poussé depuis la dernière fois où je l'avais vu, effleurant tout juste son col, dans la nuque. Ils étaient d'un châtain plus foncé que dans mes souvenirs, à peine rebelles. Cette nouvelle longueur lui allait bien : elle adoucissait le contour de son crâne et lui étirait les pommettes, ce qui le rendait infiniment plus séduisant. L'éclairage tamisé du bar estompait la cicatrice qu'il avait à l'œil droit. J'en avais mal aux mâchoires : durant tout ce temps, je n'avais cessé de lui sourire.

— Et, je vous le redemande, à quoi vous jouez ? (Si j'avais l'air revêche, peut-être ne comprendrait-il pas à quel point j'étais ridiculement heureuse de le voir.) N'êtes-vous pas censé la jouer discret ?

— Je pensais que ça aiderait à rompre la glace, a-t-il rétorqué tout en essuyant de la mousse sur sa lèvre supérieure. Les choses étaient un peu tendues la dernière fois qu'on s'est vus.

La dernière fois que j'avais vu Joesbury, il était à deux doigts de mourir

d'hémorragie. Comme moi-même, remarquez. « Un peu tendues » suffisait à peine à décrire la situation, selon moi.

— Comment allez-vous ? lui ai-je demandé, même si j'avais déjà une assez bonne idée de la réponse.

Ces derniers mois, je m'étais enquis de son état sans complexe auprès de connaissances communes. Je savais que le coup de feu qu'il avait reçu cette nuit-là lui avait déchiré une bonne partie des tissus des poumons que les chirurgiens, ainsi que le temps, avaient réussi à réparer. Je savais qu'il avait passé quatre semaines à l'hôpital, qu'il serait en service restreint pour trois mois encore, mais capable d'assumer à nouveau toutes ses responsabilités par la suite.

— Il se peut que je loupe le marathon de Londres cette année, a-t-il dit, avançant sa main pour s'emparer de la mienne, ce qui a provoqué une tension insoutenable dans mon estomac, comme si l'on pinçait des cordes de guitare tendues à bloc. Sinon, ça va.

Il a retourné mon poignet pour examiner sa face interne et contemplé un instant le gros sparadrap que je portais encore, plus parce que je n'aimais pas voir la cicatrice qui se trouvait en dessous que parce qu'elle avait besoin d'être recouverte. Trois mois plus tard, elle avait nettement meilleure allure. Ce qui ne suffirait jamais.

— Je pensais que vous me rendriez visite, a-t-il poursuivi. Ces pyjamas d'hôpital sont assez seyants.

— J'ai envoyé un ours en peluche, ai-je répliqué. Il a dû se perdre en chemin.

Nous savions l'un et l'autre que je mentais. Ce que je ne lui avouerais jamais, c'était que j'avais passé près d'une heure à étudier des photos sur le site allemand de la maison Steiff, pour choisir très précisément l'ours que je comptais lui envoyer, si seulement cela avait été possible. Celui sur lequel j'avais arrêté mon choix ressemblait à celui qu'il m'avait offert un jour, mais en plus grand et plus coquin. La dernière fois que j'avais consulté le site, il était mentionné comme « indisponible ». Je n'aurais pu mieux dire moi-même. Il examinait mon visage à présent, et plus particulièrement mon nez, récemment refait. On l'avait refaçoné un mois plus tôt suite à une fracture, et les contusions post-opératoires avaient quasiment disparu.

— Bon boulot, a-t-il commenté. Un poil plus long qu'il n'était, non ?...

— J'ai pensé que ça me donnerait l'air intello.

Il me tenait toujours le poignet et je n'avais rien fait pour le dégager.

— J'ai entendu dire qu'ils vous font bosser sur le porno, a-t-il dit. Ça vous plaît ?

— Ils me font faire des recherches et des exposés, ai-je répliqué sèchement – je supporte mal d'entendre des hommes plaisanter au sujet du porno, ne serait-ce qu'un peu. Ils me trouvent fortiche en détails, apparemment.

Joesbury m'a lâché la main et a changé d'humeur. Il s'est détourné et

son regard s'est posé sur une table près de la fenêtre.

— Bon, et maintenant, trêve de civilités, si on allait s'asseoir.

Sans attendre que j'aie signifié mon accord, il a fourré la perruque sous son bras, pris les deux verres et traversé le bar. J'ai suivi, tout en m'interdisant d'éprouver de la déception. Il n'était pas question d'un rendez-vous galant.

Joesbury avait apporté un sac à dos. Il en a sorti un fin dossier marron et l'a posé, sans l'ouvrir, sur la table entre nous.

— J'ai obtenu l'autorisation auprès de vos supérieurs de Southwark de faire appel à vous sur une affaire, a-t-il commencé, et il aurait aussi bien pu être n'importe quel officier supérieur en train de briefer n'importe quel officier junior.

— Il nous faut une femme. Une qui puisse passer pour une jeune de 25 ans maximum. On n'a pas ça dans le service. J'ai pensé à vous.

— Je suis touchée, ai-je rétorqué, cherchant à gagner du temps.

Les affaires confiées au SO10 supposent que des agents soient envoyés incognito dans des situations difficiles et dangereuses. Je n'étais pas sûre d'être prête à revivre ça encore une fois.

— Réussissez, et ça fera bien dans vos états de service, a-t-il complété.

— L'inverse est tout aussi vrai, bien entendu.

Joesbury a souri.

— Je suis tenu par ma supérieure de vous dire que la décision vous appartient, entièrement, a-t-il répondu. Dana m'a également ordonné de vous informer que je suis un fou irresponsable, qu'il est bien trop tôt après l'affaire Éventreur pour songer seulement à vous solliciter dans le cadre d'une enquête comme celle-ci et que vous feriez bien de me dire d'aller au diable.

— Transmettez-lui mon bonjour, ai-je répliqué.

Dana était le commissaire Tulloch, qui dirigeait la brigade criminelle avec laquelle j'avais collaboré l'automne précédent. C'était également la meilleure amie de Joe. J'appréciais Dana, mais ne pouvais m'empêcher de jalouser sa complicité avec Joe.

— D'un autre côté, a-t-il poursuivi, si l'affaire est parvenue à nos oreilles, c'est en grande partie grâce à Dana. C'est une de ses anciennes camarades de fac, à présent directrice du service de soutien psychologique de l'université de Cambridge, qui l'a contactée de manière informelle.

— C'est quoi, l'histoire ? me suis-je enquis.

Joesbury a ouvert le dossier.

— Vous avez l'estomac bien accroché ?

J'ai hoché la tête, encore qu'il n'ait pas été mis à l'épreuve ces derniers temps. Il a sorti un petit tas de photos et l'a fait glisser sur la table dans ma direction. J'ai jeté un bref coup d'œil à la première, sur le dessus, et j'ai dû fermer les yeux un instant. Il y a des trucs qu'il vaut mieux n'avoir jamais vus.

Evi balaya du regard le mur de briques qui entourait son jardin, les bâtiments alentour, les coins sombres sous les arbres, tout en se demandant si la peur allait la poursuivre pour le restant de ses jours.

Peur d'être seule. Peur des ombres qui prenaient forme. Des murmures surgis de l'obscurité pour se précipiter à sa rencontre. D'un beau visage qui n'était qu'un masque. Peur des quelques pas, trois, quatre, pas plus, entre l'abri que lui procurait sa voiture et sa maison.

Tôt ou tard, il faudrait bien y aller. Elle verrouilla son véhicule et se dirigea vers le portail. L'ouvrage en fer forgé était ancien mais avait été équipé de façon à s'ouvrir d'une infime poussée.

Le vent d'est descendant des Fens soufflait fort ce soir-là et les feuilles des deux lauriers bruissaient en se frottant les unes contre les autres, comme du vieux papier. Même celles, minuscules, de la haie de buis, dansaient allègrement. Des massifs de lavande flanquaient l'allée de part et d'autre. En juin, leur parfum lui souhaiterait la bienvenue. Pour l'heure, les tiges non rabattues étaient nues.

La maison datant de l'époque de la reine Anne, construite près de trois cents ans plus tôt pour le doyen principal de l'une des plus anciennes facultés de Cambridge, était bien le dernier logement qu'Evi pensait se voir proposer quand elle avait accepté son nouveau poste. Vaste édifice de briques à la teinte chaude et douce, aux ornements de calcaire blond, c'était l'une des maisons les plus prestigieuses de la dotation de l'université. Son précédent occupant, un professeur de physique à la renommée internationale qui avait à deux reprises manqué de peu le prix Nobel, y avait vécu près de trente ans. Quand une méningite l'avait privé de l'usage de ses membres inférieurs, l'université avait aménagé les lieux pour les convertir en un logement adapté aux handicapés.

Le professeur était décédé neuf mois auparavant. Quand Evi s'était vu proposer le poste de directrice du service de soutien psychologique aux élèves, avec des responsabilités à mi-temps d'enseignement et de tutrice chargée des travaux dirigés, l'université avait vu là une chance de rentabiliser en partie ses investissements.

L'allée dallée de pierres était courte. Cinq mètres à peine à parcourir au milieu des parterres, et elle aurait atteint l'élégant porche. Des lanternes de style ancien de part et d'autre de la porte éclairaient tout le sentier.

Normalement, elle s'en réjouissait. Ce soir, elle n'était plus trop sûre.

Parce que, sans elles, elle n'aurait sans doute pas remarqué l'alignement de pommes de pin menant du portail à la porte.

— Ce que vous voyez là, c'est Bryony Carter, m'expliquait Joesbury. 19 ans. Étudiante en première année de médecine.

— Que s'est-il passé ?

— Elle s'est immolée, répliqua-t-il. Le soir du bal de Noël de son collège, il y a quelques semaines. Peut-être était-elle fâchée de n'avoir pas été invitée, mais le dîner touchait à sa fin quand elle est entrée en titubant dans la salle, telle une torche humaine.

J'ai vaguement esquissé un regard en direction de la silhouette enveloppée de flammes.

— Sinistre..., ai-je commenté.

Le mot était faible. Choisir de mettre fin à ses jours était une chose. Le faire en choisissant le feu, tout autre chose.

— Et des gens en ont été témoins ?

Joesbury a opiné brièvement.

— Non seulement ils en ont été témoins, mais plusieurs l'ont prise en photo avec leurs iPhone. Les gosses d'aujourd'hui, je n'en reviens pas...

J'ai entrepris d'examiner les autres photos. La fille en flammes avait la tête renversée en arrière, et il n'était pas possible de voir sa figure. Une bonne chose, sans doute. Ce qui était plus embêtant, c'étaient les petits morceaux qu'on distinguait au travers des flammes, qui ressemblaient à des lambeaux de chair en train de fondre et de se détacher du corps. Et sa main gauche, tendue vers l'appareil photo, était toute noire. Elle tenait plus de la serre de poulet que d'une main humaine.

Sur la cinquième photo du paquet, la fille était à terre. Un homme aux cheveux longs se tenait tout près d'elle, avec un extincteur dans les bras. Un seau à glaçons renversé gisait à côté. Une fille en robe bleue tenait une carafe d'eau à la main.

— Elle était complètement défoncée avec la dernière drogue hallucinogène en vogue quand c'est arrivé, expliqua Joesbury. Reste plus qu'à espérer qu'elle n'a pas trop compris ce qui se passait.

— Quel rapport avec le SO10 ? ai-je demandé.

— C'est la première question que j'ai posée. La police locale ne s'en fait pas plus que ça. Ils ont suivi la procédure classique en trois points pour déterminer s'il s'agissait d'un suicide, et n'ont rien trouvé qui puisse suggérer quoi que ce soit de plus glauque.

Un instant, je me suis demandé ce qui pouvait être plus glauque que de s'incendier.

— Je ne connais pas cette procédure, ai-je répondu. Ce truc, là, en trois points.

— Moyen, mobile, passage à l'acte, a expliqué Joesbury. La première chose à vérifier face à un suicide potentiel, c'est si le mode de mise à mort se trouvait à portée de main. Un pistolet à proximité de la main qui a tiré, un nœud coulant autour du cou et un objet sur lequel monter, ce genre-là. Dans le cas de Bryony, on a retrouvé l'essence à côté du réfectoire. Et l'officier en charge de l'enquête a trouvé un ticket de caisse correspondant à cet achat dans sa chambre. Il a également trouvé des traces de la drogue dont elle s'est servie pour se donner du courage.

Quelqu'un s'est penché pour poser un verre vide sur la table et a aperçu la photo. Sans lever les yeux, j'ai glissé les clichés sous le dossier.

— La deuxième case à cocher, a repris Joesbury, c'est le mobile. Bryony était déprimée depuis pas mal de temps. C'était une élève brillante, mais elle avait du mal à suivre le programme. Elle se plaignait de ne jamais réussir à dormir.

— Et pour ce qui est du passage à l'acte ? ai-je demandé.

— Elle a laissé un mot à l'intention de sa mère. Bref et très triste, d'après ce qu'on m'a dit. Le rapport établi par le premier officier sur les lieux et le rapport médico-légal sur l'état de sa chambre sont dans le dossier, a-t-il continué. Pas de signes de mise en scène, à première vue.

La mise en scène fait référence aux ruses dont font parfois usage les tueurs pour maquiller un meurtre en suicide. Comme placer un revolver à côté de la main de la victime – un classique. L'absence d'empreintes digitales sur l'arme serait de nature à suggérer la mise en scène.

— Et quelques centaines de personnes l'ont vue faire, ai-je conclu.

— En tout cas, ils l'ont vue en flammes, a corrigé Joesbury. Et c'est le troisième suicide de cette année scolaire à l'université. Le nom de Jackie King vous dit-il quelque chose ?

J'ai réfléchi un moment et secoué la tête.

— Elle s'est tuée en novembre. La nouvelle a été relayée dans quelques journaux nationaux.

— J'ai dû passer à côté.

Depuis l'affaire sur laquelle nous avons collaboré l'automne précédent, j'avais pris soin d'éviter journaux et actualités. Jamais je ne m'habituerai à voir mon nom en haut de l'affiche, et le rappel constant de ce que l'équipe avait dû endurer n'était pas, comme on dit chez les thérapeutes, de nature à encourager le processus de guérison.

— Je ne pige toujours pas, ai-je poursuivi. Pourquoi le SO10 s'intéresse-t-il à un suicide d'étudiant ?

Joesbury a tiré un nouveau dossier de son sac. Comme il semblait déterminé à l'ouvrir, j'ai patienté, assise, pendant qu'il sortait un nouveau

paquet de photos. Non pas qu'il soit vraiment nécessaire d'en avoir plusieurs. Celle du dessus a suffi à me donner une idée assez claire de la situation. Une fille, morte à l'évidence, aux cheveux et aux vêtements mouillés. Avec une corde serrée autour des chevilles.

— Et ça, c'était un suicide ? ai-je demandé.

— Apparemment, a-t-il répliqué. En tout cas, pas de preuve du contraire. Voici Jackie sous un jour meilleur.

Joesbury avait posé les dernières photos sur le haut du tas. Jackie King était du genre sportif. Elle portait un sweat-shirt de style marin, ses cheveux blonds étaient longs, soyeux et raides. Jeune, en pleine santé, brillante et séduisante, n'avait-elle pas toutes les raisons de vivre ?

— Pauvre fille, me suis-je attristée, attendant qu'il poursuive.

— Trois cette année, trois l'année dernière, quatre l'année précédente, a-t-il conclu. Cambridge commence à détenir un très malsain record en matière de jeunes candidats au suicide.

Evi s'arrêta, adjurant le vent de retomber afin d'entendre le ricanement, le pas traînant qui lui indiquerait qu'on l'épiait. Parce qu'on l'épiait, nécessairement. Jamais le vent n'aurait pu pousser ces pommes de pin dans l'allée. Il y en avait douze en tout, une sur chaque dalle, pile au centre, formant une ligne droite qui menait jusqu'à la porte d'entrée.

Cela s'était produit trois soirs d'affilée. La veille et le soir d'avant, il avait été possible de l'expliquer. Les cônes étaient éparpillés la première fois qu'elle les avait vus, comme dispersés par les éléments. La veille au soir, ils formaient un tas juste derrière la grille. Là, ils avaient été placés de façon nettement délibérée.

Qui pouvait bien savoir à quel point elle haïssait les pommes de pin ?

Elle pivota, en s'appuyant sur sa canne pour conserver l'équilibre. Trop de vent pour qu'elle puisse entendre quoi que ce soit. Trop d'ombres pour qu'elle puisse être certaine d'être seule. Elle ferait bien de rentrer. Progressant aussi vite qu'elle en était capable, elle rejoignit la porte d'entrée et se glissa à l'intérieur.

Un autre cône, plus gros, gisait sur le paillason.

Evi rangeait toujours son fauteuil roulant à côté de la porte. Sans quitter la pomme de pin des yeux, elle referma la porte et s'y laissa choir. Elle était en proie à une terreur ancienne, irrationnelle, une peur qu'elle reconnaissait mais face à laquelle elle était impuissante, et qui remontait à l'époque où, petite fille potelée et curieuse de 4 ans, elle avait ramassé une grosse pomme de pin sous un arbre.

Elle était alors en vacances en famille, dans le nord de l'Italie. Les pins de la forêt étaient immenses, s'étiraient jusqu'aux cieux, ou du moins était-ce ainsi qu'elle l'avait perçu. La pomme de pin était grosse, elle aussi, bien plus grande que ses petites mains dodues. Elle l'avait ramassée, s'était tournée vers sa mère, enchantée, avant de sentir un chatouillis sur son poignet gauche.

Quand elle avait baissé les yeux, ses mains et ses avant-bras grouillaient d'insectes rampants. Elle se rappelait avoir hurlé, et l'un de ses parents avait chassé les insectes. Mais certains s'étaient glissés dans ses vêtements et on avait dû la déshabiller en pleine forêt. Des années plus tard, le souvenir enchanteur mué en cauchemar la perturbait encore.

Personne ne pouvait être au courant. Même ses parents n'avaient pas parlé de l'incident depuis des lustres. Une mauvaise blague, rien de plus, qui

n'avait sans doute rien à voir avec elle. Peut-être un enfant avait-il joué ici, laissé une enfilade de cônes et en avait-il jeté un par la fente de la boîte aux lettres. Assise dans son fauteuil, Evi se propulsa vers la cuisine. Elle ne franchit pas le seuil.

Empilé sur la table de la cuisine, pourtant débarrassée quelques heures plus tôt, s'élevait un tas de grosses pommes de pin.

— Les suicides sont relativement courants chez les jeunes, néanmoins, ai-je commenté en réfléchissant à haute voix. Le taux de suicide est plus élevé parmi les étudiants que dans le reste de la population, non ? Y a pas eu un cas au pays de Galles il y a quelques années ?

— Vous pensez à Bridgend, a confirmé Joesbury. Mais ce n'était pas dans un cadre universitaire, cette fois-là. Ça arrive, les vagues de suicides. Mais c'est rare. Et la copine de Dana n'est pas la seule à se faire du souci. Et puis avec ce ramdam médiatique, la direction est désormais à cran. Les suicides spectaculaires en public, ça ne fait pas très bonne impression pour l'une des plus éminentes institutions universitaires du monde.

— Mais rien qui suggère une autre interprétation ? ai-je demandé.

— Au contraire. Tant Bryony que Jackie avaient des antécédents psychiatriques, a précisé Joesbury. Jackie par le passé, Bryony plus récemment.

— Bryony était suivie ?

— Oui, a confirmé Joesbury. Pas par l'amie de Dana en personne, Mme... euh... (Il a sorti un tas de papiers du dossier et l'a feuilleté.) Oliver, a-t-il complété, au bout d'un moment, le docteur Evi Oliver... pas par elle, donc, mais par l'un de ses collègues. Il y a toute une équipe de psychothérapeutes affectés à l'université, et chapeautés par le Dr Oliver.

— Et pour ce qui est de l'autre fille ? ai-je demandé.

Joesbury a hoché la tête.

— Jackie avait ses problèmes aussi, à en croire ses amies. Tout comme le jeune homme qui s'est pendu à la fin de sa troisième semaine. (Il a baissé les yeux sur ses notes.) Jake Hammond. Un étudiant en anglais de 19 ans.

— En tout, on a affaire à combien de cas ?

— Dix-neuf sur cinq ans, en comptant Bryony Carter, a répondu Joesbury.

— Eh ben, je comprends mieux pourquoi les autorités sont inquiètes, ai-je répliqué. Mais je ne vois toujours pas en quoi ça regarde le SO10.

Joesbury s'est adossé à sa chaise, mettant ses mains derrière la tête. Il semblait plus mince que dans mon souvenir. Ses muscles n'étaient plus aussi bien dessinés sur sa poitrine et ses épaules.

— Réseau d'anciennes étudiantes, a-t-il dit. Le Dr Oliver contacte sa camarade de fac Dana, qui se tourne à son tour vers son mentor au sein des

forces de police, une autre ancienne de Cambridge.

— Qui donc ?

— Sonia Hammond.

Joesbury patienta, le temps que le nom fasse tilt. Mais je ne voyais pas.

— Le commandant Sonia Hammond, m'a-t-il soufflé. Directrice en chef de la direction des opérations secrètes de Scotland Yard.

J'avais enfin pigé.

— Votre patronne, ai-je complété. Je ne savais pas que vous rendiez des comptes à une femme.

Joesbury a haussé un sourcil. J'avais oublié qu'il savait faire ça.

— Et oui, ça me poursuit. Le commandant Hammond a une fille à Cambridge, aussi a-t-elle une raison de plus de se sentir concernée.

— Mais même, ai-je protesté. En quoi une opération clandestine dans la cité aux flèches rêveuses pourrait-elle aider, selon eux ?

— La cité aux flèches rêveuses, c'est Oxford je crois, a corrigé Joesbury. La théorie du Dr Oliver, c'est que ces suicides ne sont pas une coïncidence. Elle pense qu'il se trame là-bas quelque chose de bien plus sinistre.

Après avoir remercié la jeune agent de police, Evi ferma à clé la porte d'entrée, toujours secouée et plus bouleversée qu'elle ne voulait bien l'admettre. La femme s'était montrée polie, avait fouillé la maison de fond en comble et insisté pour qu'Evi appelle aussitôt s'il se passait quoi que ce soit. Mais elle ne comptait rien entreprendre si ce n'est écrire un rapport. Il n'y avait aucune trace apparente d'effraction, avait-elle expliqué, et les pommes de pin ne constituaient pas à proprement parler une menace.

La femme n'avait pas tort, bien sûr. Evi n'était même pas la seule à détenir les clés de sa maison. La société de nettoyage à laquelle elle faisait appel venait tous les mardis. L'édifice appartenait à la faculté et il n'était pas impossible qu'ils aient effectué une visite de maintenance imprévue. Pour quelle raison des pommes de pin auraient-elles été apportées dans la maison par une équipe d'entretien, c'était une tout autre question, mais sur laquelle ne s'attarderait certainement pas la jeune policière.

Evi traversa la cuisine et remplit la bouilloire. Elle venait de la mettre en route quand elle perçut un raclement à la fenêtre. Elle fit un tel bond qu'elle manqua tomber.

— Ce n'est que l'arbre, se rassura-t-elle, s'apercevant qu'elle n'avait toujours pas pris ses antalgiques. Rien que ce fichu arbre, une fois de plus.

La cuisine d'Evi donnait sur le jardin à l'arrière de la maison, clos de murs, qui descendait jusqu'à la berge de la rivière. Un énorme cèdre poussait tout contre la façade arrière et ses branches les plus basses frottaient contre les fenêtres du rez-de-chaussée quand le vent était fort.

Evi prit ses médicaments, patienta quelques minutes le temps qu'ils fassent effet, puis dîna, autant que cela lui fut possible. Elle débarrassa la vaisselle et alla dans sa chambre, ne s'arrêtant que pour ramasser la pomme de pin sur le paillason. Elle la fit passer par la fente de la boîte aux lettres sans tressaillir, ou si peu. Celles de la table de la cuisine étaient dehors, dans la poubelle.

Elle ouvrit les robinets de la baignoire et entreprit de se déshabiller. Sur sa table de nuit se trouvait une lettre ouverte. Elle était arrivée quelques jours plus tôt dans une enveloppe matelassée. Elle l'avait renversée sur le lit en la secouant et en avait vu sortir des coquillages, des cailloux, des algues séchées et, pour finir, un cliché, celui d'une famille. La photo reposait sur la table. Une mère, un père, de jeunes enfants. Des patients dont elle s'était occupée

l'année précédente, devenus des amis. Ils avaient acheté un bungalow à moitié en ruines sur la route de la côte de Lytham St Annes dans le Lancashire et, le printemps venu, avait écrit la mère, ils prévoyaient de démolir la maison et de construire à la place celle de leurs rêves. Ce serait leur deuxième tentative : la première ne s'était pas trop bien passée. Evi était la bienvenue, insistait la lettre, et pouvait leur rendre visite quand elle le voudrait. Il n'était nulle part fait mention de Harry.

Consciente qu'elle ne devrait pas, Evi ouvrit le tiroir de la table de chevet et en sortit un article de journal qu'elle avait trouvé dans des archives en ligne. Elle ne fit pas l'effort de lire les mots qu'elle connaissait par cœur. Elle avait juste besoin de voir son visage.

La baignoire allait finir par déborder. Encore une seconde, pour regarder des cheveux, entre le miel et le blond vénitien, des yeux d'un brun doré, une mâchoire carrée et des lèvres qui semblaient toujours sourire, même lorsqu'il essayait, comme sur cette photo, de paraître sérieux. Juste une seconde encore pour se demander quand les bons jours, ceux où elle parvenait à le refouler aux confins de sa mémoire comme de vieux souvenirs, surpasseraient en nombre les mauvais, où il surgissait au premier plan, si vivant qu'elle pouvait presque sentir l'odeur de citron vert et de gingembre de sa peau. Juste une seconde, encore, pour se demander quand la peine finirait par s'en aller.

Le temps que l'eau commence à refroidir, Evi était pratiquement endormie. Elle pressa le bouton qui allait actionner l'élévateur et la sortir du bain. Elle parvint à se tenir debout sans soutien assez longtemps pour se sécher et appliquer un lait hydratant sur sa peau. « Tu as la peau si douce », lui avait-il chuchoté un jour. Quand elle sortit de la salle de bains, il y avait des larmes dans ses yeux et elle ne tenta même pas de se convaincre que c'était la douleur, tellement plus forte le soir ces derniers temps, qui la faisait pleurer.

Elle n'avait pas remarqué le message sur le miroir de la salle de bains, que la vapeur de l'eau chaude avait rendu visible.

Je te vois, disait-il.

— Sinistre, à quel point ? ai-je demandé à Joesbury.

— Le Dr Oliver croit qu'il existe – et je cite directement ses notes à présent – une sous-culture subversive visant à enjoliver le suicide, à rendre l'acte glamour, a répondu Joesbury. Elle pense que ces gosses, soutenus par un réseau Internet, s'encouragent mutuellement.

— On a dit ça au sujet de Bridgend, ai-je fait remarquer.

— C'est toujours très difficile à prouver, a-t-il admis. Mais il s'agit ici de cas de pactes de suicide documentés, de gens qui se rencontrent, généralement sur Internet, et qui décident d'en finir tous ensemble. Ils se donnent le courage d'aller jusqu'au bout.

J'ai hoché la tête. J'avais déjà lu des articles sur ce genre d'affaires.

— Plus dérangeant, a repris Joesbury, il existe de plus en plus de ce que je ne peux qualifier que de raclures qui se branchent sur des sites et des chats dans le but de débusquer des personnes déprimées et vulnérables. Ils créent des liens d'amitié, font mine de se faire du souci, tout en les poussant à se foutre en l'air. Et il existe des sites où se connectent les candidats au suicide pour parler à d'autres jeunes dans les mêmes dispositions, discuter de la méthode la plus efficace, trouver un peu de courage pour le moment où ils passeront effectivement à l'acte.

Joesbury a de nouveau consulté ses notes.

— Le Dr Oliver qualifie ça de renforcement négatif, parfois délibéré et malveillant, de pulsions autodestructrices.

— Elle m'a tout l'air d'une rigolote, celle-là, ai-je commenté.

— Dana me dit qu'elle est plutôt canon, m'a rétorqué Joesbury avec un sourire que j'aurais été ravie de lui ôter d'une claque.

— Bref, à supposer que j'accepte, ai-je précisé, sur quoi devrai-je enquêter, au juste ?

— Vous n'enquêterez pas à proprement parler, a répondu Joesbury. À ce stade, il n'est pas question d'une véritable enquête. Votre mission consistera à passer un peu de temps avec le Dr Oliver, qu'elle sache que nous la prenons au sérieux.

— Donc, je suis là pour la forme ? ai-je coupé.

— Pas tout à fait. Nous avons également besoin que vous vous immergiez dans la vie étudiante et que vous signaliez tout ce qui pourrait sortir de l'ordinaire. Vous porterez une attention particulière aux sites Internet

et aux forums de discussion qui sillonnent l'éther du Fenland. Vous serez notre homme dans la place.

J'ai gardé le silence une seconde ou deux.

— Ce dont nous avons besoin, c'est d'une étudiante susceptible d'envisager le suicide, a continué Joesbury. En manque d'affection, un peu vulnérable, sujette à la dépression. Nous comptons également sur vous pour vous faire remarquer, il faudra donc faire un petit effort côté look. Genre barge, mais séduisante. Voilà ce que nous recherchons.

— Donc vous dites qu'il n'est absolument rien ressorti de louche de l'autopsie de Bryony ? ai-je demandé, plus parce que je cherchais à gagner du temps que parce que j'avais besoin d'avoir la réponse sur-le-champ.

— Il n'y en a pas eu.

J'ai patienté le temps que Joesbury feuillette le paquet de photos, en sorte une du tas et la retourne. On y voyait une silhouette allongée sur un lit d'hôpital, sous une tente transparente, abominablement enflée et enveloppée de tant de bandages qu'on aurait dit une momie égyptienne. Les deux bras étaient écartés du buste à angle droit. Une masse de câbles et de tuyaux semblaient germer hors de son corps, façon spaghetti.

— Elle est encore vivante ? me suis-je ébahie, sans comprendre une seconde pourquoi cette hypothèse était bien pire, sachant seulement que ça l'était.

— Cette photo a été prise vingt-quatre heures après son admission, a dit Joesbury. Personne ne s'attendait réellement à ce qu'elle survive. Trois semaines plus tard, elle a réussi à lutter contre l'infection, à ne pas tomber en état de choc et à éviter la défaillance respiratoire. Il est même possible qu'elle se rétablisse. En revanche, pour ce qui est des informations qu'elle pourrait nous donner, ça reste à voir. Elle n'a plus de langue.

Il n'y avait pas grand-chose à répondre à ça.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Lisez le dossier, a-t-il répondu. Réfléchissez-y. Dana veut que vous l'appeliez. Elle tentera de vous dissuader d'accepter.

J'ai levé les yeux.

— Et vous, vous y serez ? ai-je demandé. À Cambridge, je veux dire ?

Les yeux turquoise se sont plissés.

— Pas utile à ce stade. Je passerai de temps à autre pour jeter un œil et vérifier que vous allez bien, mais quatre-vingt-dix pour cent du travail de terrain reposera sur vous.

C'était ainsi que fonctionnait le SO10. Les officiers juniors étaient d'abord envoyés sur place, souvent pour un an ou plus, afin de recueillir des renseignements et de les transmettre à leurs supérieurs. À mesure qu'émergeait un schéma lisible, on déployait une artillerie plus conséquente.

— Vous me voyez en prof excentrique à nœud papillon, vêtu de tweeds ? Avec une longue tige ? Une perruque mal peignée ?

Avec son corps musclé et son visage marqué d'une cicatrice, Joesbury

m'avait toujours fait penser à un voyou pas tout à fait repent. Voilà qu'il me souriait à nouveau. C'était toujours ce sourire qui était le plus dur à gérer. Il valait mieux ne pas le regarder. Et partir sur-le-champ. L'affaire était réglée. Sur la table, le dossier avait été refermé, son contenu dérobé aux regards. La perruque orange traînait à quelques centimètres de moi.

— Elle est très douce, a commenté Joesbury. Vous voulez la caresser ?

J'ai levé la tête.

— On parle de quoi, au juste ?

Son sourire s'est élargi de plus belle.

— Bon sang, vous m'avez manqué, a-t-il lâché.

Silence. Nos regards sont restés rivés l'un à l'autre. Il fallait vraiment que j'y aille.

— Vous voulez dîner ? m'a-t-il proposé.

Alors là, il pouvait s'agir d'un rendez-vous galant.

— En fait, il se trouve que je suis déjà prise.

J'ai consulté ma montre.

— Il faut que j'y aille.

Joesbury s'est calé au fond de sa chaise, le sourire effacé. Sa main droite s'est levée, et il s'est mis à masser sa cicatrice à la tempe.

— Et ces projets prévoient-ils d'aller faire un tour du côté de Camden, par hasard ?

Quand j'avais rencontré Joesbury au tout début, je traînais à Camden presque tous les vendredis soir. Pour y trouver des hommes. Je n'y étais plus retournée depuis une certaine nuit du mois d'octobre dernier. Et ce qui était prévu, pour ce soir-là, c'était de dîner d'un plat chinois à emporter, de me coucher tôt et de me faire un Lee Child en livre de poche.

— Un truc dans le genre.

Je me suis levée.

— Je vous donnerai des nouvelles dans le courant du week-end.

Il m'a regardée ramasser mon sac et glisser le dossier dedans. J'ai laissé mon regard s'égarer du côté droit de sa poitrine, à l'endroit exact qui, la dernière fois que je l'avais vu, baignait dans le sang.

— Contentée que vous soyez rétabli, ai-je ajouté.

Et je suis partie.

Une demi-heure plus tard, j'étais chez moi, en train d'avaler mes nouilles sautées au porc et à la crevette à même le carton et d'ouvrir le dossier de l'affaire Bryony Carter. J'ai mis les photos de côté, exception faite de celle de Bryony datant d'avant le feu. On y voyait une fille d'une grâce exceptionnelle, aux cheveux blond vénitien, au teint pâle et aux yeux bleu vif.

J'ai commencé par lire le rapport de police. Il datait de trois jours après les faits et semblait relativement détaillé. À 21 h 45, juste après qu'on avait servi le café dans le grand réfectoire d'honneur du St John's College, une silhouette en flammes avait surgi en titubant. Un certain Scott Thornton, prompt à réagir, que le rapport décrivait comme étant l'un des maîtres-assistants, s'était emparé de l'extincteur le plus proche. Une fois celui-ci vidé et alors que Bryony gisait à terre, il avait ordonné aux autres invités d'apporter de l'eau. Des carafes, des bouteilles, des seaux à glace et même des verres ; il avait encouragé chaque personne dans la salle à verser de l'eau sur la pauvre Bryony inerte pendant qu'il appelait une ambulance sur son portable. Scott Thornton lui avait très certainement sauvé la vie. L'en remercierait-elle ? Cela restait à voir.

Une fois la jeune fille emportée par les secours, la police locale avait mené des fouilles approfondies de l'université et de son enceinte. Un bidon d'essence avait été retrouvé dans la zone ombragée de ce qu'on appelait la deuxième cour, et le sol tout autour était inondé d'essence. Seules les empreintes de Bryony figuraient sur le bidon.

Sa chambre, située à quelques centaines de mètres de là, était propre et bien rangée. Elle avait fait des lessives ce jour-là et rendu plusieurs livres à la bibliothèque. Une note dactylographiée gisait sur sa table de chevet, destinée à sa mère. Le ticket de caisse correspondant au bidon d'essence avait été retrouvé parmi d'autres dans le compartiment à stylos du tiroir de son bureau. Sur le sol se trouvaient la pipe à eau et le filtre dont elle s'était servi pour inhaler les fumées d'une puissante drogue hallucinogène.

Lorsqu'on l'avait interrogée, la fille qui partageait sa chambre, une dénommée Talaith Robinson, avait dit que Bryony était malheureuse et perturbée depuis un moment, mais qu'elle n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse passer à l'acte de manière aussi radicale. Le rapport était l'œuvre d'un capitaine et signé par son supérieur, un certain John Castell.

L'usage veut désormais, ai-je appris au fil de ma lecture, que l'on mène

une enquête approfondie sur l'état d'esprit des victimes de suicide. Dans la mesure où planait encore une grande incertitude sur la guérison de Bryony, la police avait demandé que le rapport psychologique soit établi dans son cas aussi. Le Dr Oliver, en tant que psychiatre responsable *in fine* de la santé mentale de Bryony, s'en était chargée.

La note de synthèse du Dr Oliver figurant au début m'a appris que Bryony Carter était une jeune fille qui ressentait un fort besoin d'être aimée et choyée, qui aurait aimé confier la responsabilité de sa propre existence à un autre, un partenaire plus gentil et plus fort – une âme sœur qui prendrait soin d'elle. Le rapport évoquait une relation tendue avec les deux parents. Le père qui exerçait un métier prenant était rarement présent et la mère ne semblait jamais s'intéresser à sa fille, la plus jeune d'une fratrie de quatre enfants. Bryony avait grandi avec l'impression qu'elle était une gêne pour la famille.

L'enfant malheureuse, mal dans sa peau, était devenue une femme passive, en grand manque d'amour et d'attention. Quoique brillante et jolie, Bryony était dépendante et vulnérable dans ses relations, y compris en amitié. À Cambridge, elle souffrait d'insomnies et de cauchemars. Vers la fin du trimestre, elle séchait la plupart de ses cours. Son généraliste, un certain Dr Bourdon, lui avait prescrit un antidépresseur, du citalopram.

Le compte rendu était suivi de plusieurs pages de notes prises au fil des séances de psychothérapie individuelle. Je me suis levée, j'ai emporté le carton vide vers l'évier et me suis versé un autre verre de vin.

Je n'ai fait que lire en diagonale le rapport médical sur l'état de santé de Bryony, la plupart des détails techniques ne signifiaient rien pour moi. Une brève allusion à une drogue que l'on avait retrouvée dans son organisme a attiré mon attention. De la diméthyltryptamine, ou DMT. Je n'en avais jamais entendu parler, mais grâce à une rapide recherche sur Google j'ai appris qu'il s'agissait de la drogue hallucinogène la plus puissante connue de l'homme. Stupéfiant prohibé de classe A au Royaume-Uni, elle s'inhale, normalement, et procure des expériences courtes mais très intenses durant lesquelles la perception de la réalité s'altère de façon significative. Les utilisateurs ont rapporté avoir vu des fées, des elfes, des anges et même Dieu.

Plus je lisais, plus j'avais du mal à retenir un sentiment d'irritation. Bryony avait une famille, reçu une bonne éducation, avait eu l'opportunité d'étudier dans l'une des universités les plus prestigieuses du monde. Elle avait eu bien plus de chance que moi qui n'avais jamais été tentée de gâcher une fête de Noël réussie en me défonçant et en m'immolant.

Cependant, si le Dr Oliver avait raison, cette fille vulnérable et dépendante était tombée entre les griffes d'un groupe de personnes qui prenaient leur pied à anéantir les gens. Qui se croyaient suffisamment malignes pour faire du mal sans même se salir les mains.

Evi se réveilla en sursaut, convaincue que quelqu'un frappait à la fenêtre de sa chambre. Elle resta immobile quelques secondes. Rien. Rien qu'un mauvais rêve, de ceux qui commencent avec une étrange créature difforme cognant à la fenêtre. Il fallait qu'elle replonge dans le sommeil avant de se mettre à penser, sinon elle resterait éveillée toute la nuit. Elle se retourna dans son lit, à l'instant même où le toc toc recommençait. Elle leva la tête et tendit l'oreille.

Parfaitement éveillée à présent, elle comprit que cela ne provenait pas de la fenêtre. Le cèdre ne parvenait même pas jusqu'à ce côté de la maison. Cela venait de juste au-dessus de sa tête. De la chambre du haut. Elle tendit la main, trouva la lampe et s'assit.

Toc toc toc. Il y avait un téléphone à côté de son lit. La police ou les services de sécurité de l'université pourraient être là en quelques minutes. Si elle leur disait qu'elle pensait qu'il y avait quelqu'un à l'étage, ils ne perdraient pas une minute pour débarquer. D'un autre côté, elle se sentirait complètement idiote si elle faisait venir plusieurs malabars en uniforme pour enquêter sur une invasion d'écureuils.

Immobile, elle resta assise sur le lit, incapable de se décider.

Les écureuils faisaient-ils ce genre de tapotement sec et insistant ? Le bec d'un oiseau pris au piège, peut-être. Le bruit cessa. Une seconde plus tard, il reprit à nouveau. Toc toc toc, pendant quelques secondes encore, après quoi, le silence. Elle n'avait que deux possibilités. Soit appeler les secours et courir le risque de se rendre ridicule, soit aller voir par elle-même. Evi se leva, cala sa canne sous son bras et sortit de la pièce.

La maison était pourvue d'un monte-escalier, pourtant Evi détestait se servir de tout ce qui pouvait lui donner l'impression d'être à la fois vieille et handicapée, aussi dormait-elle au rez-de-chaussée, dans une chambre d'amis desservie par une salle de bains. Elle s'installa à présent dans le fauteuil et appuya sur le bouton qui l'emmènerait à l'étage. Quand le mécanisme s'arrêta, le silence régnait dans la maison. Evi se rendit compte qu'elle n'avait pas apporté de téléphone avec elle. S'il se passait quoi que ce soit, elle serait coincée à l'étage sans moyen d'appeler les secours.

La chambre directement au-dessus de celle où elle couchait était située au bout du couloir. Elle n'entendait rien. La porte était close. Elle la poussa et alluma la lumière.

La pièce était vide. Pas de salle de bains attenante. Rideaux ouverts. Rien pour se cacher. Rien qui sorte de l'ordinaire, exception faite de cendres et de brindilles éparpillées au pied de la cheminée. Consciente qu'un oiseau pris au piège ou un rongeur pouvait sans doute expliquer le bruit qu'elle avait entendu, Evi commença à ressentir une once de soulagement. Il faudrait faire nettoyer la cheminée – la barbe ! –, mais bon, ce n'était pas bien grave. Elle était au beau milieu de la pièce quand le bruit recommença.

Proche comme elle l'était à présent, elle ne pouvait se méprendre sur l'origine exacte du bruit. Cela ne provenait pas de la cheminée, mais de l'une des magnifiques armoires en chêne encastrées de part et d'autre de l'âtre. Celle de droite. Evi s'approcha. Le son était ténu, métallique. Il n'y avait sûrement pas de raison d'avoir peur d'une chose produisant un son aussi faible ?

Evi posa la main sur la poignée de la penderie, consciente d'avoir très peur. Comme de n'avoir pas le choix. Elle ouvrit la porte à la volée.

L'espace d'un instant, elle ne le vit pas. Elle avait regardé droit devant elle, prête à reculer si quelque chose lui volait à la figure. Ensuite, elle baissa les yeux, et aperçut le squelette.

Le premier rendez-vous de Bryony avec la psychologue avait eu lieu lors de la troisième semaine du trimestre. Déjà, alors que l'année universitaire débutait à peine, elle avait eu du mal à gérer le tumulte de la vie étudiante, les plaisanteries, les railleries et les farces.

J'ai terminé mon deuxième verre de vin, plus très sûre de pouvoir tenir debout encore bien longtemps. C'est alors que je suis parvenue aux notes recueillies durant la troisième séance de Bryony chez sa thérapeute et, soudain, il n'a plus été question d'aller se coucher.

Durant cette entrevue, Bryony avait évoqué sa crainte que quelqu'un ne s'introduise dans sa chambre la nuit et la touche durant son sommeil. Comme il n'existait pas de transcription des propos échangés durant les séances, je ne pouvais exactement présumer de la réaction de la psychothérapeute face aux inquiétudes nourries par Bryony, cependant, à lire ses observations, j'avais l'impression qu'elle ne prenait pas trop la fille au sérieux.

Durant les quatrième et cinquième entretiens avec sa psy, Bryony avait de nouveau fait allusion à ses peurs, sa crainte de n'être pas en sécurité dans sa chambre. Elle souffrait de plus en plus d'insomnies et faisait des cauchemars, qui l'obligeaient à rattraper son sommeil en retard dans la journée. À mesure qu'elle avait été gagnée par la fatigue, ses notes s'en étaient ressenties. Elle s'était retrouvée prise dans une spirale d'épuisement et d'anxiété.

Dans ses notes, la thérapeute employait le mot « délire » à plusieurs reprises.

Durant la sixième séance, Bryony avait dit qu'elle pensait que son intrus nocturne avait fait plus que la toucher, qu'il lui avait peut-être même imposé un rapport sexuel. Elle avait rapporté avoir senti une odeur de transpiration masculine et d'après-rasage sur ses draps. Elle avait trouvé des griffures sur son corps, et même une petite morsure sur une épaule. Autant de marques, avait écrit la psy, qu'elle aurait aisément pu s'infliger elle-même.

J'ai lu le rapport jusqu'au bout puis me suis adossée pour réfléchir. D'après Joesbury, j'allais à Cambridge pour mener une surveillance discrète sur une sous-culture malsaine soupçonnée d'exercer une influence néfaste sur des jeunes. Il devait s'agir d'une opération de routine, en arrière-plan, dont on n'attendait pas réellement qu'elle exhume quoi que ce soit. Il n'avait pas dit qu'il s'agissait d'apaiser les craintes de la directrice du SO10, mais j'étais

pratiquement sûre que c'était ce qu'il avait à l'esprit. Désormais, il semblait qu'il y avait plus en jeu.

Non, pas un *bone man*, il ne pouvait s'agir de ça. En un lieu qu'elle avait laissé loin derrière elle, à des centaines de kilomètres de là, ces effigies macabres destinées au feu appartiennent à une coutume rurale et absurde. Ceci n'était rien de plus qu'un jouet d'enfant. Un squelette de quinze centimètres de haut, avec un mécanisme à remonter, comme pour une horloge. Un jouet banal, le genre que l'on trouvait partout pour Halloween. On tourne la clé et on laisse aller l'objet. Il se déplace ensuite sur une surface plane jusqu'à ce que le ressort se détende ou qu'il heurte un obstacle.

Sans savoir au juste si elle avait encore peur ou non, Evi le ramassa. Un petit morceau de pâte adhésive bleue adhérait à la clé, sur la moitié de sa hauteur. C'était comme si le jouet avait été remonté à fond, puis collé à l'intérieur de l'armoire avec la pâte. Quand les forces mécaniques de la clé cherchant à tourner étaient devenues trop fortes, le squelette s'était libéré de ses menottes bleues.

Un enfant était venu ici aujourd'hui, c'était la seule explication. La femme de ménage, qui s'était trompée de jour, devait être accompagnée de son enfant. Il était peut-être trop malade pour aller à l'école et personne ne pouvait le garder. Il avait joué dans la maison, laissé un jouet à l'étage, placé les pommes de pin le long de l'allée, en avait laissé un tas sur la table de la cuisine.

Evi inspecta les autres pièces de l'étage, ne trouva rien et redescendit avec le monte-escalier. Elle posa le petit squelette sur la table de l'entrée et se rendit dans la cuisine, parfaitement consciente qu'elle-même ne croyait pas à son histoire d'enfant malade et se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire à ce sujet.

Si elle avait directement allumé la lumière, il est fort probable qu'elle n'aurait pas vu la silhouette vêtue de noir perchée sur l'une des plus basses branches du cèdre, regardant par la fenêtre dépourvue de rideaux de la cuisine. Même si la pièce avait été plongée dans le noir, elle aurait pu ne pas remarquer la forme accroupie, à ce point immobile qu'elle se confondait presque avec les ombres. Elle aurait pu ne jamais s'apercevoir de sa présence, n'était le masque.

Le masque était noir, lui aussi, mais couvert d'une peinture fluorescente dessinant les contours d'un crâne humain. Il y avait tout juste assez de lumière pour qu'Evi puisse avoir l'assurance absolue qu'un *bone man* se tenait à

moins de deux mètres de la fenêtre de sa cuisine, en train de l'observer.

Galles de l'Ouest, vingt-trois ans auparavant

— *Humpty Dumpty sat on a wall...*

Le garçon dévala négligemment l'escalier, en se grattant la tête, l'aisselle, la fesse, comme le fait souvent tout ado au réveil.

— *Humpty Dumpty had a great fall...*

Son jean trop long claqua sur le parquet en bois ciré de l'entrée. L'horloge près de la porte lui indiqua qu'il était quelque chose entre la demie de onze heures et midi moins vingt. On ne pouvait s'y fier plus que ça. Il se rappelait vaguement sa mère lui annonçant qu'elle allait à la fac pour un rendez-vous ; que son père serait dans son bureau. Sa sœur de 3 ans était quelque part dans le coin, à en juger par le gazouillis. Elle allait encore lui demander de jouer aux fées. Son dernier truc. De danser dans le jardin et de construire des cabanes pour les fées sous les arbres.

— *Humpty Dumpty fell off the wall...*

Elle n'avait pas encore tout pigé.

Le garçon s'arrêta devant la porte du père et huma l'air. Café rance ? Normal. Toast trop grillé ? Normal. Toilettes dont sa sœur avait encore oublié de tirer la chasse ? Normal. Poudre à canon ? Pas normal, non.

Une année plus tôt, alors qu'il était âgé de 12 ans, son père avait commencé à l'emmener chasser. Or sa mère s'était plainte qu'ils rapportent une âcre odeur de cordite. Pas de la cordite, l'avait corrigée Papa, la cordite n'est plus en usage depuis la Seconde Guerre mondiale. La poudre à canon, voilà ce que nous sentons.

Mais ça faisait six mois maintenant que le père ne s'était pas servi de ses fusils. « Je ne veux pas que ton père t'emmène tirer avant qu'il aille mieux », avait dit M'man. Aussi les fusils avaient-ils été remisés dans un petit meuble cadénassé, dans le bureau, et le garçon n'avait-il aucune idée de l'endroit où était conservée la clé. « Les armes et les ados, ça ne fait pas bon ménage », lui rappelait régulièrement sa mère.

— *All the king's horses and all the king's men...*

Sa sœur était dans le bureau. Le garçon poussa le battant, fit un pas et vit alors ce qu'il restait de son père.

Samedi 12 janvier (dix jours plus tôt)

— Il est deux heures du mat', Flint.

— Je vous dérange ?

Bâillement étouffé à l'autre bout de la ligne.

— Je ne faisais que rêver de vous, comme d'hab', a répliqué Joesbury.

J'ai ignoré sa remarque.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait été violée ? ai-je demandé.

— Rien n'indiquait qu'elle l'ait été. Vous n'enquêterez pas sur un viol, Flint, ni sur un quelconque aspect de la tentative de suicide de Bryony Carter. Votre mission sera de...

— ... me faire ma propre idée de la vie estudiantine à Cambridge. Découvrir si la théorie foireuse du Dr Oliver au sujet de cette histoire de sous-culture tient la route. J'étudierai quelque chose, au fait ?

— La psychologie, a répondu Joesbury. Le domaine du Dr Oliver. Comme ça, nous facilitons les choses au maximum pour que vous puissiez passer du temps ensemble, toutes les deux.

— Combien de temps suis-je censée rester là-bas ?

— Si vous n'avez absolument rien à signaler au bout de trois mois, on vous retire de là.

J'ai entendu grincer les ressorts du lit et Joesbury pousser un très faible grognement tandis que, imaginai-je, il se redressait. Et soudain ma tête a été envahie d'images dont je me serais volontiers passée.

— Qui est mon supérieur hiérarchique ?

— Moi. Nous communiquerons principalement par mail. On n'attend pas de vous que vous fassiez les devoirs, ce dont vous serez soulagée, je n'en doute pas. Donc, pendant que votre coloc tapera ses dissert' sur son ordi, vous, vous pourrez m'envoyer de longs et beaux rapports.

— Ma coloc ?

J'avais quasiment 28 ans. L'idée de partager une chambre durant les trois prochains mois avec une adolescente me tentait autant que d'envoyer des mails quotidiens à Joesbury.

— Vous aurez une pièce en commun. Vous dormez séparément, a corrigé Joesbury. Et la fille avec laquelle vous partagerez votre logement est

l'ancienne coloc de Bryony Carter. Elle saura aussi bien que n'importe qui s'il se passe quoi que ce soit de louche.

Silence insistant.

— Je tiens à répéter que vous ne serez pas un agent en mission, que vous serez juste sur place pour observer et rendre compte. Cette psychiatre, ce Dr Oliver, sera la seule personne de la fac à savoir qui vous êtes, a repris Joesbury. La police locale ne saura rien de l'opération, et vous ne pourrez donc pas compter sur elle. Non pas que vous en ayez besoin, a priori.

— Quand voulez-vous que j'y sois ?

Quelques secondes se sont écoulées.

— Vous êtes sûre ? a-t-il insisté.

— Mon sixième sens me chatouille, ai-je répondu. Et ce n'est pas comme si quelque chose me retenait à Londres.

Quelques secondes encore, puis :

— J'apprécie, Flint, a-t-il dit, d'une voix qui s'était un peu refroidie. Le trimestre vient tout juste de commencer, vous n'avez donc raté qu'une semaine de cours. On peut vous installer là-bas lundi soir, si vous êtes partante.

J'ai acquiescé et, après avoir convenu de se revoir le dimanche pour un briefing détaillé, Joesbury m'a souhaité bonne nuit avant de raccrocher. J'ai traversé mon petit appartement pour me rendre dans la véranda, à l'arrière.

Durant les vacances de Noël, j'avais installé des bornes solaires tout autour de la pelouse, et même en janvier, elles diffusaient une faible lueur le soir. Du givre se formait sur les feuilles et muait leurs divers tons de vert en un lavis blanc finement ouvragé. L'herbe évoquait le glaçage d'un gâteau de Noël.

Je n'étais jamais allée à Cambridge. J'avais grandi tour à tour dans des familles et des foyers d'accueil. Je n'avais pas ramé à l'école – j'étais plutôt intelligente –, mais je n'avais jamais pris les études supérieures au sérieux. Les facultés d'exception britanniques n'avaient pas été envisageables pour une personne comme moi, et voilà que j'allais me retrouver étudiante dans l'une d'entre elles, parmi des gens qui, intellectuellement, ne feraient qu'une bouchée de moi.

Bon Dieu, mais à quoi pensais-je ? Je ne savais absolument pas comment me comporter en tant qu'agent infiltré. Le SO10 faisait subir une formation rigoureuse à ses officiers. Le programme était difficile et de nombreux aspirants échouaient. Même s'il n'était pas inhabituel que des enquêteurs lambda soient infiltrés, on les envoyait rarement en mission de longue durée. En outre, j'avais rejoint la police de Londres pour lutter contre les crimes et violences faites aux femmes. Si je disparaissais du paysage durant les prochains mois, je risquais de rater une opportunité d'être transférée dans les unités spécialisées que je convoitais. Pourquoi avais-je accepté ?

Comme si j'avais besoin d'une réponse... Pour Joesbury.

Mark Joesbury alluma la lampe et repoussa les couvertures. Il faisait frais dans la chambre : il dormait la fenêtre ouverte été comme hiver, dans une pièce inondée de lumière. Comme il n'y avait pas de vis-à-vis, il se donnait rarement la peine de baisser les stores. Quand il ne trouvait pas le sommeil, c'est-à-dire presque toutes les nuits ces derniers temps, il aimait regarder l'éclat de la lune à travers la pièce, écouter la rumeur de la circulation, voir les ombres se dessiner sur les murs.

Il se leva, alla aux toilettes et se remplit un verre d'eau. Tout en buvant, il s'aperçut que son mal de tête habituel s'était déclenché à nouveau. Il souffrait d'une toux chronique, qui partait du bas des poumons, signe évident, avait dit son médecin, qu'il buvait trop. Il arrêterait sans problème dès qu'il se remettrait sérieusement au boulot. Une fois qu'il se serait remis de son stupide béguin pour Lacey Flint.

Et on peut dire qu'il était bien parti pour le coup, vu qu'il venait de l'embarquer dans sa dernière enquête en cours.

L'ordinateur dans sa petite chambre d'appoint n'était jamais éteint. Il appuya sur la barre d'espace pour rallumer l'écran et rédigea un rapide mail. Quatre mots.

— On ne dort pas ?

La réponse lui parvint en deux secondes.

— Nan.

Joesbury s'empara de son téléphone et appuya sur la touche raccourci numéro 4. Le 3 était réservé au portable de Dana, le 2 à la maison où vivait son fils de 8 ans en compagnie de son ex-femme. L'homme qui se trouvait à l'autre bout de la ligne et correspondant au numéro 4 s'empessa de répondre.

— Quoi de neuf ? s'enquit-il.

— Elle accepte, répondit Joesbury.

— Bien, bien...

Bruits de fond, quelqu'un qui mangeait et déglutissait.

— Ça ne me plaît pas du tout, ajouta Joesbury.

— On en a déjà discuté.

Un gémissement grave.

— On ne devrait pas la laisser dans le vague.

— Elle sait tout ce qu'elle a besoin de savoir. La décision est prise. Z'êtes allé sur YouPorn, récemment ?

Joesbury sentit ses poils se hérissier.

— Pas vraiment, non, répondit-il à son patron.

— Devriez aller voir celui où la « Petite Cochonne trouve de nouvelles façons de se servir de sa langue ».

— Vous feriez mieux de vous trouver autre chose à faire, chef. Et une fiancée, aussi.

— Je peux vous en dire autant, mon ami. Je vous vois demain.

Joesbury raccrocha et regagna sa chambre. Ouais, il ferait bien de passer à autre chose. Et de se trouver une chouette petite copine, sans histoires. Genre infirmière ou hôtesse de l'air. Mais ce qu'il voulait, c'était Lacey. Il tenait toujours le téléphone à la main. Son doigt hésita au-dessus du raccourci numéro 1. Ils s'étaient parlé il y a moins de dix minutes. Elle devait être encore éveillée. Il se recoucha et remonta la couette sur ses épaules. Le téléphone gisait à côté de lui sur l'oreiller.

Il n'appellerait pas, il le savait bien.

Dimanche 13 janvier (neuf jours plus tôt)

La fille au volant de sa Mini décapotable contemplait droit devant elle une rue déserte. Les arbres de part et d'autre ressemblaient à de longs doigts décharnés tendus vers le ciel. Les quelques feuilles restantes étaient figées, comme si elles étaient en pierre. Le vent qui courait sur les Fens telle une âme en furie semblait enfin s'être calmé. La fille n'entendait rien.

À part une voix dans sa tête.

Une soudaine vibration lui indiqua que le moteur de la voiture avait redémarré. Sa main gauche s'abaissa. Le frein était desserré. Bon, ben, on y était, alors.

Quelque chose, peut-être son propre pied, appuyait sur l'accélérateur. Timidement, au début, puis avec plus d'insistance. De plus en plus, jusqu'à ce que la pédale atteigne le plancher du véhicule.

Quand la corde, solidement nouée autour d'un hêtre à une extrémité et au cou de la fille à l'autre bout, se tendit à l'extrême, on entendit comme un crépitement, évoquant celui d'une fusée d'artifice qui s'éteint.

La Mini continua à foncer droit devant elle quelques secondes après que la fille eut lâché la pédale. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle heurta de plein fouet la camionnette de livraison qui arrivait en sens inverse. Le conducteur s'en sortit indemne, à ceci près que ce qu'il vit dans le fauteuil du conducteur de la Mini allait hanter ses cauchemars pendant un bon bout de temps.

La tête tranchée de la fille se libéra de la corde, rebondit sur quelques mètres le long de la route, avant d'aller se nicher au milieu des orties.

Lundi 14 janvier (huit jours plus tôt)

— Et voici la deuxième cour, mademoiselle Farrow, dit le portier, usant du nom qui serait mien pendant quelque temps.

Durant les mois à venir, je serais Laura Farrow.

— C'est magnifique, ai-je répondu, percevant qu'on guettait ma réaction.

Ce que j'aurais réellement aimé dire, c'était : « C'est inouï, et presque trop pour moi. »

Tout, dans la ville de Cambridge, me semblait inouï. La grandeur des bâtiments anciens, les jardins secrets, les noms de rues qui n'évoquent que des grands hommes, les garçons sur leur bicyclette avec leurs écharpes aux couleurs de leur faculté négligemment passées autour du cou, et les filles gracieuses au teint clair, au visage poupin et au regard intelligent. Tout un monde que je ne comprendrais jamais tout à fait, auquel je ne pouvais même pas envisager d'appartenir. Et l'écharpe que je portais moi-même autour du cou, rouge, bleu marine et bleu ciel, me donnait l'impression d'être une voleuse.

À mesure que je m'aventurais entre ces bâtiments médiévaux à l'architecture monastique, je me sentais de plus en plus petite.

Quelques minutes plus tôt, je m'étais présentée au portail principal du collège où j'entrais. St John's, l'un des plus anciens et prestigieux de l'université. Le portier, un homme entre deux âges aux cheveux soigneusement peignés et à l'uniforme impeccable, qui s'était présenté sous le nom de George, m'attendait.

— La plupart des étudiants n'ont pas à faire toute cette trotte, m'expliquait-il comme nous franchissions ce qui ressemblait à une loge de château mais qui n'était qu'un simple passage entre deux cours. Au début de chaque trimestre, nous mettons en place un système de consigne à bagages, mais c'est plus simple de vous aider à porter vos sacs.

J'ai lancé derrière moi un sourire au jeune homme qui portait deux de mes bagages. L'un d'eux, rempli de livres, était assez lourd. L'autre renfermait ma nouvelle garde-robe d'étudiante. J'avais gardé à la main celui contenant mon nouvel ordinateur, prêté par Scotland Yard, ainsi que des fournitures de bureau et quelques effets personnels. George avait tenu à se

charger de mon sac de gym.

— Il y a beaucoup de porteurs, ai-je commenté, tandis qu'un autre homme, tout aussi impeccable dans son uniforme, nous croisait et saluait George par son nom.

— Et beaucoup d'étudiants, a répliqué George. Nous sommes l'un des plus grands collèges de l'université.

Ça, je le savais. La veille au soir, et jusque tard dans la nuit, le commissaire Dana Tulloch avait débarqué sans prévenir à Scotland Yard. Après avoir fusillé Joesbury du regard, elle s'était efforcée de m'expliquer la relation entre l'université et les collèges, et en quoi le système de Cambridge différait de celui de la plupart des autres universités britanniques.

— L'université chapeaute le tout, avait-elle précisé. Elle assure l'enseignement, essentiellement sous forme de cours magistraux, elle fait passer les examens et délivre les diplômes. Elle fournit également les équipements communs, tels que les terrains de sport, la grande bibliothèque, etc.

J'avais hoché la tête. Jusque-là, je suivais.

— Les collèges, en revanche, sont comme des foyers, avait continué Tulloch. Il y en a trente et un. Chacun a sa chapelle pour répondre aux besoins de l'âme, un réfectoire pour les besoins du corps, une bibliothèque pour ceux de l'esprit, des pièces communes pour se divertir et de grandes salles pour les professeurs et les maîtres-assistants, de plus petites pour les étudiants de premier cycle.

— Les profs et les maîtres-assistants, ai-je répété, en me demandant si je ne ferais pas mieux de prendre des notes.

— Les collèges attribuent un tuteur à chaque étudiant, qui lui tient quasiment lieu de parent, a repris Dana. Votre tuteur supervise votre travail, mais se soucie également de votre bien-être. Le vôtre sera mon amie Evi.

Il me restait encore à faire la connaissance de cette dernière.

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? ai-je demandé à George.

— La bibliothèque, sur votre droite, a-t-il répliqué, alors que nous pénétrions dans des bâtiments sur le côté ouest de la cour.

Nous les avons traversés pour ressortir de l'autre côté sur un pont de pierre, couvert. La rivière coulait sous nos pieds.

— Je suis le plus jeune élément de l'équipe, a-t-il enchaîné. Je remplace temporairement l'un des porteurs seniors qui est en arrêt de maladie. Et nous voici dans New Court, achevée en 1831 dans le style gothique.

Jusqu'à cet instant, je n'aurais su dire ce qu'était le style gothique, mais à inspecter New Court, j'en ai conclu que gothique qualifiait la décoration des tourelles extrêmement ouvragées, ornées de sculptures délicates et complexes. Nous avons franchi un énième portail pour nous retrouver face à des bâtiments beaucoup plus récents.

— C'est ici qu'habitent la plupart des étudiants, a dit George, tandis que nous nous dirigeons vers l'auvent d'un nouveau bâtiment.

— Qu'est-ce qu'on dit, Tom ?

Il s'est retourné vers l'homme qui nous suivait avec mes sacs.

— Qu'y faut les installer au fond, au début, a répliqué Tom, un homme dans la trentaine, aux cheveux sombres, au doux regard brun. En deuxième année, on les rapproche, et on les case dans la première cour en dernière année. Comme ça, ils se retrouvent juste à côté de la porte d'entrée principale, et c'est plus facile pour les mettre dehors.

Je me suis obligeamment fendue d'un sourire.

Nous sommes entrés dans la construction récente, avons gravi l'escalier et marché le long d'un couloir qui m'évoquait celui d'un hôpital ou d'un vaste commissariat de police. Une fois parvenus jusqu'au bout, George a déverrouillé une porte et s'est écarté pour me laisser entrer la première.

— Votre clé est ici, a-t-il dit en la posant sur un bureau installé contre l'un des murs. Nous en conservons une dans la loge des gardiens, et votre coloc en a une. Une gentille fille, encore qu'on ne la voie pas souvent. Bien, alors, pas de bruit entre onze heures du soir et sept heures du matin ; les fêtes doivent être autorisées par votre tuteur ; enfin, votre femme de chambre nous signalera tout incident fâcheux.

La pièce mesurait près de quatre mètres sur quatre. Deux bureaux couraient le long de deux murs opposés. Il y avait deux fauteuils, deux chaises, deux bibliothèques fixées aux murs. Deux portes donnaient sur la pièce principale. L'une d'elles était entrouverte par laquelle j'apercevais une petite chambre.

George m'avait observée pendant que j'étudiais les lieux.

— Ça fait bizarre au début, a-t-il commenté, mais vous vous y habituerez rapidement. Il reste une heure avant le dîner.

J'ai cillé ostensiblement. J'avais des larmes aux yeux – qui n'avaient pas échappé à George.

— Ravis de vous accueillir à St John's, mademoiselle Farrow, a-t-il conclu. Nous sommes là si vous avez besoin de nous, vous le savez.

J'ai écouté leurs pas s'éloigner dans le couloir, tout en me faisant la réflexion que leur gentillesse n'avait fait que renforcer mon impression de n'être qu'un imposteur.

Tu ferais mieux de t'y habituer, ma vieille, me suis-je dit avant de déballer mes affaires.

Une heure plus tard, j'ai su que je ne m'y ferais jamais. J'étais piégée dans un vacarme de voix, de tintements d'argenterie incessants. Autour de moi, des toges noires surmontées de pâles visages, des bougies et des compositions florales, des verres à pied en cristal qui s'alignaient comme des gouttes de pluie sur la longue nappe en lin amidonnée, et tout ça dans un réfectoire datant de plusieurs centaines d'années au sein duquel les Wordsworth et les Wilberforce n'étaient pas seulement des personnages historiques mais aussi des anciens élèves.

— Je crois que ces fleurs sont censées tenir presque toute la semaine, a déclaré le roux à l'étroit visage qui me faisait face.

J'ai baissé les yeux sur les pétales d'une marguerite jaune que j'avais arrachés par mégarde, puis les ai relevés sur le garçon, 18 ans à tout casser, et qui affichait le genre d'aisance et d'assurance que je ne connaissais jamais.

— Fiche la paix à la demoiselle, c'est son premier dîner au réfectoire, a lancé l'étudiant de deuxième année en physique sur ma droite.

Il s'était pris de pitié pour moi alors que je me tenais debout sous l'arche de la porte peinte, telle une figurante dans un film de *Harry Potter* avec mon élégante toge d'emprunt. Il m'avait accompagnée à l'intérieur, m'avait trouvé une chaise et avait fait de son mieux pour nourrir la conversation. Au bout de vingt minutes, il avait renoncé. J'étais si nerveuse que je n'arrivais même pas à me rappeler le moindre détail de mon personnage de couverture et j'avais répondu à chacune de ses questions par monosyllabes. Bien que j'aie faim, je me suis aperçue que je ne pouvais rien avaler des trois plats apportés par une serveuse. J'avais besoin de boire, mais n'osais lever le verre à pied en cristal d'une finesse incroyable. Je savais que j'avais pour mission de lier connaissance, et ne trouvais pourtant rigoureusement rien à dire.

J'échouais. Le premier venu qui poserait les yeux sur moi comprendrait que je n'avais rien à faire ici. Si Joesbury avait commis une lourde erreur en m'envoyant, j'en avais commis une bien plus lourde en acceptant. J'étais à tel point hors de mon élément que j'aurais bien pu être sur Mars. Et on n'était que lundi soir, nom de Dieu, le jour où normalement je travaille tard, je fais un saut au gymnase, et je fourre un plat tout prêt de chez Tesco dans le micro-ondes.

Une fois que le café a enfin été débarrassé et que les gens ont commencé à quitter la salle, je me suis levée et me suis rapidement faufilée à travers la foule. J'allais l'appeler, lui dire que ça ne marcherait jamais.

— Laura !

Une main s'est abattue sur mon épaule. Me retournant, j'ai découvert que l'étudiant en physique m'avait suivie.

— Content d'avoir fait ta connaissance, m'a-t-il dit. Ne t'en fais pas. C'est un peu bizarre, ici, mais on s'y fait.

Alors que je regagnais ma chambre en trotinant sur mes talons d'emprunt, l'idée m'a soudain traversée que, appréhensions personnelles mises à part, la pauvre petite Laura Farrow en manque d'assurance s'en était peut-être fort bien sortie, et avait interprété un premier acte plutôt réussi.

Mardi 15 janvier (sept jours plus tôt)

— Il n'est pas vrai que le taux de suicides soit plus élevé à la fac que dans le reste de la population. Je sais que beaucoup de gens le croient, mais ce n'est pas le cas.

Le Dr Evi Oliver, la seule personne de toute l'université de Cambridge à savoir que j'étais un officier de police infiltré, prit une petite gorgée d'eau du verre posé sur son bureau. Elle l'avait fait souvent depuis mon arrivée, portant le verre à ses lèvres, aspirant nerveusement, pour le reposer ensuite. Le reste du temps, elle tripotait un trombone ou arrangeait ses papiers. Il n'était pas nécessaire d'être psychiatre pour remarquer qu'elle était autant à cran que moi. Remarquez, vu les nouvelles concernant le dernier suicide en date à Cambridge, celui de l'étudiante de deuxième année qui s'était décapitée toute seule le dimanche au petit matin, ce n'était guère étonnant. Quelque chose ne tournait vraiment pas rond dans cette ville.

— Mais c'est courant chez les jeunes, ai-je insisté, tout en m'efforçant de ne pas me laisser distraire par le flot constant d'étudiants qui foulaient le pavé sous nos yeux. Le centre de soutien psychologique que dirigeait le Dr Oliver se trouvait en ville, un peu à l'écart des bâtiments universitaires. J'apercevais des maisons Régence, plus loin des immeubles de bureaux, l'extrémité d'un centre commercial, situé à un coin de rue. Nous étions à l'étage, mais le vaste bureau lumineux du Dr Oliver, situé à l'angle de l'immeuble, était pourvu de baies vitrées du sol au plafond.

— Les jeunes perdent le sens des proportions, ai-je poursuivi. Je crois avoir lu quelque part qu'ils considèrent le suicide comme une forme d'apothéose. À leurs yeux, cela ne signifie pas nécessairement qu'on est mort pour toujours.

J'avais passé pas mal de temps, ces derniers jours, à me renseigner sur le suicide. L'une des choses que j'avais apprises était que le taux annuel de suicides en Grande-Bretagne était d'environ seize cas pour cent mille personnes. Dans une ville de la taille de Cambridge, avec une population de près de cent dix mille personnes, on pouvait s'attendre à ce que seize à dix-huit d'entre elles mettent fin à leurs jours chaque année. Vu sous cet angle, le fait que quatre ou cinq étudiants aient trouvé la mort ne semblait pas trop inquiétant.

Le Dr Oliver s'est penchée vers l'arrière et a tiré une corde qui a refermé les stores, nous privant de la vue.

— Le soleil devient assez aveuglant à cette heure, m'a-t-elle dit, et je n'ai pu m'empêcher d'avoir l'impression qu'on venait de me réprimander parce que j'avais été distraite.

Evi Oliver ressemblait à une poupée russe. Ses cheveux coupés au carré semblaient presque noirs et brillaient comme du cuir verni. Son teint, par nature rose poudré, en ce mois de janvier était d'une pâleur crémeuse. Elle portait un pull couleur lavande qui lui allait bien. Elle était plus jeune et plus jolie que je ne m'y étais attendue. Dans les 35 ans tout au plus et, comme l'avait annoncé Joesbury, assez canon. Elle était aussi, comme me l'indiquaient son fauteuil roulant et sa béquille en aluminium, handicapée.

Surprise que je la fixe ainsi, elle a cillé à mon intention. Elle avait de longs cils noirs, chargés de mascara, entourant des yeux d'un bleu si profond qu'ils en étaient presque indigo.

— Le suicide est la deuxième cause de décès la plus courante chez les jeunes, a-t-elle déclaré. Et ce taux augmente surtout chez les garçons. Mais l'idée que les populations étudiantes soient particulièrement vulnérables est fondée sur plusieurs études inexactes et, franchement, elle n'est pas avérée.

Je me suis adossée à ma chaise.

— Continuez, l'ai-je encouragée.

— Une étude a été réalisée sur les suicides survenus à Cambridge entre 1970 et 1996. Elle a démontré, statistiquement, qu'il existe une probabilité de deux suicides par an au sein de l'université. Pourtant, on en a eu vingt durant ces cinq dernières années. Le double de ce à quoi on pouvait s'attendre.

— Et tous ces cas ont fait l'objet d'une enquête de police ? ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse.

Evi a hoché la tête.

— Oui, en effet. Et c'est là que mon argument commence à apparaître un peu faible, parce qu'on a affaire à chaque fois à un cas classique.

— Comment ça ?

— La moitié d'entre eux étaient traités pour dépression ou état similaire. Cinq autres avaient des antécédents de dépression, d'anxiété ou des problèmes de stress.

— Et on retrouve le facteur dépression dans tous les cas de suicide. À ce stade, non seulement votre argument est faible, mais il est quasi inexistant.

J'avais dit ça pour plaisanter. J'espérais vaguement la faire sourire et la détendre un peu. Dieu sait que la voir aussi crispée n'aidait pas franchement à me détendre...

— Et dans le cas de Nicole Holt, la dernière ? me suis-je enquis après avoir renoncé à lui arracher ce sourire.

— Ce n'était pas une de mes patientes, a répondu Evi. Pour l'instant, j'en sais très peu sur elle.

— Il y a une autopsie ?

Evi a opiné.

— Elle a lieu aujourd'hui, je crois. Mais les résultats ne seront pas rendus publics avant l'enquête du coroner et ça peut prendre des mois.

— Elle était jolie, ai-je remarqué, songeant à la photo que j'avais vue sur de nombreux sites web.

Nicole était grande et mince, avec de longs cheveux bruns et de grands yeux. Bryony avait été séduisante, elle aussi.

— Les jolies filles sont-elles plus enclines à commettre des gestes suicidaires ?

— Pas à ma connaissance, a répondu Evi. J'aurais plutôt pensé le contraire, pas vous ?

— Bryony croyait qu'on la violait, ai-je insisté. Vous en pensez quoi ?

Evi a baissé les yeux sur ses notes, lèvres pincées, comme abîmée dans ses réflexions. La façon qu'elle avait de mouvoir sa tête était d'une grâce absolue. Elle me faisait penser à une ballerine.

— Bryony ne se sentait pas en sécurité dans sa chambre la nuit, a-t-elle admis. À plusieurs reprises, elle a raconté avoir fait des rêves inhabituels, violents, de nature sexuelle, et à son réveil, le lendemain, elle avait l'impression qu'on lui avait imposé un rapport.

— Votre collègue ne la croyait pas, ai-je fait remarquer.

Evi a baissé les yeux à nouveau.

— Une chose est sûre, elle n'aurait jamais dû le laisser paraître, a-t-elle concédé. Maintenir la confiance est fondamental dans la relation médecin-patient. Mais à en juger par ce qui figure dans ses notes, vous avez peut-être raison, je vous l'accorde.

— Selon vous, que se passe-t-il ici ?

Evi a réfléchi un instant et s'est comme affaissée dans son fauteuil.

— Pas la moindre idée... Certains détails me perturbent. Le premier, c'est que sur les vingt suicides de ces cinq dernières années, il y a cinq fois plus de femmes que d'hommes.

— Statistiquement, ça devrait être l'inverse, ai-je souligné.

— Exactement. Le deuxième détail qui me chiffonne, c'est que...

Elle s'est interrompue et a froncé les sourcils, réfléchissant un moment.

— Eh bien... ce sont l'incroyable diversité et l'originalité des méthodes employées. Nous avons des sauts du haut d'immeubles, une immolation par le feu, une personne qui s'est poignardée, une autre qui s'est décapitée toute seule. C'est comme s'il y avait une surenchère dans la stratégie la plus extravagante. Je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'il existe un site qui leur attribue une note de un à dix.

Voilà qu'elle se mettait à plaisanter à son tour. Elle était aussi tendue que moi.

— En outre, ces méthodes sortent de l'ordinaire, a repris Evi. Quand une femme se suicide, elle choisit la méthode la moins violente possible. En

général, l'overdose. Ce n'est pas la plus fiable, évidemment, raison pour laquelle on dénombre chez les femmes plus de tentatives ratées, mais il n'en demeure pas moins qu'elles ont tendance à fuir les formes extrêmes de violence. Se trancher les poignets dans un bain chaud en est une, mais quand même...

Son regard s'est posé sur mon poignet, et la hideuse cicatrice toujours dissimulée par un sparadrap. J'ai guetté une question qui n'est jamais venue.

— L'immolation, a-t-elle continué en secouant la tête. On n'en entend quasiment jamais parler dans notre culture. Et cette pauvre fille dimanche matin. Qui pourrait bien inventer une chose pareille ?

Un esprit dérangé, me suis-je dit. Et j'en avais croisé pas mal en mon temps.

— Vous avez mentionné un site, ai-je coupé. On m'a dit que vous aviez pensé à l'existence d'une sous-culture encourageant les comportements destructeurs.

— On trouve de tout dans ces sites, des gens bien intentionnés mais qui se fourvoient, ainsi que des esprits morbides. Je crains qu'il ne se trame ici quelque chose de cet ordre, malheureusement. C'est juste que je n'arrive pas à le prouver.

— Vous avez cherché ?

— À maintes reprises. Il existe à Cambridge un nombre incroyable de sites Internet et intranet, de blogs, de forums de discussion et de tweets sur les réseaux sociaux, ça n'en finit pas. C'est comme s'il existait une ville et une université virtuelles. Tous ceux sur lesquels je tombe, cependant, sont relativement inoffensifs. Mes compétences informatiques ne sont pas très développées, mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il en existe d'autres auxquels je n'ai pas encore eu accès. On m'a dit que vous vous y connaissiez pas mal en informatique.

— Plutôt, oui.

Evi a consulté sa montre puis son écran d'ordinateur.

— J'ai un patient qui attend, a-t-elle déclaré, avant de se tourner à nouveau vers moi. OK, vous êtes une étudiante de 23 ans un peu plus âgée que les autres parce que vous avez entamé votre licence il y a deux ans mais avez dû vous interrompre en cours d'année pour raison de santé, a-t-elle commencé, récapitulant le scénario de ma couverture. Vous avez souffert de dépression et d'anxiété par le passé, vous avez été sous antidépresseurs pendant dix-huit mois. Tout ceci figure dans mon ordinateur, dans votre dossier personnel. J'ai accepté de vous laisser suivre mon cours de psychologie parce que vos précédents résultats m'ont paru très prometteurs. Je vous emploie par ailleurs, de manière informelle et à mi-temps, pour m'aider dans des travaux de recherche. Comme ça, personne ne s'interrogera sur le fait que nous passions du temps ensemble. Vous avez mes différents numéros si vous avez besoin de me contacter, ce que vous êtes susceptible de faire à tout moment, n'est-ce pas ?

Je l'ai remerciée, en convenant que oui.

Elle a froncé les sourcils.

— Laura Farrow... Ce n'est pas votre vrai nom.

J'ai secoué la tête.

— Avez-vous le droit de me dire le vrai ?

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. Ça, je ne l'avais jamais dit à personne.

Lacey Flint n'était pas plus mon vrai nom que ne l'était Laura Farrow.

— Vaut mieux pas, ai-je répondu, tout comme on m'avait ordonné de le faire. Ça évite de faire des erreurs.

Alors que je me levais, elle a hoché la tête d'un geste vague et j'ai eu l'impression que cela lui importait peu, en définitive. Pour elle, je n'étais qu'un moyen de parvenir à ses fins. Puis elle m'a étonnée.

— Dana me dit que vous êtes exceptionnelle, a-t-elle lâché.

J'ai patienté, à mi-chemin entre son bureau et la porte, sans savoir quoi répondre. Jamais on ne m'avait qualifiée d'exceptionnelle.

— Elle me dit aussi que ces six derniers mois ont été difficiles pour vous, a-t-elle continué, sans quitter sa table des yeux. J'ai pour habitude d'exiger beaucoup d'autrui, Laura. Ne me laissez pas faire.

Peut-être la perdrix avait-elle vu l'ombre du prédateur planant au-dessus d'elle. Peut-être avait-elle senti le courant d'air quand le faucon avait plongé. Peut-être même eut-elle une fraction de seconde pour voir la mort dans les yeux et la saluer avant que de puissantes serres ne la broient. Le fauconnier en doutait. Il avait rarement assisté à plus prompte mise à mort.

Les deux oiseaux, le rapace et sa proie, plongèrent derrière une haie et le fauconnier pressa le pas. Merry, le plus âgé et le plus fiable de ses deux chiens d'arrêt, trottaient devant lui, le menant tout droit vers l'endroit où le faucon s'employait déjà à mettre la perdrix en pièces de son puissant bec. L'homme se pencha et souleva le faucon avant de sortir un couteau et de trancher la tête de la perdrix. Il l'offrit au vainqueur.

Pendant que le faucon dînait, l'homme examina les tourbillons dans le ciel gris, les nuages d'altitude, qui prenaient tout juste cette teinte pêche, profonde, des couchers de soleil d'hiver. Le pâle soleil de janvier n'était plus guère qu'un reflet à l'horizon et le jour serait tombé dans moins d'une heure. Tout en rattachant le faucon à la perche, il lui caressa la tête et le félicita à mi-voix.

La perdrix alla rejoindre les autres dans son sac et le fauconnier reprit sa marche. Quand son téléphone sonna, pestant dans sa barbe, il l'extirpa des épaisseurs qu'il portait sous son manteau ciré.

— Nick Bourdon, déclara-t-il.

Puis, au bout d'une seconde :

— Et elle est vraiment mal, d'après eux ?

Quelques secondes s'écoulèrent encore tandis qu'il écoutait.

— Très bien. J'y vais tout de suite.

— Alors, comment s’est passée cette semaine, Jessica ?

— Bien.

Evi sourit. Cinq ans, grand maximum, séparaient la fille assise dans le fauteuil en face d’elle et l’agent de police qui venait de le libérer, pourtant Evi n’aurait pu imaginer deux visages plus différents. La femme flic était d’une beauté presque parfaite, mais avec une expression aussi muette que la pierre. Elle ne laissait rien paraître. La fille, en revanche, avec ses grands yeux bruns et sa peau couleur café au lait, ne pouvait rien cacher : des cils qui ne cessaient de cligner, le reflet d’une larme, le regard fuyant. Elle était si agitée qu’on aurait pu croire qu’elle venait de se rouler dans des orties. Cette fille avait beau soutenir qu’elle allait bien, son corps, lui, tenait un tout autre langage.

— Je suis contente que vous soyez venue aujourd’hui, déclara Evi. Je me suis fait du souci la semaine dernière, parce que nous n’avions pas de vos nouvelles.

Jessica Calloway baissa les yeux sur ses mains posées sur ses cuisses, puis les releva, fixant la baie vitrée. Elle leva ensuite son bras pour se frotter la figure.

— Désolée, dit-elle. J’ai appelé, l’autre fois. Mais peut-être un ou deux jours après.

— Oui, vous l’avez fait, merci, répliqua Evi. On m’a dit que vous aviez été malade, c’est ça ?

Jessica hocha la tête. Elle glissa un doigt dans ses cheveux et entortilla nerveusement une mèche blonde.

— Rien de grave, j’espère, continua Evi.

Elle savait déjà que Jessica n’était pas allée consulter son généraliste. Si elle l’avait fait, le cabinet d’Evi en aurait été informé.

— Un virus, je pense, répliqua Jessica. Pour être honnête, je ne me souviens pas trop. Je me suis écroulée, c’est tout. J’ai dormi une journée entière, une nuit, et toute la journée du lendemain. Au réveil, je me sentais comme une merde. Désolée.

— Pas de problème. Ça m’arrive à moi aussi parfois, répliqua Evi. Comment va l’appétit ?

Jessica poussa un soupir, comme une adolescente qui aurait sa mère sur le dos.

— Ça va, répondit-elle. Plutôt bien.

Evi promena son regard sur le corps de Jessica, jusqu'aux bottes fourrées qui engloutissaient le bas de ses jambes. Jessica flottait dans son jean et les coutures des épaules de son haut lui retombaient sur les bras. Elle semblait avoir encore maigri depuis qu'Evi l'avait vue, deux semaines auparavant.

— Avez-vous été victime de nouvelles farces ? s'enquit Evi.

Les yeux de la fille s'emplirent de larmes.

— Vous pouvez m'en parler ? l'encouragea Evi.

Jessica secoua la tête.

— Je ne sais pas ce qui leur passe par la tête, répliqua-t-elle. Qu'est-ce que j'ai bien pu leur faire ?

— Rien, répondit fermement Evi. Nous savons, vous comme moi, que ce qui se passe n'est pas votre faute. Certaines personnes, face à la douceur et à la sensibilité, n'ont pas l'intelligence de comprendre ce qu'elles ont sous les yeux. Du coup, elles l'identifient comme une faiblesse et elles l'exploitent. Ces gens ont un sérieux problème et je ne peux pas les aider à le régler. En revanche, je peux vous aider, vous.

— Vous savez ce qu'ils ont fait, cette fois-ci ?

Un soupçon de colère dans la voix, maintenant, ce qui était une bonne chose. C'était préférable à la résignation. Evi patienta.

— Ils sont venus dans notre couloir, là où se trouvent les placards contenant le chauffe-eau et où je mets le linge à sécher, et ont trouvé mes vêtements. Ils ont embarqué mes dessous.

— Ils ont volé vos sous-vêtements ?

— Ouais, mais ce n'était pas le pire. Ils les ont remplacés par des trucs gigantesques. Des culottes de grand-mères et d'énormes soutiens-gorge à maintien renforcé. Comme s'ils disaient : « Tu te moques de qui, voilà ce que tu devrais mettre. »

Evi dut prendre un instant pour dissimuler son irritation. La plupart des gens n'y auraient vu qu'une mauvaise blague. Jessica, qui souffrait de troubles de l'alimentation depuis qu'elle avait 12 ans et qui avait été hospitalisée à deux reprises pendant son adolescence quand son poids était passé sous la barre des trente-huit kilos, ne risquait guère de trouver ça drôle.

— Avez-vous signalé le vol ? s'enquit Evi.

— Oui. L'une des autres filles m'a accompagnée au commissariat. Ils ont répondu qu'ils ne pouvaient pas prendre au sérieux une blague de potaches.

— N'importe où ailleurs, on considérerait cela comme un cambriolage doublé d'une tentative d'intimidation, rétorqua Evi. Dans un collège de Cambridge, c'est une farce.

— Vous vous rappelez le site dont je vous ai parlé ? Celui avec les photos de moi ?

— Oui, répondit Evi. J'ai tenté de le trouver. Aucun des moteurs de recherche auxquels j'ai fait appel n'a réussi à le faire.

Jessica se pencha en avant et sortit un ordinateur portable de son sac.

— Je vais vous montrer, dit-elle.

Elle ouvrit l'appareil et l'alluma. Quelques secondes plus tard, elle fit courir ses doigts sur les touches, patienta quelques instants, puis tourna l'écran vers Evi.

Evi s'approcha et s'empara du PC. C'était une parodie de Facebook. *Facesdebouffe*, ça s'intitulait. *Qui c'est qui s'est goinfré de tourtes cette semaine ?* disait la légende, juste sous des photos de Jessica.

Si ce n'est qu'elles ne ressemblaient pas à Jessica. Jessica était une fille d'une beauté exceptionnelle, dont la silhouette naviguait entre la taille mannequin, quand elle allait bien et qu'elle était heureuse, et une maigreur terrible quand ça n'allait pas. Sur les photos, quelqu'un avait trafiqué la frêle silhouette de Jessica pour la rendre énorme. Tous les portraits étaient des nus. À la Rubens, avec des ventres gonflés, des croupes généreuses et creusées de fossettes et de formidables seins retombant avec sensualité. On avait même réussi à rendre le visage de Jessica plus rond.

Étrangement, ces photos ne manquaient pas de charme, mais pour Jessica, ce devait être comme de se voir transformée en monstre. Et elles étaient en ligne, sur un site, donc visibles par tous.

— Rappelez-moi comment vous avez trouvé ce site ? demanda Evi. Quelqu'un vous en a parlé ?

— Il a surgi tout seul sur mon écran un soir où je travaillais, répondit Jessica. J'ai cliqué dessus sans réfléchir.

Evi nota sur son bloc de prévenir l'enquêtrice de l'existence de ce site.

— Vous soupçonnez quelqu'un ? demanda-t-elle.

Jessica secoua la tête.

— Non. Tous ceux à qui j'en ai parlé les trouvent épouvantables.

— J'en conviens, répondit Evi. Non pas que les photos soient épouvantables en elles-mêmes, parce que même si vous étiez aussi énorme qu'est censée l'être la fille sur ces photos, vous resteriez d'une grande beauté – je sais que vous n'en croyez rien, mais ce serait bien le cas. Elles sont épouvantables parce qu'elles ont été conçues pour vous faire du mal.

Des larmes roulaient sur les joues de Jessica.

— Tout le monde les a vues, j'ai l'impression... Quand je me rends à un cours ou en travaux dirigés, et même au bar ou au réfectoire, c'est comme si tout le monde faisait des commentaires sur mon poids, chuchotait dans mon dos. Je les entends même dans mon sommeil.

— Vous ne dormez toujours pas bien ?

Jessica secoua la tête.

— Vous vous rappelez quand je vous ai parlé de la nuit où mon portable avait sonné toutes les demi-heures, jusqu'à ce que je l'éteigne ?

— Je m'en souviens, répliqua Evi. Vous n'avez jamais su qui c'était ?

— Non. Et maintenant, alors que je l'éteins toujours quand je me couche, je l'entends quand même sonner.

— Je ne comprends pas.

— Je me réveille plusieurs fois par nuit, en pensant avoir entendu mon téléphone. Mais ça ne peut pas être vrai puisqu'il est éteint. Je rêve qu'il me réveille, et du coup, c'est ce qui se passe.

— Ça fait combien de temps, maintenant ?

La fille secoua la tête.

— Deux semaines. Et quand ce n'est pas le téléphone, ce sont les voix.

— Les voix ?

— Dans mes rêves. Qui n'arrêtent pas de me chuchoter que je deviens obèse.

— Jessica, quand avez-vous passé une nuit correcte pour la dernière fois ?

La fille fut incapable de répondre. Elle s'efforçait de ne pas fondre en larmes.

— Jessica, il faut que vous dormiez. Je peux vous prescrire quelque chose qui va vous aider. Rien que pendant quelques semaines, pour rompre le cercle vicieux, ça vous paraît une... quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

La fille semblait terrifiée.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas prendre de somnifères.

— Il est normal d'avoir des réticences, répliqua Evi, mais nous faisons très attention à prévenir toute forme de dépendance.

— Ce n'est pas ça, sanglota Jessica. Vous ne comprenez pas.

— Non, je ne comprends pas, en effet. Essayez de m'expliquer, je vous en prie.

— Ces interruptions, ces coups de fil et ces voix imaginaires, je crois que c'est le moyen qu'a trouvé mon cerveau pour me protéger, pour m'empêcher de tomber dans un sommeil trop profond.

— Pourquoi votre subconscient ferait-il une chose pareille ?

— À cause des vrais rêves, ceux que je fais quand je dors si profondément que je ne peux pas me réveiller.

— Et ils ressemblent à quoi ?

— C'est comme si j'étais en enfer.

Je n'ai pas regagné ma chambre après avoir quitté le Dr Oliver. Je trouvais déprimante cette pièce débarrassée de toutes les traces de sa précédente occupante ; elle me faisait l'effet d'une boîte. Plutôt que de retourner au collège, j'ai pris ma voiture pour me rendre à l'hôpital situé à la périphérie de la ville, où je trouverais Bryony Carter.

L'infirmière du service des grands brûlés m'a indiqué une chambre individuelle située dans le dernier quart du couloir. Je me suis arrêtée un instant devant la porte ouverte. J'avais vu les photos. Je savais à quoi m'attendre.

Mais c'était tellement pire. Je ne pouvais pas entrer dans cette pièce, je ne le pouvais pas, c'est tout.

Je m'étais figuré un environnement aseptisé : propre, blanc et stérile. Je n'avais pas compris que du sang et d'autres fluides suinteraient à travers les pansements. Je n'avais pas prévu que la peau de son visage et de son crâne nu serait exposée à l'air et ressemblerait à cette chose que je n'avais jamais vue que sur des cadavres. Je ne savais pas que son bras gauche avait été amputé juste au-dessus du coude.

Il faisait chaud dans la pièce. Et l'odeur... oh, Seigneur, c'était au-dessus de mes forces !

— Elle ne souffre pas. Elle est sous sédatifs.

La vision de cette silhouette inerte sous sa tente transparente m'avait pétrifiée. Je n'avais pas remarqué la présence d'un tiers dans la pièce. L'homme qui s'adressait à moi se tenait près de la fenêtre, vêtu d'un épais pull en laine et d'un jean bleu.

— Son état s'est un peu dégradé ces derniers temps, m'a-t-il expliqué. Ils ont tenté de lui enlever le respirateur ces derniers jours mais son taux d'oxygène s'est effondré. Ils l'ont rebranchée pour vingt-quatre heures, le temps qu'elle se stabilise à nouveau.

J'ai dégluti avec peine. L'odeur serait supportable si je respirais par la bouche. J'avais déjà vécu pire.

— Vous êtes une amie ? s'est-il enquis.

À ce moment-là, je l'ai regardé pour la première fois.

Dans les 35 ans, il aurait pu être mannequin pour un magazine sur l'art de vivre à la campagne : grand, mince, avec des cheveux bouclés couleur de renard mouillé.

— Si c'est le cas, vous êtes la première à réussir à franchir cette porte, a-t-il repris.

Sans m'en être aperçue, j'avais passé le seuil.

— Je viens d'emménager dans son ancienne chambre, ai-je répondu, après avoir concocté un prétexte en chemin. Et j'ai trouvé ça sous son lit.

J'ai sorti un livre de mon sac.

— Il y a une page cornée. Elle devait le lire quand c'est arrivé, je pense.

— *Jane Eyre*, a-t-il lu en regardant l'édition de poche. Le héros ne finit-il pas gravement brûlé ?

— Je n'y avais pas pensé, ai-je avoué, confuse. Je ferais mieux de le remporter.

— Laissez-le, a-t-il contré. Laissez ses parents en décider, à leur retour.

Je me suis obligée à jeter un dernier coup d'œil à la fille sous sa tente en plastique translucide.

— Pourquoi sa tête a-t-elle cette apparence ? ai-je demandé. Sa peau a l'air morte.

— Ce n'est pas la sienne, a répondu l'homme. Et elle est morte, en effet. C'est une peau prélevée sur un cadavre qui lui recouvre le visage. Vous savez quoi, j'allais justement me chercher un café et vous m'avez tout l'air d'en avoir besoin, vous aussi. Allez, venez.

— Pouvez-vous me parler de ces rêves ? demanda Evi.

Jessica avait quitté son fauteuil et se tenait debout devant la fenêtre. On aurait dit une jeune fille très perturbée, dont le comportement faisait envisager à Evi une éventuelle hospitalisation.

— Nous faisons tous de mauvais rêves, Jessica, l'encouragea-t-elle. Je ne vais pas vous déballer toute ma science freudienne, mais je pense en revanche qu'ils peuvent être une façon de nous indiquer ce qui nous tracasse.

— Vous faites des cauchemars ? rétorqua Jessica, sans se retourner.

La question prit Evi par surprise et elle répondit sans réfléchir :

— Si vous saviez...

Jessica avait fait volte-face et dévisageait intensément Evi, à présent.

— Et de quoi rêvez-vous ? demanda-t-elle.

— D'une chose qui m'est arrivée il y a un tout petit peu plus d'un an. Je ne peux pas vous donner de détails, parce que ça implique d'autres personnes, d'autres patients, mais ça a été une période très difficile. Et même, très effrayante. Et bien que ce soit fini aujourd'hui, j'en rêve encore souvent.

— Vous arrive-t-il d'avoir envie d'en parler à quelqu'un ? s'enquit Jessica.

— Mais j'en parle, répliqua Evi. Et vous avez très adroitement détourné cette conversation pour me faire parler de moi. Je vais la remettre sur les rails, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

La fille semblait plus calme. Elle se rassit, se frottant le haut des bras avec ses mains, comme pour se réchauffer. Elle était vraiment d'une maigreur effroyable. Evi patienta.

— J'ai peur des clowns, lâcha Jessica au bout d'un moment.

— Comme beaucoup de gens, répliqua Evi. C'est une phobie très commune.

— Mais vraiment peur, insista Jessica. Je ne peux pas voir une image de clown sans avoir froid.

— Et vous rêvez de clowns ?

— Je crois que oui.

Evi attendit. Rien. Elle haussa les sourcils. Toujours rien.

— Vous croyez ? insista-t-elle.

— Je ne me rappelle pas vraiment. C'est ça, le pire. Je sais que je suis à une fête foraine. Je me souviens des lumières qui tournoient et de la musique.

On m'a perdue dans un champ de foire à l'âge de 4 ans. J'ai été séparée de mes parents par la foule. Quand ils m'ont retrouvée, j'étais à côté de l'un de ces clowns mécaniques qui rient dans une grosse boîte en Plexiglas. Je n'ai pas parlé pendant une semaine.

— Ça a dû être une expérience terrifiante pour une enfant de 4 ans, convint Evi. Se retrouver perdue dans un lieu inconnu, bruyant et noir de monde, pour se retrouver nez à nez avec un clown... Et vous savez, débarquer à la fac vous met en situation inconnue, loin de vos parents. Il n'est pas étonnant que votre esprit revienne sur une expérience effrayante que vous avez connue petite.

— Vous avez sans doute raison, admit Jessica. C'est juste... de ne pas savoir ce qui se passe dans ces rêves qui est le pire.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me rappelle les lumières, la musique, les rires et les couleurs vives. Les trucs qui tournent, genre manège de chevaux... mais rien d'autre.

— Peut-être est-ce les seuls souvenirs de votre enfance.

— Alors comment se fait-il que je me réveille épuisée et meurtrie, comme si on m'avait battue toute la nuit ? Pourquoi est-ce que je me réveille en criant ?

Précédant l'homme aux cheveux roux, je suis sortie de la chambre d'hôpital de Bryony et me suis engouffrée dans le couloir. Il a indiqué une machine à café proche de l'accueil du service. Une fois le liquide douteux prêt, nous avons pris place sur les chaises d'à côté.

— Ça va ? m'a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête.

— Désolée, ai-je répondu. C'est juste que je ne m'attendais pas à...

— Personne ne peut s'attendre à ça. Je suis Nick Bourdon, le médecin traitant de Bryony.

Nick Bourdon sentait le grand air, la terre humide et le sous-bois en hiver. Comparé à l'odeur chimique des couloirs de l'hôpital et à celle, putride, de l'unité des grands brûlés, se retrouver près de lui faisait l'effet de rentrer chez soi à grandes foulées dans l'air glacé.

— A-t-elle des chances de se remettre ? ai-je demandé, après m'être présentée sous mon pseudonyme qui avait encore du mal à passer.

Il a haussé les épaules.

— Bryony est l'un des cas les plus sévères qu'ils aient eu à traiter ici depuis un certain temps, a-t-il répondu. Elle a un mélange de brûlures au premier, deuxième, troisième et quatrième degrés, sur près de quatre-vingts pour cent du corps, a-t-il expliqué. À quatre-vingt-dix pour cent, c'est presque toujours fatal.

D'après mes lectures du week-end précédent, je savais que les brûlures au premier degré étaient superficielles, du genre coup de soleil, que le deuxième degré était plus profond et endommageait les couches inférieures, dermiques, de la peau, et que les brûlures du troisième degré, les plus graves, croyais-je, atteignaient les couches de graisse et de muscle sous la peau.

— C'est quoi, des brûlures au quatrième degré ? me suis-je enquis.

— Les brûlures au quatrième degré attaquent l'os. Les chirurgiens n'ont pas pu sauver son bras gauche.

Je me suis penchée pour poser mon café par terre et me suis aperçue que je n'avais plus envie de me redresser. Aussi suis-je restée comme ça, les coudes sur les genoux, à contempler le carrelage. Puis une main m'a gentiment effleuré l'épaule.

— Laura, étant donné la gravité de ses blessures, elle ne s'en sort pas trop mal.

La main s'est retirée aussitôt.

— Les flammes ont été éteintes assez vite, ce qui signifie qu'elle n'a pas subi trop de dégâts au niveau respiratoire. Elle ne devrait pas tarder à respirer par elle-même. Le plus grand défi, maintenant, ça va être de permettre à ses plaies de cicatriser.

— C'est possible ? ai-je demandé, tout en remarquant une magnifique plume couleur écaille de tortue sur la manche de son pull.

— Les brûlures les plus superficielles devraient cicatriser d'elles-mêmes. L'épiderme est assez doué pour se reconstituer. Les plus profondes nécessiteront une greffe de peau à partir d'un site donneur ailleurs sur son corps. Êtes-vous sûre de vouloir entendre tout ça ?

J'ai hoché la tête. Étrangement, c'était réconfortant.

Bourdon buvait son café comme s'il n'était ni brûlant ni infect.

— La difficulté, c'est que étant donné qu'une telle proportion de la peau de Bryony a été endommagée, il n'y a pas beaucoup d'endroits où prélever les greffons. On a créé un site donneur dans le bas de son dos et on s'en est servi pour réparer les plaies les plus graves, situées sur son épaule gauche. Jusqu'ici, ça a plutôt bien pris.

— Donc ce sont de bonnes nouvelles.

— Oui. Mais on doit maintenant attendre que le site donneur se reconstitue avant de pouvoir prélever à nouveau. C'est un processus long et douloureux, et il n'y a pas moyen de faire autrement, je le crains.

— Une seule petite zone de son dos doit refabriquer assez de peau pour couvrir son corps entier ? me suis-je ébahie.

— Exactement, a confirmé Bourdon en hochant la tête, comme si j'étais une étudiante qui venait de piger un principe important. En attendant, la peau de cadavre couvre ses plaies, réduisant la douleur que provoquerait l'exposition à l'air, et contribue à éviter les pertes de fluides et les infections. Et, même si elle provient d'un cadavre, techniquement elle est encore vivante, au sens où les vaisseaux sanguins de la plaie peuvent s'y développer. Les chirurgiens font ça depuis des milliers d'années. Ça s'appelle une allogreffe.

Il a posé son café par terre et s'est passé la main dans les cheveux humides. Il pleuvait dehors. J'ai regardé la porte fermée, derrière laquelle gisait la fille anesthésiée, maintenue en vie par la peau d'un mort.

— Vous pensez qu'elle sera un jour en mesure de nous expliquer ?

J'ai senti, plus que je n'ai vu Nick Bourdon secouer la tête à mes côtés.

— Même si elle survit, il est probable qu'elle ne se souviendra pas de grand-chose. Nous ne saurons sans doute jamais ce qui lui est arrivé.

— J'ai cru qu'il allait passer par la fenêtre, Meg, dit Evi. Qu'il allait bondir de sa branche, traverser la vitre, et que c'était terminé pour moi.

— Tu veux te reposer un instant ?

Les deux femmes avaient atteint un banc en bois orné d'un arceau recouvert de rosiers grimpants. Evi serra le frein de son fauteuil et sa compagne et consœur Megan Prince, psychiatre et ancienne élève de Cambridge, prit place à côté d'elle. Quand Evi avait ressenti le besoin d'avoir un interlocuteur à qui confier les événements de l'année écoulée, son choix s'était naturellement porté sur Megan, qui n'avait que deux années d'avance sur elle à la fac : elle la connaissait, avait confiance en elle, sans qu'elles soient trop intimes pour autant. Evi voyait Megan une fois par semaine depuis trois mois. Elle ne percevait pas de grands changements mais, comme elle le savait mieux que quiconque, ces choses-là prenaient du temps.

Comme toujours, Megan sentait le patchouli et les Marlboro light, fragrance datant de ses années d'étudiante et dont elle semblait incapable de se débarrasser.

— Je crois bien être venue de nuit, ici, un soir, commenta Evi, en inspectant le paysage de parterres, de haies de buis et d'allées.

Après une journée ensoleillée d'hiver, le givre scintillait toujours sur les petites branches autour d'elles et les épines semblaient aussi tranchantes que de l'acier.

— Avec du cannabis et du cidre.

— Toute seule ?

— Il y a peu de chances. (Evi sourit.) Mais les noms et les visages m'échappent.

Un silence s'abattit tandis que les deux femmes examinaient le mur en briques qui clôturait le jardin et qu'Evi n'aurait aucune chance d'escalader à présent.

— As-tu appelé la police ? demanda Megan, comme pressée de reprendre le fil de la conversation. Vendredi soir, je veux dire.

Evi se tourna de nouveau vers elle. Ça ne servait à rien de s'attarder sur le passé, mais l'éviter n'était pas évident dans la mesure où Megan avait toujours l'air aussi menue, jeune et débraillée que naguère.

— Oui, enfermée dans une chambre, répliqua-t-elle. Évidemment, le temps qu'ils arrivent, il n'y avait plus de trace de lui.

Megan rapprocha encore les revers de sa veste de son cou et serra la mâchoire, comme pour s'empêcher de frissonner. Elle continuait de ne pas s'habiller suffisamment en hiver.

— Lui ? souligna-t-elle.

Evi haussa les épaules. Elle ne savait absolument pas si la silhouette aperçue dans son jardin était celle d'un homme ou d'une femme.

— La police est arrivée rapidement ? s'enquit Megan.

— Oui. Des flics en uniforme d'abord, puis un inspecteur, quelques minutes plus tard.

Juste devant elle, un rouge-gorge venait de se poser sur la tige d'un rosier. Il s'immobilisa et sembla la fixer droit dans les yeux.

— Ils ont pris ça au sérieux ?

L'oiseau s'envola et Evi releva la tête.

— Bien sûr, répliqua-t-elle. Pourquoi ne l'auraient-ils pas fait ?

Megan baissa les yeux une seconde et remua sur son siège, comme s'il était froid, ou humide.

— Qu'ont-ils trouvé ?

— Rien. Aucune trace d'effraction. Pas d'empreintes de pieds dans le jardin. Pas d'empreintes digitales récentes à l'intérieur si ce n'est les miennes.

Encore un temps mort qui s'étira. Quand Evi était dans son fauteuil de thérapeute, elle patientait, sans chercher à les écouter.

— Il y a quelque chose que tu aimerais ajouter, n'est-ce pas ? demanda Megan.

— Ça ne va pas te plaire.

— Vas-y.

Evi prit son courage à deux mains.

— Est-il envisageable que quelqu'un ait pu accéder aux notes que tu prends durant nos séances ?

Megan coinça une mèche de cheveux derrière son oreille, puis répondit :

— Tu penses que quelqu'un a pu pénétrer dans mes fichiers ? Et ensuite entrer par effraction dans ta maison et faire usage des informations pour te flanquer une trouille bleue ?

Evi se fendit d'un sourire contrit.

— Ça ne paraît pas trop plausible, hein ? admit-elle. Mais ces blagues me semblent tellement personnelles. Je n'ai évoqué ce qui s'est passé l'année dernière qu'avec toi. Personne d'autre ne peut savoir que j'ai la phobie des pommes de pin. On en a parlé durant l'une de nos toutes premières séances, tu te rappelles ?

— C'est non seulement improbable, mais tout simplement impossible, rétorqua Megan. Les systèmes informatiques que nous utilisons au cabinet sont totalement sécurisés. Ils doivent l'être pour protéger la confidentialité de tous nos patients. Même mes collègues ne peuvent pas accéder à mes dossiers sans mes mots de passe et, pour être honnête, la plupart sont à peine capables d'allumer leur ordi le matin.

— Désolée, répondit Evi. J'étais à cran, et puis franchement terrifiée vendredi soir. J'ai eu l'impression que quelqu'un avait eu accès à mes pensées les plus intimes.

— Un *bone man*..., réfléchit Megan, le front strié de rides de concentration. Mais d'après ce que tu m'as dit, ces pantins ressemblaient plutôt à des mannequins à l'effigie de Guy Fawkes, faits avec de la paille et des vieux chiffons, et vêtus de guenilles ? Il ne s'agissait pas de squelettes. Tu es sûre que la silhouette sur l'arbre était censée figurer un *bone man* ?

Evi sentit la tension se relâcher quelque peu.

— Tu as raison, dit-elle, au bout de quelques instants. Certains, dans le village dont je t'ai parlé, s'habillaient en squelettes, mais ce n'était pas eux, les *bone men*. Ils portaient simplement les mannequins à brûler au bûcher.

Les fins sourcils de Megan, soulignés au crayon, disparurent sous les boucles rebelles de sa frange.

— Je t'ai dit que c'était une ville bizarre, ajouta Evi.

— Rappelle-moi de la rayer de ma liste la prochaine fois que j'irai me balader dans les Pennines.

Aucune des deux ne parla pendant un moment.

— La semaine des bonnes œuvres n'est plus bien loin, reprit Megan. Les déguisements sont quasi obligatoires à cette période-là. Et on trouve beaucoup de pommes de pin à cette époque de l'année.

— C'est vrai, concéda Evi. Mais il n'empêche que quelqu'un est entré chez moi.

— Tu veux parler des pommes de pin sur la table ? Qu'en a dit la police ?

— Ils n'ont pas jugé ça trop inquiétant. Mais ils m'ont conseillé de faire changer les serrures. Ce que j'ai fait. Le service d'entretien de l'université s'en est chargé hier.

Les deux femmes se turent à nouveau. Megan examinait ses ongles laqués de vermeil tandis qu'Evi regardait une feuille morte tomber de la branche d'un rosier.

— Tu penses souvent à Harry ? demanda Megan.

Comme s'il lui arrivait de cesser de le faire... Il était là, dans sa tête, et sa présence était aussi nette que la conscience qu'elle pouvait avoir d'elle-même. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elle ait envie de parler de lui. D'ailleurs, le gardien du collège n'allait pas tarder à fermer le portail du jardin.

— Tu te tracasses toujours au sujet de ces suicides ? demanda Megan. Tu en as reparlé à la police ?

Evi baissa le regard. Elle ne pouvait pas parler à Megan de l'enquête qu'elle avait initiée. De la fille qu'elle avait installée dans sa faculté. Voilà qu'elle dissimulait des faits à sa thérapeute, à présent. Elle secoua la tête.

— La police croit que ce sont de vrais suicides. Rien n'indique qu'il y ait eu contrainte ou intervention d'un tiers. Ils m'ont suggéré de rester

accessible aux membres vulnérables de la communauté universitaire et de les laisser gérer le maintien de l'ordre dans le Cambridgeshire.

— Faut bien admettre qu'on n'hésite jamais à dire à la police comment ils feraient bien de s'y prendre quand l'occasion se présente, répliqua Megan avec un sourire.

Puis le sourire s'estompa.

— N'y a-t-il pas eu une vague de suicides, de notre temps ? s'interrogea-t-elle. Ou bien était-ce avant que tu arrives ?

Evi réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— D'après ce que je crois comprendre, le taux de suicide est resté pile dans les normes jusqu'à il y a cinq ans, répondit-elle.

Elle consulta sa montre à nouveau.

— Fin de la séance. Nick est-il par là cet après-midi ?

— Je crois qu'on l'a appelé à l'hôpital. Tu veux que je lui laisse un message ?

— Non, ça va. Je l'appellerai chez lui.

Les deux femmes quittèrent le jardin clos et parcoururent la brève distance qui les séparait du cabinet médical où exerçait Megan deux jours par semaine.

Alors qu'elles arrivaient au coin de la rue, Evi constata qu'une grosse berline japonaise avait coincé sa voiture. En les voyant approcher, le conducteur, un homme qu'elle avait déjà vu auparavant, elle en était sûre, en sortit. Il était grand, la trentaine avancée, avec des cheveux bruns coupés court, la mâchoire carrée. Son costume sombre semblait taillé sur mesure. Evi vit son regard se poser sur Megan, qui arrivait juste derrière elle. Alors qu'un sourire assuré s'épanouissait sur son visage, elle s'aperçut en se retournant que Meg le lui rendait.

— Salut, dit-il à l'intention de Meg, esquissant un clin d'œil à son adresse, avant de se tourner vers Evi. Inspecteur principal Castell, de la police du Cambridgeshire.

— John Castell ? s'étonna Evi, en décochant tour à tour un regard à Meg et à lui.

Meg opina, tout sourire.

— Oui, voici John, confirma-t-elle. John, je te présente Evi. Tu te souviens d'elle, maintenant ?

Castell sourit alors franchement – ce qui conférait à ses traits, par ailleurs quelconques, une bonne dose de charme – et tendit la main.

— Je crois, répondit-il. J'étais à Emmanuel. Je faisais droit et psycho. Votre tête me dit quelque chose, en effet.

— Ravie de faire enfin votre connaissance, répliqua Evi. Désolée si vous avez attendu Meg par ma faute.

— En fait, il se trouve que c'est vous que je suis venu voir, répondit-il. Votre secrétaire m'a dit où vous étiez. On m'a demandé de jeter un coup d'œil à l'enquête sur votre intrus de vendredi soir.

— Je vous laisse alors, intervint Meg.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur la joue de Castell avant de disparaître à l'intérieur de l'immeuble.

— Je n'aurais pas cru que les événements de vendredi soir puissent mériter l'attention d'un policier si gradé, rétorqua Evi. Ai-je droit à une attention spéciale parce que je suis une amie de Meg ?

— En partie, répondit Castell. Mais j'ai également suivi de loin ces histoires de suicides, aussi suis-je déjà tombé à plusieurs reprises sur votre nom. J'aurais aimé m'entretenir avec vous au sujet de vendredi soir, si vous le voulez bien.

— Mais bien sûr.

Castell plongea la main dans sa poche et en ressortit une petite feuille de papier mince dans un sachet en plastique transparent. Evi s'en empara et baissa les yeux. L'encre était à peine visible.

— C'est quoi ?

— Un ticket de caisse, répondit Castell. Il provient d'une boutique de cadeaux en ville et date d'il y a trois semaines. Il correspond au règlement de deux cartes de vœux et d'un petit jouet mécanique à ressort.

Evi plissa les yeux pour tenter de distinguer les lettres à moitié effacées.

— Je lis : « Squelette mécanique », dit-elle.

— Nous avons présenté le jouet retrouvé chez vous vendredi soir dans cette boutique, expliqua Castell. Ils ont confirmé qu'ils avaient encore quelques exemplaires de ce jouet en stock il y a deux semaines, environ.

— Où avez-vous trouvé ce ticket, alors ?

Castell sembla se pencher vers elle.

— Eh bien, c'est tout le problème, Evi. D'après les agents envoyés sur place vendredi soir, on l'a trouvé dans votre bureau, chez vous.

La femme à l'accueil dévisagea Nick Bourdon comme si une rock star venait de franchir les portes de l'hôpital. Non pas que je puisse l'en blâmer. Je mettais moi-même un point d'honneur à éviter les hommes trop séduisants, ils se comportaient toujours comme s'ils vous consentaient une énorme faveur. Mais il y avait chez Bourdon quelque chose de flatteur dans la façon qu'il avait de vous accorder toute son attention, comme s'il n'avait aucune conscience de son apparence, et quelles que soient les réserves que vous pouviez nourrir.

Nous étions retournés voir Bryony, mais il ne semblait guère utile de rester aux côtés d'un patient plongé dans un sommeil.

— Quand elle est réveillée, je reste juste pour lui parler un moment, m'avait expliqué Bourdon à mi-voix. De n'importe quoi, des nouvelles, des derniers exploits sportifs des équipes de la fac. Ça doit être assez déroutant pour elle, j'imagine, de n'avoir aucune idée du temps, de n'entendre rien d'autre que des infirmières qui s'affairent autour d'elle, qui évitent de faire du bruit, ou des médecins qui chuchotent des termes médicaux incompréhensibles.

— Et ses proches ? ai-je demandé.

La bouche de Nick esquissa une moue légère en évitant mon regard.

— Ils sont venus, a-t-il admis. Mais pas longtemps. Ils vivent relativement loin d'ici. Et elle ne semble pas avoir beaucoup d'amis. Peut-être a-t-elle simplement besoin de paix et de silence, allez savoir... Peut-être que je ne tente que de soulager ma conscience, après tout.

Nous n'avons pas échangé un mot sur le chemin de la sortie. Nick paraissait sincèrement bouleversé par l'état dans lequel se trouvait Bryony. Dehors, l'air froid m'a fait l'effet d'une gifle.

— Ça ne va pas être facile pour vous d'arriver en cours d'année, a-t-il ajouté, alors que nous atteignons le parking. Les amitiés se sont déjà nouées. Vous allez avoir l'impression que tout le monde est débordé. Les autres n'auront pas le temps de s'occuper d'une nouvelle.

— Ça devrait aller, ai-je répliqué, avant de me rappeler que je n'étais plus Lacey Flint l'autonome, qui-s'en-sortait-toujours-quoi-qu'il-arrive. Mais je vois ce que vous voulez dire, me suis-je empressée d'ajouter. Il y a plein de petits groupes fermés, on dirait. Je n'ai pas encore rencontré ma camarade de chambre. Elle n'est jamais là.

Nous avons rejoint ma voiture. Bourdon a levé les yeux vers le ciel nuageux, d'un gris charbon à présent que le soleil avait disparu sous l'horizon, avant de les baisser à nouveau sur moi.

— C'était gentil à vous de venir voir Bryony. Prenez soin de vous.

Il a tourné les talons, regagné d'un pas rapide une vieille Range Rover dans laquelle il est monté, et s'est éloigné.

Je suis repartie en direction du collège en empruntant la départementale où Nicole Holt s'était donné la mort. Des restes de ruban de police adhéraient encore aux arbres et des bouquets de fleurs – de ceux que l'on trouve, tout prêts, dans les stations essence – avaient été laissés sur le bord de la route. Je suis sortie de la voiture.

L'endroit était plutôt sinistre. Une route étroite, juste assez large pour permettre le croisement de deux véhicules, bordée de grands arbres de part et d'autre. Pas d'éclairage public, pas d'accotement. Ce n'était pas le genre d'endroit où l'on aimerait tomber en panne la nuit, quand on est une femme, seule de surcroît. C'était un lieu terriblement isolé, m'a-t-il semblé.

Durant mon briefing du dimanche après-midi, j'avais appris que Nicole avait acheté une corde en nylon chez un droguiste trois jours avant sa mort (la police avait retrouvé le ticket de caisse dans sa chambre) et l'avait attachée autour d'un tronc de hêtre. L'autre extrémité avait été nouée autour de son cou.

L'arbre en question, dont la base était toujours ceinte de ruban de police, était situé sur le côté gauche de la route en regardant vers la ville. Le hêtre n'était pas dans l'alignement de ses congénères et avançait d'un bon demi-mètre par rapport à la chaussée. En choisissant celui-là, Nicole avait minimisé les chances que la corde se prenne dans les autres.

J'avais apporté une lampe torche et, vu l'heure, elle allait m'être utile. J'ai éclairé le tronc de haut en bas. À un mètre du sol, une partie de l'écorce avait été arrachée, à l'instant où la corde de nylon s'était brusquement tendue en atteignant sa longueur maximale.

Une Mini décapotable peut accélérer de 0 à 100 km/h en 11,8 secondes, d'après le rapport qu'avait effectué la police sur la mort de Nicole. Elle n'avait pas pu atteindre cette vitesse sur une aussi petite portion de route, elle ne devait pas rouler à plus de 48 km/h. Une vitesse suffisante, néanmoins, pour trancher un cou gracile.

Je me suis mise à marcher le long de la route, songeant qu'un tel suicide avait nécessairement requis des préparatifs. Il fallait anticiper sur la vitesse, la distance, la longueur de la corde. Si celle-ci avait été trop courte, Nicole serait dans l'état de Bryony à présent, en soins intensifs pour une blessure paralysante au cou. Elle étudiait l'histoire. Il semblait peu probable qu'elle ait pu opter pour un suicide impliquant des calculs mathématiques.

J'atteignais, me figurais-je, l'endroit où la corde avait dû se tendre et la tête de Nicole quitter son corps. Sans doute y avait-il eu beaucoup de sang et je savais qu'il n'avait pas plu à Cambridge depuis le samedi après-midi.

Redoutant de m'apercevoir que je foulais du givre teinté de rose, j'ai baissé le regard. Pas de sang, rien que quelques restes à moitié pourris de glands de hêtre et de bogues de marrons d'Inde. Ainsi que des traces fraîches de pneus. Je les ai suivies sur quelques mètres. Quand elles ont disparu, je me suis arrêtée, en braquant ma torche alentour. Là où je me tenais, un véhicule avait quitté la route et s'était engagé sur l'accotement herbeux. À une courte distance de là, il avait fait une embardée pour éviter un amoncellement de terre puis continué ainsi sur une soixantaine de pas avant de rejoindre la route.

Très bien, réfléchis. Les traces devaient être fraîches parce que le rapport de la police contenait un relevé météo. Il avait plu le samedi après-midi et tant la route que le sol environnant étaient trempés. Comme il n'avait pas plu depuis, toute trace ou empreinte postérieure au samedi après-midi devait être encore là. Tôt le dimanche matin, la police avait déroulé du ruban de marquage le long de la route et, à chaque extrémité, dans les bois. Il s'y trouvait toujours.

Donc, à un moment donné entre tard le samedi après-midi et tôt le dimanche matin, une voiture avait quitté la chaussée et parcouru une vingtaine de mètres sur l'accotement.

J'ai sorti mon téléphone et pris des photos en plan rapproché de la piste. Puis j'ai fait demi-tour, suivant les traces à nouveau. J'ai enjambé la butte à l'instant même où une petite pluie fine et très froide se mettait à tomber.

Ce n'était pas la Mini qui avait pu faire ces traces. J'allais comparer les empreintes de pneus pour en être sûre mais c'était impossible. Sur la route, j'apercevais la marque à la craie faite par la police pour indiquer l'endroit où la corde s'était tendue et où Nicole avait été tuée. La voiture qui avait quitté la route s'était aventurée plus loin. Même si la Mini avait fait une embardée après la mort de Nicole, elle n'aurait pas pu contourner le monticule. Un autre véhicule s'était trouvé là.

Evi rentra chez elle, en se servant des nouvelles clés que lui avait fournies le service d'entretien de l'université. Il faisait froid dans la maison, même si le chauffage aurait dû se mettre en route une heure plus tôt. Elle vérifia le boîtier de contrôle dans la cuisine. Le chauffage et le ballon d'eau chaude étaient éteints. Elle pesta à mi-voix et les ralluma. Le froid empirait toujours la douleur et elle avait passé trop de temps dehors ce jour-là. Elle mit en route la bouilloire électrique et ouvrit la porte du réfrigérateur. Saumon cuit, légumes verts, pâtes. Il lui était chaque jour plus difficile d'éprouver le moindre intérêt pour la nourriture.

Elle sortit de la pièce et se rendit dans son bureau.

L'inspecteur Castell n'aurait pu se montrer plus gentil. Il avait souligné que si quelqu'un avait été en mesure d'accéder chez elle pour y laisser les pommes de pin et le squelette mécanique, il pouvait tout aussi bien y avoir laissé le reçu. On allait l'envoyer au labo pour procéder à une analyse des empreintes digitales, et cela ne changerait rien à leur façon de traiter l'affaire. Il avait fait de son mieux pour la rassurer.

L'ennui, c'est qu'après son départ, Evi avait vérifié dans son agenda. Le jour en question, elle était allée faire des courses en ville. Le ticket de caisse provenait d'un magasin qu'elle connaissait. Elle se rappelait avoir acheté deux articles – des cartes, l'une pour une amie dont l'anniversaire approchait, l'autre figurant un paysage de Toscane rempli de tournesols, qui pourrait servir en n'importe quelle occasion.

Le reçu désignait trois articles, et elle se rappelait parfaitement en avoir acheté deux. Était-il envisageable qu'elle ait acheté le squelette mécanique elle-même ? Qu'elle l'ait acheté, mis dans l'armoire du haut et complètement oublié ? Le chagrin et la dépression jouaient de drôles de tours à la mémoire des gens, elle était bien placée pour le savoir. Elle avait été déprimée pendant longtemps, et bien avant les événements de l'année précédente. Perdre Harry avait été l'épreuve de trop.

Mais avoir fait quelque chose d'aussi contraire à sa nature, pour l'oublier ensuite complètement ? C'était impossible.

À moins que ?...

Le dîner à la cantine du collège, autrement connue sous le nom de Cellier, fut nettement plus agréable que le dîner dans le grand réfectoire de

gala, mais n'en resta pas moins une expérience. J'avais oublié à quel point les jeunes gens pouvaient être empruntés. Dans la salle bruyante et très éclairée, les étudiants hirsutes autour de moi étaient tout dégingandés, avec de forts accents crânes et des rires forcés. Les filles taquinaient à peine la nourriture dans leurs assiettes, tout en tripotant leurs bijoux ; les garçons se grattaient, bâillaient, prétentieux et gauches.

Chacun semblait nourrir au moins deux conversations à la fois, la première avec ses voisins immédiats, la seconde avec quelque ami absent, à l'autre bout de la ligne, par messages interposés. Les sons métalliques des textos constituaient un fond sonore permanent au brouhaha généralisé. Les têtes se dévissaient constamment pour voir qui pouvait bien être le dernier arrivé.

Et encore cette heure n'était-elle pas la plus fréquentée. J'étais jusqu'alors restée dans ma chambre, à attendre que s'amenuise la queue devant le bâtiment. J'avais employé ce temps à faire la connaissance de mon nouvel ordinateur. Les portables fournis par la police de Londres sont tout-terrain, de robustes assemblages conçus pour être mis à rude épreuve, tant physique qu'en termes de puissance numérique. Ils sont aussi sécurisés qu'un appareil informatique peut l'être. L'un des derniers-nés aurait été bien trop voyant entre les mains d'un étudiant en licence, aussi m'avait-on remis à la place un modèle quelconque du commerce, avec pour instructions de ne jamais m'en séparer, de m'assurer que le mot de passe était requis au bout de soixante secondes d'inactivité, et de ne pas accepter de courrier en provenance de sources inconnues.

Il n'y avait rien dans ma boîte de réception si ce n'est un mail du service de soutien psychologique aux étudiants, accompagné d'un questionnaire à remplir par le nouvel arrivant.

J'ai relevé les yeux. Toujours trop de queue. Aussi ai-je ouvert le questionnaire. Strictement confidentiel, parfaitement anonyme, purement motivé par le désir de repérer les tendances générales, etc. J'ai balayé la liste de questions du regard et décidé que c'était du grand-n'importe-quoi complaisant, destiné aux personnes en carence affective. Tout à fait dans les cordes d'une Laura Farrow.

Vous sentez-vous complètement dépassée par le fait de vous retrouver à l'université pour la première fois ? Eh bien, oui, pour tout dire, en effet. *Redoutez-vous de ne pas être à la hauteur de ce que l'on attend de vous ?* Oui, sans doute pouvais-je cocher cette case-là aussi. *Traversez-vous des moments d'isolement et de solitude ?* N'en parlons même pas...

J'ai complété le questionnaire et ri à moitié, car j'avais apparemment tout d'une vraie cinglée. J'ai vite cessé quand je me suis aperçue que quatre-vingt-dix-neuf pour cent de mes réponses étaient rigoureusement honnêtes. J'ai refermé le fichier et l'ai renvoyé.

Quand le Cellier a commencé à se vider, je m'y suis rendue à mon tour.

Partout des gosses s'invitaient à venir boire le café ou se donnaient rendez-vous pour se retrouver dans un pub ou dans un bar, plus tard. J'en ai même entendu un mentionner la bibliothèque. Il était presque 19 h 30 et je n'avais qu'une envie, regagner ma chambre, rédiger mon premier rapport à l'intention de Joesbury et me fourrer au lit avec un bouquin. Je n'aurais pas cette chance. J'avais du boulot.

De retour à son bureau, Evi accéda aux dossiers de ses patients. L'enquêtrice qui se présentait sous le nom de Laura Farrow avait relevé dans les notes sur Bryony l'allusion aux viols. C'était la première fois, durant leur conversation, où elle avait semblé baisser la garde.

Le cabinet d'Evi attribuait des mots-clés aux comptes rendus de consultations des patients. Le mot « viol » y figurerait nécessairement. Evi tapa « viol » dans le moteur de recherche et patienta.

Trente-huit dossiers apparurent. Le plus récent était celui de Bryony Carter. Le suivant, sur la liste, était celui d'une fille qui avait été violée par son oncle à l'âge de 14 ans. Evi ne s'encombra pas des détails et passa au suivant. Il y avait eu plusieurs autres cas durant cette année scolaire, quelques-uns encore l'année précédente. Aucun ne paraissait pertinent. Evi commençait à perdre espoir quand elle tomba sur celui de Freya Robin, une étudiante en botanique. Les fichiers informatiques ne contenaient que des résumés succincts – les notes plus détaillées prises durant les entretiens n'étaient en général pas saisies – mais présentaient tout de même assez de similitudes avec le cas de Bryony pour qu'Evi les lise attentivement.

Durant le deuxième trimestre, trois ans auparavant, Freya s'était plainte de cauchemars, de troubles du sommeil et de la peur non justifiée que quelqu'un entrerait dans sa chambre la nuit pendant qu'elle dormait. Une fois, elle s'était réveillée au petit matin, convaincue d'avoir été violée. Ses camarades de promotion, alarmées par l'état quasi hystérique dans lequel elles l'avaient trouvée, l'avaient persuadée de le signaler à la police. Aucune preuve n'avait été décelée sur son corps, autre que quelques égratignures et contusions mineures, et les examens de laboratoire auxquels avait procédé la police s'étaient avérés non concluants. Faute d'indice sur lequel s'appuyer, la police n'avait pu donner suite à l'affaire.

Freya s'était noyée dans une piscine de l'université six semaines plus tard.

Evi attrapa la liste des suicides à l'autre bout de la table. Freya Robin y figurait.

Comparant les deux listes, il ne fallut pas longtemps à Evi pour trouver les autres. Donna Leather, étudiante en médecine de 21 ans, n'avait jamais à proprement parler utilisé le mot « viol » au cours de ses séances de thérapie mais, comme Freya et Bryony, avait fait état de cauchemars, souvent de nature sexuelle ; elle avait évoqué des migraines semblables à des lendemains de cuite, une somnolence au réveil, bien qu'elle soutienne n'avoir pas bu ; une

zone génitale endolorie. Elle avait le sentiment qu'on « abusait d'elle », pour reprendre le mot qu'elle employait pour décrire ce qu'elle ressentait parfois le matin, mais comme si ces abus n'étaient que le fait de sa propre imagination. Donna n'était pas allée trouver la police. Elle s'était pendue moins de deux mois après avoir fait part de son inquiétude pour la première fois.

La même année, une étudiante en français, Jayne Pearson, avait rapporté à la police le soupçon qu'elle nourrissait de subir des viols à répétition. Ils avaient trouvé des taux substantiels de kétamine dans son sang, même si elle jurait n'en avoir jamais pris. Malheureusement pour l'enquête, aucune preuve physique concluante de viol n'avait été trouvée. Jayne était morte plus tard dans l'année, d'une blessure par balle à la tête. Le quatrième et dernier cas analogue était celui de Danielle Brown, étudiante en neurologie au Clare College. Les dires de Danielle étaient tous trop familiers à ce stade. Mauvais rêves, troubles du sommeil et vagues souvenirs d'abus sexuel pendant la nuit. Danielle s'était pendue trois jours avant les vacances de Noël mais avait été retrouvée avant de suffoquer.

L'écran de l'ordinateur se mit en veille, mais Evi ne le remarqua même pas.

En comptant Bryony, cela faisait cinq cas de viol possibles en cinq ans. Statistiquement, cela n'avait rien de remarquable en soi. Mais si l'on y ajoutait le fait que les cinq femmes avaient tenté de mettre fin à leurs jours peu après, la coïncidence commençait à paraître pour le moins troublante.

De : Lieutenant Lacey Flint

Sujet : Rapport de mission sur le terrain n° 1

Date : Mardi 15 janvier, 22:22 GMT

À : Commandant Mark Joesbury, Scotland Yard

Il est à présent dix heures et demie du soir, monsieur. J'ai bu tant de café que je suis surexcitée et tant d'eau minérale que je vais passer ma nuit aux chiottes. Je me suis fait draguer par des morveux intellos de 19 ans qui font un mètre soixante sur des talons et des sportifs bourrés qui croient qu'une odeur virile constitue un bon aphrodisiaque. Ainsi que par une blonde peroxydée, lesbienne, sans conteste la meilleure compagnie à laquelle j'ai eu droit. Encore quelques soirées comme ça et je risque de virer de bord.

Je me suis interrompue. Voilà que je me plaignais dès le premier soir d'une enquête. Mais – bon Dieu –, moins d'une heure après avoir quitté ma chambre, j'aurais volontiers passé une corde en nylon autour du cou de Joesbury et tiré dessus moi-même. L'idée d'avoir à endurer ça pendant encore trois mois suffisait à me donner des envies de suicide. J'avais erré de la bibliothèque à la salle de télévision, de la cafétéria au pub. J'avais traîné partout où je pouvais trouver des étudiants en goguette. J'avais bavassé toute la soirée et n'avais rien appris.

Je me suis adossée à ma chaise et me suis étirée avant de regarder autour de moi. Une veste bleue et brillante gisait abandonnée sur le bureau d'en face et un vague parfum fleuri m'a rappelé l'existence de ma coloc. OK...

Evi Oliver est très intelligente et certainement dévouée à l'exercice de son métier, mais c'est une boule de nerfs et elle semble un peu coincée. Elle a des soucis de son côté, selon moi, et pourrait bien être du genre à surréagir à un problème. J'imagine que vous avez vérifié ses antécédents, monsieur. Ai-je la moindre chance d'y avoir accès ?

Ce que je ne peux ignorer, cependant, ce sont les inquiétudes qu'elle nourrit au sujet des anomalies statistiques dans les taux de suicides. Non seulement il y en a plus qu'on ne pourrait s'y attendre, mais il y a un nombre disproportionné de femmes sur la liste et les méthodes qu'elles choisissent sont d'une violence anormale.

Rien, ou presque, de ce que j'avais écrit jusqu'ici n'était rédigé dans un style qui puisse convenir à un officier supérieur et j'aurais dû tout effacer et recommencer, faire comme si j'écrivais à Dana Tulloch, ou à mon patron du commissariat de Southwark. Quelqu'un qui ne me hérissierait pas le poil dès que je m'autorisais à penser à lui.

J'étais trop fatiguée. J'ai continué en décrivant la visite que j'avais rendue à Bryony et l'opinion de son médecin traitant selon laquelle ses proches et ses amies la négligeaient. Il était presque vingt-trois heures à ce stade et je ne savais pas si Joesbury était chez lui, au dernier étage de cette maison blanche du quartier de Pimlico, ou sorti faire la fête.

Le généraliste de Bryony est particulièrement séduisant et, bien qu'a priori très gentil, me paraît plus préoccupé par l'état de Bryony que ne devrait l'être un simple médecin traitant. Me conseillez-vous de faire plus ample connaissance ?

J'ai terminé en décrivant mon détour sur les lieux de la mort de Nicole Holt.

La présence d'une autre voiture sur la route cette nuit-là justifie un complément d'enquête, selon moi. J'ai comparé l'empreinte de pneu relevée sur place avec celles de plusieurs types couramment utilisés sur des Mini Cooper et aucune ne correspondait. Pas même de loin. Un autre véhicule s'est trouvé sur cette portion de route, plus ou moins au moment de la mort de Nicole, et pourtant, il n'en est pas fait mention dans le rapport de la police.

Il était onze heures bien tassées quand j'ai enfin cliqué sur « Envoi » et mis l'ordinateur en veille. J'avais l'impression d'être seule dans l'immeuble. Je me suis déshabillée, j'ai verrouillé ma porte et traversé le couloir jusqu'à la salle de bains commune. J'ai ouvert les robinets à fond.

Evi avait ouvert les robinets de la baignoire et entrepris le long et pénible processus consistant à se dévêtir, quand le téléphone sonna. Sa première pensée fut, comme toujours, que c'était Harry. Mais ce n'était jamais Harry. Harry avait sans doute complètement oublié son existence, à présent.

— Salut, ma chérie, c'est moi.

— Coucou, Maman.

Sa mère était si fière de sa brillante et courageuse fille. Elle nécessitait un gros effort de conversation : faire semblant d'aller bien comptait plus avec elle qu'avec quiconque.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Pas mal, mentit Evi. Beaucoup de travail.

La mère d'Evi était avec elle pendant les vacances aux sports d'hiver durant lesquelles Evi avait abîmé le nerf sciatique de sa jambe gauche. Meilleure skieuse que sa fille, elle avait convaincu celle-ci de s'engager sur une difficile piste noire. Un ski d'Evi avait heurté un rocher, elle avait perdu l'équilibre avant de tomber dans une crevasse. Suggérer, ne serait-ce qu'à peine, qu'elle n'allait pas parfaitement bien serait plus que ne pourrait supporter sa mère.

Le temps qu'elle raccroche, Evi commençait à s'inquiéter à l'idée que l'eau puisse avoir débordé. Dans la salle de bains, la deuxième chose qu'elle remarqua était le message sur le miroir au-dessus de la baignoire. « Je te vois », disait-il. La première, c'était que la baignoire était remplie de sang.

Le bruit du dehors était monté d'un cran, le temps que je regagne ma chambre. Je ne risquais pas de trouver le sommeil de sitôt. Et partager une salle de bains avec six autres filles ne serait pas la moindre des épreuves qui m'attendaient durant les trois mois à venir. À 18 ans, j'aurais pu le supporter – il y avait eu dans ma vie des moments où j'aurais donné n'importe quoi pour avoir accès à une salle de bains digne de ce nom ou pas –, mais ces dernières années, mes critères d'hygiène m'avaient rattrapée à l'improviste.

Deux messages dans ma boîte de réception. Le premier émanait du service de soutien psychologique et accusait réception du questionnaire complété. Le second était de Joesbury.

De : Commandant Mark Joesbury, Scotland Yard

Sujet : Rapport d'enquête n° 1

Date : mardi 15 janvier, 23:16 GMT

À : Lieutenant Lacey Flint

Peut-être auriez-vous intérêt à apprendre l'art de la précision, Flint. Quand j'ai envie d'un roman, je vais chez Waterstones. Je ferai des recherches discrètes au sujet de ces marques de pneus, mais il n'y a pas de quoi nous faire un caca nerveux. La pluie a cessé aux alentours de seize heures cet après-midi-là. La police a débarqué sur les lieux vers trois heures du matin. Ce qui nous laisse onze heures durant lesquelles n'importe quel petit branleur ivre et hyperprivilegié de l'enseignement privé a pu dévier de la route.

Est-il bien utile que je vous rappelle que vous n'êtes pas là pour enquêter sur la mort de Nicole Holt, pas plus que sur celle des autres d'ailleurs, mais juste pour jouer la jolie godiche de service et observer ? Faites de beaux rêves.

Cinq minutes se sont écoulées durant lesquelles je n'ai pas proféré une parole qui soit prononçable dans une église. Je m'apprêtais à lui répondre – ce qui, vu mon humeur, n'aurait pas été indiqué – quand la porte s'est ouverte. Une fille aux cheveux violets dont les membres semblaient trop fins pour la soutenir se tenait sur le seuil.

— Laura ? a-t-elle lancé, tout en tanguant sur des talons d'une hauteur incroyable. Dieu merci, une coloc de mon âge... Putain, je suis complètement bourrée. Il reste du café dans ce mug ?

Il y en avait, et même fumant, sur mon bureau. Elle a titubé jusqu'à moi et s'est servie. Elle n'a pas semblé remarquer qu'il y avait de quoi s'ébouillanter.

— Talaith ? ai-je demandé.

Elle était un peu plus âgée que ce à quoi je m'attendais. 22, 23 ans, peut-être.

— Toxique, a-t-elle répondu tandis qu'un peu de liquide brûlant lui coulait sur le menton.

L'espace d'un instant, j'ai cru qu'elle faisait allusion à mes talents de préparatrice de café.

— Ou bien Tox, reprit-elle. Y a que le curé pour m'appeler Talaith.

Embarquant mon café, elle a refermé la porte d'entrée d'un geste leste, a traversé la pièce en chancelant, poussé la porte de sa chambre, posé mon mug par terre et elle s'est écroulée à plat ventre sur le lit. Elle a marmonné quelque chose dans l'oreiller censé exprimer, je crois, le fait qu'elle n'en revenait pas du déroulement de sa soirée.

Je me suis levée, sans savoir si j'étais amusée ou agacée, et c'est là que les battements de tambour ont commencé.

— Ce n'est pas du sang, Evi.

Evi, attablée dans sa cuisine, tentait d'échanger quelques amabilités avec une jeune femme agent de police. L'inspecteur Castell se tenait sur le pas de la porte.

— C'est quoi, alors ?

Castell haussa les épaules, contrit.

— Notre kit n'est pas assez précis pour nous le dire, je le crains. On va devoir envoyer l'échantillon au labo. Il se passera peut-être deux semaines avant qu'on ait la réponse. Mais ce n'est absolument pas du sang. Une sorte de teinture, ou de peinture, à mon avis.

— Comment est-ce arrivé dans ma baignoire ?

— Ah ça, on peut vous le dire, a-t-il répondu en pénétrant dans la pièce. Quelqu'un l'a versé dans votre ballon d'eau chaude situé sous les combles. On l'a complètement vidé et il est rempli d'eau propre à présent, mais vous devriez sans doute faire venir un plombier demain pour le vérifier. Juste pour s'assurer qu'il n'y a rien de corrosif.

— Je viens de faire changer les serrures, dit Evi. Personne n'aurait dû pouvoir s'introduire dans ces murs.

L'espace d'un instant, l'inspecteur Castell se contenta de la dévisager.

— Si des gens ont travaillé ici aujourd'hui, il est possible que ce soit à ce moment-là que quelqu'un est entré, fit-il remarquer. Nous vérifierons avec le service d'entretien de l'université, pour voir si quelqu'un se serait présenté en prétendant qu'il devait jeter un œil à la plomberie ou quoi que ce soit d'autre.

— Merci.

— Ce message écrit dans la buée. « Je te vois ». Ça signifie quelque chose, pour vous ?

Evi secoua la tête.

— C'est plutôt flippant, comme truc, dans une salle de bains, commenta

l'agent.

— Bien, sur ce... Nous avons inspecté la maison de fond en comble. Rien d'anormal. Nous vous enverrons la police scientifique demain matin. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que j'appelle Meg ? Elle peut être là en dix minutes.

Evi secoua de nouveau la tête et le remercia. Elle se leva, attrapa sa canne et les suivit jusqu'à la porte. Sur le seuil, Castell hésita.

— Vous savez où nous trouver si vous avez besoin de nous ? ajouta-t-il.

Elle opina. Il lui avait déjà donné sa carte avec sa ligne directe et son numéro de portable. Il s'était montré aussi gentil que professionnel mais, était-ce un tour de son imagination, ou bien avait-il du mal à soutenir son regard ? Et s'il se figurait que si elle avait été capable d'acheter le squelette elle-même, elle avait tout aussi bien pu mettre la teinture dans le ballon ?

Ba ba ba boom, ba ba ba boom. Quelqu'un martelait un rythme sur un énorme tambour juste devant l'immeuble. Des voix s'élevaient aussi, à peine audibles en fond sonore. Des voix d'hommes qui s'encourageaient ; des voix de filles, aiguës et surexcitées. Puis quelque chose a heurté la fenêtre de ma chambre. Un quart de seconde plus tard, ça recommençait. Talaith s'est redressée tant bien que mal sur son lit et est apparue en titubant dans la pièce commune.

— Ils déconnent... Ils vont pas recommencer !

— Que se passe-t-il ? lui ai-je demandé.

Elle a juste marmonné entre ses dents qu'elle allait vérifier que la porte d'entrée était bien fermée à clé, avant de se précipiter dehors. Les cognements continuaient. Un peu comme mon cœur, dont je sentais les battements accélérer de seconde en seconde. C'était débile de m'inquiéter : des étudiants faisaient les cons à l'extérieur, rien que de très banal. Ils finiraient par se lasser et avoir froid.

Mais ce bruit refusait de se laisser ignorer. Il ne s'agissait pas que de son volume sonore, il y avait quelque chose d'insistant, de déterminé. D'instinctivement intimidant. Ce n'était pas pour rien, ai-je réalisé, que les armées se jetaient dans la bataille au son d'un tambour.

Je me suis penchée au-dessus de mon bureau et j'ai furtivement écarté le rideau. La pelouse sous ma fenêtre était envahie de monde. Cinquante étudiants au moins, et il ne cessait d'en arriver d'autres, attirés par le tambour. J'avais l'impression qu'ils savaient à quoi s'attendre. Autour de la pelouse, toutes les fenêtres étaient allumées et des visages y apparaissaient. Deux ou trois des plus audacieux ont raillé la foule en contrebas, recueillant des injures.

Talaith est venue me rejoindre à la fenêtre à l'instant même où la foule se mettait à scander deux mots, répétés sans fin.

— Ça veut dire quoi, *guerre fraîche* ? ai-je demandé à Talaith.

— *Chair fraîche*, a répondu Talaith. Je pense qu'ils veulent parler de toi.

Elle m'a totalement prise au dépourvu, cette brusque pointe de panique au creux du ventre. J'ai lâché le rideau. Tout ça en mon honneur ?

— Comment ça ? Que veux-tu dire ? ai-je demandé à la fille aux cheveux violets, livide, qui me faisait face.

— C'est un bizutage débile, m'a expliqué Talaith. Ils en ont fait pas mal, ce dernier trimestre.

— Pas mal de quoi ?

— Tout va bien. J'ai verrouillé la porte de l'immeuble.

Dans le hall d'entrée, des coups et des voix fortes exigeaient qu'on les laisse entrer. Puis, des pas lourds ont claqué dans le couloir.

— Quelqu'un vient de l'ouvrir, apparemment, ai-je fait remarquer, trouvant toujours difficile de croire que tout ce ramdam puisse être lié à ma personne.

— Trouve-moi des clés, vite, m'a dit Talaith, en se dirigeant à grands pas vers la porte de notre pièce commune pour la fermer. Les miennes sont dans mon sac.

Elle s'est appuyée à la porte pendant que je faisais demi-tour pour trouver son sac. Je n'avais aucune idée de l'endroit où pouvait bien se trouver mon propre trousseau. Je venais de ramasser le petit sac à dos en cuir noir quand j'ai vu la porte céder, les quarante-sept kilos et des poussières de Talaith ne faisant absolument pas le poids contre la force exercée de l'autre côté. Renonçant à peser sur le battant, elle a titubé sur le côté alors que trois grandes silhouettes s'aventuraient dans la pièce.

Trois hommes, trois armoires à glace de plus d'un mètre quatre-vingts. Ils étaient torse nu et leurs jeans à la mode leur tombaient sur les hanches. Leurs torses étaient luisants et ils s'étaient peint d'étranges symboles rouge et or sur la peau. Deux d'entre eux s'étaient appliqué du gel dans les cheveux pour former des piques tout autour de leur tête. Le troisième avait des cheveux longs, qui lui retombaient en ondulant sur les épaules. Tous portaient des masques en tissu leur couvrant les yeux.

Oh, qu'il aurait été bon de rire, de sortir ma carte de police et de leur dire de dégager immédiatement de la chambre ou je les ferais coffrer tous les trois. Voilà qui ne risquait pas d'arriver. Ma carte était restée dans un casier du commissariat de Southwark. Tout comme l'autorité que je considérais comme un dû depuis plus de quatre ans. Je n'étais pas un officier de police en ces lieux, rien qu'une étudiante comme des milliers d'autres. Et tandis que ces trois gars s'avançaient vers moi, j'ai ressenti une chose que j'avais espéré ne plus jamais connaître, une émotion proche de la terreur.

Talaith a été la première à retrouver l'usage de la parole.

— Eh, à quoi vous êtes censés ressembler, bordel ? Des putains de tortues Ninja ? Sortez d'ici... Non, laissez-la tranquille !

Le garçon à cheveux longs m'avait saisie par les bras, et sa peau rugueuse râpait mes épaules nues. Il m'a fait faire volte-face tandis que le deuxième s'approchait. J'ai inspiré profondément, prête à balancer mes deux

jambes en l'air pour frapper numéro 2 à la poitrine, assez fort, avec un peu de chance, pour l'envoyer valser. Puis, avant que numéro 1 ait eu le temps de comprendre ce qui s'était passé, je lui balancerais un coup de coude au plexus solaire. S'il ne battait pas en retraite, je viserais les couilles.

Si ce n'est que, si je combattais ces types autrement qu'en me débattant comme une mauviette et en poussant des cris de souris, je pouvais aussi bien me démasquer. Une fragile Laura Farrow ne s'en prendrait jamais à trois grands costauds. Merde, j'allais devoir subir la suite en me contentant de me tortiller gentiment et de pousser quelques plaintes étouffées.

— Touche-moi et je te tue, ai-je menacé numéro 2.

OK, peut-être un peu fort, niveau langue, aussi.

Je ne sais pas pourquoi je me suis donné cette peine. Numéro 2 s'est penché pour m'attraper les jambes et je me suis retrouvée soulevée en l'air.

— Avant, partout, a dit celui qui me tenait les épaules.

Nous sommes partis en direction de la porte.

Je me suis contorsionnée pour me libérer et le troisième s'en est mêlé en m'attrapant par la taille.

— Salauds, ça gèle dehors !

Les protestations de Talaith s'affaiblissaient. À ce stade, j'avais les bras plaqués au corps et la figure collée contre le type qui m'avait soulevée. Les poils de sa poitrine me grattaient la joue et je sentais une odeur de gel douche et de sueur. Numéro 3 avait ses bras passés autour de mes hanches et le second me maintenait les chevilles pour m'empêcher d'envoyer des coups de pied.

— Parés à virer, a ordonné Cheveux Longs.

Nous avons fait demi-tour au sommet de l'escalier et commencé la descente, et j'ai dû me mordre la lèvre pour me retenir de crier.

Le froid nocturne m'a coupé le souffle. Une nouvelle ovation s'est élevée à notre apparition et les gens se sont mis à scander plus fort : « Chair fraîche, chair fraîche ! » On me portait au milieu de la foule. Des visages, d'un orange citrouille à la lueur des réverbères, me dévisageaient. Je voyais briller des yeux, des têtes se tourner.

Non, je ne pouvais pas crier. Ce n'étaient que des gosses en train de faire les cons. Il n'y avait rien à redouter.

Nous étions parvenus au milieu de la pelouse, où l'herbe couverte de givre était déjà marron de boue. Une lourde chaîne gisait autour de l'arbre qui se tenait au centre. À l'avant de la foule, j'ai vu que des garçons s'étaient alignés et qu'ils se passaient des seaux depuis l'immeuble le plus proche. De l'eau. Ils allaient m'asperger d'eau. C'était tout. Ce serait désagréable et humiliant, mais je n'avais pas besoin d'avoir peur. J'étais debout, toujours fermement maintenue par-derrière, quand l'un de mes ravisseurs s'est penché et m'a attrapée par la cheville. Ensuite, j'ai senti quelque chose de lourd et de froid peser dessus. Ils avaient cadénassé la chaîne autour de ma jambe.

Le premier seau m'a prise au dépourvu. Une eau glacée m'a heurtée en

pleine face, ruisselant dans ma bouche et mon nez. Une panique aveuglante s'est emparée de moi quand je n'ai plus pu respirer. Un instant plus tard, je toussais de toutes mes forces.

— Mesdames et messieurs, bienvenue au concours de tee-shirt mouillé de St John's, a beuglé une voix d'homme tandis que le contenu d'un autre seau m'atteignait de plein fouet.

Nouvelle ovation. J'ai baissé les yeux pour constater que le maillot de corps en coton que je porte presque toujours au lit était trempé et transparent. Et que quelque soixante-dix personnes, debout en cercle autour de moi, savaient de quoi mes seins avaient l'air. L'un des connards masqués avait une caméra vidéo à la main, et pour une seconde, la rage l'a emporté sur la peur. Il s'agissait de sévices sexuels, ni plus ni moins. Mais où étaient les services de sécurité de l'université, bordel ? Pourquoi personne n'appelait la police ?

Le type à la caméra était plus proche que les autres, et à ce stade, peu m'importait si je devais trahir mon identité, j'allais lui en coller une. Oubliant la chaîne, j'ai foncé sur lui. J'ai fait trois pas et lu la panique dans ses yeux bleu pâle avant qu'une douleur fulgurante ne me traverse la cheville. Un quart de seconde plus tard, j'étais affalée à plat ventre dans la boue. Nouvelle salve d'acclamations. Et des voix s'élevant de la foule.

— Je crois que c'est bon, là maintenant, les gars. Allez, fichez-lui la paix.

Qui qu'il soit, nul n'a tenu compte de sa remarque. Six autres seaux d'eau glacée m'ont été jetés à la figure alors que j'étais à terre. J'aime à penser que c'est la nécessité de protéger ma couverture d'emprunt qui m'a maintenue là, roulée en boule, à me cacher la tête sous un bras, mais honnêtement, je n'en suis pas sûre. Je voulais juste que ça s'arrête. Il fallait que ça cesse avant que je me mette à pleurer de désespoir. Quand je me suis retrouvée tremblante comme une feuille, j'ai entendu plusieurs voix protester que ça suffisait comme ça. Puis une main chaude s'est posée sur ma cheville et on m'a enlevé la chaîne. Quelqu'un m'a attrapée sous les bras pour me relever.

— Ça va aller, mademoiselle ? a dit une voix à l'accent du Nord.

Pas l'un des garçons masqués. Ceux-là s'étaient éclipsés dans la nuit.

— Non, mais t'as vu dans quel état elle est, crétin !

On m'a passé un manteau jaune vif autour des épaules avant que ma frêle camarade de chambre ne me ramène vers notre bâtiment. J'ai levé la tête et écarté les cheveux de ma figure.

— 'tain, c'te boue... on va tout saloper. Comme s'il y avait une chance que ces connards nettoient. Viens là, ma chérie, entre un peu par ici.

J'ai laissé Talaith me raccompagner chez nous. Je foulais du linoléum, et mes pieds couverts de boue émettaient des bruits de succion à chaque pas. Talaith me menait en direction de la salle de bains à l'autre bout du couloir. Des portes s'ouvraient : des filles qui n'avaient pas encore osé quitter leurs chambres surgissaient sur notre passage.

— Ça va aller, Tox ?
— Elle n'a pas l'air trop bien.
— Ça ira. Elle a juste besoin de se réchauffer. Quelqu'un peut faire du thé ?

Nous avons atteint la porte de la salle de bains où Talaith m'a fait entrer. Elle s'est penchée et a fait couler l'eau de la douche. De la buée a commencé à s'échapper.

— Allez, vas-y, chérie, m'a-t-elle dit. T'es toute pleine de boue. Réchauffe-toi. Je vais te chercher des serviettes. Tu vas t'en sortir ? C'est verrouillé, en bas. Ils ne peuvent pas entrer.

Elle parlait encore quand la porte s'est refermée et que je me suis retrouvée seule. Sans même me donner la peine d'enlever mes vêtements, je me suis glissée sous l'eau chaude, en me répétant que tout allait bien, que c'était fermé en bas, qu'ils ne pouvaient pas entrer. Que j'allais bien, vraiment.

À mes pieds, la boue tournoyait dans le bac. De l'herbe et des cailloux bouchaient déjà la grille de la bonde. Je tremblais encore. Talaith avait tort. La porte d'entrée de notre immeuble restait tout le temps ouverte. Les filles qui vivaient là, leurs visiteurs, les services d'entretien allaient et venaient en permanence. Ils pouvaient entrer à leur guise et j'étais loin, très loin, d'aller bien.

Berkshire, dix-neuf ans plus tôt

Le père, presque aussi vert que le feuillage sur le couvercle du cercueil, serra encore plus fort le bras de sa femme et un frisson collectif parcourut l'assistance. C'était toujours cet instant-là le plus cruel. Mettre en terre quelqu'un qu'on aimait à ce point. Perdre son seul et unique enfant. De 13 ans. Comment supporter une chose pareille ?

— L'homme ! Ses jours sont comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs, lut le pasteur. Lorsqu'un vent passe sur elle, elle n'est plus.

Le garçon de 17 ans, dans son élégant uniforme avec blazer aux armes d'une bonne école privée, contempla le rectangle parfait de la tombe et se figura le visage immobile, froid, du garçon à l'intérieur. *Tout ça à cause de moi*, se dit-il. Des nuages orageux s'amoncelaient au-dessus de sa tête et il se demanda s'il était possible que la culpabilité s'abatte sur lui brusquement, comme frapperait l'éclair.

Depuis que la nouvelle s'était répandue que le jeune Foster s'était pendu un samedi matin dans le dortoir pendant que le reste de l'école regardait un match de cricket, il avait guetté la culpabilité. Il avait vu les visages horrifiés de ses anciens complices, ceux qui l'avaient aidé à faire de la vie de Nathan Foster un enfer durant les douze derniers mois, mais qui, contrairement à lui, ne s'étaient jamais attendus à pareil dénouement. Ils la ressentaient déjà, c'était écrit en toutes lettres sur leur figure. La honte et le remords qui leur dévoreraient les entrailles tels des parasites pour le restant de leurs jours...

Elle risquait de s'en prendre à lui à tout instant, et ça allait faire mal. Comme une douleur physique, s'imaginait-il, une crampe brutale qui lui broierait le cœur, ou peut-être comme des vers qui lui rongeraient la cervelle. Il savait, à la tête de ceux qui étaient presque aussi coupables que lui, que la culpabilité serait terrible.

— Puisqu'il a plu au Dieu tout-puissant de reprendre l'âme de notre frère défunt, nous confions son corps à la terre.

Bon Dieu, son prof de littérature pleurnichait ! Qui aurait cru que ce vieux Cartwright pouvait éprouver une once de compassion ? Autour de la tombe, la foule en deuil jetait des poignées de terre sur le cercueil, comme s'il n'y avait pas deux braves sacristains parfaitement capables avec de sacrées grandes pelles à moins de cent mètres. L'un des croque-morts se trouvait juste

devant lui, et tenait la boîte remplie de terre. Pas moyen de faire autrement que de plonger sa main dedans, de s'emparer de la substance humide et gluante et de faire un pas en avant pour un dernier regard. *Tout ça à cause de moi*, se répéta-t-il, tout en ouvrant la main. La terre tomba sur une rose blanche immaculée.

Des ombres s'étendaient dans le jardin du crématorium. L'air fraîchissait et ceux qui étaient pourvus d'un parapluie baissaient les yeux dessus, comme pour vérifier s'il était toujours là. Peut-être la culpabilité ressemblerait-elle à une grosse averse : les premières gouttes que l'on remarque à peine, pour s'insinuer ensuite peu à peu en lui jusqu'à ce que son être tout entier en soit imbibé. Peut-être que la culpabilité mettait du temps à naître mais qu'elle était implacable, qu'elle continuait inexorablement sur sa lancée une fois mise en route. Le garçon inspira fort et attendit.

— Dans l'attente certaine de la résurrection et de la vie éternelle, par Notre Seigneur Jésus-Christ. Amen.

Le service était terminé. On emmena la mère feulant de douleur. Il faudrait répondre à quelques questions maintenant que les funérailles étaient terminées, mais il avait protégé ses arrières. Ils avaient eu le temps de mettre au point leurs versions. Lui avait pris soin de se couvrir depuis le début. Il n'y aurait pas de conséquences. Juste la culpabilité à gérer.

— Allez venez, Iestyn.

Une main chaude se posait sur son épaule. Cartwright le touchait à nouveau, avec la main qui venait de lui servir à essuyer la morve qui coulait de son nez.

— Une tragédie pour nous tous, mon grand.

— Merci, monsieur.

Le garçon se détourna et fit un pas sur le côté de sorte que la main du professeur retomba.

— Peut-être que le temps nous épargnera, finalement, commenta Cartwright, tandis qu'ils foulaient la pelouse à la suite du reste de l'assemblée endeuillée qui regagnait le parking.

Au-dessus de leurs têtes, le ciel se déchira soudain et la chaleur de ce jour d'été se répandit à nouveau. Devant Iestyn et son professeur, le soleil déversait le flot de ses rayons sur la petite procession vêtue de noir qui remontait la colline. Iestyn, qui observait la scène, vit tristesse et égarement s'élever dans leur sillage telle la fumée d'une chaudière à bitume.

Tout ça à cause de moi, s'émerveilla-t-il encore, inondé de soleil et vivant soudain, heureux, presque béat. Et il sourit.

Mercredi 16 janvier (six jours plus tôt)

Le temps que Joesbury regagne la résidence Cripps, un groupe de jeunes femmes ramenait Lacey vers son immeuble. Ses vêtements trempés lui collaient au corps et ses cheveux dégouлинаient dans son dos. Elle serrait les dents – il le voyait bien à la crispation de sa mâchoire –, et semblait déterminée à ne pas croiser quiconque du regard, les yeux rivés au loin.

En marge de la foule, Joesbury portait le col de sa veste relevé et un bonnet en laine noir qui lui couvrait presque entièrement la tête. Il demeurait dans l'ombre, guère plus qu'une ombre lui-même. Ce qui ne ferait aucune différence. Elle le reconnaîtrait. Joesbury resta figé comme une statue, conscient que si elle tournait la tête à cet instant, le moindre mouvement pouvait le trahir.

Il avait vu les trois silhouettes masquées s'éclipser dans la nuit quelques minutes plus tôt et les avait prises en chasse. Il avait vu le véhicule à bord duquel ils s'étaient éloignés, avait mémorisé la marque et le numéro de la plaque d'immatriculation, et déjà lancé des recherches. Non pas qu'il nourrisse grand espoir. Il s'agirait très certainement d'une voiture volée qu'ils abandonneraient rapidement. En d'autres circonstances, il aurait pu courir jusqu'à sa voiture, parier sur la direction empruntée et les rattraper. D'autres circonstances où il n'aurait pas eu un poumon abîmé, et où Lacey ne se serait pas retrouvée aux mains d'idiotes incapables. Au lieu de quoi, il avait regagné la pelouse à petites foulées.

Alors qu'elle se trouvait presque à la porte du bâtiment, elle chancela, et Joesbury fit un pas involontaire.

Vraiment la plus grosse connerie de sa carrière, que de s'être laissé convaincre de l'amener ici. C'est simple, quand il s'agissait d'elle, il n'était plus lui-même.

Et à présent que les réjouissances avaient pris fin, plusieurs étudiants qui s'attardaient sur la pelouse commençaient à le remarquer. Quelques longues enjambées, et il était parti.

— Allô ?

Pas de bruit de fond. Elle devait être dans cette chambre minuscule, avec ce lit d'une étroitesse ridicule poussé contre le mur de la fenêtre.

— Je vous réveille ?

Il savait que non. Elle ne pouvait avoir pris une douche, bu un thé, débattu avec les autres filles du couloir sur le fait que les garçons étaient vraiment des abrutis, leur avoir souhaité bonne nuit et s'être déjà endormie.

— Non.

Silence. Il ne pouvait pas lui demander si elle allait bien. Il ne pouvait pas lui dire ce qu'il lui en avait coûté de la regarder endurer tout ça sans rien faire. Sa cicatrice lui faisait mal à nouveau. Il leva la main, pressa ses doigts sur sa peau juste au-dessous de sa tempe droite.

— Merci pour le rapport, dit-il. Très détaillé.

Un moment passa, pendant lequel elle chercha quelque réplique mordante.

— Pas de quoi, répondit-elle. Vous êtes où ?

Joesbury s'approcha de la fenêtre. Depuis le troisième étage de l'hôtel, il pouvait voir la tour et les bâtiments les plus hauts de St John's. Il regardait droit vers sa chambre.

— Sur les quais de la Tamise, répliqua-t-il. Je rentrais. J'ai eu une journée difficile.

Soupir infime, qui aurait presque pu être de la friture sur la ligne. Ou même, s'il ne la connaissait pas aussi bien, l'esquisse d'un sanglot.

— Dommage.

— Pourquoi ? s'enquit-il avant d'avoir pu s'en empêcher.

Inspiration. Suivie d'un bruit de déglutition.

— Oh, rien. Un verre ne m'aurait pas fait de mal, là, ainsi qu'un peu de conversation entre adultes.

Dans sa chambre, Joesbury se retourna en direction du grand lit impeccable, avec son jeté rouge grenat, et vit la tête de Lacey sur la soie cramoisie, bras étendus, cheveux répandus jusqu'au sol.

— Vous allez bien ? demanda-t-il.

— Ça va, fatiguée, c'est tout. Je ferais mieux de vous laisser, vous aussi. Merci d'avoir pris des nouvelles. Bonsoir, monsieur.

— Faites attention à vous, Lacey.

Idiot. Il n'aurait pas dû dire ça.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

État d'alerte, à nouveau.

— Contentez-vous de faire ce que vous avez à faire, pour une fois, c'est tout. Restez vigilante. On se reparle bientôt.

C'est fou ce qu'un peu d'humiliation barbare peut creuser l'appétit. Je me suis réveillée de bonne heure, pour foncer aussitôt au Cellier, où je me suis servi des œufs brouillés au bacon étonnamment bons. À mesure que s'emplissait la cantine, j'ai perçu de plus en plus de regards en coin lancés dans ma direction et de conversations à mi-voix, tout juste hors de portée.

L'instinct me dictait de garder la tête haute et de filer un pain au premier qui se permettrait une réflexion déplacée. Le bon sens m'obligeait à adopter une attitude soumise, à éviter tout contact visuel. J'étais Laura, craintive et en mal d'affection. Laura ne se défendrait pas.

Le temps que je reparte, la salle s'était bien remplie et une petite queue s'était formée à l'extérieur. Je m'apprêtais à sortir du bâtiment quand j'ai tiqué. La foule à l'entrée ne faisait pas la queue, elle regardait quelque chose sur le tableau d'affichage. Une chose qui, j'en étais quasi certaine, n'y figurait pas à mon arrivée. Je me suis approchée.

Deux grands panneaux de carton blanc recouvraient presque entièrement le tableau. Ces cartons étaient eux-mêmes tapissés de photos. De moi.

Ces images résumaient ma mésaventure. Elles commençaient par l'arrivée des trois garçons à la porte de ma résidence, puis me montraient portée au-dehors, puis traversant la pelouse. Plus on m'avait aspergée, plus le photographe s'était rapproché. Un plan ne cadrerait guère plus que mes seins, bien trop visibles sous un tee-shirt dégoulinant de flotte. Sur l'une des dernières photos, je disparaissais, entraînée par Talaith et les filles au moment où nous nous engouffrions dans le hall d'entrée. Sur les deux dernières, les trois garçons posaient, triomphants, devant l'objectif. L'une était un portrait assez rapproché de leurs visages masqués.

— Oh, je pense qu'on peut se passer de cette merde, a marmonné une voix.

Je me suis retournée. Le garçon n'était guère plus grand que moi, avec le teint pâle typique des rats de bibliothèque. Il a tendu le bras et s'est mis à ôter les punaises. Quelques secondes plus tard, le carton et les photos tombaient à terre.

— Je me charge de les faire disparaître ? a-t-il proposé.

— Merci, ai-je répondu.

Il s'éloignait quand je l'ai rappelé. J'ai repéré le portrait des trois hommes masqués et l'ai arraché du panneau. En le remerciant une fois de

plus, j'ai glissé la photo dans ma poche avant de regagner ma chambre.

— Merci de me recevoir si tôt.

Les deux femmes suivirent le sentier de halage. La plupart des péniches ancrées le long de cette portion de la rivière avaient été fermées pour l'hiver. Seules quelques-unes présentaient les signes d'une récente occupation. La plus grande et la plus fine des deux femmes poussant le fauteuil roulant baissa les yeux sur la brune assise dedans.

— C'est la première fois que tu me laisses pousser ton fauteuil, dit-elle.

— Je ne suis pas sûre d'avoir l'énergie de le faire rouler, répliqua Evi d'une voix morne.

— Je t'ai trouvée fatiguée, en effet, confessa Megan. Tu n'as pas dormi après leur départ ?

— T'y serais arrivée, toi ? protesta Evi, sans tourner la tête.

Elles ralentirent à l'approche de l'écluse pour permettre à trois étudiantes de les contourner sur le sentier. Quand elles furent hors de portée de voix, Megan reprit :

— « Je te vois » ? Ça fout les jetons, mais est-ce que ça signifie quoi que ce soit de particulier ?

Evi hocha la tête.

— Je crois que oui. Quand je travaillais avec ce petit garçon l'année dernière, le truc qui m'a le plus frappée c'était sa conviction qu'on les surveillait, lui et les siens, tout le temps. Bien avant que je n'apprenne qu'il disait la vérité, ça me faisait déjà flipper. Rien que l'idée que quelqu'un puisse nous épier en permanence.

— Désagréable, certes, concéda Megan. Et le sang dans la baignoire ?

Evi hocha de nouveau la tête.

— La femme que je suivais, tu te rappelles ce cas dont je t'ai parlé, sur lequel j'ai vraiment merdé ? On l'a retrouvée dans un bain de sang.

Les femmes continuèrent leur promenade, parvenant à hauteur d'une péniche bleu marine décorée d'une rangée de plantes sur le pont. Un vieil homme, emmitoufflé dans son ciré, arrachait les mauvaises herbes à un pot situé juste au-dessus de la cabine principale. Sous les yeux d'Evi, un canard vint se poser à la proue du bateau.

— John a-t-il dit sur qui se portaient leurs soupçons ? demanda Megan au bout d'un moment.

Moi, songea Evi. Ils pensent que c'est moi. À voix haute, elle répondit :

— Ils n'en ont aucune idée. Aucune trace d'effraction. Les serrures viennent d'être changées. Pas d'empreintes digitales nulle part. Rien.

Les pneus du fauteuil crissèrent sur le sentier caillouteux ; de la rivière leur parvint le bruit de quelque gibier d'eau disputant de la nourriture et d'avirons plongeant dans l'eau.

— Evi, as-tu vu avec Nick si tu pouvais augmenter tes doses de médicaments ?

Evi opina.

— Oui, il y a deux semaines. Il m'a mise sous gabapentine et OxyContin. Et amitriptyline aussi, pour dormir. Ça m'a aidée quelques jours mais ça n'a fait qu'empirer depuis.

— Il en dit quoi ?

Un tas de feuilles mortes poussées par le vent encombraient le sentier. Certaines d'entre elles se prirent dans les roues du fauteuil, modifiant le bruit qu'il faisait dans sa course.

— Il est compatissant et compréhensif, mais on sait l'un comme l'autre qu'il ne peut rien de plus pour moi que m'aider à gérer la douleur.

— Tu souffres beaucoup ?

Evi inspira profondément, sa méthode à elle, depuis l'enfance, pour refouler les larmes.

— Sans répit. Toute la journée, j'ai mal. Quand je me réveille la nuit, c'est la douleur qui me vient en premier à l'esprit. Mais si je prends quelque chose de plus fort, je serai comme un zombie. Je n'ai que 34 ans, Meg. Comment vais-je bien pouvoir tenir les quarante ans à venir ?

Megan s'arrêta et vint s'accroupir devant Evi. Elle lui prit les mains, l'obligea à la regarder droit dans les yeux. Un couple qui s'approchait les dévisagea sans retenue.

— Il faut que tu fasses un break, Evi. Tu n'es pas en état de travailler.

Les traits de Megan s'étaient brouillés.

— Je ne suis pratiquement personne en ce moment, répondit Evi. Inutile de t'en faire pour mes patients.

Elle sentit qu'on lui pressait plus fortement les mains.

— C'est pour toi que je m'inquiète, corrigea Megan.

— Je sais. Mais si je m'arrête maintenant, je risque de ne plus jamais reprendre.

Megan se releva et reprit sa place à l'arrière du fauteuil.

— J'entends des voix aussi, je t'ai dit, ça ? continua Evi, tandis que Megan faisait faire demi-tour au fauteuil et repartait en direction de St John's. Des voix dans la nuit quand je suis entre deux eaux, dans un demi-sommeil.

— Qui te disent quoi ?

— Qui me disent : *Tombée, Evi.*

Le fauteuil ralentit une seconde.

— Tombée, Evi ? répéta Megan.

— C'est ce qui me fait le plus peur. De tomber. C'est à la suite d'une chute que je me suis retrouvée dans cet état. Puis l'année dernière, j'ai fait une autre chute qui a failli me tuer. C'est comme ça que j' imagine ma mort, une chute de très haut. Qu'est-ce qui m'arrive, Meg ?

Le fauteuil s'arrêta net.

— Evi, j'aimerais que tu me donnes l'autorisation de parler de toi avec Nick. Je ne peux pas...

— Tu sais quel effet ça fait ? coupa Evi, en se retournant sur son siège

pour faire face à Megan. C'est comme s'il y avait quelqu'un dans ma tête, en train de farfouiller, d'y dénicher tout ce que je redoute le plus et de s'en servir pour me rendre folle.

Pas de réponse. Rien qu'un regard triste et songeur sur les traits de sa psychiatre.

— Si ce n'est, conclut Evi, qu'il n'y a qu'une personne dans ma tête : moi.

Ce jour-là, je suis devenue étudiante en psychologie pour de bon. Je suis allée en cours. Assise tout au fond d'un grand amphithéâtre, j'ai écouté un homme en pantalon de velours rouge parler d'un certain effet Hawthorne et fait mine de prendre des notes sur mon ordinateur portable. En réalité, je surfais. Le Dr Oliver avait évoqué une sous-culture destructrice qui se manifestait surtout sur le Net, un monde virtuel légitimant et même glorifiant le suicide. Voilà ce que je cherchais.

Il ne m'a pas fallu longtemps. Tapez les mots « Suicide sites », « Suicide en ligne » ou « Pactes de suicide » dans n'importe quel moteur de recherche et vous serez submergé de résultats. J'ai commencé par parcourir en vitesse les cas rapportés par les médias. Je voulais en savoir un peu plus sur l'incidence particulière du suicide chez les nouveaux à l'université, et surtout dans les établissements que l'on considérait comme les meilleures institutions académiques du monde. La plupart des journaux nationaux avaient quelque chose à dire sur le sujet. Et j'ai ainsi pris connaissance des témoignages de certains jeunes que des années d'attente impatiente, d'efforts et de réussite n'avaient que menés au stade où il leur était impossible d'envisager la suite. Ces éléments surdoués évoquaient une sensation d'être sans cesse à la limite de leurs capacités tandis que montait en eux une pression inexorable. Ils confiaient être gagnés par la panique à mesure qu'approchait l'heure de partir de chez eux pour se rendre à Oxford ou Cambridge pour la première fois.

J'en avais plus ou moins fait l'expérience, ai-je réalisé, même si ma présence en ces lieux était une imposture. J'avais ressenti le stress de me retrouver au milieu d'une élite.

Mais quand je suis passée au cyber-suicide, le Net me proposait bien plus que ne le faisait le monde universitaire. N'importe qui, pour peu qu'il soit capable de se servir d'un ordinateur, pouvait se laisser embobiner.

Un homme de 42 ans originaire du Shropshire s'était pendu en direct devant une webcam, sous les yeux d'une douzaine de potes internautes, après y avoir été poussé dans un prétendu forum de discussion pratiquant l'injure. « Putain, mais vas-y. Finissons-en ! » aurait hurlé l'un des téléspectateurs dans son microphone tandis que ce père de deux enfants glissait un nœud coulant autour de son cou et s'étranglait jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les familles de ces disparus étaient cinglantes vis-à-vis de ces sites. « On leur dit comment faire », avait expliqué une mère éplorée. « On leur dit

combien de cachets prendre, on leur explique que se mettre un sac en plastique sur la tête accélérera l'effet des cachets. Et on les conseille même sur la façon de se cacher de la famille. On leur suggère de maintenir leur chambre en ordre, de se laver les cheveux, de garder l'apparence de quelqu'un qui va bien. On les aide à faire bonne figure. »

Après avoir parcouru la presse, je me suis mise à explorer les sites en question. Il y avait quelque chose d'implacable dans la douleur des gens que j'ai découverte ce matin-là. « Je me sens si seule », disait une femme sur l'un des sites. « Il y a quelqu'un ?... » « Je ne crois pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps », confiait tel autre. « Je rêve constamment des échecs de ma vie, je me réveille trempé et puant de sueur. Où trouver la paix ? »

J'ai découvert l'existence de cultes convaincus que le monde est surpeuplé, que le suicide est un acte responsable, noble et héroïque, et offrant des conseils sur les moyens les plus efficaces de s'ôter la vie. Les méthodes bâclées engendraient cruauté et détresse, se justifiaient-ils.

Alors que je croyais ne pas pouvoir trouver pire, je suis tombée sur des trolls.

Partout où règne la détresse humaine, on trouve ceux qui s'en nourrissent. Les trolls, ainsi qu'on les nomme, sont des intrus qui accèdent aux sites de suicide pour le seul plaisir de se joindre aux conversations et les orienter en ligne. Pour dire les choses crûment, ils prennent leur pied avec le désespoir d'autrui. Des trolls encourageaient des gens à commettre des actes d'autodestruction, tout en faisant mine de compatir et de leur venir en aide.

Je me suis adossée trop brusquement à ma chaise, attirant l'attention du conférencier. Surtout pas. J'ai aussitôt baissé les yeux. Un garçon dans la même rangée que moi m'a jeté un regard en coin avec l'ébauche d'un sourire suffisant. Sans doute avait-il été témoin de ma cérémonie d'initiation, la veille. Ce qui m'a rappelé la photo des trois garçons dans ma poche. J'avais envie de savoir qui étaient ces trois abrutis. Que ce soit une blague d'étudiant ou non, chaque cellule de mon corps de flic se rebellait à l'idée qu'on puisse me faire une chose pareille et s'en tirer sans dommages. Pour une raison étrange, cependant, il ne me semblait guère pouvoir compter sur Joesbury pour m'épauler dans toute forme de vengeance personnelle. Sur ce coup-là, j'étais seule.

Et ce n'était pas franchement ma priorité. Vingt gosses décédés, voilà quelle était ma priorité. À moins que ce ne soit dix-neuf ? Bryony n'était pas morte. Quoi qu'il en soit, il ne me paraissait pas correct qu'ils ne soient que des statistiques à mes yeux. Comment pouvais-je enquêter sur quoi que ce soit si je ne savais même pas qui étaient mes victimes ? Et je savais quelle serait la réponse de Joesbury : « Vous n'enquêtez sur rien, Flint. Vous êtes juste là pour voir et entendre. Pas pour réfléchir. »

Dans ce cas, ils auraient mieux fait d'envoyer quelqu'un d'autre. Vingt morts, ou dix-neuf, c'était trop pour moi. Tiens, mais en voilà une idée. Ma liste était-elle complète, tout d'abord ? Et s'il y avait d'autres Bryony dans les

parages ? D'autres étudiants qui auraient tenté d'en finir, mais raté leur coup ? J'ai envoyé un bref mail à Evi, pour m'enquérir des tentatives de suicide ayant échoué ces dernières années. Perspective qui ne m'enchantait pas. En ajoutant les suicides ratés, ma liste risquait de s'allonger très nettement.

— Nick, c'est Evi.

Nick Bourdon colla son téléphone à son oreille et actionna l'ouverture à distance de sa voiture.

— Salut, Evi. Ça va ?

— Bien, merci. Je ne te dérange pas ?

— Je montais dans ma voiture, répondit Nick en joignant le geste à la parole.

L'un des deux chiens sur la banquette arrière leva la tête et agita la queue, tout content de le revoir. L'autre n'ouvrit même pas les yeux.

— Je dois décoller dans cinq minutes, donc à moins que tu ne tiennes à ce que je commette un acte illégal par ta faute, c'est tout ce dont tu disposes.

— Il existe des kits mains libres, tu sais, rétorqua Evi.

— J'en avais un. Le chien l'a mangé. Que puis-je pour toi ?

— Ça te gênerait de divulguer des informations sur les tentatives de suicide de ces cinq dernières années ?

Nick inséra la clé dans le contact.

— Tu veux dire, sur des patients du cabinet ? demanda-t-il.

— Je sais que tu ne peux pas me donner de noms, mais le nombre de cas et une idée approximative des dates, ça m'aiderait.

— Ça te tracasse toujours, alors ?

— Oui, ça me tracasse.

— Laisse-moi voir ça avec mes collègues. Je te rappelle. Et en attendant, tu es sûre que tu vas bien ? Tu n'as pas une très bonne voix...

— Tout va bien, Nick, merci. On se rappelle.

Le mercredi après-midi est dédié au sport dans la plupart des universités anglaises, et Cambridge ne faisait pas exception. Après le déjeuner, les étudiants sont sortis de leurs résidences en tenue de sport et s'en sont allés jouer les athlètes. J'ai passé les deux premières heures de l'après-midi dans un coin tranquille de la bibliothèque St John's. La liste occulte des vingt étudiants commençait à prendre forme.

J'avais lancé une recherche sur Google sur les suicides de Cambridge et en avais trouvé certains mentionnés dans la presse. J'étais informée du cas de Kate George, étudiante en droit, qui avait lâché un sèche-cheveux dans son bain, et d'une Nina Hatton, qui avait étudié la zoologie jusqu'à ce qu'elle décide de s'entailler l'artère fémorale. Sur les photos accompagnant les articles, on pouvait voir que ces filles étaient jolies.

Peter Roberts avait trouvé les exigences de son cursus de maths trop éprouvantes et s'était pendu en 2005. Cette même année, la mère en pleurs d'une autre suicidée, Helen Stott, avait confié aux journalistes qu'elle n'avait pas soupçonné un instant l'état désespéré de sa fille. Avec Nicole, Bryony, Jackie et Jake, cela me faisait désormais huit noms, m'en manquaient encore douze.

À 15 heures, j'avais ma dose. Jusqu'ici, je n'avais fait que travailler non-stop sur l'enquête ; à présent, j'allais consacrer un peu de temps à ma petite vendetta personnelle. J'ai pris mon manteau, mon bonnet, mon écharpe et mes gants et suis partie en quête des tortues Ninja.

Je savais bien que je manquais de professionnalisme en me laissant détourner de la principale raison de ma présence ici, mais ce qui s'était passé la veille au soir m'avait complètement démoralisée. La plupart des gens n'y auraient vu qu'une mauvaise plaisanterie, désagréable certes, mais inoffensive. Pour moi, c'était le pire que l'on puisse imaginer.

Un incident s'était produit quand j'étais plus jeune (auquel je ne pouvais supporter de repenser) qui avait pas mal contribué à faire de moi ce que je suis. Me faire agresser, me retrouver impuissante entre les mains d'une bande shootée à l'adrénaline, avait tout fait remonter à la surface. Si je voulais être efficace, il me fallait reconquérir un semblant de maîtrise de la situation et cela signifiait que je devais savoir qui étaient ces garçons.

Les trois types étaient grands. Dans la mesure où ils étaient torse nu, j'avais pu me faire une idée assez précise de leur physique. Aucun d'eux

n'avait les épaules larges, les hanches étroites d'un nageur, pas plus que la puissance agile du joueur de football. Ils ne pratiquaient certainement pas l'athlétisme. Si j'avais dû parier, j'aurais dit rugby. L'un d'eux avait une masse de cheveux noirs et bouclés. Il serait le plus facile à repérer.

J'ai demandé à George le portier où j'aurais la chance de trouver des terrains de rugby et il m'en a indiqué trois. J'ai pris mon vélo et suis parvenue au premier terrain en quelques minutes. Concentrée sur l'équipe de Cambridge, j'ai décrété qu'il y avait peut-être là deux possibilités. J'ai pris des photos de deux hommes puis pédalé jusqu'au terrain suivant.

Cette partie a pris bien plus longtemps parce qu'il s'agissait d'un match entre collèges : Magdalene contre King's. Avant que j'aie fini, s'offraient à moi trois possibilités. J'ai fait des clichés et repris ma route.

Le match sur le troisième terrain s'achevait tout juste quand je suis arrivée et il n'a guère été facile de bien observer les joueurs. Le temps qu'ils se mettent en route en direction des vestiaires, j'avais repéré quatre possibilités, mais l'usage de mon appareil m'aurait rendue très suspecte.

Je n'aurais pas de nouvelle occasion de surveiller d'autres matchs avant samedi, et si les températures continuaient à chuter, les terrains risquaient d'être trop gelés pour être praticables. Mais, bon, on dit bien que la vengeance est un plat qui se mange froid.

Je suis rentrée par des chemins détournés, suivant le sentier de l'une des promenades les plus populaires de Cambridge. Après avoir franchi la Cam, j'ai pris vers le sud pour contourner les Backs. Le soleil est apparu dans le ciel et le plus haut des anciens édifices sur ma gauche s'est mis à luire, comme illuminé de l'intérieur.

Les Backs sont les terres qui s'étendent entre Queen's Road et les facultés bordant la rivière : St John's, Trinity, Clare, Trinity Hall, King's et Queen's. Elles sont tour à tour dédiées à d'élégantes pelouses, des espaces verts, des pâturages pour le bétail, ou une prairie.

Poussant ma bicyclette à présent, j'ai continué mon chemin, savourant le silence, mais je me sentais de plus en plus seule. Trois jours s'étaient écoulés, et voilà que mon fragile sentiment de bien-être s'effondrait. L'affaire sur laquelle Joesbury et moi avons travaillé quelques mois plus tôt avait été aussi moche qu'une affaire peut l'être. Un tueur en série sadique avait sévi à Londres, nous laissant à peine le temps de ciller avant qu'on ne retrouve une nouvelle victime. Cela aurait pu suffire en soi, mais à mesure que les crimes se multipliaient, ils avaient semblé se rapprocher de ma personne, jusqu'à donner l'impression que c'était autour de moi, proie appétissante, qu'on tissait une toile complexe et sanglante.

C'était fini, le tueur avait été capturé et incarcéré. Mais tout policier ayant affaire à des crimes violents ne s'en remet pas du jour au lendemain.

J'avais cru y être arrivée. La vérité, c'est que j'avais réussi à m'occuper au point de ne pas trouver le temps d'y penser. Je veillais tard le soir et ne me

risquais à dormir qu'une fois épuisée ; j'avais fait beaucoup de sport parce que dominer mon corps me donnait l'illusion de maîtriser le cours de mon existence. À présent que je me retrouvais dépouillée du cadre structurant que m'apportaient routine et environnement familier, je dérivais sur une mer d'inquiétudes et de problèmes sans objet. Je passais trop de temps seule, sans autre compagnie que celle de mes pensées.

Comme je commençais à avoir sérieusement froid, j'ai décidé de rentrer. J'ai fait demi-tour et suis restée bouche bée, presque éblouie.

Les températures avaient été fraîches et le ciel clair, ce jour-là, et le coucher de soleil était d'un orange profond de fruit mûr, un lavis de couleur qui s'étirait aussi loin que portait le regard. Devant moi, la rivière étincelait comme un ancien souverain poli par les siècles. Les silhouettes des arbres se dressaient sur la rive opposée et rompaient les deux bandes d'or dans une superposition de brun profond, de noir vernissé, de gris charbon estompé. Au-delà des arbres et juste en face de moi, telles les tourelles d'un château féerique, s'élevaient les quatre pinacles de la chapelle de King's College.

Sous mes yeux, un bateau est arrivé à ma hauteur. Un long esquif, étroit, en fibres de verre, qui ne paraissait pas assez robuste pour supporter le poids des deux hommes juchés à son bord. Les rameurs – ils avaient deux avirons chacun, ce qui me donne à penser qu'il s'agissait de coureurs de couple – ont ralenti l'embarcation, et avec la grâce et la précision d'une ballerine, l'ont fait virer sur place. C'est à peine s'ils ont troublé l'eau.

Et je me suis souvenue. Des mains rugueuses et calleuses sur mes épaules nues. « Avant, partout », avait-il dit, signifiant par là « On y va », puis « Parés à virer », signalant que nous étions parvenus à un coude et qu'il fallait tourner. C'étaient des termes d'aviron. Le garçon aux cheveux longs de la veille était un rameur.

Il faudrait faire vite. J'ai enfourché mon vélo en direction du collège et pris ma voiture. Dix minutes plus tard, je m'avançais à pied, en direction du hangar à bateaux de St John's. Seule une équipe féminine, quatre de pointe avec barreur, était rentrée.

Le quatre de pointe hommes avec barreur est arrivé ensuite, rosi par le froid et l'effort. Ils se sont laissés glisser jusqu'à la berge et se sont extirpés du bateau, avant de le hisser hors de l'eau. Aucun de ces garçons n'était celui que je cherchais.

Le huit de pointe femmes est revenue, puis celui des hommes est apparu au coude de la rivière. Ils ont fini à vive allure, ne s'arrêtant qu'à la dernière seconde. Le bateau a tapé contre la rive. Ils ont débarqué un à un, fatigués, les cheveux trempés. Je me suis levée et me suis éclipsée vers l'avant du hangar d'où, je le savais, ils finiraient par ressortir, une fois douchés et changés.

Je l'avais trouvé. Ces cheveux, même plaqués en arrière par la transpiration et l'eau de la rivière, ne pouvaient pas passer inaperçus. Il ramait en première position, à l'avant du bateau, place réservée au plus fort, celui qui impose la cadence à tout l'équipage.

Vingt minutes plus tard, alors que je venais de passer tant de temps à gretoter que j'en étais endolorie, il est sorti. Il portait un jean, des bottes en daim et un gros pull à capuche. Ses cheveux, secs à présent, étaient exactement tels que dans mon souvenir. Ce dont je n'avais pas pris conscience la veille, c'est qu'il était fort peu probable qu'il s'agisse d'un étudiant en licence. Cet homme avait entre 35 et 40 ans, et poursuivait peut-être ses études dans le cadre d'un master ou d'un doctorat, à moins qu'il ne soit directeur d'études ou conférencier. Je l'ai regardé remonter la route, grimper à bord d'une Saab rouge décapotable et s'éloigner.

Je l'ai suivi, en prenant soin de laisser toujours au moins deux voitures entre nous. Tant que nous étions en ville, j'ai dû faire un effort pour ne pas me laisser distancer, mais une fois que nous en sommes sortis, la filature est devenue plus facile.

Un professeur s'habillerait-il vraiment comme Zorro, ferait-il irruption dans un logement d'étudiante pour l'agresser rien que pour le fun ? Cela me paraissait absurde.

Nous roulions vers l'est depuis la sortie de la ville le long d'une route nationale. Je commençais juste à me demander combien de temps je pouvais raisonnablement le prendre en filature, quand il a mis son clignotant gauche et quitté la route. J'ai suivi et, quelques minutes plus tard, vu la Saab rouge tourner dans la rue principale d'une zone industrielle.

Le soir était tombé à présent et je me suis garée près d'un panneau indiquant les diverses activités hébergées sur le site. J'en ai dénombré une cinquantaine environ. La Saab avait bifurqué vers une voie secondaire, deux cents mètres plus loin.

La plupart des bâtiments qui m'environnaient avaient moins de dix ans. Il s'agissait pour l'essentiel d'entrepôts, aux parois de tôle ondulée, surmontés de toits à deux pans, en pente douce. La majorité d'entre eux étaient pourvus de grandes portes pour charger et décharger les camions. Des fenêtres au deuxième étage suggéraient la présence de bureaux, voire de salles d'expositions. Certains bâtiments étaient en briques, délabrés, et manifestement plus anciens. Quelques-uns devaient être désaffectés, à en juger par leurs peintures écaillées et leurs enseignes décolorées.

J'ai redémarré, ai tourné dans la contre-allée et ralenti. La Saab rouge était garée tout au bout. J'ai vu le rameur aux cheveux longs franchir d'une foulée énergique les quelques mètres qui le séparaient de l'entrée de l'entrepôt et pénétrer à l'intérieur. J'ai fait faire demi-tour à la voiture et suis retournée au panneau situé à l'entrée de la zone. L'objet de ma poursuite était entré dans l'entrepôt n° 33, JST Vision.

Une petite impasse se trouvait là, qui devait permettre aux camions de faire demi-tour. J'y ai garé ma voiture en marche arrière, désormais quasi invisible depuis la voie principale. Derrière moi, un panneau indiquait un sentier de promenade public le long d'une rivière. J'ai patienté trente minutes

et décidé que, vengeance personnelle ou pas, je ne pourrais pas justifier cette soirée passée dans la voiture. Aussi ai-je sorti mon portable.

— Lieutenant Stenning, a dit la voix qui parvenait toujours à me faire sourire.

— Pete, c'est Lacey.

— Bon Dieu, Flint, mais où es-tu passée ? On nous a dit que tu travaillais sous couverture.

— C'est le cas, ai-je répondu. J'ai besoin que tu me rendes un service sans poser de question. C'est possible ?

— Vas-y, a-t-il répondu d'une voix lasse.

L'affaire sur laquelle nous avons travaillé l'automne précédent m'avait valu une réputation d'électron libre. Pete Stenning, en revanche, était droit comme un « i ». Je pouvais pratiquement l'entendre se demander dans quoi je l'embarquais.

— Roméo Écho Cinq Neuf, ai-je annoncé. Gold Tango Lima. Une Saab rouge décapotable. J'ai besoin de savoir à qui elle appartient et où habite le propriétaire.

Silence, l'espace d'une seconde. Le système informatique enregistre toute requête de cet ordre. Si Stenning identifiait le propriétaire d'un véhicule sans raison valable, cela pouvait lui valoir des ennuis.

— Fais-le sous mon nom, ai-je suggéré, en lui communiquant mon pseudo et mon mot de passe.

— Ça va te coûter cher.

— On parle d'une bière ou de faveurs sexuelles ?

— Oh, comme si j'allais me frotter à Joesbury. Comment va-t-il, au fait ?

— Il est en arrêt de maladie, pour autant que je sache. Tu vas le faire, oui ou non ?

— Une minute, le système est un peu lent, aujourd'hui. Ah, ça y est. Chouette voiture, soit dit en passant. Enregistrée au nom d'un certain Scott Thornton. 108 St Clement's Road, Cambridge. T'es à Cambridge ?

— Si tu racontes à quiconque qu'on s'est parlé, je suis dans la merde jusqu'au cou, Pete.

— Je n'en ferai rien. Mais bon, quoi que tu trafiques, fais gaffe, bon sang !

Vingt-deux minutes après être rentrée chez elle après sa journée de travail, Evi n’y tenait plus : cela faisait des jours que l’envie la titillait. Elle alla sur Facebook, tapa « Harry Laycock » dans la barre de recherche et patienta. Le système moulina et... bien sûr qu’il était sur Facebook, n’importe qui d’aussi cool que Harry s’y trouvait.

Harry Laycock, pasteur anglican, deux cent sept amis. Son anniversaire tombait le 7 avril. Elle ne le savait pas à l’époque. Il avait choisi une photo qu’elle n’avait jamais vue auparavant : en tenue de plein air, avec des montagnes en arrière-plan. Le système lui proposa de lui envoyer un message. Evi referma la page.

Elle ouvrit sa messagerie, puis le mail qu’elle avait reçu plus tôt de la part de cette policière. Elle demandait des informations sur les étudiants ayant attenté à leurs jours ces cinq dernières années. Plus facile à dire qu’à faire. Nick ne s’était pas montré encourageant cet après-midi-là. Et son cabinet n’était que l’un des vingt, que l’on trouvait à Cambridge, susceptibles de recenser une partie des vingt-deux mille étudiants dans la liste de ses patients. Chaque cabinet était indépendant. On s’échangeait rarement les informations, et la confidentialité due au patient était respectée. Quoi qu’elle puisse trouver, elle ne saurait le transmettre à cette femme sans risquer sa carrière.

Le téléphone posé sur son bureau sonnait. Evi tendit le bras et porta le combiné à son oreille.

— Evi Oliver, annonça-t-elle.

Dans le vide.

— Allô.

Pas de réponse. Elle raccrocha.

Cette fille avec son pseudo, Laura Farrow, avait beau jouer les dures, elle semblait fragile, comme sur le fil. L’expression qu’elle affichait quand elle ne parlait pas avait inspiré à Evi l’image d’une bulle de verre soufflée jusqu’au point de rupture. Le téléphone retentissait à nouveau.

— Evi Oliver.

Pas de réponse.

— Allô !

Elle ne chercha même pas à masquer son irritation cette fois-ci.

Elle reposa le combiné – il ne fallait pas dramatiser. Il pouvait s’agir d’une personne qui cherchait réellement à la joindre, et dont la ligne était en

dérangement. Ça sonnait à nouveau. Elle souleva le combiné et l'approcha de son oreille sans rien dire. Silence. Pas même le bruit d'une respiration. La tentation de dire quelque chose devint très forte. Elle tint bon et se contenta de reposer doucement l'appareil.

Il resonna aussitôt.

Très bien, elle ne se laisserait pas effrayer. C'était juste agaçant, à la fin. Elle souleva le combiné et le posa sur sa table. Quelques secondes plus tard, son portable se mit à sonner. Elle plongea la main dans son sac et l'en sortit. Numéro masqué. Evi prit l'appel.

— Allô !

Rien. Cinq secondes plus tard, il sonnait à nouveau. Evi coupa son portable, remplaça le combiné du fixe sur son socle et le débrancha. Puis elle se leva et fit le tour du rez-de-chaussée. Il y avait trois autres appareils à déconnecter.

Elle n'allait pas paniquer. Ce devait être une mauvaise blague. On finirait par se lasser et par passer à un autre numéro. Le temps qu'elle regagne son bureau, elle avait un nouveau mail. Elle cliqua dessus.

« Je te vois », disait-il.

Debout sur le seuil de la porte d'entrée de mon immeuble, j'évaluais les dégâts.

— Et alors, c'est le retour des hommes aux seaux ? ai-je demandé à une fille mince aux cheveux bruns et bouclés qui m'avait préparé du thé la veille au soir.

La fille qui s'activait avec une serpillière a esquissé un sourire.

— Problèmes de fuite, a-t-elle répondu. C'est la deuxième fois cette année. Ta chambre est un peu en désordre. Je crois que c'est chez toi que le tuyau a pété. Le plombier est encore là.

Tout s'arrangeait d'heure en heure. J'ai ouvert ma porte et je n'ai vu nulle trace de Talaith, mais il y avait plein d'eau par terre, ainsi qu'un homme dans ma chambre. Grand, brun, avec un regard bienveillant.

— Bonjour, Tom, lui ai-je lancé, avant de me tourner vers le couloir. Appelle-moi quand tu auras fini avec la serpillière, ai-je dit à la brune à boucles.

J'ai traversé le studio tant bien que mal jusqu'à ma chambre.

— Que s'est-il passé ? ai-je demandé en m'arrêtant sur le seuil.

Il n'y avait pas vraiment de place pour deux dans ces toutes petites chambres, à moins d'avoir envie d'un moment intime.

Affairé sous l'évier, Tom a relevé les yeux.

— C'est à cause du gel, m'a-t-il expliqué. C'est la quatrième cette année. On n'a presque jamais de problèmes dans les vieux bâtiments, vous savez. Leur tuyauterie a plusieurs centaines d'années et ça marche toujours impeccable. Ces merdes dans les nouveaux bâtiments, ça tient à peine cinq minutes.

— Au moins, on ne fait plus de tuyaux en plomb comme autrefois, ai-je répliqué en inspectant les lieux.

Je ne voyais pas de réels dégâts, juste un sol humide et sale et des petits tas de poussière là où Tom avait fait des trous. Le placard sous le lavabo avait souffert, tout comme les tuyaux qui longeaient le miroir. Une canalisation en métal assez compliquée semblait neuve.

— J'ai ébréché le miroir, j'en ai peur, m'a dit Tom, en m'indiquant d'un geste du menton un minuscule éclat. Je le signalerai, je devrais pouvoir le faire remplacer sans trop de problème.

Je l'ai remercié et suis partie en quête du placard à balais.

Les mains d'Evi tremblaient mais, en un sens, elle se sentait mieux. Elle ne s'était pas appelée elle-même durant cette dernière demi-heure, pas plus qu'elle ne s'était envoyé le message. Ce qui signifiait avec une quasi-certitude qu'elle n'avait pas versé de teinture rouge dans son ballon d'eau chaude, ni acheté l'automate. Elle ne perdait pas la boule, quelqu'un la harcelait. Quelqu'un qui avait réussi à pénétrer chez elle. Dieu merci, elle avait fait changer les serrures.

En outre, on pouvait retrouver l'origine d'un mail. Même s'il s'agissait d'un envoi anonyme depuis un café ou une bibliothèque, il en resterait tout de même une trace dans son ordinateur. Elle résista à la tentation d'y répondre et continua à travailler.

Un autre mail arriva dans sa boîte. Super, de nouvelles preuves. Evi l'ouvrit d'une chiquenaude.

« Ça te va pas, le mauve. Ça te donne mauvaise mine. Essaie autre chose. »

Evi s'approcha aussi vite qu'elle le put de la fenêtre. Les rideaux étaient hermétiquement fermés. Nul besoin de baisser les yeux sur sa tenue : le pull en cachemire, couleur lavande, avait appartenu à sa grand-mère. « Préserve-le des mites, lui avait-elle dit, le cachemire est éternel. » Ce n'était pas tout à fait vrai. Il était usé et peluchait par endroits, et elle ne le portait que chez elle. Elle s'était changée après le départ de la police. Personne ne pouvait savoir qu'elle portait du mauve.

Les fentes dans les fenêtres à meneaux provenaient peut-être de flèches perdues voici des siècles, et l'escalier en pierre clos semblait suffisamment vieux pour que le lierre pousse à l'intérieur. Tandis que je grimpais, j'ai laissé derrière moi une odeur de feu de bois et de cuisine, bientôt remplacée par celle du linge propre et des serviettes mouillées, des produits de beauté et des affaires de sport humides. C'était l'odeur de la jeunesse, avec des notes féminines sous-jacentes.

Après avoir parlé à Stenning, je m'étais connectée au site de l'université et j'avais tapé les mots « Scott Thornton » dans la barre de recherche, consciente que ce nom me disait vaguement quelque chose. J'ai appris qu'il

dépendait de la faculté de médecine et qu'il était un membre de St John's. C'était également un ancien de Cambridge, qui avait étudié la médecine ici quinze ans auparavant. C'était sans doute tout ce que j'avais besoin de savoir pour l'instant. Je n'arrivais pas à me rappeler où j'avais entendu ce nom avant, mais si c'était important, cela me reviendrait. Il y avait plus urgent : en apprendre un peu plus sur les derniers jours de Nicole Holt. La seconde piste de traces de pneus que j'avais trouvée près de l'endroit où elle était morte me tracassait.

La liste des chambres affichée au pied de la cage d'escalier m'avait appris que Nicole occupait la 27. Une unique fleur, rose et du genre marguerite, punaisée en face de son nom, suggérait que cela n'était peut-être plus le cas.

J'ai repéré la chambre de Nicole à l'instant où j'ai poussé la porte donnant sur le couloir. Des cônes de Cellophane avec trois fleurs perdues avaient été calés contre le mur extérieur. Des cartes avaient été punaisées sur la porte, adressées à Nicole, ou parfois Nicky. Sous peu, devinais-je, ses parents allaient les ôter, peut-être même les lire s'ils en trouvaient le courage.

Des voix de femmes me parvenaient du bout du couloir. Dans la cuisine commune, quatre filles, surprises en train de préparer du café, se passaient une bouteille de lait.

— Coucou, pardon de vous déranger.

— Pas de problème, a répondu l'une. T'es perdue ?

— Non. En fait, je suis venue au sujet de Nicole.

C'est là que ça se corsait. Il fallait que je feigne une émotion au sujet d'une morte que je n'avais jamais connue devant des jeunes femmes intelligentes qui, si ça se trouvait, avaient été ses véritables amies. J'ai baissé la tête, ramené ma main pour me couvrir le nez, comme pour dissimuler des larmes que je ne versais pas. Visiblement, je faisais des progrès à ce petit jeu d'actrice parce que deux des filles s'étaient avancées. L'une d'elles avait une main sur mon épaule, l'autre me guidait vers une chaise. À cause du froid, j'avais eu les yeux larmoyants tout le long du chemin, et voilà que ça débordait.

— Ça va aller, a dit la troisième, dont les yeux s'emplissaient aussi à présent. On est toutes chamboulées. T'es en histoire ?

J'ai secoué la tête.

— Je l'ai connue au Blue, ai-je corrigé. Vous savez, le pub où elle bossait.

Elles opinaient du chef. Nicole travaillait deux soirs par semaine et une fois à l'heure du déjeuner, au Cambridge Blue, un pub situé sur Gwydir Street. Il en avait plusieurs fois été fait mention sur Facebook, photos à l'appui.

— Je suis venue voir si une cérémonie est prévue. Je sais qu'elle allait à l'église de temps en temps.

Un autre détail que j'avais découvert sur Facebook.

Les filles échangeaient des regards, perplexes, en haussant les épaules. Il était bien trop tôt pour qu'une messe soit déjà organisée.

— Et... euh... elle m'avait demandé de lui procurer un truc, ai-je poursuivi en soulevant mon sac posé par terre.

Son contenu a tinté doucement.

— J'ai un contact chez des marchands de vin et je peux m'en procurer pour pas cher. Elle a dit qu'une certaine Flick fêterait bientôt son anniversaire et qu'elle voulait lui faire une surprise.

J'avais déjà repéré Flick, dans le genre sublime amazone d'un mètre quatre-vingts, au corps d'athlète et aux longs cheveux d'un blond nordique. Elle ressemblait à Eowyn dans *Le Seigneur des Anneaux*. D'émotion, elle venait de se plaquer la main sur la bouche.

— Rien de très spécial, ai-je ajouté, poussant plus loin mon avantage.

J'avais tout appris sur Flick, ses 20 ans imminents et son amour pour les boissons pétillantes, grâce aux pages Facebook de Nicole.

— Un prosecco assez bon.

J'ai sorti trois bouteilles de mon sac. Je les avais achetées en chemin au supermarché, m'assurant qu'elles étaient fraîches.

— Si vous pouviez veiller à ce que Flick les ait, ce serait super, ai-je conclu, enfonçant le clou. Je vais vous laisser, maintenant. Désolée de m'être laissé déborder comme ça. Je dois être encore sous le choc, je pense.

— Tu veux un café ? m'a proposé l'une des filles.

J'ai feint la surprise et ouvert la bouche pour accepter.

— J'ai une meilleure idée, a dit Flick. Qui a des verres ?

Evi raccrocha, s'attendant à ce que le téléphone se remette à sonner à tout instant. Le sergent auquel elle avait parlé s'était montré poli mais distant. Il lui avait dit de noter le nombre et l'heure des appels, et de lui faire suivre les mails. Il n'avait pas parlé d'envoyer quelqu'un chez elle.

Elle se leva et se rendit à la cuisine. Si on l'observait depuis l'extérieur, c'était du jardin de derrière. Elle s'approcha de la porte et vérifia à deux reprises qu'elle était fermée à clé. Il fallait vraiment qu'elle fasse installer des stores aux fenêtres.

— Je vous ai vue porter du mauve plus d'une fois, docteur Oliver, lui avait dit le sergent. C'est un peu votre couleur préférée, non ? Peut-être un pur coup de bol. Envoyez-moi les mails et on y jettera un œil. Je ne me fais pas trop d'illusions, cependant. S'ils ont été envoyés d'un bâtiment public par un compte gmail anonyme, il n'y aura pas grand-chose à faire.

Evi s'assit sur son fauteuil élévateur et appuya sur le bouton. Comme la police ne viendrait pas, quelqu'un devait vérifier l'étage. Elle ne dormirait pas, sinon.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonnait à nouveau. Elle faillit ne pas répondre.

— John Castell à l'appareil, Evi, dit la voix profonde avec son léger

accent du Norfolk. L'agent de service vient de m'appeler chez moi pour me parler de vos mails. Vous comptez nous les faire suivre ce soir ?

— Je les ai envoyés il y a un quart d'heure, répondit Evi.

— Vraiment ? Je viens de vérifier avec lui il n'y a pas deux minutes. Un instant, laissez-moi regarder à nouveau. Ça va couper quelques secondes.

Brève pause durant laquelle Evi regagna son bureau.

— Non, rien du tout, confirma Castell. Pouvez-vous essayer de me les envoyer directement ?

— OK.

Evi ouvrit sa boîte et fit remonter le curseur au sommet de la liste. Les deux mails n'étaient plus là. Elle cliqua nerveusement sur son courrier indésirable, ses messages personnels et les documents supprimés, au cas où elle les aurait jetés à la poubelle par mégarde ou rangés ailleurs. Rien. Finalement, elle cliqua sur « Courriers envoyés ». Rien du tout.

Les deux mails avaient disparu de son ordinateur.

Deux bouteilles de prosecco plus tard, nous étions passées de la cuisine à la chambre de Flick. C'était une pièce conçue pour étudier, avec un grand bureau et un petit lit. Du lierre rouge pointait le nez par la fenêtre ouverte. Flick m'avait offert l'unique chaise : on en a apporté deux autres empruntées aux chambres voisines. Flick et une dénommée Sarah s'étaient installées sur le lit.

— Je sais que c'est normal de regretter de n'avoir pu faire plus, racontais-je tandis que des visages empreints de compassion opinaient autour de moi. La dernière fois que j'ai vu Nicole, j'ai su que quelque chose n'allait pas, mais j'étais à la bourre. Je me suis dit qu'on en parlerait sérieusement quand on se reverrait.

— On croit toujours qu'on a le temps, a commenté Flick.

— Je le savais, pourtant, ai-je insisté. Je savais qu'elle n'allait pas bien. Vous a-t-elle dit quelque chose ?

— Pas bien, comment ça ? a demandé Sarah.

— Je ne l'ai pas vraiment écoutée, ai-je avoué. Mais à deux ou trois reprises, elle m'a dit qu'elle pensait que quelqu'un entraînait dans sa chambre la nuit pendant qu'elle dormait alors que c'était fermé.

Autour de moi, les quatre filles semblaient intéressées mais perplexes.

— Qu'on serait entré dans sa chambre ? a demandé une dénommée Jasmine à la peau mate.

J'ai hoché la tête.

— Pour être honnête, je ne savais pas trop quoi en penser. Mais ça avait l'air de vraiment l'inquiéter, en tout cas.

Perplexité, toujours. Haussements d'épaules. L'une d'elles a rejeté ses cheveux en arrière.

— C'est vrai qu'elle faisait des cauchemars assez terribles, mais elle n'a jamais parlé de ça, a commenté Flick.

— Qu'on serait entré dans sa chambre pour y faire quoi ? a demandé Lynsey, menue et pâle.

Je me suis tortillée sur ma chaise, m'efforçant d'avoir l'air gênée par ce que je m'apprêtais à dire.

— Ben, qu'on la touchait. Dans son sommeil. À l'entendre, c'était assez flippant.

Trois d'entre elles étaient vraiment intéressées à présent. Deux, trois bouteilles de vin et des histoires qui font peur. Il y a pire, pour passer une soirée. La quatrième, Lynsey, semblait préoccupée.

— Elle ne m'a jamais rien dit, a-t-elle commencé. Mais elle est devenue très bizarre vers la fin.

Elle a regardé les autres.

— Vous vous rappelez ?

Deux hochements de tête.

— Ça a commencé en octobre, non ? a renchéri Flick. Quand elle a disparu.

Quelqu'un cognait à la porte. Evi ne s'était toujours pas habituée au bruit que faisait le heurtoir rond en cuivre, terriblement sonore. Le professeur de physique handicapé devait être à moitié sourd.

— 'soir, dit le grand homme sur le pas de la porte.

La dernière personne à laquelle elle se serait attendue.

— Nick ?

Nick Bourdon lui adressa un sourire contrit.

— Désolé de débarquer comme ça, Evi. Je peux revenir à un autre moment.

— Non, ça va, vraiment, répondit Evi en reculant pour enlever la chaîne et lui ouvrir la porte.

Nick entra dans la maison, suivi d'un courant d'air froid de janvier. Il portait son jean habituel et un pull en grosse laine bleue, les seuls vêtements qu'elle l'ait jamais vu porter quand il ne travaillait pas. Elle était quasi certaine que ce pull datait du temps où ils étaient étudiants. Les hommes tels que Nick n'avaient pas besoin de faire un effort et, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne, il n'en avait jamais fait.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il. C'est juste que je ne voulais pas faire ça au téléphone.

— Là, tu m'intrigues, répondit Evi. Café ? Un verre de vin ?

— Volontiers.

Evi se rendit à la cuisine, Nick sur ses talons. Il prit le verre de vin rouge qu'elle lui tendit puis elle s'appuya au plan de travail, se demandant s'il allait lui reprocher de boire de l'alcool. Ce n'était vraiment pas une bonne idée avec le mélange d'analgésiques qu'elle prenait.

— J'ai transmis ta requête auprès de mes collègues, commença Nick. Ça n'a pas posé de problème particulier à Megan, mais je n'ai pas obtenu de

réaction encourageante de la part des autres, je le crains.

Evi haussa les épaules.

— Ne t'en fais pas, dit-elle. Je ne m'attendais pas réellement à ce que tu le fasses.

— Ils aimeraient que tu le leur demandes par écrit, poursuivit Nick. Ils voudraient aussi savoir si tu as l'accord du conseil de l'ordre. Si tu obtiens quoi que ce soit de notre part, officiellement, ça ne sera pas avant des mois.

Evi hocha la tête. Elle s'y attendait.

— Merci d'avoir essayé, répondit-elle.

Elle patienta. Nick n'avait pas encore touché à son vin.

— Allons nous asseoir, proposa-t-elle.

— Splendide maison, commenta-t-il en la suivant dans la pièce. Tu as eu de la chance de l'obtenir.

— Je n'ai jamais vu les choses sous cet angle, confessa-t-elle en traversant la pièce en direction du fauteuil derrière son bureau. J'imagine que je l'ai eue parce que je suis handicapée.

Nick s'interrompit en plein élan.

— Je suis un gaffeur de première, dit-il en secouant la tête. C'est pas mieux avec mes patients...

Evi ne put retenir un petit sourire. Il prit conscience de ce qu'il venait de dire.

— Tu vois, c'est simple : je ne peux pas m'en empêcher, continua-t-il. Je savais que j'aurais mieux fait de faire de la recherche.

Evi indiqua un fauteuil non loin. Il s'assit, son verre de vin au creux de ses mains.

— Tu aurais pu me le dire au téléphone, pour tes collègues, l'encouragea-t-elle.

Il porta le verre à ses lèvres puis le reposa sur une petite table.

— Exact. Mais j'étais suffisamment curieux pour jeter un coup d'œil aux archives moi-même. Et il m'est venu une idée.

Evi fit une moue et haussa les sourcils.

— Un patient de notre cabinet qui se mutile se voit automatiquement conseiller une psychothérapie, lui expliqua Nick. Tous ne suivent pas cette recommandation, bien sûr, et il y a un fort pourcentage de gens qui abandonnent en cours de route, mais il est rare qu'ils refusent la première séance.

— Cela paraît logique, commenta Evi. L'automutilation est souvent un appel à l'aide, pour attirer l'attention. La thérapie est là pour ça.

Nick opina.

— Si un étudiant suivi par notre cabinet s'était fait du mal, c'est à toi que nous l'enverrions, et à ton équipe. J'ai appelé quelques généralistes du coin, pour savoir quelle était leur politique. Même chose. Donc, je crois pouvoir affirmer avec une relative certitude que tout étudiant dans cette ville qui ferait une tentative de suicide te serait adressé.

— Dans ce cas, on les a dans nos fichiers, répliqua Evi. On a nous-mêmes l'information que je cherche. Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

— Si ta base de données te permet de faire des recherches en fonction des motifs pour lesquels on vous les a adressés, tu pourras sans doute les retrouver rapidement.

Il avait raison. Quand elle en aurait le temps, elle se reprocherait de ne pas y avoir pensé la première.

— Attends une minute, coupa-t-elle en se tournant pour faire face à son écran et en tapant le pseudo et le mot de passe qui lui donneraient accès à la base de données du service de soutien psychiatrique. Elle tapa les mots « cas d'automutilation » dans l'outil de recherche.

— Les voilà, dit-elle. Neuf ces cinq dernières années. Dont sept femmes.

De : Lieutenant Lacey Flint
 Sujet : Rapport n° 2
 Date : Mercredi 16 janvier, 21:17 GMT
 À : Commandant Mark Joesbury, Scotland Yard

Salutations du fond d'un Starbucks, commandant Joe. (Oups. Pardon, monsieur, viens de passer l'heure écoulée à inhaler des bulles de prosecco et elles me sont pas mal montées à la tête.)

Enfin bref, voici les big news. Nicole Holt a disparu vers la fin du mois d'octobre pendant quatre jours. D'après les filles de son couloir, elle est partie en cours le vendredi et n'est pas revenue du week-end. Elles sont pratiquement sûres du moment parce qu'elles se rappellent qu'elle a raté la fête d'Halloween. Ses amies n'étaient pas trop inquiètes au début, elles se disaient juste qu'elle était partie chez son petit ami dans Peterhouse, mais v'là-t'y pas qu'il a rappliqué le dimanche soir et lui non plus ne l'avait pas vue du week-end.

Vous allez me demander s'ils l'ont signalé, non ? Ils ne l'ont pas fait. Triples buses ! C'était délicat, apparemment. Ils ne voulaient pas faire tout un foin et courir le risque de la mettre dans l'embarras si elle s'était barrée avec quelqu'un. Ils ont appelé plusieurs de ses amis mais personne ne savait quoi que ce soit. Ensuite, à deux heures du matin, alors qu'ils commençaient tous à penser qu'ils feraient peut-être mieux de le signaler – qu'en dites-vous, les meufs, on implique ces braves types en uniforme, ou pas encore ? –, deux filles du rez-de-chaussée l'ont retrouvée dans la cage d'escalier.

— Dans l'escalier ? fais-je, éberluée.

— Oui, dans l'escalier, qu'elles répondent.

Manifestement, elle n'avait pas pu y passer toute la soirée ou alors quelqu'un l'aurait vue. Elle était à moitié endormie. Complètement abrutie. (Pas la seule, si vous voulez mon avis.)

Donc, mes nouvelles meilleures copines – Yeux de biche, Clin d'œil et Oui-Oui – ont trouvé une fille droguée, à demi consciente dans la cage d'escalier, n'ont pas réussi à en tirer quoi que ce soit, et s'apprétaient à appeler une ambulance quand elle est revenue à elle. Elle était toujours un peu sonnée, mais en gros, ça allait.

Bref, où était passée notre amie Nicole, allez-vous vous demander. Tout comme moi. Tout comme elles, aussi surprenant que cela puisse paraître. L'ennui, c'est que Nicole n'en avait aucune idée. Elle ne savait pas quel jour on était. Elle était incapable de leur dire où elle était allée, ce qu'elle avait fait, ni avec qui. Et elle était épuisée. Elle voulait juste aller se coucher. Le lendemain, elles ont tenté de la convaincre d'aller voir la police mais elle a refusé. Elles se sont dit qu'elle s'était tirée avec un autre et qu'elle n'avait pas envie de leur en parler. Son petit copain est parvenu à la même conclusion et l'a larguée.

Les hommes ne sont-ils pas chouettes ?

Après ça, et ça n'a rien d'étonnant, elle est devenue un peu déprimée ou, pour reprendre leurs mots, « assez bizarre ». Ce qu'elles semblent vouloir dire par là, c'est qu'elle est devenue nerveuse, qu'elle restait presque tout le temps dans sa chambre, sans vraiment parler à quiconque, qu'elle a cessé d'aller en cours, qu'elle se plaignait de ne pas arriver à dormir et de faire des cauchemars.

Et elle a développé une fixette assez sérieuse sur les rats. Oui, vous avez bien

lu, les rats. Elle semblait convaincue que l'immeuble était infesté de rongeurs. Personne d'autre n'en a remarqué, mais elle les entendait jour et nuit. Elle en a même retrouvé un mort sous son lit. Elle est devenue complètement dingue d'après mes nouvelles meilleures copines. Une fois qu'elles se sont mises à parler rats, il n'y a plus eu moyen de les arrêter. Apparemment, Nicole aurait fait les frais de mauvaises blagues. Quelqu'un a lâché un rat mécanique dans le réfectoire un soir et elle a failli perdre la boule, un autre mariolle est entré dans sa chambre et a tapissé les murs de photos de ces charmantes petites bêtes.

Donc, pour résumer (et d'ailleurs je viens de vous entendre grommeler « il est grand temps »), Nicole a tout du profil suicidaire classique à mes yeux : dépressive, insomniaque, souffrant de cauchemars, en décrochage scolaire, privée de toute vie sociale. D'un autre côté, elle a été victime de camarades dotés d'un sens de l'humour assez tordu et, plus inquiétant, a disparu pendant plusieurs jours peu de temps avant sa mort.

Devrions-nous nous en soucier, à votre avis ?

Bien, ici ma pomme, à vous les studios, mon café refroidit et il me reste juste un dernier point à vérifier avant de plonger, titubante, dans les eaux du Léthé. Ces conneries universitaires commencent à déteindre sur moi, comme vous pouvez le voir. J'espère qu'il fait un peu meilleur à Londres qu'ici. On annonce de la neige d'un jour à l'autre, mais par chance, j'ai apporté des bottes.

Bonne nuit.

Joesbury se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Elle venait de lui envoyer le message, cinq minutes auparavant. Elle allait quitter le Starbucks, celui sur Market Street sans doute, et devait être en train de remonter son manteau sur ses épaules, d'enrouler cette stupide écharpe de la faculté autour de son cou, et de sortir. Il fit demi-tour et étudia le plan de Cambridge sur son bureau. Si elle retournait à St John's, elle allait emprunter St Mary's Street. Il devait être à King's Parade dans dix minutes et risquait fort de la croiser. Cette affaire tournait à la farce.

— « Le rideau s'ouvre et il se prend les pieds dans le tapis », marmonna-t-il tout en attrapant son manteau et son portefeuille, puis il sortit de la pièce.

— Quatre sur neuf étaient suivis dans notre cabinet, déclara Nick.

— Tu les connaissais personnellement ? demanda Evi.

Il secoua la tête et rougit un peu.

— Autant que possible, nous confions les jeunes filles à d'autres collègues, répondit-il. Sans doute sommes-nous trop prudents mais vaut mieux prévenir que guérir. On m'adresse les hommes et les femmes de plus de 40 ans.

— Je consulte bien chez vous, lui rappela Evi. Et je n'en ai pas encore tout à fait 40.

— On s'est dit que dans ton cas et dans la mesure où tu me connaissais de longue date, tu ne pouvais qu'être susceptible d'éprouver du mépris envers moi.

Evi sourit. Elle avait remarqué que Nick faisait toujours naître chez les femmes une passion folle. Elle baissa les yeux sur le tableau posé sur son bureau.

— J'ai ici une liste de dix-neuf étudiants qui se sont donné la mort ces cinq dernières années, reprit-elle. Avec Bryony Carter, ça aurait fait vingt. Et voilà que nous avons neuf tentatives de plus.

— Tout ça ne me dit rien de bon, rétorqua Nick.

— À qui le dis-tu...

La nuit dehors avait encore fraîche. J'ai relevé mon col, enroulé ma nouvelle écharpe autour de mon visage et me suis mise en route. Je me dirigeais vers les lieux du premier suicide de cette année universitaire. Fin octobre, Jackie King s'était noyée sous un pont du Clare College. Étudiante en lettres, elle préparait sa licence.

Le pont était en pierre blanche, avec trois arches pour la circulation des bateaux. Le temps que j'y parvienne, je nourrissais de sérieux doutes au sujet de mon mail à Joesbury. Je n'aurais pas dû me montrer aussi familière. C'est parce qu'il était plus facile de lui parler quand il n'était pas là.

Le pont scintillait de givre. J'ai longé la balustrade en pierre sur ma gauche et me suis arrêtée pile au centre, tout comme l'avait fait Jackie. Si ce n'est qu'elle avait apporté une corde à linge avec elle. Elle en avait fixé une extrémité à une balustre. L'autre, elle l'avait nouée autour de ses chevilles. La longueur exacte de corde importait : elle avait dû la calculer à l'avance et la

couper avec soin. Je n'ai aucune idée de ce qui lui est arrivé durant les quelques secondes qui ont suivi. Je ne peux que deviner.

Alors, voici mon hypothèse. Elle a dû s'asseoir sur la rambarde en pierre et balancer ses jambes de l'autre côté. Comme moi, elle a dû regarder en bas l'eau noire et lente. Elle devait avoir froid. L'année était bien avancée. Il était environ quatre heures du matin : une caméra de surveillance l'a filmée sur son chemin. Elle a forcément baissé les yeux sur l'eau en se demandant ce qu'elle fichait là. Elle avait dû envisager de laisser tomber et de rentrer chez elle. Elle ne l'avait pas fait. Elle avait sauté.

Jackie, Bryony et Nicole. Trois jeunes femmes qui avaient choisi de mettre fin à leurs jours de manière atypique, pour reprendre les mots d'Evi. Elle avait raison. Chaque mort, ou mort ratée de peu dans le cas de Bryony, avait été compliquée, étudiée et violente. Qu'arrivait-il donc aux jeunes femmes de la ville ?

— Vingt-neuf étudiants, dont vingt-trois femmes, se sont tués ou ont tenté de le faire durant ces cinq dernières années, résuma Evi en s'adossant à son fauteuil et en s'efforçant de ne pas montrer sa douleur.

— Ça pue, non ? renchérit Nick.

— Oui, convint Evi.

Silence d'une seconde.

— J'ai vu Meg hier, reprit Evi. Elle a mentionné une vague de suicides à notre époque. Ça te dit quelque chose ?

— Pas vraiment, non. Il y a bien eu ce type qui a sauté du haut de l'église de St Mary the Great pendant la période des examens, mais à part ça...

— Oui, c'est le seul dont je me souviens.

— Et tu as déjà parlé à la police ?

Evi hocha la tête, puis haussa les épaules sans conviction.

— Quoi ?

— Je crois que je commence à avoir des problèmes de crédibilité avec la police du coin.

Nick fronça les sourcils. Evi termina son vin et lui parla de l'intrusion, des tours qu'on lui avait joués, des appels téléphoniques et des messages reçus plus tôt.

— Et ces mails ont disparu, comme ça, de ton ordinateur ? lui demanda-t-il. Je n'y connais rien en informatique. Est-ce possible ?

Evi fit la grimace.

— Tu es inquiète ?

— Un peu.

— Tu veux venir t'installer chez moi ce soir ? lui proposa-t-il. Il y a tout ce qu'il faut en chambres d'amis.

— C'est gentil à toi, déclina-t-elle, mais je crois que je risque de mourir de froid dans la nuit.

Il rit.

— Je pourrais te prêter un chien pour te tenir compagnie, mais tu as sans doute raison. Écoute, pourquoi ne pas parler à mes collègues, leur montrer cette liste ? Si je peux les convaincre, nous serons cinq, la police sera obligée de nous écouter.

— Ça ne peut pas faire de mal, conclut-elle, après avoir réfléchi un instant.

— Il faut que j'y aille. Je te vois vendredi, de toute façon ?

Evi confirma.

— En fait, je me suis dit que j'amènerais bien quelqu'un avec moi. Non, pas un fiancé. Une nouvelle étudiante, mûre, qui m'aide dans mes recherches. Elle a besoin de rencontrer du monde. Ça te va ?

— Bien sûr. Bon, sur ce, tu veux que j'inspecte la maison pour toi ?

Evi allait protester qu'elle l'avait fait plus tôt.

— Oui, volontiers, lâcha-t-elle malgré elle.

J'ai vérifié ma montre. Vingt et une heures. Je suis repartie en direction de mon collègue et me suis rendue à la bibliothèque pour y consulter mes mails.

Rien de la part de Joesbury. Un d'Evi, signalant de modestes progrès. Selon ses propres mots. Elle avait trouvé neuf cas d'étudiants ayant tenté de se suicider par divers moyens. Le secret médical l'empêchait de me communiquer leur identité mais cela signifiait que ma liste approchait la trentaine de noms.

Et voici que j'avais appris que Nicole avait disparu durant plusieurs jours. Était-ce arrivé à d'autres ? Et cette phobie des rats ? Avait-elle quelque chose à voir avec le reste ?

Je m'apprêtais à refermer mon ordinateur portable quand une fenêtre s'est ouverte dans un coin de l'écran. « Victime du Cambridge blues ? » lisait-on. La photo montrait un garçon, emmitoufflé dans son écharpe au logo de sa fac, appuyé à l'un des ponts. Je trouve ça assez flippant la façon dont ça se produit. On fouille sur le Net à la recherche de, mettons, des chaussures de bal, et soudain toutes sortes de publicités de chaussures apparaissent à l'écran. J'avais lancé plusieurs recherches sur Google sur le suicide et, quelque part dans le cyberspace, j'avais été classée comme dépressive. Curieuse néanmoins, j'ai cliqué sur l'onglet pour accéder au site et me suis retrouvée sur un blog relatant la vie à Cambridge, avec un lien vers un forum de discussion. Le « Cambridge blues », ça s'appelait, « guide de survie dans l'univers de l'excellence universitaire ».

Le site était bien conçu et assez agréable, et j'ai commencé à l'explorer. Enfin, une communauté de personnes qui se sentaient aussi mécontentes de Cambridge que moi-même, quoique pour d'autres raisons. Ils décrivaient leurs expériences avec éloquence et compassion. De façon très émouvante, parfois. À ma surprise, je me suis retrouvée sur le forum de discussion.

Il y avait pas mal de monde en ligne. Je me suis enregistrée sous le pseudonyme de Laura et me suis mise à taper :

« Failli me retrouver en larmes aujourd'hui, au bord de la rivière. Difficile d'imaginer plus beau sur cette terre. Alors pourquoi cela m'a-t-il rendue triste ? »

Quelques secondes plus tard, j'avais une réponse.

« La beauté nous émeut toujours. Si nous sommes heureux, le sublime exacerbe ce sentiment, si nous sommes tristes, cela peut nous faire basculer. »

Moi, à nouveau. « J'ai du mal à imaginer pire que d'être quelque part alors qu'on n'a rien à y faire. Entourée de gens qui ne sauront jamais qui vous êtes. Qui ne soupçonneront jamais qui vous êtes vraiment. »

« Les gens dont tu as besoin sont ici, quelque part, Laura. Tu dois juste continuer à chercher. »

OK, ça suffisait comme ça. Je me suis déconnectée du forum avec un sentiment de culpabilité. Si Joesbury savait ce que je venais de faire, il me dirait que j'avais poussé mon rôle de paumée un peu trop loin. L'ennui, c'est que j'avais vaguement l'impression que Laura n'était pas la seule à s'être exprimée sur cette page. Il y avait aussi du Lacey.

Jessica Calloway reprit lentement conscience. Sa bouche était sèche et ses yeux, endoloris. Elle déglutit et eut l'impression qu'on lui avait raclé le fond de la gorge. Derrière ses paupières, elle perçut une lumière grise et glauque dans la pièce. On était donc le matin. Ses yeux s'ouvrirent avant qu'elle n'ait une chance de se demander si c'était une bonne idée. Oh, mon Dieu !

Elle se redressa, laissant la couette retomber autour de sa taille. Elle était vêtue d'un caraco jaune moulant et d'un bas de pyjama à rayures jaunes. Ce qu'elle portait toujours au lit. Elle repoussa la couette et posa ses pieds sur le linoléum froid. Elle resta assise une minute, sans vraiment y croire.

Elle se trouvait dans sa chambre, à la fac. Son corps était endolori et courbaturé, mais ça avait l'air d'aller. Sa nuque semblait contractée, comme si un méchant mal de tête menaçait de se déclarer, qu'elle jugulerait avec deux cachets d'aspirine. Sur la table de chevet se trouvait son radio-réveil. Presque sept heures et demie. Dans quelques secondes, il serait... il se mit en route. Heart Radio, qu'elle écoutait toujours au réveil, même le lendemain du pire cauchemar imaginable.

Bien que les rideaux de sa chambre soient tirés, elle entendait les bruits habituels du matin de St Catherine's College. De rares joggers passaient sous sa fenêtre. Un cycliste. Une camionnette de livraison sur la route un peu plus loin.

Tout était exactement comme d'habitude. Les bestioles immondes qui la grattaient et qui avaient rampé vers elle dans le noir émanaient d'une substance qu'on avait glissée dans son verre. Les choses informes qui avaient cogné sur la porte de sa penderie pour qu'on les libère n'avaient existé que dans sa tête. Les mains froides, comme pourvues de griffes, qui avaient caressé... Seigneur, elle avait besoin d'une douche.

Jessica se leva sur ses jambes flageolantes. Elle se sentait faible, comme si elle n'avait pas mangé depuis longtemps, et un peu nauséuse. Il y avait un hématome sur son avant-bras qu'elle ne se rappelait pas avoir vu la veille. Elle attrapa sa robe de chambre sur le dossier de sa chaise. Son travail était là où elle l'avait laissé sur son bureau. Son ordinateur était éteint mais toujours ouvert, ses livres sur l'étagère, son sac sous le bureau, la moitié de son contenu par terre. Rien d'anormal.

Si ce n'est que tous les livres sur l'étagère étaient à l'envers.

Jessica tendit la main vers les livres, juste pour s'assurer qu'ils étaient vrais. Qui les avait mis sens dessus dessous ? Près de cinquante volumes. Pourquoi avait-on fait une chose pareille ? Le rythme de la musique qui passait à la radio s'accéléra. Comme un vieux vinyle qu'on passerait à la mauvaise vitesse. Jessica regarda la radio, effrayée. La chanson s'arrêta. Il y eut une seconde de silence puis un nouvel air s'éleva. De la musique foraine.

Non.

Jessica s'élança vers la porte de sa chambre et trébucha. Elle était fermée, bien sûr, puisqu'elle la verrouillait toujours la nuit. La clé était dans la serrure, et tout ce qu'elle avait à faire c'était de la tourner, de saisir la poignée et de tirer le battant. La serrure tourna et la porte refusa de s'ouvrir.

Elle fit une nouvelle tentative, vérifia la clé – la même, *a priori* –, tira sur la poignée, cogna même sur la porte à plusieurs reprises. Puis elle se retourna et se précipita à la fenêtre. Elle manqua s'affaler sur le bureau et tira les rideaux.

La fenêtre n'était plus là. À la place se trouvait la photo d'une tête et d'un buste de clown, assez grande pour remplir tout le cadre. Jessica n'avait jamais rien imaginé de pareil. L'énorme nez rouge, le chapeau pointu rouge et blanc et la collerette bleu roi auraient pu, à la rigueur, appartenir à un clown et ne pas effrayer un enfant. Mais aucun parent n'exposerait sa fille à un spécimen au visage si osseux, jaune et vieux, aux yeux d'un blanc opaque, soulignés de noir et d'écarlate, avec un sourire grimaçant aussi énorme, aussi plein de dents jaunissantes. Jessica eut le temps de se dire qu'elle allait perdre la tête d'un instant à l'autre, quand elle entendit un petit tapotement derrière elle.

Toujours à moitié vautrée sur son bureau, elle se retourna. La porte de son armoire grinça et s'ouvrit. Debout à l'intérieur se trouvait un autre clown. Celui-ci était bien pire. Il portait un masque blanc, comme le pelage d'une hermine en hiver, avec une énorme gueule animale et un nez rouge et crochu. Seuls les yeux étaient humains.

À ma grande surprise, Talaith était dans notre salon à mon retour, son minuscule derrière perché sur la chaise, les pieds posés sur le bureau devant elle. Elle était en pyjama et, à en juger par sa façon un peu ferme de vernir ses ongles de pieds en noir, à jeun. Ses cheveux n'étaient pas exactement de la couleur que je croyais avoir vue la veille au soir. Plus rouge, moins bleue, un peu plus prune, comme teinte. Elle a agité un mug dans ma direction.

— Café ? m'a-t-elle proposé. De la merde lyophilisée, mais je suis fauchée, comme toujours.

— Merci. Mais je vais le faire. Tu vas rater ton vernis.

Pendant que je remplissais la bouilloire, dénichais deux mugs et versais du café instantané dedans, Talaith a fini son œuvre d'art, soulevé ses pieds du bureau et agité ses orteils en l'air, soutenue par ses seuls muscles abdominaux. Elle était à jeun. Forcément.

— Quelqu'un m'a demandé des nouvelles de Bryony aujourd'hui, ai-je lâché, après avoir échangé avec elle quelques propos anodins sur nos journées respectives et qu'elle m'eut demandé comment je m'acclimatais. Ça a dû être vraiment glauque pour vous.

— Bien pire pour elle, a répliqué Talaith.

J'ai acquiescé de la tête. Difficile de dire le contraire.

— Tu sais comment elle va ? ai-je demandé.

— Mieux aujourd'hui, a répondu Talaith. Je suis allée la voir. Je crois qu'elle m'a reconnue. L'infirmière qui est entrée m'a dit qu'ils pensaient qu'elle allait peut-être s'en tirer.

Quelque chose dans l'expression de Talaith m'a fait songer que ce n'était pas nécessairement une bonne nouvelle.

— Elle sera très gravement défigurée, ai-je dit pour l'inviter à poursuivre.

Talaith a secoué la tête.

— Elle ne supportera pas. Elle était sublime avant et elle trouvait déjà la vie dure. Enlevez sa beauté à une fille comme Bryony, et il ne lui restera rien.

— C'est un peu dur, ai-je protesté.

— Réaliste, a insisté Talaith. Tu n'imagines pas les heures qu'elle passait à se faire belle. Ni le fric qu'elle y consacrait, d'ailleurs. Elle avait une angoisse paranoïaque des rides. À son âge, la plupart des filles sont soulagées d'avoir passé l'âge des boutons.

— Je ne suis pas sûre de l’avoir passé, moi.

— Toutes les photos qu’elle avait affichées étaient d’elle, a continué Talaith. Pas de famille, de potes, de fiancés, juste elle. Et que des clichés prétentieux de studio, tu vois le genre, avec un flou artistique et des tonnes de maquillage. Parfois je la surprénais à se dévisager dans le miroir.

— On dirait que vous ne vous entendiez pas trop bien, ai-je commenté.

Talaith a haussé les épaules et bu son café. Le mien était encore trop chaud pour que j’y touche.

— Elle n’allait pas trop mal quand elle est arrivée ici. Elle était un peu à fleur de peau, nerveuse. Une petite chose délicate et fragile, aurait dit ma mère. Pour être honnête, c’est le cas de beaucoup de gens, ici.

— Vraiment ?

— Oh oui. Quand on pense à la pression à laquelle on est tous soumis pour obtenir une place dans n’importe quelle fac correcte, sans parler d’ici, c’est un miracle qu’on ne soit pas tous timbrés. Bryony réussissait bien, mais ce n’était pas un génie. Je crois qu’elle a pris des cours particuliers, qu’on l’a choyée, dorlotée et poussée toute sa vie. Rien de grave pourtant, pas pire que beaucoup d’autres.

— Mais alors, qu’est-ce qui a dérapé ?

Talaith a secoué la tête. Sa chevelure couleur prune s’est mise à valser.

— Je n’en sais rien. Je n’étais pas là souvent. Je prenais du bon temps et il était évident qu’on ne deviendrait pas les meilleures amies du monde. Elle était un peu étrange, vers la fin.

— Étrange, comment ?

Talaith avait la tête de celle qui ne sait pas jusqu’où elle peut aller.

— Elle faisait des cauchemars, a-t-elle confié prudemment.

Nicole Holt aussi en avait fait juste avant de se tuer.

— Genre on se promène tout nu en public, ou on voit des lézards bleus qui sortent des murs en rampant ?

— Ben, c’est tout le problème, elle n’était pas vraiment capable de me le dire. Quand j’étais là – et comme tu l’auras peut-être remarqué, ça n’arrive pas très souvent –, j’étais réveillée par ses gémissements et ses cris. Une fois je l’ai retrouvée par terre, là.

Elle a fait un geste du menton en direction du sol.

— Hyper tôt un matin. Nue comme un ver, roulée en boule, en train de pleurer et de hurler. Ça a réveillé tout le monde dans le bâtiment. On aurait dit l’une de ces terreurs nocturnes qu’ont les gosses.

— Elle prenait quelque chose ?

— Ben, c’est ce qu’on s’est dit, pour être honnête, raison pour laquelle on n’a pas appelé d’ambulance. Un étudiant en troisième année de médecine a vérifié son pouls, ses pupilles et le reste, et on l’a remise au lit. Je suis restée assise sur le pas de la porte jusqu’à ce qu’elle se calme un peu.

— Et au réveil ?

— Elle se sentait comme une merde, ne se rappelait rien. Cette crise-là a

été la pire, mais je ne suis pas sûre qu'elle arrivait à dormir vers la fin. Elle n'arrêtait pas de se plaindre de bruits nocturnes, de voix, de coups de fil qui la réveillaient. Moi, ça ne m'a jamais dérangée.

— J'ai entendu dire que la police avait trouvé des traces d'un truc assez puissant qu'elle aurait fumé la veille de l'accident. Ça lui arrivait souvent ?

Talaith a regardé ses orteils une seconde, avant de tendre le bras et d'ôter une tache imaginaire.

— Pas que je sache, en tout cas, je n'ai rien vu. Mais elle était assez nerveuse à l'idée qu'on puisse aller dans sa chambre, alors peut-être qu'elle avait quelque chose à cacher.

— Qui aurait bien pu entrer dans sa chambre ?

Talaith a haussé les épaules.

— Elle pensait que je venais la nuit pendant qu'elle dormait. Elle racontait qu'on lui déplaçait des objets. Qu'elle se couchait en laissant les choses dans un certain ordre et qu'à son réveil elles avaient bougé.

J'avais insisté autant que cela m'était possible pour l'heure. Ma camarade de chambre était loin d'être stupide. Je me suis adossée à ma chaise, ai fini mon café et étiré mes bras derrière ma tête.

— Et alors, pourquoi est-ce que tout le monde t'appelle Tox ou Toxique, à part le pasteur ?

— Un surnom qui vient de ma famille, répliqua-t-elle. C'est mon frère aîné qui me l'a donné parce que je pétais souvent.

— Ah oui ?

— Pas de panique. Ça m'a passé.

— Et t'étudies quoi ? lui ai-je demandé, m'attendant à quelque chose comme psychologie ou sociologie.

Talaith (Tox) avait fait montre d'une compréhension assez fine de la psyché humaine.

— L'ingénierie aéronautique, m'a-t-elle répliqué, avant de rire en voyant ma tête. C'est moi, le génie.

J'ai ri, et nous nous sommes souhaité bonne nuit.

C'est cette nuit-là que j'ai commencé à rêver.

Jeudi 17 janvier (cinq jours plus tôt)

Je me suis réveillée tard, avec l'impression d'avoir pris dix ans dans la nuit. Je me suis levée et mon corps m'a suggéré de retourner au lit illico presto. Impossible. J'avais cours à neuf heures, et il faudrait faire vite pour ne pas louper le petit déj.

Tox revenait juste du Cellier quand j'ai ouvert la porte de l'immeuble, alors que je me demandais combien de temps il me faudrait pour m'habituer à marcher dans l'air glacé de janvier pour avoir droit à un bol de cornflakes. Elle m'a regardée une fraction de seconde de trop.

— Salut, m'a-t-elle dit. Ça va ?

— Bien, ai-je lancé. Et toi ?

— Oh, moi, ça va, a-t-elle répondu, en insistant sur le « moi ».

À cet instant, une autre fille s'est échappée du bâtiment au pas de course, et Tox est entrée. Je me suis rendue au Cellier et j'ai rejoint la queue, me demandant si me lever avait été la bonne décision. J'avais la bouche sèche, l'impression d'avoir avalé de la paille de fer et mes yeux tenaient à peine ouverts. Bien que je n'aie pas bu d'alcool la nuit précédente, on aurait dit la pire gueule de bois de ma vie.

C'est à ce moment-là que tout est devenu noir et que le sol a semblé se dérober sous mes pieds.

— Ça va ? Vous m'entendez ?

— Quelqu'un peut apporter une chaise ?

J'étais allongée par terre dans le Cellier, mais je n'avais aucun souvenir d'être arrivée au début de la queue. Un garçon et une fille étaient accroupis à côté de moi. Derrière le comptoir, plusieurs membres de l'équipe en cuisine manifestaient plus de curiosité que d'inquiétude. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient ça, loin de là.

Une chaise a surgi et je les ai laissés me hisser dessus.

— Ça va aller, merci, ai-je dit à la fille au teint pâle et aux lunettes écarlates qui venait de m'aider à me relever. Allez-y, vous allez rater le petit déjeuner. Je vais rester là un instant.

Peu à peu, je me suis retrouvée seule. Une femme plus âgée, à l'air compatissant, m'a offert à boire. Quelques minutes plus tard, je me sentais

mieux.

J'ai croisé Tox à l'instant précis où elle s'apprêtait à partir.

— Désolée pour hier soir, ai-je dit. Je t'ai fait peur ?

Elle a secoué la tête, sans pour autant croiser mon regard. Donc je lui avais fait peur.

— Ça doit être d'avoir parlé de ce qui est arrivé à Bryony, ai-je ajouté. Ça a dû me travailler. Je ne rêve pas du tout en temps normal.

Elle a jeté un coup d'œil à sa montre. Il était neuf heures moins dix. Elle devait se dépêcher si elle voulait arriver à l'heure au cours de neuf heures.

— Bryony ne se rappelait jamais rien au réveil, a-t-elle fait remarquer.

— Moi non plus, au début, ai-je admis. Je me sentais juste horriblement mal, comme si j'avais trop bu et pas assez dormi. Ça vient de commencer à me revenir.

— Quoi ?

— J'étais réveillée. Dans mon rêve, je veux dire. Mais je ne pouvais pas bouger. Je savais précisément où j'étais, c'est juste que je ne pouvais pas bouger un muscle ni ouvrir un œil. Et quelqu'un était penché sur moi, en train de m'observer. J'ai fait du bruit ?

— Pas autant que Bryony, m'a répliqué Tox.

Mais pas mal, à en juger par la tête qu'elle faisait.

— Quelque chose m'est revenu au sujet des rêves que faisait Bryony, a repris Tox. Il y a eu la fois où elle sanglotait parce que quelqu'un lui avait lacéré la figure et qu'elle saignait. Ce n'était pas vrai, bien sûr, elle était indemne. Elle a pété un plomb, c'est tout.

À ce moment-là, mon téléphone a vibré. Un texto d'Evi me demandant si je pouvais la voir au déjeuner, à son cabinet. Elle avait quelque chose à me dire.

— Je vais aller voir un médecin, ce matin, ai-je annoncé. Je suis sûre que c'est juste le fait de me retrouver dans un nouvel environnement, d'avoir parlé de ce qui est arrivé à Bryony et cette histoire avec ces types, mardi soir. Mais si ça reproduit, je déménage.

À ces mots, Tox a paru un peu honteuse. Comme je l'avais prévu.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, a-t-elle dit.

— Vas-y, tu vas être en retard, ai-je répondu. Merci d'être aussi gentille. On se reparle plus tard.

— C'est beau ici, déclara Laura Farrow, le seuil à peine franchi, examinant les murs en pierre blonde, les fenêtres à meneaux cintrées.

— C'est mon bureau officiel à la fac, répondit Evi. Où je reçois mes étudiants, plutôt que mes patients.

— C'est qui, le mec guindé, là ? demanda l'inspectrice, qui levait les yeux vers un tableau fixé au-dessus du foyer.

— Un abruti quelconque affublé d'une toge noire et d'une perruque bouclée, répliqua Evi à l'instant même où une étincelle jaillissait du feu pour atterrir sur le tapis usé.

Avant qu'Evi ait pu faire un geste, Laura s'était avancée et l'avait écrasée sous son pied. Elle manqua de perdre l'équilibre.

— Il y a un portemanteau derrière la porte, indiqua Evi. Installez-vous. Peut-être aurez-vous besoin de prendre des notes.

Laura ôta sa veste, ses gants et son écharpe, prit place dans le fauteuil à oreilles qui faisait face à celui d'Evi et sortit un bloc-notes d'étudiante et un crayon de son sac. Quand elle leva les yeux, ses pupilles étaient trop dilatées.

— Vous allez bien ? demanda Evi.

— Mais oui, s'empressa de rétorquer un peu trop vite Laura. Je n'en ai pas l'air ?

Evi prit son temps. Derrière la calme façade, Laura n'avait vraiment pas l'air bien. Son maquillage semblait plaqué sur son visage pâle.

— Je n'ai pas bien dormi, corrigea Laura. Ces logements d'étudiants sont assez bruyants la nuit.

Puis elle se força à sourire.

— Et la vérité, c'est que je suis loin d'être aussi jeune que je le prétends.

Evi capitula. Elle s'empara d'un dossier posé sur une petite table à côté d'elle et l'ouvrit.

— J'ai découvert quelque chose qui me tracasse, commença-t-elle en feuilletant rapidement les premières pages, peu après notre entrevue de mardi. Je n'en ai pas parlé tout de suite parce que je voulais y réfléchir et qu'il était exclu que je vous le communique par mail.

Levant les yeux, elle aperçut un minuscule grain de mascara sur la joue gauche de Laura. Curieusement, il lui allait bien, telle une mouche.

— Il faut que vous compreniez que c'est très délicat pour moi, poursuivit Evi. Le respect du secret médical est absolu dans la profession. Ou

du moins, le devrait-il. Aborder le sujet avec vous sans avoir... euh... obtenu l'aval de tout le monde et de son père, franchement... c'est mettre ma carrière en danger.

— Je comprends, déclara Laura.

— Vous avez relevé la peur qu'avait Bryony d'avoir été violée, dit Evi au bout d'un moment. Bryony est une jeune fille très perturbée avec toutes sortes de problèmes. Je me demandais pour quelle raison, dans la foule de notes prises à son sujet, cela vous avait frappée.

Laura baissa le regard.

— C'est un sujet qui m'intéresse, expliqua-t-elle. J'ai rejoint la police pour travailler sur les crimes et violences perpétrés à l'encontre des femmes. Il est donc naturel que ça ait éveillé en moi un écho.

Evi faillit demander si elle n'en avait pas personnellement fait l'expérience. Mauvaise idée. Elle laissait son intérêt personnel pour la personne de Laura Farrow la détourner de la tâche qu'elles avaient à accomplir, l'une et l'autre. Elle invita Laura à poursuivre d'un geste du menton.

— Mais il y avait plus que ça, reprit Laura. Tout le reste, dans la vie de Bryony, sa difficulté à dormir, le stress induit par la charge de travail, le sentiment qu'elle avait d'être nulle, tout ça, ça provenait d'elle-même, si vous voyez ce que je veux dire. Je ne cherche pas à minimiser ses problèmes, loin de là, c'est juste que j'essaie de dire qu'ils étaient... oh, aidez-moi, c'est vous, la psychiatre.

— Qu'ils étaient créés par elle-même ? suggéra Evi.

— Exactement. Le viol, en revanche, c'est tout l'opposé. Le viol vous est infligé par un agresseur externe.

— À supposer que le viol soit réel, lui rappela Evi, qui aperçut un éclair d'irritation dans les yeux bleus de la fille. Par opposition à ce que Bryony a pu imaginer ou inventer. Vous êtes sûre d'aller bien, Laura ? Vos mains tremblent.

— Ça va, je vous remercie, la coupa Laura un peu trop vite. Je sais que votre collègue n'a pas été convaincue par l'histoire de Bryony, mais quand une femme dit qu'elle a été violée, mon instinct me dicte de lui accorder le bénéfice du doute.

Cette jeune femme avait subi des violences sexuelles, voire un viol, Evi en était sûre maintenant. Elle se demanda si ses supérieurs hiérarchiques au sein de la police étaient informés de son histoire.

— C'est tout à votre honneur, répondit-elle. Que diriez-vous si je vous rapportais que quatre autres étudiantes ont prétendu avoir été violées dans des circonstances très similaires à celles qu'a évoquées Bryony, durant les mois qui ont précédé leur tentative de suicide ? Cela vous paraîtrait-il important ?

Evi vit Laura hocher la tête ; une étincelle venait de luire dans ses yeux.

— Nous parlons ici d'une période de cinq ans, reprit Evi. Pas de preuve, dans aucun cas. Rien qui puisse corroborer les dires de ces femmes.

- Dites-m'en plus.
- Je n'ai pas le droit, répondit Evi. C'est bien là, le problème.
- Elles sont mortes, objecta Laura.
- Peu importe.
- Alors comment diable voulez-vous que...

Evi leva sa main.

— Il y a trois ans, coupa-t-elle, une patiente du cabinet, nous l'appellerons la patiente A...

— Donnez-moi juste leurs prénoms, plaida Laura.

— Si je vous les communique, vous serez en mesure de les identifier d'après les articles parus dans la presse.

— Très bien, dites-moi ce qui est arrivé à A, se radoucit Laura, qui devait penser qu'elle en arriverait sans doute là.

— Notre A a signalé des cauchemars, des difficultés à dormir et la peur que quelqu'un entre dans sa chambre la nuit, rapporta Evi. Une nuit, convaincue d'avoir été violée, elle est allée voir la police. On n'en a trouvé aucune preuve tangible. Elle s'est tuée six semaines plus tard.

Laura nota quelque chose sur son bloc.

— Quelques mois plus tôt, une patiente B, étudiante en médecine, a signalé des faits similaires, continua Evi. Des cauchemars à caractère sexuel, des gueules de bois ou une inertie au réveil, même si elle soutenait n'avoir ni bu ni pris quoi que ce soit la veille. Cette patiente n'a jamais employé le mot viol. Elle avait eu l'impression qu'on avait abusé d'elle à plusieurs reprises, mais elle pensait que c'était dans sa tête que ça se passait.

— Flippant, commenta Laura. Elle s'est tuée, elle aussi ?

Evi confirma d'un signe de tête.

— Au début de cette même année, une autre fille, C, a signalé à la police la crainte qu'elle avait d'être violée à répétition. Des doses excessives de kétamine ont été retrouvées dans son sang, substance qu'elle a juré n'avoir jamais prise. Mais à part ça, aucune preuve. La police s'est montrée compatissante mais n'avait rien à se mettre sous la dent pour pousser plus loin ses investigations.

— Vous avez dit quatre, lui rappela Laura.

— La patiente D a tenté de mettre fin à ses jours il y a cinq ans, reprit Evi. Même histoire. Cauchemars, problèmes de sommeil, vagues souvenirs d'abus sexuels.

— A tenté ? Vous voulez dire qu'elle est encore en vie ?

Evi garda le silence. Au bout d'un moment, Laura se leva et se rendit à la fenêtre.

— Depuis que vous avez pu établir le nombre de tentatives de suicide, commenta-t-elle par-dessus son épaule, on en est maintenant à vingt-neuf.

— Exact, en convint Evi.

Laura se retourna pour lui faire face.

— Vous les connaissez toutes ?

Evi opina du chef.

— Mais vous ne me direz rien ?

— Je ne suis pas encore prête à me faire radier, lui expliqua Evi. En outre, il existe d'autres moyens pour vous d'obtenir l'information. Il y a les rapports du médecin légiste sur les suicides ayant abouti. La police peut y accéder, dès lors que vous prouvez au médecin légiste que vous avez une bonne raison.

Laura n'était pas convaincue. Ses lèvres arboraient une moue boudeuse. Elle baissa la tête. Elle sembla réfléchir puis releva les yeux et se fendit d'un sourire poli.

— Je comprends bien, dit-elle à Evi. Merci de m'avoir confié ce que vous pouviez. J'en parlerai avec mes supérieurs hiérarchiques. S'ils jugent cela important, je suis sûre qu'ils feront le nécessaire.

Laura Farrow mijotait quelque chose. Une lueur d'excitation se lisait dans son regard.

— Tenez-moi au courant si vous trouvez quoi que ce soit, vous voulez bien ? lui demanda Evi.

Laura promit de le faire d'un air distrait. Elle traversa la pièce, décrocha sa veste du portemanteau et l'enfila. Une seconde plus tard, elle était partie.

Les heures de visite venaient de commencer, mais il n'y avait personne dans la petite chambre de Bryony au microclimat tropical. Alors que j'approchais de la tente stérile, je me suis aperçue que le visage du cadavre avait été fixé aux chairs de Bryony par des agrafes en acier d'un centimètre. Elles couraient autour de ses yeux et de sa bouche, sur le haut du crâne. *Frankenstein*, n'ai-je pu me retenir de penser. Frankenstein cousait des morts ensemble pour en faire une créature vivante.

Le respirateur de Bryony lui avait été ôté, à nouveau. Ne restait plus qu'une petite longueur de tuyau en plastique au niveau de la gorge au cas où l'équipe médicale aurait besoin de la rebrancher en urgence. Pour le moment, elle respirait sans assistance.

J'aurais préféré être morte. J'aurais cent mille fois préféré être morte que de passer une seule journée dans cet état.

La porte derrière moi s'est refermée et, au chuintement qu'elle a fait, les yeux de Bryony se sont ouverts. Elle m'a regardée et a cillé.

— Bonjour, lui ai-je dit.

Ses yeux bleus étaient magnifiques, à peine abîmés par le feu. Les voir bouger sous la peau morte faisait penser à un cadavre animé. J'ai rapproché une chaise du lit en la maintenant à bonne distance, et me suis assise. J'avais espéré, je crois, ne plus jamais avoir à croiser ce regard. Cela n'a pas marché. Elle a tourné la tête et ses yeux se sont fixés sur moi, à nouveau.

Comment diable avais-je pu me figurer que ce serait une bonne idée ?

— Tu dois te demander qui je suis, ai-je commencé en m'obligeant à la regarder en face. Et la vérité, c'est que je ne sais pas quoi te dire.

Ses yeux privés de cils se sont brièvement fermés, puis rouverts. Je n'avais aucun moyen de savoir si elle comprenait quelque chose. Elle avait beau être réveillée, les analgésiques devaient être assez forts.

— Je ne peux même pas te dire mon nom, ai-je poursuivi, parce que je n'ai pas le droit de te donner le vrai. Et je ne veux pas te mentir.

Quelque chose dans ce regard qui aurait pu être de la curiosité, ou de la peur. Je ne voulais vraiment pas l'effrayer.

— Si tu veux que je m'en aille, je le ferai. Je ne sais pas si tu peux parler, mais si tu clignes des yeux très vite, je considérerai que c'est un signal pour me demander de partir. Ça marche ?

Je ne m'attendais pas vraiment à une réponse, mais Bryony a bougé la

tête de haut en bas.

— J'occupe ton ancienne chambre. Je partage le logement avec Talaith. Mais je ne suis pas étudiante. Je fais semblant.

Mais qu'est-ce qui me prenait ? Si Bryony disposait du moindre moyen de communiquer, je venais de tout faire foirer. J'avais démoli ma couverture, ruiné l'enquête, et je risquais sans doute de compromettre la convalescence de cette fille.

— Si je suis ici, ai-je continué, consciente que je ne pouvais plus faire machine arrière, c'est que des gens s'inquiètent. Ils pensent que quelqu'un s'en prend aux étudiants. Peut-être pas directement, peut-être de façon très subtile, mais dangereuse.

Bryony a levé sa main droite. Elle disparaissait sous les bandages. Elle a pressé son index et son pouce l'un contre l'autre et fait tourner sa main.

— Quoi ? Tu veux quelque chose ? Je vais chercher l'infirmière ?

Elle a laissé sa main retomber sur le lit. Son souffle s'était accéléré, sa poitrine palpitait sous les draps. En dépit de ce que Nick m'avait dit l'autre jour au sujet des sédatifs, elle semblait souffrir.

— Je suis désolée. Je ne veux vraiment pas te troubler et je m'en vais dès que tu me le demandes.

Je me suis interrompue, guettant les battements de cils rapprochés qui me dicteraient de dégager. Je les attendais presque. Elle s'est contentée de me regarder. Elle patientait.

— OK, voilà le problème, ai-je commencé, pressée d'en finir. J'ai lu ton dossier médical et je sais ce qu'il t'arrivait la nuit dans ta chambre, d'après toi. Je sais également que quatre autres étudiantes se sont plaintes de subir des faits très similaires.

Ses yeux ont paru s'agrandir.

— Quatre jeunes femmes ont mentionné des cauchemars, quelqu'un qui entrerait dans leur chambre la nuit. Elles ont rapporté avoir été violées. Tout comme toi.

Elle ne m'a pas quittée du regard un instant.

— Qui venait dans ta chambre, la nuit, Bryony ? En as-tu une idée ?

Bryony a fermé les yeux et remué la tête de droite à gauche. Elle ne savait pas. Plusieurs secondes se sont écoulées avant qu'elle ne les rouvre. Je la fatiguais.

— Merci, ai-je conclu. Je vais te laisser te reposer maintenant.

Son bras droit décollait à nouveau des draps. Le pouce et l'index serrés l'un contre l'autre, elle agissait sa main.

— Je vais chercher l'infirmière.

Je me dirigeais vers la porte quand des gémissements pressants qui s'élevaient du lit m'ont stoppée net. Le genre de bruits qu'on fait quand on ne peut pas parler mais qu'on veut vraiment se faire entendre. Je me suis retournée. Bryony s'était à moitié redressée. Elle faisait toujours ce geste étrange, saccadé, de la main. Puis, vaincue par l'épuisement, elle est retombée

sur le lit et s'est mise à geindre. J'ai fait le tour de la tente pour gagner le côté droit et les hublots qu'utilisent les infirmières pour s'occuper d'elle. Accrochée à côté de celui qui était le plus proche de sa main se trouvait une ardoise en plastique blanc accompagnée d'un feutre.

— Tu peux écrire, Bryony ?

Un bref hochement de tête m'a répondu. J'ai enfilé un gant stérile puisé dans une boîte à côté du lit et, aussi doucement que possible, ai glissé le stylo entre son pouce et son index. Puis j'ai maintenu l'ardoise à portée de sa main.

Tenir le feutre et le mouvoir représentaient un immense effort, je le remarquais bien à la façon qu'elle avait de plisser les yeux et aux petits cris qui s'échappaient de sa gorge. Pleine d'espoir et coupable en même temps, j'ai observé pendant qu'elle traçait une lettre.

O.

Il lui a fallu un long moment ; enfin, sa main est retombée sur le lit. Il y avait trois mots sur l'ardoise.

« ON ME SURVEILLE. »

J'ai entendu du mouvement au-dehors. La poignée de la porte de Bryony a tourné puis s'est arrêtée. Des pas se sont éloignés. Baissant les yeux, j'ai constaté que Bryony avait ajouté autre chose.

« PEUR ».

— De quoi as-tu peur ? ai-je demandé à voix basse, avant de me pencher plus près pour lire le dernier mot qu'elle avait écrit.

Sa main est retombée sur la couverture. Elle avait écrit « BOURDON ».

Quel bourdon ? J'ai dû ravalé une douzaine de questions. Bryony n'en pouvait plus. Même moi, je pouvais le voir. Je me suis obligée à lui sourire, j'ai fait un pas en direction de la porte, puis me suis rappelé ma dernière visite dans la chambre.

Il y avait bien un bourdon à ce moment-là. Nick Bourdon. Qui la surveillait, en effet.

Triste. Désespérée. Seule au monde. Voilà le genre de mots que l'on s'attendait plutôt à lire sous la plume d'une jeune femme qui avait tenté de se suicider. Que pouvait-il bien s'être passé dans la vie de Bryony pour la pousser à une extrémité pareille ? Si elle n'était pas victime d'hallucinations ou qu'elle n'inventait pas cette histoire pour attirer l'attention, on ne jouait plus du tout dans la même cour. Et quel était le rôle de Bourdon là-dedans ?

Durant le trajet de retour à ma chambre, j'ai cruellement eu besoin de quelqu'un avec qui parler. Je m'étais targuée d'être une créature solitaire, peu encline au partage. Comme je me trompais ! Dans la police, il y a toujours quelqu'un à qui rendre des comptes, ou pour faire rebondir une idée. Pour la première fois depuis des années, j'avais trop de pensées qui me tournaient dans la tête et personne à qui m'adresser.

Bourdon ne signifiait pas nécessairement Nick Bourdon. Ce n'était pas un nom courant, mais quand bien même, je n'étais pas encore prête à avaler le morceau. Il y avait forcément d'autres Bourdon à Cambridge. J'ai ouvert mon ordinateur portable pour passer en revue les sites de l'université en quête d'autres Bourdon, en commençant par la liste des élèves de premier cycle, puis de troisième cycle, suivie de celle des chercheurs, des universitaires à la retraite ou invités, des professeurs, de l'équipe d'encadrement. Au sein d'une communauté de plus de vingt mille personnes j'en ai trouvé trois autres, dont deux femmes. Le troisième était un homme prénommé Harold dont la brève biographie m'a appris qu'il avait pris sa retraite depuis un certain temps.

Quelqu'un en ville, peut-être. Travaillant dans un bar, un restaurant, une librairie ? Talaith saurait sans doute m'indiquer les lieux qu'avait fréquentés Bryony.

Certes, je savais exactement ce que je faisais. Je n'avais pas envie que Nick Bourdon puisse être impliqué dans ce qui pouvait se passer ici. Il m'avait plu et m'avait paru sympathique.

Après avoir fait chou blanc côté Bourdon, je me suis tournée vers l'autre tâche que je m'étais assignée. Trouver les noms des femmes dont m'avait parlé Evi le matin, les suicidées qui pensaient avoir été violées.

Trois ans plus tôt, cinq jeunes femmes et un homme avaient mis fin à leurs jours, ce qui faisait de cette année universitaire l'une des pires dans les annales du suicide étudiant. J'ai consacré un certain temps à épilucher les journaux et revues de l'université, puis ceux concernant la ville de Cambridge

dans son ensemble, pour terminer avec six noms. Sans l'aide de Joesbury cependant, il n'y avait pas moyen de savoir quels étaient ceux mentionnés par Evi.

Examiner l'année précédente s'est révélée une tâche encore plus ardue, avec sept décès volontaires. Je n'ai même pas réussi à trouver tous les noms, et ne disposais donc d'aucun moyen de savoir quels étaient les deux d'Evi. J'ai eu plus de chance avec l'année d'avant, en revanche. La fameuse patiente D, ainsi que la nommait Evi, n'avait pas succombé et je l'ai retrouvée assez vite. Danielle Brown, étudiante en neurologie de 20 ans à Clare College, avait tenté de se pendre dans les bois à l'orée de la ville. Elle avait été aperçue par des gosses qui avaient coupé la corde et lui avaient sauvé la vie.

Danielle Brown. Toujours en vie.

Vers trois heures de l'après-midi, j'ai su que je ne pourrais rester enfermée beaucoup plus longtemps. D'une part, je me sentais toujours vaseuse, et ma concentration en pâtissait. De l'autre, j'étais de moins en moins à l'aise dans ma chambre. Peut-être était-ce le souvenir de ce qu'avait enduré Bryony, mais quelque chose me rendait nerveuse.

Enfin, je ressentais une frustration qui grandissait d'heure en heure. Ces trois derniers jours, je n'avais pratiquement fait que ce que l'on attendait de moi – m'immerger dans la vie étudiante, regarder et observer. J'avais passé plusieurs heures quotidiennes à surfer, à rechercher des preuves de la théorie d'Evi selon laquelle une sous-culture s'en prendrait à la santé mentale collective de l'université. On trouvait plein de choses sur le Net en matière de sites consacrés au suicide, mais rien qui soit spécifiquement propre à Cambridge.

À trois heures et quart, j'étais à deux doigts de devenir barge. En temps normal et dans cet état, je tenterais de me débarrasser de cette inertie par soixante longueurs de bassin, mais je n'avais pas encore repéré la piscine ni commencé à me renseigner sur les horaires. J'ai décidé de tenter un jogging.

Je me suis changée, ai brièvement consulté un plan, et m'apprêtais à prendre la direction de la rivière quand je me suis rappelé ma virée dans la zone industrielle de la veille et le sentier public le long de la berge. Un second coup d'œil à la carte m'a appris que c'était une boucle de quatre kilomètres proche de l'un des affluents de la Cam. Un parcours qui ferait parfaitement l'affaire pour un jogging de fin d'après-midi.

Au début, ça a été très dur, j'ai dû persévérer pendant plus de cinq cents mètres, mais j'ai bientôt trouvé mon rythme. Tout est dans la respiration, quelle que soit la longueur de la course. En courant, je n'ai pu m'empêcher de méditer sur l'étrange message que m'avait griffonné Bryony.

Quelqu'un l'observait. Quelqu'un lui faisait peur. De vraies peurs, ou juste les affabulations d'une femme à moitié délirante ? Elle ne serait pas la première femme dérangée à inventer l'existence d'un harceleur pour attirer l'attention. Et avais-je raison ou tort de soupçonner Nick Bourdon ? Était-il

normal, pour un généraliste, de rendre visite à ses patients à l'hôpital ? Une fois peut-être, mais régulièrement comme l'avait avoué Bourdon lui-même ? Je ne sais pourquoi, mais je ne le pensais pas.

Après que j'ai laissé les constructions derrière moi, le paysage est devenu blanc. L'herbe craquelait sous mes pieds, des flaques couvertes d'une pellicule gelée se brisaient comme du verre et les arbres saupoudraient à mon passage de minuscules flocons de glace, comme autant de confettis.

Tandis que le soleil descendait à l'horizon, j'ai continué à courir par les champs labourés, franchissant des échaliers. Pendant un kilomètre j'ai suivi un petit cours d'eau qui serpentait au milieu des prés. Des saules poussaient de part et d'autre et l'eau était bordée de joncs : sous les rayons dorés du soleil, on aurait dit du cuivre poli.

Au bout d'une demi-heure, j'ai franchi un minuscule petit pont et compris que je repartais en direction de mon point de départ. J'avais fait presque un kilomètre quand, à quelque distance de là, j'ai cru distinguer les vastes toits en tôle ondulée de bâtiments industriels. Je m'approchais de la zone à nouveau, mais par la rive opposée à celle où j'avais garé ma voiture. Alors que j'escaladais l'échalier en bois menant au champ suivant, j'ai constaté qu'elle était plus près que je ne m'y attendais. Encore cinq cents mètres environ. D'où je venais, j'ai aperçu un bâtiment plus ancien, en briques, à l'abandon. Il datait de l'époque victorienne, à en juger par son aspect. Comme une ancienne usine, voire une fonderie.

C'est là que c'est arrivé. Un instant, je courais tranquillement, consciente que mon allure avait ralenti et que de la sueur dégoulinait le long de mes omoplates. L'instant d'après, un cri perçant m'a fait sursauter. Je ne sais quel instinct m'a poussée à lever les yeux. Une centaine de mètres plus loin, planant bas et venant vers moi, volait un gros oiseau.

Je n'ai pas trop pris peur au début, mais à mesure que l'oiseau s'approchait de moi sans cesser de crier, j'ai ralenti, comme pour retarder le moment où nous tomberions nez à bec. J'ai levé la tête alors qu'il passait en rase-mottes au-dessus de ma tête, assez bas pour que je puisse distinguer les plumes de sa gorge, brunes et tachetées, estimer que son envergure faisait près d'un mètre, et apercevoir des serres jaunes, à écailles.

Je me suis retournée, convaincue que l'oiseau allait s'éloigner. Il l'a fait, mais pas longtemps. Il m'était plus difficile de le voir à présent parce qu'il était à contre-jour, mais il n'y avait guère de doute qu'il avait fait demi-tour.

Bien, que fait-on en pareil cas ? Vous vous trouvez à des kilomètres de l'abri le plus proche, il n'y a personne à la ronde et un énorme oiseau de proie vous fonce dessus. Existe-t-il un guide qui vous explique la conduite à tenir ? Parce que je n'en connaissais pas. Pleinement consciente de la bêtise qu'il y avait à vouloir semer un oiseau, surtout un gros, j'ai pourtant forcé l'allure. J'ai senti un courant d'air, même un contact physique quand l'oiseau m'a de nouveau rasé la tête.

Mais que se passait-il, bordel ? Les oiseaux n'attaquent pas les gens.

M'étais-je endormie à mon bureau et réveillée dans un film d'Hitchcock ? J'ai jeté un bref coup d'œil au ciel. Bien, il me fallait un plan. Et vite. Sur ma gauche se trouvait une clôture en fil de fer barbelé, d'environ un mètre vingt, avec un bois de l'autre côté. L'oiseau aurait certainement plus de mal à piquer sur moi au milieu d'arbres plutôt qu'à découvert.

Il revenait, plus bas, en visant ma figure. J'ai fait volte-face et couru à toute vitesse en direction de la clôture. L'oiseau s'est élevé sans cesser de pousser des cris sinistres et glaçants. Les arbres étaient tout en hauteur. Par chance pour moi, ils poussaient très rapprochés les uns des autres et je ne pensais pas que l'oiseau puisse s'y engouffrer.

Il ne le pouvait pas et n'essaya même pas. Mais il ne renonçait pas facilement. Je l'entendais toujours au-dessus de la cime, ses cris perçants me reprochant sans doute toutes sortes de lâchetés dans la langue des oiseaux.

Je me suis frayé un chemin à travers bois, et au bout de cinq minutes, me suis retrouvée dans une petite clairière. Au centre trônaient les restes d'un feu de camp. Des gosses venus boire en douce de l'alcool bon marché et fumer des cigarettes louches, ai-je tout d'abord pensé. Si ce n'est que rien ne prouvait que des adolescents soient venus ici. Les ados sont crades : ils ne passent pas par les poubelles de recyclage avant de rentrer chez eux. Pourtant il n'y avait rien ici, hormis les restes noircis d'un feu.

De l'autre côté de la clairière apparaissait une piste étroite où je me suis engagée avec soulagement. À ma grande surprise, je me suis aperçue que le sentier était éclairé. De part et d'autre du chemin, à intervalles réguliers, pendaient de petites lampes. En plein jour, c'est à peine si je les aurais remarquées, mais à mesure que la nuit tombait, elles se mettaient à luire. Elles fonctionnaient à l'énergie solaire et ressemblaient pas mal à celles que j'avais chez moi. Ce qui signifiait qu'elles devaient être reliées à des panneaux. Je me suis rapprochée d'un arbre. Et là en effet, un mince fil gainé courait à l'assaut du tronc, et bien au-delà de ma vue.

Installer des lampes solaires dans un bois aussi paumé était une opération coûteuse. Et pourquoi éclairer cette sente en particulier ?

C'était difficile à évaluer dans l'obscurité croissante, mais j'avais l'impression d'approcher du bout du bois. Au-delà des arbres devant moi et sur ma gauche, j'ai entraperçu de vastes bâtiments. Sur ma droite se trouvait le champ que traversait le sentier et qui me ramènerait à l'évidence au point de départ, mais j'étais prête à parier que ce faucon de malheur aurait une meilleure vision nocturne que moi. Mieux valait rester à proximité d'un abri, et retourner ainsi à la voiture.

J'étais encore assez nerveuse à ce stade, de sorte que quand quelque chose a fait du bruit dans mon dos, j'ai fait volte-face comme si l'on m'avait tiré dessus. Rien, à première vue, mais les sous-bois sont remplis de petites créatures. Des branches tombent des arbres, parfois des choses craquent comme ça, sans raison. Nul besoin de paniquer. J'ai fait demi-tour pour repartir.

Et cru mourir de peur.

Juste sous mon nez, pas même à dix mètres de moi, une silhouette humaine était pendue à un arbre. Une fraction de seconde plus tard, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un humain. Ce n'était qu'une énorme poupée de chiffon.

Je me suis approchée. La poupée ne mesurait pas tout à fait un mètre de haut. Ses bras et ses jambes semblaient faits d'un coton de couleur crème. Elle portait une robe jaune, tachée par la pluie, la moisissure et les fientes d'oiseaux. Le même tissu avait été cousu autour de ses pieds pour simuler des chaussures. On lui avait peint des mains. Ses cheveux étaient confectionnés à partir d'une laine orange, tressée de part et d'autre de sa figure en deux nattes, toutes deux retenues par un gros nœud jaune. Ses traits étaient grotesques. Une énorme bouche grimaçante et difforme, de gros sourcils et des yeux noirs et méchants. Une immense cicatrice verticale lui barrait la joue droite. Il ne s'agissait pas d'un jouet d'enfant : cette chose avait été conçue pour effrayer. Ce qu'elle faisait à la perfection.

J'ai prudemment contourné l'arbre, avec l'impression subite que croiser à nouveau un oiseau en rogne ne serait peut-être pas une si mauvaise idée. Surtout si l'on considère que la poupée de chiffon n'était pas la seule chose pendue par le cou dans ces bois. Juste devant moi se trouvait un animal qui se balançait doucement, comme si quelqu'un venait juste de lui administrer une petite tape.

C'était un vrai renard. Il y avait du sang autour de son cou, ce qui signifiait qu'il était sans doute encore vivant quand on l'avait pendu ici. À un autre arbre, à environ cinq mètres de distance, j'apercevais une autre silhouette oscillant dans le vide. J'étais trop loin pour être sûre qu'elle ne soit pas humaine, aussi ai-je dû m'approcher. Trop petit pour être un adulte, quatre-vingt-dix centimètres à un mètre vingt de haut. J'étais suffisamment proche à présent. Une autre figure hideuse de coton peinte. Aux cheveux roux cette fois, retenus par un ruban bleu.

Tout ceci me semblait malsain à l'extrême.

— Ces bois sont privés.

Je n'aurais pas soupçonné que quiconque puisse se trouver dans les parages. Pourtant, un petit homme aux cheveux poivre et sel s'était approché à portée de main. Il était vêtu d'un pantalon en velours marron et d'un manteau ciré.

— Que se passe-t-il ici ? ai-je demandé sans réfléchir, montrant la poupée la plus proche. C'est quoi, ça ?

Je suis obligée d'admettre que j'ai admiré la façon qu'avait cet homme d'un mètre soixante-dix tout au plus de me toiser.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? a-t-il demandé. Comprenez-vous le sens du mot « privé » ?

Oh, si seulement j'avais eu ma carte de police.

— Désolée, ai-je marmonné, les dents serrées.

— Par ici, la sortie la plus proche, a-t-il dit, en indiquant le champ sur ma droite, celui que j'avais traversé au pas de course quand l'oiseau m'avait agressée. Je vous suggère de la prendre.

J'ai regardé la zone industrielle.

— J'irai par là, ai-je rétorqué. Il fait un peu nuit pour courir la campagne.

Son bras tendu n'a pas bougé d'un poil.

— Par ici, a-t-il insisté.

Un peu agacée, je lui ai dit bonsoir et j'ai fait un pas de côté, avec l'intention de le contourner et de me diriger vers les bâtiments. Il a fait de même, me barrant le passage.

— Vous faites quoi, là ? ai-je protesté d'un ton autoritaire et fâché, tandis que je commençais à avoir un peu peur de lui.

Il avait environ 60 ans et, même s'il était plutôt petit, ses forces surpasseraient sans doute les miennes. En outre, il avait l'air un brin timbré.

— Je suis chez moi, dit-il. Je fais comme bon me semble.

— Non, ôtez-vous de mon chemin.

Il n'a pas bougé. Si ce n'est pour pointer plus énergiquement encore sa main droite.

— C'est par ici que vous passez.

— Vous vous appelez ?...

— Et vous-même ?

Euh, il m'avait eue, là. Laura Farrow ne pouvait se retrouver impliquée dans une querelle avec un propriétaire foncier du coin. Si la police régionale s'en mêlait, ils s'apercevraient bien vite que Laura Farrow n'existait pas. Cela pouvait compromettre toute l'opération clandestine.

— Passez une bonne soirée, monsieur, ai-je conclu, ce qui, à la réflexion, n'était pas le plus approprié.

Souhaiter à quelqu'un une agréable soirée en lui donnant du monsieur, ça, ça faisait très flic. J'ai tourné les talons et rejoint en vitesse l'orée du bois. Après avoir enjambé la clôture une fois de plus, je me suis retrouvée dans le champ. Il m'observait toujours.

Je me suis mise à courir jusqu'à la voiture.

Rentrée chez moi, j'ai trouvé un mail d'Evi, me demandant si ça me dirait de la rejoindre à un dîner le lendemain soir. Ce serait pour moi l'occasion de faire de nouvelles connaissances, me disait-elle, ainsi que de discuter ensemble, s'il y avait eu du nouveau.

Cela me permettrait aussi, ai-je réalisé, d'en apprendre davantage au sujet de Nick Bourdon, de lui demander si elle le connaissait, ce qu'elle pensait de lui. Je lui ai répondu que je serais ravie de l'accompagner et elle m'a aussitôt communiqué l'adresse. Une ferme située aux abords de la ville. On s'y retrouverait à vingt heures.

J'ai passé la soirée à surfer sur le Net à la recherche de sites susceptibles

d'encourager des gens vulnérables tels que Bryony, Nicole ou Jackie, à attenter à leurs jours. S'ils existaient quelque part, ils restaient introuvables. Plus ça allait, plus j'étais convaincue que l'hypothèse d'Evi n'était pas la bonne. Quand j'ai senti que mes yeux risquaient de sortir de leur orbite, j'ai envoyé mon rapport à Joesbury et suis allée me coucher.

Joesbury expira enfin. Il n'avait même pas conscience d'avoir retenu son souffle. Pour l'amour du... Qu'est-ce que ne comprenait pas cette femme dans « Vous n'êtes pas là pour enquêter » ? Il s'adossa, s'étira, se frotta les yeux, et relut le paragraphe.

On ne parle pas ici de viol perpétré par une connaissance, monsieur. Ces quatre femmes, cinq en comptant Bryony, ne sont pas rentrées chez elles avec un homme levé dans un bar. Toutes croyaient que quelqu'un pénétrait dans leur chambre la nuit, pendant leur sommeil, et abusait d'elles. La majorité des filles s'enferment dans leur chambre la nuit, ce qui signifie que quelqu'un a réussi à entrer malgré les portes fermées à clé. La plupart des femmes se réveilleraient en sursaut et se mettraient à gueuler comme un cochon qu'on égorge si un étranger les touchait en pleine nuit.

Sauf vous, Lacey, songeait Joesbury en se rendant à la fenêtre. Un étranger qui vous touche en pleine nuit est chose parfaitement normale pour vous. Seigneur, il avait hâte qu'on le relève de cette affaire. Non, qu'on la décharge, elle, de cette enquête. C'est simple, il n'arrivait pas à réfléchir quand... et il commençait à se sentir comme un animal en cage dans cette chambre d'hôtel. Il irait bien faire un tour si ce n'est qu'il savait bien où celui-ci le mènerait. Sur la pelouse devant l'immeuble résidentiel de St John's.

Il fit demi-tour et contempla le dossier bleu à côté de son ordinateur portable sur l'étroit bureau de l'hôtel. Il voyait exactement qui étaient ces quatre femmes. Freya Robin, Donna Leather, Jayne Pearson et Danielle Brown. Il récitait leurs noms – et ceux de toutes les autres – dans son sommeil. Il soupira de nouveau et se replongea dans le rapport.

Merde, il n'y avait que Lacey Flint pour se faire attaquer par un faucon enragé, trouver des cadavres d'animaux pendus à des arbres et se faire virer d'une propriété privée par un bouseux psychotique, tout ça en un après-midi.

Selon moi, un schéma émerge. Cauchemars, disparitions éventuelles, usage de drogues douces, abus de nature sexuelle, voire viols, non prouvés, puis décès. Je sais que vous m'avez dit que je n'étais pas là pour enquêter, monsieur, mais en comptant les tentatives de suicides, on a vingt-neuf cas franchement glauques, ici. Evi refuse de me communiquer les noms, une excuse bidon de confidentialité, mais j'en ai retrouvé quelques-uns, dont Danielle Brown, l'une des victimes de viols, dans les archives de la presse. Je sais que vous pouvez accéder aux autres à partir des dossiers des médecins-légitistes. Cela m'aiderait énormément de savoir qui elles sont. J'ai beaucoup de temps libre. Je pourrais rester derrière mon ordinateur et examiner les faits. Pour voir s'il en ressort quelque chose. Je suis douée pour les détails, vous l'ai-je signalé ? Retrouver Danielle Brown et aller lui parler serait fort utile aussi. Si elle nous dit que ses

actes ont été influencés par la pression qu'elle aurait subie sur le Net, ce serait un grand pas en avant, non ? Peut-être que je travaillerai là-dessus demain.

Elle s'adressait à lui comme elle n'aurait jamais osé le faire de vive voix. Quand ils étaient face à face, elle était toujours réservée, comme si elle soupesait chaque mot qui sortait de sa bouche. Sauf quand elle se mettait en pétard. La première fois qu'il l'avait vue, il n'avait pas cessé de l'agacer, juste pour la faire réagir.

Bien, sur ce, venons-en à l'essentiel. Je suis retournée voir Bryony Carter aujourd'hui et j'ai découvert quelque chose. Elle ne peut pas parler, mais elle peut écrire. Un seul mot à la fois cependant, parce qu'elle ne contrôle guère ses muscles. Elle m'a dit qu'on la surveillait. Ce qui ne colle vraiment pas avec la théorie d'Evi selon laquelle on harçèlerait ces jeunes via Internet. Si l'on vous surveille, l'intention est beaucoup plus déterminée et délibérée. Elle a aussi ajouté qu'elle avait peur, puis a noté le mot « bourdon ». Ça vous dit quelque chose ? Le médecin-traitant de Bryony s'appelle Nick Bourdon et il était dans sa chambre (en train de la surveiller ?) le jour où j'ai fait sa connaissance, mais pour être honnête, j'ai du mal à identifier la menace. Il a l'air gentil. Il n'y a personne d'autre qui porte le même nom, au sein de cette université. Je retournerai la voir. Je ne veux pas trop insister, cependant, son état de santé est très précaire.

Bien, je crois que ce sera tout pour aujourd'hui. J'ai du mal à garder les yeux ouverts et il y a un jeune homme étendu sur mon oreiller qui semble très délaissé. Je parle de l'ours en peluche, soit dit en passant. Je l'appelle Joe, vous savez ? La vache, je tombe de fatigue... Bonne nuit, dormez bien, faites de beaux rêves... bon, j'y vais, cette fois-ci. Zzzzz...

Joesbury se leva, traversa la pièce et laissa sa tête reposer sur le bois frais de la porte. Cinq minutes plus tard, il poussa un soupir et tendit le bras vers le téléphone.

Cambridge, quinze ans plus tôt

— Aucun de nous n'est obligé de faire ça, dit le jeune homme qui avait volé la clé et ouvert la porte au pied de la tour de l'église.

Il était grand et mince et, à 21 ans, son corps était aussi proche de la perfection que le devient d'ordinaire une silhouette masculine. Ses cheveux, qui avaient poussé depuis qu'il avait quitté le pensionnat, voletaient autour de sa tête telle une couronne païenne.

— Je sais qu'on en a parlé, mais jusqu'à ce qu'on arrive ici, aucun de nous ne savait ce qu'on ressentirait. Si quelqu'un change d'avis, ce n'est pas un problème.

Le premier de ses deux compagnons à poser le pied sur le toit portait l'écharpe bleu marine, rouge et jaune de l'un des plus célèbres collèges de Cambridge. Il secoua la tête.

— Moi, je ne changerai pas d'avis, en tout cas, dit-il. Vous n'avez pas idée à quel point les choses sont devenues claires depuis qu'on a pris la décision. Comme un énorme poids qu'on m'aurait ôté.

Il se tourna pour regarder l'escalier derrière lui.

— Je ne veux pas redescendre de là, déclara-t-il, et des larmes brillèrent un instant dans ses yeux. C'est simple, je ne peux pas.

— Faudra bien, d'une façon ou d'une autre, répondit le troisième.

Qui jeta ensuite un regard anxieux aux deux autres.

— Désolé, dit-il.

Ses pupilles étaient immenses dans son visage pâle et semblaient incapables de se fixer. Ses mains tremblaient. Petit et plus mince que ses deux compagnons, cet enfant avait passé peu de temps au grand air.

Le garçon aux cheveux longs posa une main sur l'épaule du plus petit.

— Tout va bien, fit-il. Chacun fait comme il peut.

— Alors, on fait comment ? demanda le troisième, d'une voix plus tendue. On se tient par la main et on compte jusqu'à trois ?

— On n'a qu'à aller jeter un œil, suggéra le grand aux cheveux longs. Je veux que chacun de nous soit sûr.

— Moi, je le suis, déclara celui qui portait l'écharpe de Trinity. Merci d'être avec moi, les gars. Que vous m'accompagniez jusqu'en bas ou pas, jamais je ne serais arrivé jusqu'ici sans vous. Vous avez été de bons amis.

Il ouvrit les bras et, chacun leur tour, les deux autres s'y engouffrèrent. Les étreintes furent brèves, maladroites, guère plus que des tapes dans le dos.

Ensemble, ils traversèrent le toit en direction du parapet. À un mètre ou deux de là, le troisième cala. Les deux premiers passèrent outre, ou firent mine de l'avoir ignoré. Ils atteignirent l'enceinte de pierre et s'assirent dessus. Sans se quitter des yeux, ils firent passer leurs jambes par-dessus le rebord jusqu'à ce que deux paires de chaussures pendent dans le vide.

— Bonne chance, mon pote, dit le premier.

— Je t'aime, mon ami, répliqua son compagnon.

Un cri étranglé retentit derrière eux. Le troisième fonçait, la bouche ouverte, les poings serrés s'activant comme deux pistons à toute vapeur. Il parvint à leur hauteur, prit appui sur le parapet et sauta.

Silence, durant trois, peut-être quatre secondes. Suivi d'un craquement. Ensuite, le silence, à nouveau.

Les deux garçons sur le parapet s'étaient penchés en avant pour regarder l'impact. D'un même mouvement, ils se redressèrent et se tournèrent l'un vers l'autre.

— Tu sais, Iestyn, même s'il ne l'avait pas fait, une bonne poussée l'aurait aidé, dit le garçon aux cheveux longs.

Celui qui portait l'écharpe de Trinity secoua la tête.

— Mais non, répliqua-t-il. Crois-moi, ça ne serait plus drôle, dans ce cas.

Comme un seul homme, ils sourirent, levèrent leur main droite et topèrent.

Vendredi 18 janvier (quatre jours plus tôt)

— Vous êtes en retard.

En se tortillant un peu, un postérieur vêtu de jean s'installa confortablement sur le siège passager en cuir. Sa propriétaire leva son poignet gauche.

— Votre montre est en avance, répliqua-t-elle sans le regarder. Je suis pile à l'heure.

Joesbury relâcha le frein, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et s'engagea sur la chaussée à l'instant même où Chris Evans annonçait qu'ils écoutaient le *Friday Show* et qu'il était 9 h 32 sur Radio 2.

— L'horloge de la BBC doit être en avance, elle aussi, rétorqua-t-il.

— Et la circulation, c'est comment ?

— Pas trop mal, en fait, lui répondit-il, ce qui rendait assez justement compte du trajet de cinq minutes entre le parking central à plusieurs étages et l'endroit sur Queen's Road, à quelque distance de la faculté, où il avait prévu de la prendre.

En raison du mail qu'il lui avait envoyé au petit jour, elle croyait qu'il arrivait de Londres.

Elle inspectait l'habitacle, la banquette arrière, le plafond.

— Ce n'est pas votre voiture, constata-t-elle alors qu'il bifurquait dans Huntingdon Road.

Un air de James Brown se fit entendre à la radio.

— Si ?

Depuis qu'elle était dans la voiture, l'air embaumait : un parfum d'oranges et de jasmin... Et pour qui se prenait-il maintenant, bordel, un poète ?

— Quand je vous ai vu, l'automne dernier, vous aviez une décapotable frime de couleur verte. Une vraie caisse de bourgeoise.

— Touché que vous vous en souveniez.

Le feu passait au rouge devant eux et Joesbury leva le pied de l'accélérateur. S'ils s'arrêtaient, il pourrait la regarder. Sinon, ce n'était vraiment pas responsable. Existait-il une sanction pour conduite sous l'emprise de Lacey ? Il pinça les lèvres pour s'empêcher de sourire.

— Remarquez, quand on s'est vus l'automne dernier, votre poumon

droit n'avait pas encore été déchiqueté par une balle. Les jours passent et ne se ressemblent pas.

— Aïe, rétorqua Joesbury.

Nan, il ne la regarderait pas.

— Ça fait mal ?

On ne percevait pas d'inquiétude dans sa voix – plutôt de l'espoir –, mais c'était difficile à dire sans la voir de face.

— Non, en fait cette voiture est plutôt agréable à conduire.

Les banlieues commencèrent à se clairsemer et le flot des voitures à prendre de la vitesse. Du coin de l'œil, il voyait bien qu'elle l'observait. Il lui lança un bref regard. Son ventre fit un salto. Il était rare qu'elle se maquille. Il se surprit à sourire malgré lui à l'idée qu'elle se soit faite belle pour lui. Puis il se rappela qu'elle était en mission sous son nom d'emprunt. En tant que Laura Farrow, jeune beauté gngnangnan.

— J'ai conservé ma caisse de BCBG en goguette, lui apprit-il alors qu'ils approchaient de la deux-voies. Ce véhicule est enregistré au nom d'une société de l'Essex qui n'exerce plus depuis deux ans.

— Waouh, une vraie voiture d'espion.

Il feignit un soupir.

— Flint, êtes-vous sûre de prendre vraiment ça au sérieux ?

Elle s'agita un peu dans son siège, comme un enfant surexcité.

— Un peu, mon neveu, rétorqua-t-elle. J'ai raté deux cours pour venir en balade avec vous, vous savez. Et alors, on va où ?

— À Lincoln, répondit-il, prenant de la vitesse. Pour y rencontrer Danielle Brown.

Après un bref silence, elle reprit :

— Pourquoi ?

— Parce c'est une ancienne étudiante de Cambridge ayant attenté à ses jours et qui s'est auparavant plainte d'avoir subi des attouchements sexuels de la part d'inconnus.

Elle se passa la main dans les cheveux.

— Je le sais, ça, répliqua-t-elle. Je vous l'ai écrit hier soir. Je veux dire, pourquoi allons-nous lui rendre visite ? Ça ressemble drôlement à un travail d'enquête selon moi, et je ne suis pas là pour enquêter. Vous vous êtes montré très clair sur ce point.

— Vous allez continuer comme ça durant tout le trajet ?

— Oui. Et au retour, aussi. Et pourquoi vous en mêler ? Je vous croyais en service restreint. Genre, en train de préparer le thé des pontes du Q.G., à Scotland Yard.

— Sans doute les pontes du siège ont-ils pensé que vous conduire sur une centaine de kilomètres et vous regarder interroger une sympathique jeune femme pouvait passer pour du service restreint. Manifestement, ils ne vous connaissent pas autant que moi.

Quand il l'observa à la dérobee, de nouveau, elle souriait. Une douleur

inédite à hauteur des pommettes lui apprit que lui aussi.

Megan avait raison. Quinze ans auparavant, alors qu'Evi Oliver étudiait en première année de médecine au St John's College, cinq étudiants en parfaite santé s'étaient ôté la vie.

Dans son cabinet du centre de soutien psychologique, Evi s'adossa, tandis que sa main gauche s'abaissait par automatisme sur sa cuisse pour la masser et tenter de soulager la douleur. Elle se rappelait l'un d'entre eux, un garçon qu'avait mentionné Nick mercredi soir, qui avait sauté du haut de la tour de l'une des plus anciennes églises. Le pied de la tour était resté interdit d'accès durant plus de vingt-quatre heures, puis littéralement jonché de fleurs pendant des jours. Et voilà qu'elle venait d'apprendre qu'il y en avait eu quatre autres, mais sans qu'aucun d'eux lui dise quoi que ce soit. Peut-être étouffait-on ce genre de choses à l'époque. Elle regarda les statistiques qui s'affichaient sur son écran.

Rien de notable par ailleurs. Un suicide par an, voire deux, aucun certaines années. Ce à quoi l'on pouvait s'attendre, ni plus ni moins. Mise à part l'anomalie passagère quand elle était en licence et ce qui se passait à présent, les annales de Cambridge sur les décès dans la population étudiante étaient strictement normales.

Tout en surveillant l'heure – elle avait une réunion du département quinze minutes plus tard –, Evi accéda au site des archives du journal de l'université. Elle entra le mot « suicide » dans l'outil de recherche. Quelques instants plus tard, elle détenait les informations relatives aux cinq jeunes gens décédés durant sa première année de fac.

Quatre garçons, une fille. Un qui avait sauté, un autre qui s'était ouvert les veines, trois overdoses. Trois d'entre eux étudiaient la médecine, l'un en deuxième année (celui qui avait sauté), et deux en première (les veines tranchées et l'overdose). Evi consulta de nouveau sa pendule et s'empara du téléphone.

— J'ai mené ma petite enquête sur votre ami Nick Bourdon, déclara Joesbury alors qu'ils atteignaient la A1.

— Et ? s'enquit Lacey en tournant la tête vers lui, un peu trop vite à son goût.

— Blanc comme neige, mais on gardera un œil sur lui.

— Je pourrais le croiser par hasard. Essayer de faire un peu mieux connaissance ?

Elle le faisait marcher. Ou du moins l'espérait-il.

— Restez concentrée sur l'objectif, Flint. Vous pourrez reprendre votre vie affective particulière quand nous vous retirerons de cette affaire.

Elle ne répondit rien. Quand il la regarda, elle avait le regard fixé droit devant elle, tandis que sa bouche peinte en rose formait une moue à peine esquissée. Elle boudait. Il n'avait pas réalisé à quel point sa lèvre inférieure

était charnue.

— On peut aussi envoyer quelqu'un dans le cabinet où il exerce pour inspecter ses ordinateurs, reprit Joesbury, tout en ramenant son regard sur la route. S'il a surfé sur un site douteux, on le saura vite.

Elle fixait toujours le tableau de bord.

— Il faudra plus ou moins une semaine pour s'en assurer, continua-t-il.

— Comment ? l'interrompit-elle. On ne peut pas débarquer comme ça chez quelqu'un et demander à inspecter son disque dur.

À la radio, Michael Bublé évoquait une nouvelle aube, un nouveau jour. Ce n'était pas sa reprise préférée, mais c'était une bonne chanson. Joesbury se pencha en avant pour monter le son. Allait-il réagir à cette dernière remarque ?

— Tout d'abord, on leur envoie un virus difficile à identifier, expliqua-t-il. Juste assez pour balancer quelques vers dans le système. Ensuite, on détourne leurs appels téléphoniques à l'extérieur pour intercepter le coup de fil de détresse qu'ils passent à leur service d'assistance informatique. On envoie quelqu'un dans l'après-midi.

— C'est du vice.

— Vous avez bien vérifié la définition du mot « opération clandestine » avant de choisir ce métier, non ?

Elle poussa un léger soupir qui aurait presque pu passer pour un fou rire réprimé, et il fut submergé par ce même sentiment. Celui qu'il éprouvait toujours quand il était avec elle, même quand on leur balançait à la figure les pires merdes qu'on puisse imaginer. Celui qui lui disait que, pour rien au monde, il n'aurait souhaité se trouver ailleurs.

— Je te réveille, Meg ?

Silence à l'autre bout de la ligne. Suivi d'un bruit de frottement de tissus. Un craquement, un bâillement étouffé. Meg était encore au lit.

— Nan, j'étais bien réveillée, répondit-elle de sa voix de fumeuse. Mais un peu ensuquée. C'est mon jour de congé et je n'ai pas encore absorbé ma dose de caféine. Que se passe-t-il, Evi ?

— Pardon, je n'y avais pas pensé. Je peux te rappeler la semaine prochaine.

— Non, non, vas-y.

Evi évoqua l'année durant laquelle les deux femmes avaient été étudiantes à St John's, Evi en première année, Megan en licence.

— Cinq suicides, dit-elle. C'est la seule fois, à part ces cinq dernières années, où il s'est passé quoi que ce soit d'anormal en la matière. Tu en as parlé la dernière fois. De quoi te souviens-tu au juste ?

Silence pendant que Megan réfléchissait et s'extirpait de son lit.

— Pas de grand-chose, pour être honnête, répondit-elle au bout d'un moment. Mais Evi, il y a quinze ans, Internet en était à ses balbutiements. Le genre de harcèlement et de provocation en ligne que tu as évoqué n'aurait

jamais pu exister à l'époque. Je ne vois pas en quoi ça peut avoir un rapport.

Elle n'avait pas tort.

— Exact.

Petit soupir.

— Écoute, Evi, je ne suis vraiment pas certaine qu'il soit souhaitable que tu te préoccupes de tout ça pour l'instant. Tu es loin d'aller bien toi-même. Laisse-moi confier tout ça à John. Ses collègues pourront y donner suite s'ils jugent ça important.

Quelle chose dans la voix de Megan laissait à penser qu'elle trouvait l'idée amusante.

— Il est là ? s'enquit Evi.

Pause.

— Peut-être bien, avoua Meg, avec un franc sourire dans la voix.

— OK, OK, je ne t'embête plus. Passe une bonne journée, Meg.

— Mesdames, je vous laisse entre vous, déclara Joesbury en se dirigeant vers une table à l'autre bout de la salle et en tirant une chaise.

Il avait pris soin d'acheter un exemplaire du *Daily Mail* plus tôt dans la journée. Il se rendit directement aux pages sportives et y plongea la tête. De la sorte, il avait une assez bonne vue sur les deux femmes en faisant mine de lire.

Danielle Brown était une épave. À 25 ans, elle en paraissait dix de plus. Elle avait vingt-cinq kilos en trop, était couverte d'acné et se grattait constamment. Une heure et demie plus tôt, Flint et lui étaient arrivés dans le petit bureau du notaire chez qui elle travaillait en tant que clerc. Ils s'étaient présentés et avaient demandé à s'entretenir avec elle à l'heure du déjeuner. Elle avait accepté plutôt volontiers, presque reconnaissante de faire l'objet d'une attention inattendue. À treize heures, ils l'avaient raccompagnée à la maison où elle vivait avec ses parents aux confins de la ville.

La grande maison, jumelée, datait des années trente, et comportait de vastes pièces, de hauts plafonds et des fenêtres au style Art déco. L'immense salon était rempli de photos de Danielle petite fille, puis étudiante. Elle était mince et athlétique, avec de longs cheveux bruns, brillants. Ces cheveux étaient coupés court à présent, plus par désir de se simplifier la vie que par choix esthétique. Ç'aurait pu être une tout autre femme.

— Je suis au courant, pour la fille, racontait-elle à Lacey tout en tripotant des peaux mortes à l'intérieur de son poignet. Celle qui s'est immolée à la fin du premier trimestre. Elle est morte ?

— Elle est très abîmée, répondit Lacey. Il n'est pas certain qu'elle se remette.

— Et l'autre, là, cette semaine. Les journaux n'ont donné aucun détail. Que lui est-il arrivé ?

— Nous pensons qu'elle a pu provoquer l'accident de voiture, répondit Lacey. Danielle, je vais vous poser des questions auxquelles il vous sera peut-

être pénible de répondre. Je suis sincèrement désolée si je ravive des souffrances, mais je ne poserais pas ces questions si ce n'était pas important. C'est possible ?

Du coin de l'œil, Joesbury vit Danielle hocher la tête, l'air inquiète mais aussi, crut-il, intriguée. Il baissa les yeux à nouveau, guettant l'inévitable question sur les allégations d'abus sexuels.

— Quand vous étiez à Cambridge, commença Lacey, Danielle, avez-vous eu peur ?

Joesbury se rendit compte qu'il n'avait pas tourné une page depuis vingt minutes. Danielle semblait tirer le plus grand profit d'une séance de thérapie bénévole et Lacey avait manifestement raté sa vocation de psychothérapeute, mais à part ça, ils ne faisaient guère de progrès.

Il savait avant d'arriver, pour avoir étudié le dossier de Danielle en détail, que celle-ci avait eu beaucoup de mal à s'adapter à la vie de Cambridge. Elle avait raté des devoirs, omis de se rendre à des cours et à des séances de travaux dirigés, oubliant souvent de se réveiller. Son travail en avait souffert au point que l'administration avait envisagé d'intervenir. Il avait déjà vu les dossiers du service de soutien psychologique aux élèves et il était donc au courant des allégations de Danielle selon lesquelles elle était victime de sévices sexuels dans sa chambre, la nuit. Il ignorait en revanche ce que Lacey venait de mettre au jour : avant de se pendre à un chêne, Danielle avait vécu dans la peur.

— L'une des hypothèses que nous envisageons, poursuivait Lacey, c'est que les étudiants vulnérables ont été incités à se faire du mal au moyen d'un harcèlement en ligne. Vous êtes-vous jamais rendue sur l'un de ces sites Internet ou forum de discussion qui encouragent le suicide quand vous étiez à Cambridge ?

Danielle hocha la tête. Joesbury l'observa. De là où les deux femmes étaient assises, Lacey pouvait le voir, Danielle non.

— J'avais juste besoin de savoir qu'il y avait d'autres personnes sur cette terre qui se sentaient aussi mal que moi, se justifia Danielle.

— Quelqu'un vous a-t-il parlé de ces sites ?

Regard interdit.

— Ces sites sont-ils venus à vous, d'une façon ou d'une autre ? Avez-vous reçu des mails, ou bien ont-ils surgi dans vos moteurs de recherches, ce genre-là ? Comment les avez-vous connus ?

— J'ai tapé « suicide » sur Google, répondit Danielle, avec une once de dédain dans la voix. Ce n'était pas difficile.

— Certains de ces sites concernaient-ils Cambridge ?

De nouveau Danielle secoua la tête.

— La plupart semblaient basés aux États-Unis, dans mon souvenir, répondit-elle.

Sans faire de bruit, Joesbury se leva et s'approcha de la fenêtre. Le

jardin était bien entretenu. Même en hiver, il restait beau, avec ses herbes et ses buissons à feuillage persistant qui scintillaient sous le givre. Il allait leur accorder dix minutes de plus puis mettre un terme à l'entretien. Il était encore temps de déjeuner, l'occasion, peut-être, de parler d'autre chose que de travail d'enquête. Cela leur était-il déjà arrivé ?

Sur leur banquette, Lacey et Danielle évoquaient l'événement proprement dit, le matin où Danielle s'était rendue à bicyclette dans un bois pour lancer une corde par-dessus une branche et s'y pendre.

— Comment avez-vous fait pour atteindre la branche ? demandait Lacey. Si elle était assez haute pour s'y pendre, elle l'était forcément trop pour que vous puissiez l'atteindre les deux pieds par terre.

— C'est un peu flou, dans ma tête, confessa Danielle. Même le lendemain je n'arrivais pas trop à m'en souvenir. La police a dit que j'avais préparé le nœud à l'avance et que je n'avais plus eu qu'à balancer la corde.

— Vous devez bien vous y connaître, en nœuds, répliqua Lacey. Pour ma part, je suis nulle. Incapable de distinguer un nœud plat d'un nœud de chaise.

Pas de réponse.

— Et alors, comment fait-on un nœud coulant sur une corde ? reprit Lacey. Et ensuite, comment le passe-t-on autour de son cou pour que ça tienne ? Pour que ça serre comme il faut ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Joesbury cessa de faire mine d'admirer le jardin. Il se tourna face aux deux femmes.

— Je ne me rappelle pas, répondit Danielle. J'avais pris quelque chose, d'après les médecins. Je n'en ai qu'un souvenir très confus.

— Vous aviez pris quoi ?

Haussement d'épaules. Les traits de la fille s'étaient crispés. Elle se retranchait dans sa coquille.

— Vous preniez quoi, d'habitude ?

— Rien. Je ne consommait pas de drogues.

— Sauf le matin où vous avez tenté de vous tuer ?

— Lieutenant Flint, coupa Joesbury en faisant un pas en avant.

Elle leva les yeux, mi-rétive, mi-coupable. Puis, avec une moue à peine perceptible, elle se retourna vers Danielle.

— Sur quoi étiez-vous montée ?

— Lieutenant Flint, insista Joesbury qui avait élevé la voix.

— Pour mourir par pendaison, il faut s'élever du sol, tendre la corde puis sauter. Sur quoi vous teniez-vous ?

— D'après le rapport du médecin légiste, Mlle Brown s'est maintenue en équilibre sur les pédales de son vélo assez longtemps pour nouer la corde, compléta Joesbury. Et si nous ne la ramenons pas maintenant, elle sera en retard au travail.

— Foutaises !

Joesbury jeta un regard dans la rue et déboîta.

— Surtout ne mâchez pas vos mots, Flint, dites ce que vous pensez.

— Conneries. Elle était quoi, acrobate à vélo ? Elle s'est maintenue en équilibre suffisamment longtemps pour passer un nœud coulant autour de son cou et l'autre extrémité autour d'un arbre ? C'est de la couille en barre, oui !

C'était assez sympa, d'une certaine façon, de la voir baisser la garde.

— Ouais, je vois ce que vous voulez dire, concéda-t-il. Vous avez faim ?

— Elle n'a pas pu faire ça toute seule. On l'a aidée.

— Possible. Un plat chaud dans un pub, ça vous dit ?

— Comment ça, possible ? Vous jouez à quoi ?

— Si Danielle n'est pas morte, c'est qu'on l'a trouvée et qu'on a coupé sa corde, répliqua Joesbury. Ils ont appelé les secours, puis se sont taillés. La police ne les a jamais retrouvés. Il est possible que ce soit une plaisanterie sinistre qui aurait mal tourné.

— Elle n'a pas su dire qui c'était ?

Joesbury secoua la tête.

— Elle était inconsciente quand on l'a retrouvée. Le point important à retenir de l'entretien de ce jour, c'est que les sites Internet ne semblent pas l'avoir influencée outre mesure.

— Elle les a consultés.

Il y avait un pub un peu plus loin. Le panneau au-dehors annonçait que le service était continu et que des chambres étaient à la disposition des clients. Oh, si seulement... Une tourte à la viande et des frites, un bon petit bordeaux, et ensuite, à l'étage pour le reste de l'après-midi...

— Bien sûr qu'elle l'a fait, reconnut-il. De nos jours, tout individu capable d'allumer un ordinateur et envisageant d'entreprendre quelque chose d'un peu radical commence par se renseigner sur Google. Ce qui nous manque, c'est la preuve que ce qu'elle a trouvé en ligne a changé un peu la donne.

... ou pour le week-end, pourquoi pas.

— Sans doute pas, en effet, convint Lacey.

Joesbury mit son clignotant à gauche et se gara dans le parking du pub.

— Bien, vous avez eu droit à une journée de congé et fait un peu de travail d'enquête, déclara-t-il tout en coupant le contact. Sur ce, pouvez-vous vous en tenir aux instructions que vous avez reçues ou dois-je vous faire remplacer par un officier qui comprenne le sens de la phrase « Faites ce qu'on vous dit » ?

Un instant, ils se dévisagèrent. Elle l'avait embrassé une fois, au mois d'octobre, vers quatre heures du matin, et l'avait doucement attiré vers son lit. Il se serait volontiers passé d'y repenser maintenant.

— Est-ce une faute disciplinaire que de traiter un supérieur hiérarchique de connard paternaliste ? lui demanda-t-elle.

Peut-être ne saurait-elle jamais ce qu'il lui en avait coûté de refuser. Ce que chaque seconde en sa présence lui coûtait alors qu'il ne pouvait la

toucher.

— Invitez-moi à déjeuner, Flint, lâcha-t-il, et vous pourrez me traiter de tous les noms qu'il vous plaira.

Le dîner auquel m'avait conviée Evi se déroulait au milieu de nulle part. Ou, si l'on tient à se montrer précis, dans un tout petit hameau, Endicott, entre deux villages appelés Burwell et Waterbeach, à treize kilomètres au nord-est de Cambridge. J'étais bien au cœur des Fens à présent. J'avais le sentiment que, si la nuit avait été claire, la vue aurait porté sans obstacle jusqu'à la mer du Nord. J'ai passé ma vie en ville et je trouvais dérangeante l'immensité du paysage de l'East Anglian. C'était presque trop vide, d'une certaine façon. Aucun endroit où se cacher.

Remarquez, le coucher de soleil ce soir-là, sur le trajet du retour en compagnie de Joesbury, avait été sublime. Le ciel était resté très nuageux tout l'après-midi, et à mesure que le soleil descendait sur l'horizon, le vent s'est levé et les cieux se sont parés d'une infinité d'orange, de carmin et d'or. Si l'on m'avait dit que le ciel était en feu, j'aurais pu le croire.

Cet impressionnant décor céleste semblait avoir touché Joesbury, lui aussi. Il a gardé le silence tout au long du trajet, et c'est tout juste s'il m'a saluée en me déposant. Maintenant la couleur avait déserté notre monde et seuls quelques minces filets d'or rompaient l'implacable nuit. Comme les souvenirs d'une journée dont j'aurais voulu qu'elle ne s'achève jamais.

J'ai repéré la trouée dans la haie qu'Evi m'avait indiquée et j'ai quitté la route. Quelques mètres plus loin, j'ai éteint la musique des Black Eyed Peas que j'écoutais. Face à cette route de campagne qui s'étirait sur des kilomètres pour se fondre dans un néant obscur, le hip-hop ne semblait plus de mise.

La piste n'était pas fameuse et je devais progresser lentement, cahotant entre deux ornières. J'avais l'impression d'avoir laissé la civilisation derrière moi, et seul le faisceau de mes phares rompait l'obscurité. On avait comme aspiré toutes les étoiles du ciel, et si la lune s'était un tant soit peu montrée ce soir, elle avait changé d'avis.

J'ai poursuivi ma route, laissant sur ma droite des bâtiments de ferme et ce qui aurait pu être une maison. Aucune lumière, cependant. Pas de voiture. Rien qui suggère un rassemblement. J'envisageais de renoncer quand j'ai franchi deux grands piliers de pierre et vu la ferme. Plusieurs véhicules étaient garés devant et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. J'ai rangé la voiture et suis sortie. Le mail que m'avait envoyé Evi déconseillait le port des talons. Facile de comprendre pourquoi. Je foulais la pleine terre, semée de gros cailloux.

La maison de forme carrée comptait deux étages. Elle était en pierre. On aurait dit la maison hantée d'un livre de contes : rebords de fenêtres sculptés, armoiries au-dessus de la porte d'entrée et des statues de diables perchées sur le bord du toit, la langue pendante. Un gros anneau en fer ornait le centre de la porte. Je l'ai soulevé, et m'apprêtais à le laisser retomber.

— Personne n'a ouvert cette porte depuis la mort du roi Arthur, a lancé une voix dans mon dos.

Me retournant, j'ai découvert Nick Bourdon qui venait à ma rencontre, une cigarette allumée à la main.

— C'est chez vous, ici ? me suis-je enquis, maudissant la bêtise qui m'avait retenue de demander à Evi chez qui elle m'invitait.

— Je dirais plutôt que je suis l'hôte de cette maison, répliqua-t-il. Laura, c'est ça ? Evi m'a dit que vous veniez. Ravi de vous revoir.

Il s'est penché et m'a embrassée sur la joue. La peau de son visage était froide et son haleine sentait la cigarette et le vin. Je n'ai pu retenir un frisson au contact de ses lèvres.

— Et alors, le roi Arthur serait mort ici ? ai-je demandé, plus pour masquer mon embarras que par réel intérêt.

La maison semblait suffisamment ancienne pour qu'on lui associât quantité de rois défunts.

— C'est fort possible, a-t-il répliqué.

Il portait un jean et le même pull en laine chinée bleu et marron que je lui avais vu à l'hôpital.

— Son corps décomposé se trouve peut-être encore dans l'une des chambres du grenier, poursuivit-il. D'étranges odeurs nous parviennent, de temps à autre.

J'ai contourné l'angle de la maison dans les pas de Nick, passant devant un groupe de fumeurs agglutinés autour d'un brasero, pour traverser ensuite un vestiaire encombré de bottes qui sentait le chien mouillé. Sur un plan de travail, j'ai aperçu un carton rempli de poussins jaunes. Je me suis approchée. Des poussins, certes. Mais morts. Je m'apprêtais à demander à Nick pour quelle raison il conservait de la volaille morte dans son vestiaire quand il m'a invitée à entrer dans la cuisine. Une femme mince abordant la cinquantaine, les cheveux mi-longs, réclamait son attention, quand deux chiens de chasse ont accaparé la mienne.

J'ai très peu d'expérience des chiens mais il est difficile de résister à des créatures aussi accueillantes. Tous les deux avaient le pelage blanc moucheté de brun. Le plus petit avait une gueule couleur chocolat et des oreilles si mobiles qu'elles semblaient me parler. L'autre, à la gueule brun-rouge tachetée, avait l'air plus âgé, et ses grands yeux couleur fève de cacao étaient intelligents et doux. La médaille attachée autour du cou du plus âgé annonçait Merry. Le plus jeune s'appelait Pippin.

Les vrais passionnés du *Seigneur des Anneaux* peuvent être un peu bizarres. Nick farfouillait dans un tiroir de la cuisine. J'ai posé une bouteille

de vin sur le comptoir et me suis servi un verre de jus d'orange.

— Merveilleuse maison, ai-je commenté, une fois que Nick m'a de nouveau accordé son attention.

— Elle était à mes parents, a-t-il répliqué. J'en ai hérité il y a quelques années. Je compte la vendre à celui qui aura les moyens de la rénover dès que je l'aurai suffisamment sécurisée pour la faire visiter par des agents immobiliers. Tout s'écroule.

Quelqu'un d'autre est venu parler à Nick et je me suis aventurée dans une salle à manger lambrissée de chêne, décorée d'une collection de chopes traditionnelles à l'effigie de personnages tout droit sortis du XVIII^e siècle et d'assiettes peintes de la même époque. La cheminée était imposante. Plutôt utile, car on sentait des courants d'air dans la pièce, depuis les fenêtres mal ajustées jusqu'aux murs fissurés. J'ai compté deux seaux plus un bol sur le carrelage, pour recueillir la pluie. Et on n'était qu'au rez-de-chaussée.

Près d'une douzaine de personnes se serraient dans la pièce, qui n'aurait guère pu en contenir plus. J'ai continué jusque dans la suivante, également dallée et pourvue de fauteuils, d'un piano à queue noir laqué et d'une cheminée encore plus grande. La tête d'un gros mammifère ornait un mur. Evi était juchée sur le rebord de la fenêtre du fond. Un homme d'un certain âge lui tenait compagnie, plus incliné vers elle que je ne l'aurais jugé confortable à sa place. Evi était tout de rouge vêtue : un pull écarlate qui lui arrivait à mi-cuisse, un jean noir enfoncé dans des bottes rouges. Elle avait relevé ses cheveux, retenus par une barrette rouge. De minuscules boucles d'oreilles rouges, scintillantes de mille feux. Elle avait un long cou, ai-je remarqué, et un joli port de tête.

Elle a croisé mon regard et m'a souri. Je m'apprêtais à traverser la pièce pour la rejoindre quand on s'est adressé à moi.

— Alors, ça a eu le temps de sécher ? s'est enquis un garçon qu'il m'a semblé reconnaître.

Il paraissait un peu plus âgé que l'étudiant moyen, avec une peau parcheminée, creusée autour des yeux. Mince, il devait mesurer dans les un mètre soixante-dix. Les traits assez tirés. Plutôt du genre avorton, aurais-je pu dire si j'avais voulu être méchante.

— Il pleut dehors ? ai-je rétorqué, même si je savais à quoi il faisait allusion.

Il a perçu quelque chose dans mon regard et a failli tourner les talons. Je me comportais en Lacey.

— J'en déduis que vous étiez sur la pelouse mardi soir, ai-je ajouté, en saisissant un bol à proximité pour le lui tendre.

Il a baissé les yeux et affiché une expression confuse. Ben quoi, je lui offrais un pot pourri. Des copeaux de bois et des feuilles séchées, pour être précise. Lacey en aurait mis une dans sa bouche, juste pour marquer le coup. Laura les a reposées sur le piano, l'air penaud.

— Je m'appelle Laura, ai-je dit.

— Will, m'a-t-il répondu. Vous étudiez quelle matière ?

J'ai réprimé la tentation de répondre : la matière fécale.

— La psychologie, ai-je répliqué. Et vous ?

— Je prépare la maîtrise du Tripos de Maths.

J'ai hoché la tête, comme si ça signifiait quelque chose pour moi.

— Qui étaient ces garçons ? lui ai-je demandé. Ceux qui portaient des masques sur la pelouse l'autre soir ?

Il s'est fendu d'un sourire narquois et son regard est tombé sur ma poitrine.

— Pourquoi, on prévoit sa revanche ?

— Juste pour savoir quels tibias je dois viser la prochaine fois que je les croiserai en plein jour, ai-je rétorqué avant de pouvoir me retenir.

Quelque chose, chez ce type, faisait vraiment ressurgir la Lacey en moi.

— Pour être honnête, je n'avais jamais vu cette bande, a-t-il affirmé. Il est courant que des nouveaux se fassent arroser durant les premières semaines mais normalement pas par des pseudo-Lone Rangers. Et alors, ça vous a plu de vous faire enchaîner ?

Pauvre con ! Heureusement, à l'instant même, des gens ont commencé à arriver, les mains chargées d'assiettes pleines.

— Je meurs de faim, ai-je marmonné. À plus.

Evi avait été abandonnée par son admirateur.

— Je peux vous apporter quelque chose à manger ? ai-je proposé.

Elle a commencé par secouer la tête, puis a changé d'avis, semble-t-il.

— Volontiers, a-t-elle répondu.

De retour dans la cuisine, j'ai rejoint une petite file d'attente. Le curry qui me chatouillait les narines était un ragoût de faisan épicé, accompagné de tubercules rôtis. Les gens en étaient encore à l'entrée, une sorte de pâté.

J'ai servi une tranche à Evi, ai trouvé du pain et un couteau, et porté le tout à l'autre bout de la maison, avec l'intention de lui demander depuis combien de temps elle connaissait Nick Bourdon et, si possible, ce qu'elle pensait de lui. Cela ne ferait sans doute pas de mal d'apprendre quels étaient ses talents en informatique.

Deux hommes lui parlaient à présent. Elle était ravissante et fragile. J'ai passé le bras derrière l'un d'eux pour lui donner son assiette.

— Merci, Laura. On se voit tout à l'heure ?

Je l'ai abandonnée à ses admirateurs et suis repartie en direction du buffet. Le pâté était excellent, puis la femme aux cheveux bruns a servi le ragoût. J'ai échangé des platitudes avec mes voisins les plus proches et je commençais à me demander s'il était décent de se resservir quand mon hôte a ressurgi.

— Tout se passe bien ? m'a-t-il demandé.

— Je vais exploser dans mon jean mais sinon ça va, lui ai-je rétorqué. Délicieux, ce dîner.

— On a passé un accord, Liz et moi, m'a-t-il expliqué, en indiquant d'un

geste du menton la femme brune.

Alors qu'il prononçait son nom, elle lui a lancé le genre de regard qu'obtient un fils de la part d'une mère qui serait un peu trop folle de lui.

— Je tue, elle prépare, a-t-il précisé. Ce qu'on ne mange pas, elle le vend au marché agricole le troisième mardi du mois.

J'étais complètement larguée, là.

— Quand vous dites « tuer », vous voulez dire au sens figuré, n'est-ce pas ? Vous voulez dire que vous faites un tour au supermarché du coin, que vous arpentez les allées à la façon d'un prédateur et que vous arrachez le dernier morceau de poulet congelé des mains d'une mère célibataire affligée de jumeaux ?

— Vous êtes à la campagne, ici, a répliqué Liz, qui s'était approchée à mon insu. Jamais Jim n'avalerait un morceau de viande qui aurait fait un détour par un supermarché.

Elle a hoché la tête en direction d'un homme sec aux cheveux gris, près de la fenêtre. Lacey a réprimé une brusque envie de lui demander si Jim était son mari ou son frère, voire les deux. Laura s'est contentée d'esquisser un sourire, lèvres pincées. Sans le lui rendre, Liz s'est emparée d'une pile d'assiettes sales avant de quitter la pièce.

— Alors comme ça, vous tuez ? ai-je demandé à Nick en plongeant mon regard dans le sien, pour voir s'il y avait quelque chose de pas net là-dedans.

Il me l'a rendu sans broncher. Très beaux yeux. D'un brun profond et doré. Avec une lueur que je n'ai pas su interpréter.

— Ça vous pose un problème ?

— Tout dépend de ce que vous tuez. Et, j'imagine, de la façon dont vous le faites.

Oh, il fallait que je me calme. Lacey était debout sur la pointe des pieds, les bras tendus, cherchant désespérément à sortir de sa boîte. Si l'homme avait quoi que ce soit à cacher, j'étais sans doute en train de lui mettre la puce à l'oreille.

Il était culotté, je dois bien l'admettre. Il m'a adressé un grand sourire et m'a ôté mon assiette vide des mains.

— Venez, m'a-t-il dit. Je vais vous montrer mes armes fatales.

Quand elle ouvrit les yeux, Jessica Calloway découvrit qu'elle n'était plus dans sa chambre d'étudiante, scène de tant de cauchemars épouvantables ces derniers temps. Elle était dans une forêt. Elle se releva lentement. Elle apercevait les étoiles brillant dans le ciel, au-delà de la cime des arbres d'une hauteur incroyable. Le sol était saupoudré d'une couche de givre qui scintillait à la lueur des astres.

— Jessica, lança une voix surgie de nulle part.

Une voix aiguë, métallique, pas tout à fait humaine. Encore un cauchemar. Elle allait bientôt se réveiller, tremblante et en nage, poussant des cris, mais consciente et hors de danger.

Elle se tenait sur un sentier accidenté, tracé au fil d'innombrables allées et venues. À intervalles réguliers, une petite lumière luisait, à demi cachée dans le sous-bois. Les lampes semblaient l'inviter à s'enfoncer dans les bois.

Un mouvement au-dessus de sa tête la fit sursauter. Levant les yeux, elle découvrit une créature, une énorme chauve-souris, qui piquait droit sur elle. Jessica recula d'un bond, stupéfaite. La chauve-souris était d'un bleu infiniment pâle et laissait dans son sillage une traînée pareille à un rayon de lune. Sous ses yeux médusés, la chauve-souris disparut et la trace miroita, avant de s'évanouir.

Dans le vestiaire, Nick me tendait un ciré. Je l'ai enfilé et nous sommes sortis. Il s'était mis à neiger. Parcourue d'un frisson d'inquiétude, j'ai tenté de me détendre. L'endroit grouillait de monde. On était chez lui. Il ne pouvait rien arriver.

— Je n'ai pas emporté de lampe torche, annonça-t-il. Ne vous éloignez pas.

Nous avons suivi un sentier pavé en direction d'un alignement de dépendances. Certaines faisaient penser à des étables. Alors que nous nous approchions, la longue tête pâle d'un cheval est apparue.

— Je vous présente Gripoil, a dit Nick, qui s'est arrêté pour caresser le chanfrein du cheval.

— Vous êtes vraiment un dingue du *Seigneur des Anneaux*, ai-je marmonné tandis qu'il sortait des clés de la poche de son jean et en insérait une dans la porte de l'annexe d'à côté.

— Ils devraient dormir, a-t-il annoncé. Parlez doucement.

À l'intérieur régnaient l'obscurité, une forte odeur de fumier et un étrange silence. Puis j'ai senti un battement d'ailes juste au-dessus de mon épaule gauche. La lumière est apparue. J'apercevais la main de Nick dans un coin de la pièce, ajustant un variateur. J'étais observée par dix paires d'yeux noirs.

J'ai reculé contre le battant de la porte. Trop vite. Je les ai effrayés, ils ont sursauté, poussé des cris, battu des ailes et râlé.

— Ça va ? m'a demandé Nick en fronçant les sourcils. Désolé, aurais-je dû vous prévenir ?

— C'est quoi ? ai-je demandé en observant tour à tour chaque créature. Toutes étaient attachées à leurs perches.

Pour autant, il n'était pas question de m'éloigner de cette porte.

— Des faucons pèlerins, a répliqué Nick en s'approchant d'un des oiseaux.

L'animal baissa la tête en direction de la main tendue de Nick, comme s'il voulait se frotter contre lui. Ou le mordre. Nick ôta sa main.

S'ils différaient par la taille, les rapaces étaient tous de même couleur. Les plumes sur leur dos et le haut des ailes avaient la couleur de l'ardoise mouillée. Sur leur poitrail, elles étaient crème et cannelle, tachetées de noir.

— Les créatures les plus rapides de la planète, a commenté Nick. Haldir, je te présente Laura.

Le faucon m'a regardée. Ses yeux étaient noirs, cerclés de jaune. J'avais déjà vu des yeux humains moins intelligents que les siens.

— Je croyais que c'était le guépard, ai-je répliqué.

Le faucon me fixait toujours.

— Guépard, mon œil, a souri Nick en levant ses doigts vers l'oiseau, pour les retirer aussitôt quand celui-ci plongeait la tête. Le guépard peut atteindre 112 km/h mais durant seulement une à deux minutes. On a vu des pèlerins piquer à 320 km/h.

Tout au fond de l'abri, sur un perchoir à part, plus haut, un oiseau qui m'a semblé être une chouette a fait un bond et écarté les ailes, comme pour réclamer l'attention.

— Mais n'est-ce pas la même chose que tomber ? Si on est suffisamment haut, est-ce qu'on ne fait pas qu'accélérer à l'infini ?

Nick a tendu le bras au faucon qui est venu se poser dessus.

— La différence essentielle entre la chute libre et un piqué contrôlé, c'est que le pèlerin peut stopper son plongeon en deux secondes.

Je me suis rapprochée d'eux.

— M'autorisera-t-il à le toucher ?

L'oiseau m'a regardée d'un air qui signifiait : « Essaie seulement, mon petit. »

— Il est un peu nerveux. Même moi, je dois me méfier. Mais Leah voudra bien, en revanche.

Il a ramené son bras vers la perche et le faucon a condescendu à redescendre.

— Enfilez ceci.

Nick me tendait un long gant de cuir. Je l'ai enfilé sur ma main droite, il me remontait jusqu'au-dessus du coude. Puis Nick m'a levé le bras de façon qu'il soit à l'horizontale et m'a emmenée plus loin dans l'abri jusqu'à ce que nous soyons tous deux cernés d'intenses regards noirs. Il a soulevé la chouette de sa perche et l'a posée sur mon bras tendu. Elle était presque entièrement blanche, si ce n'est les plumes écaille de tortue sur son dos et ses ailes qui viraient au doré.

— Elle ne pèse rien, ai-je commenté, soulevant à peine mon bras.

Elle a fait un petit bond et agité ses ailes.

— C'est plus un animal de compagnie qu'autre chose, a répliqué Nick. Une chouette effraie. Les chouettes ne sont pas très douées pour la chasse. Je la fais voler de temps en temps, pour le plaisir.

— Et ces oiseaux chassent pour vous ? Ils attrapent vraiment la nourriture dont vous vous nourrissez ?

— Bien plus que je ne peux en manger. Raison pour laquelle Liz me rend service. Vous devriez m'accompagner, un jour.

— Vous les sortez tous les jours ?

— Durant la saison de chasse, oui.

— Quand trouvez-vous le temps de travailler ?

— Je suis généraliste, a-t-il répondu. On travaille à mi-temps et on gagne une fortune. Vous ne lisez pas les journaux ?

Leah a tourné la tête pour me regarder droit dans les yeux. Il y avait quelque chose d'un peu inquiétant dans la façon qu'elle avait de la mouvoir indépendamment de son corps. Nick a tendu le bras et effleuré le sommet de son crâne. Quand sa main l'a quittée, on aurait dit qu'elle s'étirait vers lui de tout son long.

— Jamais je n'aurais cru que j'entendrais l'un d'entre vous l'admettre.

— Oh, je suis toujours honnête quand il s'agit de choses sans importance. C'est comme ça que les gros mensonges passent inaperçus. Vous n'étiez pas bien sûre de vous en entrant, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, ai-je admis. Un oiseau très semblable à ceux-ci m'a attaquée hier.

— Où ça ?

— À quelques kilomètres d'ici. Pas loin de la ville. J'étais partie courir. J'ai bien cru perdre mes yeux. C'était assez flippant.

Comme je l'ai pu, de mémoire, j'ai dépeint l'oiseau qui m'avait foncé dessus la veille. J'ai décrit à peu près son envergure, la couleur de ses plumes.

— Plus grand que ceux-là, ai-je ajouté pour conclure en examinant les faucons. Et pas les mêmes plumes en dessous.

— On dirait une buse, a répondu Nick.

— Ça leur arrive souvent, de se montrer agressives ?

— Eh bien, assez curieusement, ça arrive parfois, a-t-il reconnu. Surtout en été quand il y a des jeunes dans le nid. À cette époque de l'année, en revanche, c'est peu commun. Je ne peux qu'imaginer qu'elle a été gardée en captivité à un moment de sa vie et qu'elle s'est habituée à ce qu'on lui donne à manger.

Les oiseaux sentirent le remue-ménage avant que nous ne l'entendions. Un instant, ils étaient paisibles et détendus, s'habituant à notre présence, goûtant peut-être même cette compagnie inattendue, celui d'après, tout n'était plus que plumes ébouriffées, sursauts et cris affolés. Nick a lancé un regard inquiet en direction de la porte puis tendu le bras pour me reprendre Leah. Il l'a reposée sur son perchoir, s'est adressé aux autres pour les calmer et m'a guidée vers la porte.

— T'es là, Nick ? cria une voix d'homme.

Je suis restée dans l'abri. J'avais reconnu la voix.

— On est là, a répondu Nick d'une voix forte. Que se passe-t-il ?

— Il y a un chien qui s'attaque aux brebis du côté de Tydes End. Il fiche une pagaille pas possible, d'après Sam, a dit la voix que je connaissais.

Nick a respiré un grand coup.

— Merde. Il fait trop noir. Va nous falloir des lampes.

— Je les ai prises. John est parti avec le tracteur. J'ai dit qu'on le

suivrait.

Nick s'est tourné vers moi. Je n'avais pas d'autre choix que de sortir. Deux types s'étaient avancés. L'un était un grand brun d'une cinquantaine d'années qui semblait abuser de la viande rouge. L'autre était plus petit et mince, avec des cheveux gris et des yeux rapprochés. C'était l'homme qu'avait désigné Liz sous le nom de Jim. C'était également le fermier-pas-gentleman-du-tout qui m'avait chassée de ces bois effrayants la veille.

— Vous saurez retrouver la maison, Laura ? m'a demandé Nick. Je reviens dès que possible.

J'ai senti que Jim ne m'avait pas reconnue. Lors de notre rencontre, j'étais en jogging, les cheveux tirés et foncés par la sueur, non maquillée. En tenue de soirée, j'avais une tout autre allure.

— Bien sûr, ai-je répondu. Tout va bien ?

— Un chien attaque des moutons à quelques champs d'ici. En pleine époque d'agnelage, ce qui est assez embêtant. La moitié des bêtes pourraient perdre leur petit si on ne le sort pas de là. À tout de suite.

Il a posé sa main sur mon épaule avant de s'éloigner, ne s'arrêtant que pour déverrouiller la dernière annexe de la rangée et en sortir ce qui ressemblait à un fusil de chasse. Après quoi, les trois hommes ont franchi une barrière et se sont élancés à travers champs.

Jessica continua droit devant elle, s'enfonçant dans la forêt, et prit peu à peu conscience que la lumière changeait. Les arbres n'étaient plus noirs et argent sous la lune mais d'une pâle lueur dorée. Ils luisaient, comme s'ils reflétaient le soleil. Elle leva les yeux. Là où chaque arbre atteignait le ciel bleu nuit, les troncs dorés se fendaient en une multitude de branches entrelacées et scintillantes. Et de minuscules pièces d'or flottaient vers elle. Au début, Jessica pensa qu'il s'agissait de feuilles, mais quand l'une d'elles atterrit sur son bras tendu, elle se rendit compte que c'était de la neige.

Le flocon, de près de trois centimètres de diamètre, resta sur son poignet. Elle en distinguait le motif complexe, tel l'intérieur d'un kaléidoscope, sur sa peau pâle. Elle le regarda fondre, puis d'autres lui succédèrent. Des flocons d'or tombaient tout autour d'elle, se posaient sur ses bras, ses cheveux, recouvraient le sol tel un tapis de soie.

Jessica se leva. Elle n'avait jamais rien vu de plus beau de toute sa vie que ce bois doré, où les arbres semblaient pousser sous ses yeux. Elle voyait respirer les troncs robustes et élancés. Elle avait toujours su que les arbres respiraient, comme les plantes, mais n'avait jamais cru pouvoir le voir.

À chaque inspiration, ils grandissaient. Ne chantaient-ils pas ? Ah si ! Les arbres lui chantaient une chanson, un air doux, haut perché, presque sans mélodie, pareil au chant des baleines quand elles s'appellent par-delà les océans, à plusieurs centaines de kilomètres de distance.

Jessica tourna sur place, écoutant l'appel que se lançaient les arbres, convaincue que si elle restait ici et écoutait, elle commencerait peut-être à

comprendre ce qu'ils se disaient. Elle prit conscience qu'elle n'avait plus peur. Il n'y avait rien à craindre dans un bois aussi beau. Elle fit un pas en direction de l'arbre le plus proche et le toucha. Il était tiède et doux, comme la peau d'un animal.

Dans son dos retentit un gloussement étranglé.

Jessica se retourna d'un bond. Quelqu'un l'observait. Contournant l'arbre centimètre par centimètre, elle se mit à reculer. Cela faisait longtemps qu'elle avait quitté le sentier. Elle n'avait plus que la lumière des arbres dorés pour la guider, et la douce opalescence de la neige à ses pieds. Elle s'adossa à un tronc et entreprit d'en faire le tour. Elle faillit trébucher mais parvint à recouvrer son équilibre à temps.

On l'observait toujours. Ça se rapprochait. Elle ne pouvait les voir mais elle les entendait respirer et elle sentait leur odeur virile et rance.

Une brindille craqua derrière elle. Jessica se mit à courir. Elle n'osa pas se retourner, se contenta de foncer droit devant, foulant une terre inégale, esquivant les broussailles, décelant d'étroites sentes entre les arbres. Elle vit des lumières. L'idée la traversa qu'il pouvait s'agir d'un nouveau danger. Elle ne réagit pas à temps. Elle avait débouché dans la clairière, parmi eux, titubante, avant de voir les clowns.

Je n'étais pas pressée d'échanger à nouveau des politesses avec des étrangers. Pourtant, parvenue au jardin de derrière, j'ai constaté que le feu brûlait toujours. Deux hommes et une fille étaient installés autour, dans des fauteuils pliants. Je pouvais peut-être me joindre à eux. J'avais ouï dire qu'on s'amusait davantage avec les fumeurs dans une soirée mondaine. Je m'approchais du groupe quand Evi est apparue sur le seuil de la porte, vêtue d'un manteau en laine bleue saupoudré de flocons de neige.

— Ah enfin, vous voilà, Laura. Me raccompagneriez-vous à ma voiture ?

Evi n'ayant pas l'air d'avoir besoin d'aide pour aller à sa voiture, malgré son handicap, je me suis dit qu'elle voulait me parler.

— Vous partez tôt, ai-je répondu. Ou est-ce fini ? Tout le monde doit se lever pour la traite ?

— Non, seulement moi, a-t-elle répliqué. Je ne suis pas vraiment une couche-tard.

La voiture d'Evi était garée à côté de la mienne. Je lui ai tenu la porte ouverte et elle a inspecté les alentours, comme pour s'assurer que nous étions seules.

— Ça va bien ? lui ai-je demandé.

Elle n'a pas répondu sur le moment, regardant son volant, puis a relevé les yeux pour me dévisager. Dans la pénombre, ils semblaient noirs. Puis elle a repris :

— Vous êtes calée en informatique, Laura ?

— Je me débrouille, ai-je répliqué. Que s'est-il passé ?

D'autres personnes étaient sur le départ et s'approchaient de nous. J'ai

contourné la voiture et suis allée m'asseoir dans le siège passager.

— Il y a un autre sentier une vingtaine de mètres plus loin, ai-je déclaré tandis qu'elle se tournait vers moi, surprise. Vous pouvez m'y déposer.

Nous avons roulé quelques instants et elle s'est garée sur le côté.

— Je ne savais pas que vous connaissiez Nick, a-t-elle commencé.

— Je l'ai rencontré à l'hôpital, ai-je répondu. Vous le connaissez bien ?

— Nous avons tous les deux fait médecine ici. Nick avait deux ans d'avance sur moi.

Ses traits se sont détendus.

— Il est venu me voir hier. Ces suicides le tracassent aussi. Il était assez soulagé d'apprendre que quelqu'un prenait les choses en main.

Préoccupé par les suicides ? Ou inquiet qu'Evi puisse l'avoir démasqué ?

— Vous ne lui avez pas parlé de moi ? me suis-je inquiétée.

Ses yeux se sont ouverts tout grand.

— Bien sûr que non. J'ai juste pensé que vous, vous pouviez l'avoir fait.

J'ai secoué la tête.

— Non. Il ne peut pas savoir.

S'il y avait bien une chose sur laquelle avaient insisté Joesbury et les autres, c'était que nul ne devait savoir qui j'étais. Ne faire confiance à personne.

— Donc, votre problème informatique. C'est quoi, cette histoire ?

Elle a détourné le regard à nouveau, pianotant sur le volant, lançant un œil dans le rétroviseur.

— J'ai peut-être affaire à un corbeau, lâcha-t-elle enfin. Mais la police ne me prend pas vraiment au sérieux. Ils me croient un peu... hystérique.

Hystérique n'était pas le mot que j'aurais employé pour décrire Evi Oliver. Anxieuse, peut-être, affligée de déficiences physiques, certes, mais à part ça très réfléchi dans toutes ses paroles comme dans ses actes.

— Quel genre de corbeau ?

— J'ai reçu deux mails menaçants l'autre soir. Mais quand je les ai adressés à l'enquêteur auquel j'avais parlé, ils ont disparu de mon système. Du coup, il doute de leur existence et je commence à penser la même chose.

— Ils ont disparu quand vous les avez transférés ?

— Oui. Est-ce possible ?

— Parfaitement, ai-je répondu. Ils devaient être accompagnés dès la conception d'une forme de logiciel malveillant qui s'est activé quand vous avez tenté de les envoyer, de les sauvegarder ou de les imprimer. Ils doivent toujours se trouver dans votre ordinateur quelque part. On a des analystes scientifiques à la police de Londres. Ils mettraient la main dessus en un clin d'œil.

— Je ne suis pas sûre que cela mérite l'attention de la police de Londres, a objecté Evi. Mais c'est bon de savoir que je ne perds pas forcément la boule.

— Nous ferions mieux de ne plus nous échanger de mails, vous et moi,

avant d'être sûres que votre système est sécurisé, ai-je suggéré.

Elle a poussé un soupir, inquiète.

— C'est tout ? ai-je demandé, quasi certaine que la réponse était non.

— Il y a eu des coups de fil, aussi, a-t-elle repris. De nombreux appels sur mon portable et sur mon fixe, à mon domicile. Personne au bout de la ligne. Numéro masqué.

— Quand ?

— Pas la nuit dernière, celle d'avant. C'est mercredi que ça a commencé. Il y en a eu plus hier, ainsi que ce soir, avant que je sorte. J'ai débranché les deux appareils. Ce qui ne va pas durer, dans la mesure où je suis de garde la semaine prochaine.

— C'est une vraie plaie, ai-je concédé. Mais ça arrive, malheureusement. Vous feriez peut-être bien de changer de numéros, en espérant qu'ils abandonneront. Ce n'est sans doute rien de personnel.

Evi ne répondit rien. Ce n'était pas nécessaire. La façon qu'elle avait de fourrer ses deux pouces dans sa bouche en un geste puéril et désespéré en disait long. J'ai attendu, comptant dans ma tête. À trente, elle m'a regardée à nouveau.

— Si, précisément. C'est très personnel.

Trois clowns étaient attablés autour d'un cageot. Le thé était servi. Une théière blanche à pois colorés ainsi que trois tasses assorties reposaient sur la caisse. Il y avait une assiette remplie de gâteaux et une autre de sandwichs. Un clown, vêtu d'une combinaison en patchwork, tenait le rôle de la mère. Ses immenses mains blanches squelettiques tremblaient en soulevant la théière et en versant le thé. Les trois clowns se mirent à pouffer de rire quand le liquide bouillant se renversa par terre. Ce qui fit danser les touffes de cheveux écarlates du clown à la théière. Le bas de son visage blanc était tout en dents.

Le clown qui accepta la tasse qu'on lui tendait portait l'ensemble à carreaux rouge et jaune d'un gentilhomme campagnard anglais un peu excentrique. Son visage était presque deux fois plus long que la normale, s'achevant en une pointe qui lui parvenait presque au sternum. Ses cheveux étaient longs, en pétard, et d'un vert criard.

Le troisième clown semblait énorme. Il portait une collerette multicolore autour du cou et un pantalon rouge et blanc à rayures. Son ventre et ses fesses étaient énormes. Tout comme ses pieds, chaussés d'immenses chaussures. Ce visage, comme les autres, était pour l'essentiel fendu d'un large sourire aux dents jaunes.

— Bonjour, Jessica, déclara-t-il.

Dix minutes plus tard, je regardais les feux arrière de la voiture d'Evi disparaître au loin, puis je suis repartie en direction de la maison, en me demandant si j'avais bien fait de lui dire de ne pas s'inquiéter, et qu'on se reverrait mardi.

Des jouets effrayants. Des visages masqués dans le jardin. Du sang – même si c'était du faux – dans la baignoire. Ces gestes étaient l'œuvre d'un esprit sérieusement dérangé. Et intelligent, en prime.

Deux autres voitures m'ont croisée sur le chemin et j'en entendais d'autres démarrer. À l'évidence, les gens de la campagne étaient des couche-tôt. Il était temps d'y aller, moi aussi. L'histoire d'Evi me préoccupait. Je voulais aussi réfléchir à Nick Bourdon et décider si je le soupçonnais vraiment. Et s'il était impliqué. Enfin, il y avait Scott Thornton, membre senior de ma faculté qui, accompagné de deux camarades, s'était servi d'un bizutage pour terrifier et humilier une nouvelle.

C'est là que toutes les pensées que je consacrais à Bourdon et Thornton ont volé en éclats, cédant au son le plus abominable que j'aie jamais entendu. Plusieurs bruits brefs et gutturaux. Comme quelqu'un qui tentait de crier et perdait le souffle à chaque fois.

Cours ! m'a lancé une voix dans la tête. *Cache-toi !*

Même si ces bruits étaient faibles et que leur auteur, quel qu'il soit, se trouvait sans doute à une certaine distance, je n'en ai pas moins gagné le chemin, de manière à ne pas rester trop près de la haie. Ou de ce qui pourrait s'y cacher. Le silence régnait à nouveau sur l'obscurité.

Mais qu'est-ce que j'avais bien pu entendre ? Une femme poussant des hurlements de détresse, telle avait été ma première idée, or nous nous trouvions à des kilomètres de tout. J'ai relevé les yeux sur la maison pour évaluer combien de temps il me faudrait pour la rejoindre au pas de course, dans le noir et sur un sol accidenté.

Quelque chose bougeait dans la haie. Quelque chose de gros, au souffle bruyant. J'ai reculé, à deux doigts de prendre mes jambes à mon cou, sans oser pour autant quitter des yeux ce qui venait vers moi. Un être sur quatre grosses pattes, aux dents luisantes, comme éclairées de l'intérieur. Il a galopé vers moi à une vitesse inimaginable, puis s'est arrêté, trop bien élevé pour bondir.

— Bonjour, ai-je lancé, d'une voix pas trop assurée. D'où viens-tu ?

Le chien était trempé. Il a plongé son long museau blanc en direction des poches de mon ciré d'emprunt. Il agitait la queue, les oreilles couchées, comme s'il savait d'instinct que mes doigts étaient faits pour le gratter à cet endroit-là. Quand j'ai cessé, il s'est dressé, posant ses pattes avant sur ma poitrine. Il n'était pas loin de faire ma taille. Un chien – celui-là ? – pouvait-il être à l'origine du son que j'avais perçu ? Je ne le pensais pas.

Ah. Je me serais volontiers passée de me faire lécher la figure.

J'ai entendu que quelqu'un criait de l'autre côté de la haie, tout près, et reconnu la voix de Nick et l'accent grêle et nasillard de ce Jim aux cheveux gris. Ce devait être le fameux chien des moutons.

— Viens ! ai-je chuchoté à l'adresse du chien.

Obéissant comme seuls les chiens savent l'être, il m'a suivie jusqu'à ma voiture.

— Grimpe !

Il a sauté à l'intérieur et s'est installé confortablement sur la banquette arrière.

— Tu ne bouges pas ! lui ai-je ordonné, avant de retourner à la maison.

Le temps que j'aie trouvé mon manteau, Nick et les autres étaient de retour.

— Alors ? a demandé Liz à Nick, ignorant totalement Jim.

Il a secoué la tête et s'est tourné vers moi.

— Vous nous faussez compagnie ?

— Je me lève tôt, ai-je menti. Merci de m'avoir reçue.

— Je vous raccompagne à votre voiture, a-t-il proposé.

— Non, vraiment. Occupez-vous de vos invités.

— Mais vous êtes mon invitée.

Nous étions sortis et traversions la cour latérale.

— Avez-vous déjà choisi votre médecin ici ? m'a-t-il demandé alors que nous étions à dix mètres de la voiture et que j'étais sûre de voir des yeux briller depuis la banquette arrière.

— Pourquoi, vous faites du racolage ? ai-je rétorqué tout en apercevant un battement de queue blanc.

Et merde, j'allais me faire prendre la main dans le sac.

— Au contraire, j'allais vous demander de ne pas consulter notre cabinet.

— Pourquoi ? ai-je répondu.

Il y avait une patte blanche sur chacun des fauteuils de devant et un long museau blanc pointé droit sur moi.

D'une seconde à l'autre...

— Parce que si vous étiez ma patiente, je ne pourrais plus vous inviter à dîner... Mais qu'est-ce qu'il... ?

L'homme et le chien se dévisageaient de part et d'autre de la vitre côté passager.

— Dites-moi que ce n'est pas...

Il s'est tu et m'a regardée. Il était joli garçon, je dois l'admettre. La carrure de Joesbury, un poil moins baraqué. Non pas que j'aie jamais été particulièrement attirée par les armoires à glace.

— Eh bien, j'aimerais pouvoir le faire, ai-je commencé. Mais je n'ai jamais été très douée pour le mensonge.

Ce qui, en soi, était un mensonge. Je mens très bien.

— Avez-vous idée du coût des dégâts que peut occasionner un chien dans un champ rempli de brebis pleines ? m'a-t-il demandé.

— Il n'a rien fait pourtant, si ? Il n'a pas une goutte de sang sur lui. Ce chien n'a tué personne.

Il a ouvert la bouche, l'a refermée, a regardé autour de lui, a rouvert la bouche à nouveau. Il devait bien être le seul homme au monde à pouvoir se comporter de manière aussi débile tout en restant séduisant.

— Savez-vous aussi que j'ai parfaitement le droit, comme plusieurs autres hommes dans cette maison, de descendre cette bête sur-le-champ ?

— Vous devrez me prendre les clés d'abord. Et non, vous n'avez pas le droit.

Il a cligné des yeux et s'est passé la main dans les cheveux.

— Pardon ?

— Quand un chien attaque du bétail, et que la seule façon de le faire cesser est de l'abattre, la loi protège le propriétaire d'un chien qui exprimerait son désaccord. Vous n'avez pas le droit d'abattre le moindre animal sans l'accord de son propriétaire. Seul le juge a l'autorité requise pour que cela soit possible.

— Mais qui êtes-vous, une juriste ?

Là, j'étais en terrain dangereux, à présent. Non seulement je me comportais encore une fois en Lacey, mais je faisais aussi montre de connaissances que pouvait détenir Lacey, et non Laura.

— Uneoureuse des bêtes, ai-je répondu.

Je n'ai jamais prêté attention aux animaux de ma vie.

— Oh, écoutez, je suis sûre qu'il n'a tué aucun mouton.

— Le troupeau tout entier peut avorter cette nuit, bordel !

J'ai baissé les yeux, puis ai plongé mon regard au fond du sien. Je crois même avoir penché la tête sur le côté.

— Quoi, vous ne croyez pas que vous obtiendrez plutôt une récompense de la part du propriétaire de ce chien si vous le ramenez chez lui en bonne santé ? Je l'emmènerai au refuge le plus proche demain matin. Je le signalerai aussi au service qui s'occupe des chiens errants. Désolée, je suis un peu sentimentale quand il s'agit de chiens.

— Et si c'est un chien errant ?

J'ai haussé les épaules.

— Il sera au refuge. Il ne risque pas de faire grand mal, là-bas.

Il semblait sur le point d'insister à nouveau quand il a secoué la tête.

— Je laisse tomber, a-t-il déclaré en refrénant un sourire. Si j'accepte de ne plus en parler, dînez-vous avec moi demain soir ?

Joesbury allait me tuer. À moins qu'il ne s'en fiche royalement. Peu importe.

— Il serait malpoli de ma part, je crois, de refuser.

— Je passe vous prendre à 20 heures, a-t-il décidé, avec un franc sourire cette fois-ci.

J'ai salué Nick de la main avec enthousiasme dans le rétroviseur tout en m'éloignant. Quoi, ne dit-on pas qu'il est bon de garder son ennemi à l'œil ?

Sur Queen's Road, Joesbury trouva une place de parking libre et ouvrit son ordinateur portable. Il se connecta au serveur central de Scotland Yard et saisit un code à six caractères. Quelques secondes plus tard, il examinait un plan de Cambridge. Un point rouge circulant sur la A1303 lui signala que l'objet de sa surveillance approchait.

Il recula le fauteuil et ferma les yeux. Il aurait dû partir pour Londres une demi-heure plus tôt. Il était attendu et Dieu sait combien il était fatigué. Il prendrait la route sitôt qu'il l'aurait vue.

Quand il rouvrit les yeux, le point rouge était tout proche. Il apercevait ses phares derrière lui. Il observa la scène, espérant qu'elle croiserait son regard dans le rétroviseur et qu'elle s'arrêterait. Elle n'en fit rien. Elle continua sur sa lancée et gara sa voiture sur une place située à cinq mètres à peine de la sienne. Il entendit le moteur s'arrêter, vit les phares s'éteindre et eut un instant d'exaspération. Mais à quoi pensait-elle en se garant aussi loin des bâtiments ? N'importe quelle vieille crapule pouvait rôder dans le coin.

Joesbury sourit. N'importe quelle vieille crapule, voilà très certainement les mots qu'elle emploierait pour parler de lui.

La portière du conducteur s'ouvrit et elle sortit. Elle portait un jean moulant rentré dans des bottines plates et une capote militaire vert bouteille. Il savait, d'après les reçus qu'elle avait fournis, que le manteau provenait d'un grand supermarché et avait coûté vingt-cinq livres. Même en plein jour, il aurait fait chic sur elle. Comme tout, d'ailleurs.

Elle avait ouvert la porte arrière et se penchait à l'intérieur, comme pour parler à quelqu'un sur la banquette. Si elle avait ramené un gamin à moitié bourré dans l'intention de se le faire, il risquait de se trahir et d'en coller une à ce pauvre con.

Mais non, c'était un chien.

Un chien, de la taille et de la forme d'un lévrier, mais avec des taches blanches sur les pattes, la gueule et la queue, qui l'apparentaient plutôt à un collier. Il venait de sauter hors du véhicule et agitant frénétiquement la queue comme s'il avait retrouvé son maître après des années de séparation. Elle fixa quelque chose à son collier pour tenir lieu de laisse et se pencha à nouveau dans l'habitacle.

Joesbury se frotta les yeux. Au fil des ans, il en avait fait, des surveillances, mais celle-là...

Elle était ressortie de la voiture et le chien était au comble de l'excitation. Sous les yeux de Joesbury, Lacey tira une petite boîte carrée en polystyrène d'un grand sac en papier. Elle l'ouvrit, cueillit une pincée entre l'index et le pouce et la fourra dans sa bouche. Le reste, elle le posa au sol et laissa le chien se servir.

Trois minutes plus tard, une fois que le chien eut fini de lécher la graisse de la boîte vide, Lacey plongea encore la main dans la voiture et en sortit une petite bouteille d'eau. Elle en versa un peu dans le carton, que le chien s'empessa de laper goulûment. Elle le promena ensuite de long en large sur un petit carré de pelouse jusqu'à ce que la nature fasse son œuvre et que le chien s'accroupisse.

OK, c'était bon, là. Si elle laissait ça ici, il l'arrêterait pour avoir laissé son chien se soulager dans un espace public et tant pis si leur couverture tombait à l'un et à l'autre. Elle n'en fit rien. Elle se pencha, ramassa la merde dans le carton du plat à emporter et confia le tout à la poubelle la plus proche avant de disparaître avec le chien dans les bâtiments du collège.

Une parfaite excuse pour la suivre, lui demander à quoi elle pensait en introduisant subrepticement un animal dans l'enceinte de Cambridge. Il trouverait bien une raison pour justifier sa présence tardive en ville. Elle lui offrirait un café, tenterait de le rallier à sa cause. Ils seraient seuls. Une main de Joesbury était sur la portière, la clé de contact dans l'autre, quand il retrouva la raison.

Il mit la clé et démarra le moteur.

Faire entrer en douce un gros chien surexcité dans une chambre de campus n'a pas été le défi le plus simple de ma carrière, mais j'y suis parvenue. Je suis tombée sur trois garçons manifestement éméchés au pied de l'escalier.

— Mascotte, ai-je annoncé tandis qu'ils dévisageaient le chien.

Aucun d'eux n'a trouvé quoi que ce soit à dire, le temps que nous arrivions en haut des marches et disparaissions le long du couloir.

Joesbury, cela allait sans dire, serait vert d'apprendre ce que j'avais fait. Il aurait soutenu qu'attirer l'attention sur moi sans raison valable revenait à compromettre bêtement ma couverture. Je pourrais toujours répliquer, certes, que les étudiants étaient coutumiers de ce genre d'idioties et qu'au contraire, cela pouvait plutôt renforcer la couverture en question. Bref, peu importe, je m'en fichais. Je ne voulais pas que ce chien se fasse abattre. Le lendemain matin, je le signalerais au service des chiens errants et le déposerais au refuge.

Talaith n'était pas dans notre studio, rien d'étonnant à ça, et le chien a passé dix minutes à explorer les odeurs avant de tourner trois fois sur lui-même et de s'installer sur le tapis devant mon bureau. J'ai préparé du thé et passé une heure à rendre compte à Joesbury des événements de la soirée, et en particulier, de l'inquiétude que m'inspirait Evi. Puis, plus pour faire montre de bonne volonté que parce que j'espérais trouver quoi que ce soit, j'ai recommencé à écumer les sites de Cambridge, comme chaque jour. Une certaine Jessica n'était pas rentrée deux nuits de suite et ses amies, Belinda et Sarah, se demandaient si elles devaient en faire part à son tuteur. Sinon, rien.

Tout le temps où j'ai travaillé, le chien ne m'a pas quittée une seule fois de son doux regard brun, comme s'il trouvait la course de mes doigts sur le clavier fascinante. Étrangement, il était réconfortant de l'avoir à mes côtés.

Quand j'ai eu fini de visiter tous les sites dont j'avais connaissance, je me suis installée confortablement pour réfléchir à Danielle Brown. Dès que j'avais lâché le mot « peur », elle n'avait plus pu s'arrêter. Danielle avait passé ses dernières semaines à Cambridge dans un état de terreur. Peur d'échouer, m'avait-elle appris, de décevoir ses parents, si fiers quand elle avait été acceptée à Cambridge. Peur de ne pas suivre. D'être prise pour une incapable. L'ironie, c'est que plus elle avait peur et plus son travail s'en ressentait.

Sans idée précise en tête, j'ai tapé les mots « Danielle Brown » et

« Cambridge » dans Google. Plusieurs réponses sont apparues sur l'écran, correspondant aux archives de journaux que j'avais déjà consultées, pour certaines. L'une évoquait sa contribution à la victoire d'une équipe de voile durant sa première année. L'autre renvoyait à un lien sur YouTube. Sans m'attendre à quoi que ce soit, j'ai cliqué dessus.

« Cette vidéo a été supprimée parce qu'elle viole le code de déontologie de YouTube. »

Un peu intriguée, j'ai cherché « Danielle Brown » et « YouTube » sur Google. Je suis tombée sur un forum de discussion tournant autour de la politique en vigueur chez YouTube, qui vise à supprimer tout document à caractère offensif, avec une brève allusion à la vidéo, filmée sur un portable, de la tentative de suicide de Danielle Brown, étudiante à Cambridge.

Plus tôt dans la journée, Joesbury s'était interrogé sur la possibilité que le suicide de Danielle ne soit qu'une mauvaise blague qui aurait mal tourné. Que les gosses qui avaient coupé la corde et appelé les secours aient pu l'aider à se pendre, dans un premier temps. L'avaient-ils donc filmée, pendue, avant d'intervenir ? J'ai envoyé un autre mail bref à Joesbury pour lui demander s'il était au courant que la tentative de suicide de Danielle avait été filmée.

À minuit et demi, je me suis brossé les dents, démaquillée et mise au lit. Le chien renifleur m'a suivie dans ma chambre, a tout vérifié de ses narines avant de s'installer sur le tapis au pied du lit.

Peu de temps avant que je sombre dans le sommeil, quelqu'un a poussé un cri au-dehors. Le cri a été suivi d'un fou rire, d'un hurlement et d'une cavalcade. Les joies de la jeunesse, rien de plus, en tout cas rien à voir avec celui que j'avais cru entendre à la ferme de Nick. Ce qui signifiait quand même qu'à l'heure de m'endormir j'étais préoccupée par un cri de femme appelant à l'aide.

À une heure du matin et des poussières, Joesbury pénétrait dans son bureau de Scotland Yard. Il ne fut qu'à moitié surpris de constater que la pièce n'était pas vide. Deux de ses collègues, affectés à d'autres enquêtes, travaillaient à leur bureau, un troisième était au téléphone. Son patron, le commissaire divisionnaire Pete Phillips, que tous appelaient PP, mais seulement dans son dos, était dans son bureau séparé par une cloison de verre, dans son coin. Il leva fugacement les yeux quand Joesbury s'installa à sa place et brandit une main, doigts écartés. Il demandait cinq minutes. Joesbury ouvrit son portable.

Le premier de ses mails reçus émanait des services comptables, le second de son petit frère. Le troisième était du lieutenant Flint. Joesbury l'ouvrit et cilla à la vue de la longueur du message. Elle l'avait envoyé quarante minutes auparavant, elle avait dû rentrer directement chez elle et commencer à l'écrire aussitôt. Il se mit à lire.

Le son le plus ordinaire peut se déformer en se glissant dans un rêve, ou

du moins est-ce ce que l'on me raconte. Rêvant rarement, j'ai peu d'expérience de la chose mais j'ai ouï dire, par exemple, que le bruit des bouteilles de lait qu'on dépose sur le pas de la porte peut, dans les rêves de celui qui dort à l'étage, évoquer un cliquetis d'ossements ; que le clic-clac de la trappe de la boîte à lettres poussée par le postier peut rappeler celui d'un troll tentant de s'introduire dans la maison.

Ça a été l'opposé pour moi cette nuit-là. Le bruit dans mon rêve n'était pas menaçant. Il était plutôt agréable, à sa façon, mais quand je me suis réveillée et que je l'ai entendu pour de bon, j'ai aussitôt su que ce n'étaient pas des gouttes de pluie qui ruisselaient sur la fenêtre. C'étaient des ongles qui craquaient sur le carreau.

Je suis restée allongée tandis que mon cœur s'emballait, me répétant qu'il ne s'agissait que d'une blague de potache. Tout ce que j'avais à faire, c'était m'asseoir, aller à la fenêtre et pousser cette andouille pour le faire tomber de son échelle.

Sauf que je ne pouvais pas bouger.

Alors qu'il parvenait au milieu du compte rendu de Lacey sur la soirée entre universitaires dans la garçonnière de campagne de ce branleur de Bourdon, le sourire de Joesbury s'effaça. Il se leva, se dirigea vers la machine à café et s'offrit un double-espresso. Il était conscient qu'elle cherchait à le faire marcher et que ça fonctionnait.

— Nous vous attendons depuis une heure, déclara la voix de son patron derrière lui.

Joesbury marmonna une excuse bidon au sujet d'un accident sur la M1.

— Les recherches sur le véhicule n'ont rien donné, s'empressa-t-il d'ajouter, en parlant de la voiture à bord de laquelle s'étaient enfuis les trois agresseurs de Lacey trois soirs plus tôt. Enregistré au nom d'une employée de cantine âgée de 60 ans. Elle ne savait même pas qu'on le lui avait « emprunté ».

— Une blague d'étudiants, alors ?

— Très probablement. Asperger des jeunes femmes à peine vêtues se fait beaucoup, d'après ce que je comprends. Et jamais ils ne l'auraient repérée aussi vite.

Phillips se massa les tempes, comme pour soulager un mal de tête persistant.

— Ils ne sont pas près de l'identifier du tout, ouais.

Joesbury ne dit rien. Il avait soutenu la même chose bien des fois.

Une fois le café versé, les deux hommes s'éloignèrent de la machine.

— Savez quoi, patron ? Si ça se sait, c'est fini. Quand les autorités et les étudiants apprendront ce qui s'est passé là-bas, ça ne pourra plus durer.

— Si ça se sait, jamais nous ne les attraperons. Ils déménageront dans une autre ville et recommenceront leur petit trafic. Il y a trop d'argent en jeu pour qu'ils renoncent. Et tout ça sans compter le bordel sans nom avec la

police locale si on les accuse d'être passés à côté de je ne sais combien de morts suspects sans la moindre preuve pour soutenir nos affirmations.

— Il ne vous est jamais venu à l'esprit que la police du coin puisse être impliquée ? suggéra Joesbury. Chaque suicide est parfaitement exécuté, toutes les preuves sont à leur place ; bref, tout colle. Quelles sont les chances que ça arrive, en vrai ?

Phillips garda le silence un moment.

— Eh bien, voilà qui modifierait largement la donne, commenta-t-il.

— Un peu, mon neveu, répliqua Joesbury.

Pendant plusieurs minutes, j'ai eu l'impression qu'il faisait plus sombre dans ma chambre qu'à l'ordinaire. Ensuite je me suis rendu compte que je n'arrivais pas à ouvrir les yeux. Sur ma droite, là où le rebord de la fenêtre tenait lieu de table de chevet, j'entendais le grattement. Dans ma tête, je voyais de longs doigts décharnés, aux ongles jaunâtres, tandis que la main repliée telle une serre glissait sur le verre. En réalité, je ne voyais rien. Mes yeux refusaient de s'ouvrir.

J'ai tenté d'émettre un son. Même ténu, juste pour me prouver que je maîtrisais encore mon corps. Je n'ai rien entendu si ce n'est un raclement. Puis il a cessé, remplacé par celui de la ferrure de la fenêtre qu'on tentait de forcer de l'extérieur. Puis par celui de la fenêtre qui s'ouvrait.

J'ai senti l'air froid sur ma figure, et autre chose, peut-être les rideaux, balayés par le courant d'air. Enfin, pire que tout, un grincement métallique, le crissement aigu du verre, suivi d'un coup amorti. On entrait par la fenêtre.

— Je vais mettre quelqu'un dessus. Pour voir si l'un des gars de la police locale a des antécédents connus. Ou si l'un d'eux flambe de manière un peu trop visible.

Phillips retourna à son bureau et Joesbury au rapport de Flint. Pour l'amour du ciel, des chevaux blancs et des faucons ! Il se prenait pour qui, ce petit con, Robin des Bois ?

Il poussa un soupir. Il lui faudrait encore une quinzaine de minutes pour finir le dernier épisode de *Guerre et Paix* et taper une réponse, après quoi il pourrait s'en aller. Il devait voir son fils le lendemain pour la première fois depuis trois semaines. Trouver un moment à consacrer à Huck devenait de plus en plus difficile, ces derniers temps. Ce qui ne manquait pas d'ironie, franchement, puisque c'était en raison de cette prétendue négligence que sa femme l'avait quitté.

Joesbury lut jusqu'au bout et comprit qu'il n'était pas près d'aller nulle part. Il surligna une partie du texte et le transmit, accompagné de la mention « urgent », à son patron. Quand il vit PP chausser ses lunettes pour voir l'écran, il se leva et traversa la salle. Il ouvrit la porte sans y avoir été invité. PP leva les yeux.

— Elle prend trop de risques, commenta Joesbury.

Pas de réponse. PP baissa de nouveau les yeux sur son écran.

— On devrait l'exfiltrer, tenta Joesbury.

— Une seconde, voulez-vous, répliqua PP.

Joesbury lui en accorda deux.

— Elle est au courant pour la vidéo de Danielle sur YouTube. Elle aura tout pigé d'ici quelques jours.

— Quelques jours, ça peut suffire, rétorqua PP. Ce docteur Oliver m'inquiète, en revanche.

Joesbury s'avança et se pencha sur le bureau.

— Précisément, assena-t-il. Ces sinistres farces et ces mails qui disparaissent ne me disent rien de bon. Si Oliver reçoit des mails douteux, quelqu'un a pu pénétrer dans son ordinateur. S'ils savent qu'elle nous a filé des infos, elle est peut-être en danger.

Son interlocuteur s'adossa à son fauteuil et se frotta les yeux.

— Si quelqu'un accède aux dossiers d'Oliver et s'il y a des mails de Flint parmi eux, c'est toute l'opération qui risque de foirer. Il faut vraiment qu'on la tire de là.

Phillips plissa les yeux.

— Qui ça ? Le lieutenant Flint ou le docteur Oliver ?

— Les deux. Le docteur Oliver peut se mettre pendant quelques semaines en arrêt de maladie. Laura Farrow peut s'en aller discrètement.

PP s'adossa à son fauteuil.

— Seigneur..., pesta-t-il. Neuf mois de travail ou presque, et voilà que ces deux bonnes femmes sont capables de tout foutre en l'air.

— Sans vouloir vous offenser, patron, j'ai été contre l'idée qu'on l'envoie dès le départ.

— Laissez-moi y réfléchir. Rentrez chez vous. Je vous appelle demain matin.

La chose était à quelques centimètres de moi, guettant son heure. Je ne pouvais la voir, mais je la savais là. Comme un relent nauséabond, comme le hurlement du vent, comme des doigts au creux de la nuque, pas moyen de l'ignorer. J'ai tendu le bras, prête à attaquer et à griffer. Mais je n'ai rien touché. Ma main n'a pas même frémi. Je ne pouvais pas bouger.

Le silence a été rompu par un hurlement. J'ai cru que ma tête allait exploser. Ensuite, le tonnerre a grondé. Ça cognait. J'ai été soulevée et projetée à travers la pièce. J'ai atterri durement et compris que j'allais souffrir si j'avais la chance de survivre.

La chose au-dessus de moi a baissé la tête et j'ai senti une haleine chaude contre ma figure. Je savais que des crocs n'étaient qu'à deux doigts de...

— Tox ! Laura ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

Des voix, que je reconnaissais. J'y voyais à nouveau. L'horreur a lâché prise. J'étais dans le bureau que je partageais avec Tox, à quatre pattes comme

un bébé qui aurait renoncé à lutter contre les lois de la gravité. Le chien tremblait mais se portait nettement mieux que moi, et me léchait la figure. Les grondements de tonnerre n'étaient que le bruit produit par les coups que donnaient les autres filles sur la porte, se demandant pourquoi elles avaient été réveillées par les aboiements et les grognements d'un chien.

Samedi 19 janvier (trois jours plus tôt)

Quand retentit le heurtoir, Evi faillit ne pas se lever. Elle avait trop peu dormi la nuit précédente, ne trouvant le sommeil que deux petites heures avant le lever du jour. La douleur qui l'avait réveillée était pire que jamais et ses médicaments n'aidaient guère. Elle venait de passer la dernière heure dans un fauteuil près de la fenêtre du jardin. Le carré ensoleillé offrait une vue reconfortante, la chaleur soulageait ses souffrances et elle commençait à penser qu'elle se rendormirait bien un peu. Et voilà qu'on l'appelait à la porte.

Les coups retentirent à nouveau. C'était les gestes de quelqu'un déterminé à obtenir l'attention. Evi se leva.

Laura Farrow se tenait sur le seuil. La première pensée d'Evi fut qu'elle avait vraiment une sale tête. Des cernes noirs soulignaient ses yeux qui semblaient avoir rétréci. Sa bouche était plus petite et plus pâle. C'était la première fois qu'Evi la voyait sans maquillage et habillée aussi simplement. D'habitude, Laura soignait son apparence. Ce matin-là, elle s'était contentée d'enfiler un survêtement et des baskets.

En outre, Laura n'était pas venue seule. Enroulée autour de sa main, une ceinture de robe de chambre au bout de laquelle était attaché un chien.

Sa queue blanche balayait l'air à la façon d'un drapeau et l'excitation se lisait dans ses yeux bruns. C'était leur première rencontre, mais il semblait étonnamment content de voir Evi.

— Il faut qu'on parle, déclara Laura.

— Vous avez un chien, fit remarquer Evi, sans bouger de sa place.

L'inspectrice baissa les yeux un instant, comme si elle venait juste de se rappeler sa présence. Le chien tourna la tête vers Evi puis vers Laura, les oreilles dressées. On aurait dit qu'il s'attendait à ce qu'elle prenne la parole.

— Oui, répondit Laura. Ça vous ennuie ? J'ai essayé de le laisser dans la voiture. Deux fois. Il hurle dès que je m'éloigne. Je crois qu'il est propre.

Pourquoi pas, finalement... Evi recula et mena Laura et son chien au salon. Elle prit place dans le fauteuil qu'elle venait juste de quitter et d'un geste du menton, invita Laura à s'installer dans l'autre. Le chien se mit à explorer la pièce, reniflant sous les fauteuils, dans les coins, derrière la télévision.

— S'il lève la patte, j'en serai malade, déclara Laura, qui observait

nerveusement son manège.

— Et moi donc, renchérit Evi.

Il n'en fit rien. Il compléta son tour de la pièce et trouva une flaque de lumière aux pieds d'Evi. Une oreille dressée, l'autre couchée, il poussa un profond soupir et s'installa à la façon d'un chien de berger, les pattes repliées sous lui, son attention passant de l'une à l'autre, comme s'il guettait un ordre, ou une balle à rattraper.

— Comment se fait-il que vous ayez un chien ? s'enquit Evi.

— C'est une longue histoire, répliqua Laura. Je sais que nous n'étions pas censées nous voir aujourd'hui mais plusieurs faits m'inquiètent. Vous n'avez pas l'air bien, soit dit en passant, pardonnez ma franchise. Il s'est passé autre chose ?

Evi se retint de répondre à Laura qu'elle n'avait pas l'air terrible non plus. Quand elle avait ôté la laisse, ses mains tremblaient. Et ses pupilles étaient anormalement dilatées et brillantes.

— Non, rien de neuf, répondit Evi. Je tiens grâce aux antidouleurs. Une blessure qui date d'un accident de ski il y a plusieurs années. Parfois ils tardent à faire effet. Alors, dites-moi, qu'est-ce qui vous tracasse ?

Laura toucha de son index gauche celui de sa main droite. Elle avait une liste.

— Tout d'abord, ce que vous m'avez raconté hier soir, commença-t-elle. Sur tous ces trucs bizarres qui vous sont arrivés. Selon moi, il y a deux possibilités. La première, c'est que vous êtes barge.

Evi n'apprécia guère le petit coup insidieux au creux de son estomac, qui ressemblait un peu à de la culpabilité et beaucoup à un besoin de se défendre.

— Ce terme est considéré comme démodé dans le milieu professionnel ces temps-ci, rétorqua-t-elle en s'efforçant d'adopter un sourire détendu, alors qu'elle savait qu'elle avait juste l'air très mal à l'aise.

— Je crois que vous avez des problèmes, continua Laura, ce qui ne doit pas être le terme consacré non plus. Je pense que vous êtes à cran, nerveuse, au bord d'une grave dépression, qui pourrait résulter de la douleur constante que vous endurez, mais je ne vous crois pas folle.

Ignorant si elle devait s'en fâcher ou s'en amuser, Evi se contenta de dévisager son interlocutrice. Laura soutint son regard mais ses mains semblaient toujours tremblantes. Et elle paraissait essoufflée, comme si elle avait couru.

— Eh bien, contente de l'apprendre, commenta Evi. Et l'autre hypothèse, c'est... ?

— Que vous êtes victime d'un pervers tout à fait réel et aux méthodes extrêmement sophistiquées, répliqua Laura. Qui possède des talents informatiques exceptionnels, pour commencer. J'ai fait quelques recherches avant d'aller me coucher hier soir. Le truc dont je vous ai parlé – faire apparaître un mail dans votre ordinateur qui disparaisse complètement à l'activation – c'est possible, mais ce n'est pas simple. Il est probable que l'on

se soit introduit ici et servi d'une clé USB pour démarrer votre ordi et y installer le logiciel malveillant. Ils ont pu installer tout un tas d'autres programmes dont nous ne pouvons déceler la présence sans faire analyser cet appareil. Pour l'instant, j'en ai peur, vous ne pouvez vraiment pas vous fier à votre ordi.

— Qui pourrait vouloir faire une chose pareille ? s'interrogea Evi.

— Aucune idée. Mais qui que ce soit, il en sait beaucoup sur vous. Vous tenez un journal ou quelque chose de cet ordre sur cet ordi ?

— Rien de tel, non, se défendit Evi. C'est ça qui me perturbe le plus. C'est comme si on avait un accès direct à mes pensées.

— Les gens tordus peuvent être malins et fourbes, à un point que nous ne saurions imaginer. C'est grâce à ça qu'ils nous tiennent. Mais quand on y réfléchit, ça saute aux yeux.

— Ah oui ?

— Cette histoire dans le Lancashire l'année dernière a paru dans tous les journaux, commença Laura. Et même à la télé. J'ai tapé votre nom sur Google hier et trouvé tout un tas de trucs. Les petites filles et les rituels bizarres, et votre patient, mort dans une baignoire remplie de sang. À mon avis, quelqu'un a trouvé tous ces détails exactement comme je l'ai fait et s'en sert aujourd'hui pour vous effrayer.

Evi s'adossa à son fauteuil pour réfléchir. Un douloureux élancement remonta le long de sa jambe gauche mais, pour une fois, elle le remarqua à peine. Ce que disait Laura semblait sensé. Elle aurait dû y songer elle-même. Elle se sentait presque mieux à l'idée qu'il y ait une explication. Si ce n'est...

— Pourquoi ? dit-elle. Pourquoi me faire ça ?

— Eh bien, il pourrait s'agir d'une vengeance, suggéra Laura. D'après ce que je crois comprendre, vous avez contribué à dévoiler ce qui se passe ici. Ça pourrait être quelqu'un que vous avez importuné et qui vous rend la pareille. Mais je ne pense pas.

— Vous pensez quoi, alors ?

— Je crois que c'est lié à ce qui se trame ici. Désolée si j'ai l'air mal élevée, mais ça vous ennuie si je me fais une tasse de thé ?

— Bien sûr que non, répondit Evi. Avez-vous besoin que je...

— Ça va aller, répondit Laura. Je sais me débrouiller dans une cuisine. Un comble, pour la pire des cuisinières.

Evi regarda Laura tituber jusqu'à la porte, et se retenir au chambranle, le temps de recouvrer l'équilibre. L'instant d'après, elle avait disparu. Le chien aux pieds d'Evi se leva et regarda l'entrée. Ensuite il s'approcha d'Evi et plongea son regard dans ses yeux. Il lui manquait un bout d'oreille, sur la droite.

— Coucou, articula Evi en silence.

Le chien fit un pas en avant et posa sa tête sur ses genoux. Quand elle avança le bras et lui passa la main sur le museau et le front, il poussa un profond soupir de contentement. Sa fourrure était douce et tiède, ses oreilles

comme du velours.

Evi avait enlevé sa main. Le chien leva la tête, puis la patte avant. Il la sollicitait du museau, tapotant le côté de sa jambe. Evi se remit à le caresser et à lui gratter les oreilles, jusqu'à ce que Laura revienne avec deux tasses de thé. Ses mains tremblaient toujours.

Soucieuse d'éviter de l'ébouillanter avec son thé, Evi repoussa l'animal. Il retourna à sa flaque de lumière et s'allongea, sans la quitter des yeux une seconde. Evi se tourna vers Laura, qui tenait son mug des deux mains comme si elle attendait impatiemment qu'il refroidisse.

— Bien, tout d'abord, dites-moi ce qui ne va pas, reprit Evi. Si je ne vous connaissais pas, je dirais que vous avez pris quelque chose.

Laura secoua la tête.

— J'ai passé une mauvaise nuit, moi aussi. Peut-être que je couve un truc. À moins que le dîner d'hier soir ne m'ait pas vraiment réussi. Dieu sait que j'ai plus l'habitude des hamburgers et des plats chinois à emporter que des ragoûts de gibier.

— Vous voulez un cachet ? lui proposa Evi. Du paracétamol ?

— J'ai pris la dose maximum il y a une heure, répondit Laura.

Elle se risqua à siroter une gorgée et les larmes lui montèrent aux yeux.

— Bref, votre corbeau me tracasse beaucoup. Manifestement, vous avez dérangé une fourmilière. Vous alertez les autorités universitaires ainsi que la police au sujet de sinistres agissements et soudain on tente de vous effrayer tout en sapant votre crédibilité professionnelle. À mon avis, on essaie de vous dissuader.

— De me dissuader de quoi ? Ce à quoi nous avons affaire, Laura, c'est une sorte de culture dangereuse mais complètement intangible cherchant à encourager le suicide et se nourrissant de...

— Non, je ne pense pas, non, coupa Laura, tandis que le chien poussait un long soupir et roulait sur le dos.

— Ah non ?

— C'est la seconde chose qui me tracasse, continua Laura. Votre hypothèse. Vous savez, cette histoire de sous-culture subversive en ligne ? Je n'ai pas réussi à en retrouver la moindre trace. Et j'ai bien cherché, croyez-moi. J'ai surfé sur tous les sites basés à Cambridge, en me faisant passer pour déprimée, anxieuse et suicidaire. Je n'ai récolté que de la sympathie. La communauté en ligne ici est plutôt solidaire, en fait.

Evi patienta. Elle n'avait pas le cœur d'argumenter et, en outre, Laura parvenait à la même conclusion qu'elle.

— Donc, pour l'instant, je serais tentée de dire que si ces suicides ont un rapport quelconque, ce n'est pas nécessairement parce que les victimes y seraient poussées par une pseudo-pensée de groupe.

Evi sentit ses sourcils se hausser.

— J'ai passé une semaine à suivre des cours de psychologie, lui rappela Laura. Fallait bien que je retienne au moins un terme technique.

La pensée de groupe faisait référence à un phénomène de pseudo-consensus qui survient lorsque des personnes se réunissent, et peut pousser les gens à adopter un comportement qu'ils n'auraient jamais envisagé autrement.

— Donc, je me trompe, répliqua Evi. J'ai toujours su que ça pouvait être le cas. Je ne vous en suis pas moins reconnaissante d'avoir examiné cette possibilité.

— Oh, je n'ai pas encore terminé, rétorqua Laura. Selon moi, nous avons affaire à bien pire.

Dehors, un écureuil traversa la pelouse en gambadant, s'arrêtant pour examiner quelques feuilles mortes de hêtre. Le chien bondit sur ses pattes et trotta jusqu'à la fenêtre.

— Pire que de pousser des gens à s'ôter la vie ? s'interrogea Evi.

Laura avait observé l'écureuil, elle aussi. Elle se tourna vers Evi.

— Oui, confirma-t-elle. Ces forums de discussion et ces sites opèrent tous à distance. Raison pour laquelle il est toujours si difficile de prouver qu'il y a eu crime. Les victimes et les coupables ne se rencontrent jamais. Il n'y a pas non plus de preuve matérielle.

Evi patienta.

— Ici, pourtant, on trouve plein de traces bien réelles. Votre corbeau, par exemple.

— Ce qui pourrait n'avoir aucun lien, rétorqua Evi.

— Mouais, ce pourrait être une coïncidence. Mais ensuite, il y a les viols dont vous m'avez parlé. Cinq en tout.

— Œuvre de violeurs anonymes, qu'ils soient un ou plusieurs, sans aucune preuve, et ce qui ne fait guère que cinq cas en cinq ans, lui rappela Evi.

— Ensuite, vous avez les disparitions, continua Laura.

— Les quoi ?

— Nicole Holt a disparu pendant plusieurs jours peu de temps avant de mourir. J'ai parlé à ses amies de fac. Elle est revenue sous l'influence d'on ne sait quelle substance, soutenant qu'elle n'avait aucun souvenir de l'endroit où elle avait été ni de ce qui lui était arrivé. Ses andouilles de copines ne l'ont pas emmenée se faire examiner, de sorte qu'on n'a aucune preuve. Or une autre étudiante vient de disparaître. Vous le saviez ?

À la fenêtre, le chien gémissait en regardant l'écureuil. Les poils de son cou se hérissèrent. Evi secoua la tête.

— Jessica je ne sais plus quoi. Quelques sites en parlent. Ainsi que Facebook. Ses amies commencent à s'inquiéter. Et Nicole n'était pas seule quand elle est morte. J'ai examiné la scène. Un peu mieux que ne l'a fait la police locale puisque j'ai trouvé des traces de pneus qui ne peuvent être ceux de Nicole. À mon avis, il y avait une autre voiture sur place.

Evi reposa son mug sur la table.

— Vous allez trop vite, Laura. Jessica qui ?

— Désolée, ils n'ont pas mentionné de nom de famille. Pourquoi ?

Evi réfléchit un moment puis secoua la tête.

— Rien, je l'espère. Autre chose ?

— Il y a cinq ans, une femme a tenté de se pendre et on l'a filmée. La vidéo a fini sur YouTube et a été visionnée un million de fois avant qu'on ne la supprime. Ces trucs-là n'arrivent pas tout seuls, Evi. Quelqu'un est derrière tout ça.

L'espace de quelques secondes, Evi n'a plus rien dit. Une expression fugace s'est affichée sur ses traits, et j'ai pensé qu'elle allait me demander de partir, me dire que c'était trop pour elle. Dieu sait que je n'y étais pas allée de main morte. Même s'il ne s'était écoulé que quatre jours depuis mon arrivée, je savais déjà que je ne pouvais plus me contenter de me comporter en observatrice impartiale.

C'était ce cri qui avait été l'élément déclencheur, celui que j'avais entendu à la ferme de Nick. Peu importait que ce soit dû à une chouette effraie en pleine chasse ou à un renard qui étripait un lapin, ce cri me disait que les femmes de cette ville avaient peur. Danielle, Nicole et Bryony avaient eu peur, maintenant c'était au tour d'Evi, et les femmes qui avaient peur à Cambridge avaient une fâcheuse tendance à mourir.

Et là, juste sous mes yeux, j'ai vu la fragile, la nerveuse Evi Oliver parvenir à la même conclusion. Elle a fait la moue, agrandi les yeux et s'est penchée vers moi.

— Que fait-on ? m'a-t-elle demandé.

Pas le temps de souffler, même de soulagement.

— Heureuse que vous posiez la question, ai-je répondu. Parce qu'il faut qu'on cesse de travailler à l'aveugle, déjà. J'ai besoin de savoir qui étaient ces victimes. Leurs noms.

Comme je m'y attendais, elle a secoué la tête.

— Laura, ce sont des informations confidentielles, a-t-elle commencé. Je ne peux pas...

Pas question de la laisser monter sur ses grands chevaux.

— Il me faut les noms, l'âge, la fac, les hobbies et les centres d'intérêt. J'ai besoin de savoir exactement de quoi elles avaient l'air, qui était leur médecin traitant. Une fois que j'aurai obtenu l'aval de mon supérieur, je pourrai probablement envoyer le tout au système d'analyse informatique des incidents majeurs. Il ne lui faudra pas trois secondes pour repérer les coïncidences, établir des liens entre les victimes. Bien plus vite que nous. D'ici là, nous allons devoir faire au mieux.

Une ride soucieuse s'était creusée entre les sourcils d'Evi.

— N'existe-t-il pas une règle selon laquelle, lorsqu'on soupçonne quelqu'un d'être en danger et que cette personne risque de nuire à elle-même ou à autrui, non seulement vous êtes autorisée à rompre cette confidentialité,

mais que c'est aussi ce qu'on attend de vous ? ai-je continué.

Anticipant sur la réponse d'Evi, j'avais fait quelques recherches sur Google le matin même. Elle n'a rien répondu et j'ai senti que mon argument avait fait mouche.

— La plupart des gens auxquels je m'intéresse sont morts, ai-je ajouté. Je sais que la confidentialité ne disparaît pas pour autant mais ce sera une circonstance atténuante.

Evi semblait sérieusement troublée. Le chien s'est couché à son côté et m'a lancé un regard noir. À l'instant même, un bip sur mon portable m'a signalé que j'avais reçu un message. J'ai présenté mes excuses et me suis isolée dans l'entrée. Il venait de Joesbury.

Je serai à Londres quelques jours. Appelez-moi en cas d'urgence, sinon pas de communication électronique. J'arriverai à me passer de la Lecture du Soir pendant une nuit ou deux. Très important : plus de coup de fil ou de mail à Evi Oliver, minimisez les contacts. Ses fichiers informatiques sont peut-être plombés. En fait, plus de coups de fil, de textos ni de mails à personne dans le cadre de votre mission. Attendez que je reprenne contact.

J'ai refermé le message. Eh bien, je n'avais pas téléphoné ni envoyé de mail à Evi, et j'avais déjà deviné que son ordinateur avait été piraté. Pour ce qui était de maintenir le contact au minimum, trop tard. Étant donné la percée que je venais de réaliser auprès d'elle, je n'allais pas renoncer maintenant. J'ai rangé mon téléphone et suis retournée au salon. Evi n'avait pas bougé.

— Dix-neuf étudiants sont morts, ai-je résumé. Je suis officier de police, je mène une enquête officielle. Et par devoir envers les futures victimes, vous devez me dire ce que vous savez.

Silence un moment. Je lui ai laissé le temps. Puis elle a enfin répondu :

— Il vous faut quoi, déjà ?

Une heure plus tard, le bureau d'Evi ressemblait à une véritable salle des opérations. Sur un mur d'un jaune jonquille, Laura avait collé d'innombrables bouts de papier, des noms d'étudiants écrits au marqueur, des notes dactylographiées avec les noms des collèges, les matières étudiées, les âges, le profil psychologique, des photos tirées de journaux, les fiches de renseignements de la faculté sur les élèves et même des pages personnelles Facebook. Tous les articles relatifs aux suicides parus dans la presse avaient été inclus. Pour la première fois, cela permettait à Evi de saisir l'ampleur du problème.

Vingt-neuf étudiants de Cambridge la dévisageaient du haut du mur, tous ayant attenté à leurs jours ces cinq dernières années. La plupart avaient réussi. Seuls dix d'entre eux, à commencer par Danielle Brown cinq ans plus tôt, étaient encore en vie. Cinq des femmes de la liste avaient soupçonné qu'on les violait, plusieurs avaient signalé des cauchemars de nature sexuelle.

— Trop de femmes, marmonna Evi. Ça va à l'encontre de toutes les statistiques.

L'écran de l'ordinateur portable de Laura affichait un tableau contenant exactement les mêmes informations et les deux femmes avaient procédé à un nombre incalculable de croisements dans l'espoir d'établir un lien entre les victimes.

— Il n'y a pas de lien, conclut Laura. Les collèges dont ils dépendaient, les cours qu'ils suivaient, tout semble totalement aléatoire. Les Britanniques viennent d'un peu partout, deux d'entre eux d'outre-Manche. Ils ne sont pas tous membres du club de voile, ou des jeunes conservateurs. Il n'y a rien qui les relie entre eux.

— Soixante-dix pour cent avaient des antécédents psychiatriques, fit remarquer Evi. Mais ça n'a rien d'étonnant pour un groupe de personnes ayant tenté de mettre fin à leurs jours.

— On aurait plus de succès avec HOLMES, répliqua Laura. Le logiciel de la police dont je vous parlais. Si tous se sont fait percer les oreilles à l'âge de 9 ans, il saura le repérer.

— Ce n'est pas impossible, certes. Ça fait une belle brochette de jolies filles, regardez-moi ça. Quel affreux gâchis !

Laura avait reculé du mur pour avoir une meilleure vue d'ensemble.

— Non pas que le suicide d'une fille ordinaire soit moins triste,

s'empressa d'ajouter Evi.

— Ah ah..., murmura Laura.

— Quoi ?

Laura s'était rapprochée du mur à nouveau, et passait d'une photo à l'autre.

— Je crois que j'ai trouvé un lien, annonça-t-elle. Voyez.

Elle ôta une photo du mur et la tendit à Evi.

— Olivia Cutler, commenta-t-elle. Étudiante en chimie, deuxième année. Churchill College.

Evi baissa les yeux sur le portrait d'une fille en surpoids, aux cheveux raides et ternes. Laura avait prélevé deux autres photos du mur.

— Anita Hunt. Étudiante en russe, première année. Un peu chevaline, vous ne trouvez pas ? Et Helen Stott, en linguistique. Elle avait sérieusement besoin de soigner sa peau.

— Mais Laura, que... ?

— Rebecca Graham, l'étudiante en lettres classiques, n'était pas franchement jojo non plus, continua Laura. Comme ça, on a mis les quatre mochetés de côté. Maintenant, observez ce qui reste. Non attendez, laissez-moi éliminer les garçons.

Il restait dix-neuf photos. Judith Creasey, une blonde d'une beauté saisissante, étudiante en ingénierie qui s'était asphyxiée ; Kate George, de Peterhouse, à la chevelure de jais et au regard pétillant, qui s'était allongée dans un bain avant de lâcher son séchoir à cheveux dedans ; Sarah Treen, du Magdalene College, une Noire magnifique à la peau satinée et aux cheveux tressés qui s'était jetée sur une voie ferrée. Chaque photo encore accrochée au mur était celle d'une jeune femme mince et attirante.

— À mon avis, il les préfère jolies, conclut Laura.

— On a affaire à un homme ? s'est étonnée Evi.

— Mais enfin, réfléchissez, ai-je répondu. Si votre hypothèse était la bonne, s'il existe des sites Internet où des gens sérieusement dérangés prennent contact avec de graves dépressifs, pour les pousser à l'automutilation par pur plaisir, quelles sont les chances que près de soixante-dix pour cent d'entre eux soient de jolies femmes ?

— Euh... minces, en effet, admit Evi. Vous pensez qu'on a visé ces filles en particulier ?

— Pas minces, non, ai-je rétorqué. Elles sont quasiment nulles. Ce que j'ai du mal à cerner, c'est : jusqu'où vont-ils ? Si la victime refuse de sauter, est-ce qu'on la pousse ?

— On se calme, Laura. La police a enquêté sur toutes ces morts, a rappelé Evi. S'il y avait eu le moindre détail, le moindre indice pour suggérer autre chose que des suicides, ils l'auraient forcément trouvé.

— On peut l'espérer, ai-je répliqué, songeant à la deuxième série de traces de pneus sur les lieux de la mort de Nicole.

— Vos supérieurs hiérarchiques, ceux qui vous ont envoyée ici, soupçonnaient-ils que nous n'avions peut-être pas affaire à des suicides ?

— Pas une seconde, ai-je rétorqué.

— Près de deux cents personnes ont vu Bryony s'immoler, rappela Evi.

— Non, ils l'ont vue en flammes débouler titubante dans la salle, ai-je contré.

Le visage blanc d'Evi pâlit.

— Oh mon Dieu, Laura, vous n'imaginez tout de même pas que...

— Je ne sais pas quoi penser pour l'instant. Mais même si elle a gratté l'allumette, elle était sous hallucinogène, une substance puissante, et à forte dose.

Evi est retournée derrière son bureau, a ouvert un tiroir et en a sorti un dossier.

— Vous avez raison. On a retrouvé des doses extrêmement importantes de diméthyltryptamine chez Bryony, a-t-elle commenté après avoir cherché quelques secondes. On lui a fait des analyses de sang et d'urine très peu de temps après son admission. Procédure de routine.

— Je m'y connais très mal en drogues hallucinogènes. Est-ce qu'elles peuvent pousser à faire des choses qu'on ne ferait pas en temps normal ?

Comme tout officier, j'avais suivi les cours de base sur les substances prohibées les plus courantes dans le cadre de ma formation, mais dans la mesure où je n'avais jamais exercé chez les Stup, mes connaissances sur les drogues et leurs effets étaient assez faibles.

Evi hochait la tête. Je n'avais pas toute son attention. Elle parcourait toujours les notes sur Bryony.

— Il n'y a rien au sujet d'éventuelles drogues dans son dossier. Nous demandons toujours aux étudiants s'ils font ou ont fait usage de drogues lors de nos entretiens.

— On a retrouvé dans sa chambre tout l'attirail nécessaire pour fumer, ai-je indiqué.

Evi a levé la tête et cligné des yeux.

— Elle fumait ?

— D'après le rapport de la police, oui. C'est l'usage, d'après ce que j'ai lu.

— On ne m'a jamais montré ce rapport, a fait remarquer Evi en reportant son regard sur ses documents. C'est préoccupant.

— Pourquoi ?

— Eh bien, pour deux raisons. D'abord, c'est une très forte concentration pour une inhalation. J'aurais plutôt pensé à une injection, vu la dose.

— La police a retrouvé une pipe à eau, pas une seringue, ai-je indiqué.

Nous avons toutes les deux médité la chose un moment. Je n'avais pas envie de parler de « mise en scène », mais le mot était là, au bout de ma langue. Peut-être avait-on cherché à donner l'impression que Bryony s'était délibérément droguée, en modifiant toutefois un détail, et non des moindres.

— S'il y avait eu une autopsie, cette anomalie aurait-elle été remarquée ?

— Très certainement, a acquiescé Evi.

— Et l'autre point ? Vous avez dit qu'il y avait deux choses qui vous tracassaient.

— Bryony prenait un antidépresseur. Un ISRS, de la même famille que le Prozac. Jamais Nick ne l'aurait prescrit s'il avait su qu'elle faisait usage d'hallucinogènes. Elle a donc dû lui mentir de manière très convaincante, parce que...

À moins qu'il n'ait parfaitement su ce qu'il faisait.

— Parce que..., l'ai-je encouragée.

— Les hallucinogènes réagissent très mal avec certains antidépresseurs. On a constaté des états de fugue dissociative en cas de prise simultanée.

— Pardon ?

Elle a relevé la tête.

— Un état d'amnésie temporaire. Le malade oublie complètement qui il est et se retrouve à errer, parfois perdu et effrayé, ou alors s'imaginer qu'il est devenu une tout autre personne. Ça peut durer des heures, voire des semaines.

— Nicole Holt a disparu plusieurs jours avant de mourir, lui ai-je rappelé. Elle a ressurgi dans un drôle d'état, sans avoir le souvenir de l'endroit où elle avait pu aller ni de ce qu'elle avait fait.

Evi m'a regardée. Quand Bryony avait tenté de se tuer, elle était sous l'influence de deux drogues qui avaient pu effacer de grands pans de sa mémoire.

— S'il y avait du DMT dans le sang de Nicole aussi, ça ne peut pas être une coïncidence, ai-je lancé. Son autopsie a eu lieu cette semaine, non ?

Evi me l'a confirmé d'un geste.

— Mardi, je crois.

— Il me faut ce rapport, ai-je continué. Pouvez-vous l'obtenir ?

Evi a secoué la tête.

— Elle n'était pas ma patiente. Si Nicole s'est droguée, ou si l'on trouve chez elle la moindre trace d'alcool en quantité trop élevée, ça se saura au moment de l'enquête. D'ici là...

J'ai poussé un soupir excédé. La procédure normale voulait qu'on ouvre une enquête pour l'ajourner aussitôt. Elle pouvait n'aboutir que dans six mois.

— Connaissiez-vous le médecin légiste de la circonscription ?

— Je l'ai déjà croisé. À l'un des dîners du collègue. On a bavardé un moment.

— Quel âge, à peu près ?

Elle a haussé les épaules.

— La cinquantaine avancée... Bientôt soixante.

— Marié ?

— Célibataire, je crois. Quel rap...

— Homo ou hétéro ?

— Je ne lui ai pas posé la question.

— Enfin, comme si c'était nécessaire. Homo ou hétéro ?

— Hétéro, a répondu Evi. Plutôt charmeur, si vous voulez tout savoir.

— De mieux en mieux, ai-je répliqué. Il faut qu'on le voie. Vous avez son numéro de téléphone personnel ?

Evi a levé sa main.

— Une seconde. Vous avez déclaré qu'une fille avait disparu. Avez-vous bien dit qu'elle s'appelait Jessica ?

— Oui, pourquoi ?

Au lieu de répondre, elle s'est emparée de son téléphone fixe et a composé un numéro.

— Bonjour, vous voulez bien me mettre en ligne avec Jessica Calloway, s'il vous plaît ?

Nous avons patienté. J'essayais de me rappeler ce que j'avais lu sur plusieurs sites la veille sur la fille portée disparue.

— Bonjour, puis-je parler à Jessica, s'il vous plaît ? a dit Evi un instant plus tard. C'est de la part du docteur Oliver.

Le pli soucieux sur son front s'est creusé.

— Je vois, a-t-elle lâché au bout d'un moment. Et l'avez-vous signalé à sa famille ?

Elle a relevé la tête vers moi. Pour la première fois, elle m'a paru effrayée.

— Très bien, je vous remercie, a-t-elle conclu, avant de raccrocher. Jessica Calloway. Cela fait plusieurs mois que je la suis. Antécédents dépressifs et troubles de l'alimentation. Je l'ai vue mardi et son état m'a sérieusement inquiétée. Je commençais à envisager une hospitalisation. Et voilà qu'on ne l'a pas revue depuis ce soir-là. Il faut que j'aille interroger ses camarades, dans sa résidence, et son tuteur.

— J'y vais. Vous, vous allez inviter le médecin légiste à déjeuner.

Il n'y avait pas long de la maison d'Evi au St Catharine's College. Parvenue aux abords du marché en plein air, je suis descendue de ma bicyclette et l'ai poussée entre les stands. Le soleil matinal avait quasiment disparu à cette heure-là et le ciel s'était couvert. À voir ces nuages jaunes et bas, on devinait que la neige n'était pas loin. Je me suis frayé un passage entre les clients, longeant des étals de pains, de fleurs, de fruits et légumes. Où que je tourne la tête, le sentiment d'urgence était palpable. Les gens voulaient avoir fini leurs courses et rentrer chez eux avant qu'elle ne tombe. J'ai de nouveau pressé le pas et suis arrivée au collège.

J'ai mis du temps à gagner le troisième étage, priant pour ne pas avoir attrapé quelque chose de grave. Je n'avais pas le droit de tomber malade maintenant. Arrivée en haut, j'ai dû m'arrêter pour reprendre mon souffle, puis ai trouvé la chambre de Jessica.

Depuis sa fenêtre, elle devait avoir une vue sur la cour principale. J'ai toqué à la porte et attendu. En entendant qu'on tirait une chasse d'eau, j'ai tourné la tête et vu une autre jeune femme sortir de la salle de bains commune.

— Salut, ai-je lancé, avant qu'elle n'ait le temps de prendre la parole. Je me demandais si vous pourriez m'aider. Je cherche Jessica.

— Dix-neuf mortes, a résumé Evi. Et peut-être vingt d'ici la fin du week-end. L'une de mes patientes a disparu depuis mardi soir.

Le Dr Francis Warrener, médecin légiste de la ville de Cambridge, a pris un coin de sa serviette pour se tamponner les lèvres. Il s'était montré relativement bien disposé quand Evi avait suggéré qu'ils déjeunent ensemble, et avait semblé intrigué quand elle lui avait confessé qu'elle avait besoin d'un service. Manifestement, il regrettait à présent d'avoir consenti à la voir. Tant pis pour lui.

— Ce n'est plus qu'une question de temps avant que ça fasse la une de la presse nationale, et qu'elle s'interroge, avec raison, sur ce que nous avons laissé faire. Des parents vont demander des comptes. Je ne sais pas pour vous, Francis, mais en ce qui me concerne, je veux être irréprochable quand ça arrivera.

Francis Warrener était petit, mince et sec. Ses moindres gestes étaient nets et précis. Il avait des yeux marron foncé, des traits qui auraient pu être décrits comme beaux sur une femme, et des dents très blanches. Il parlait peu,

mais chaque mot prononcé était choisi et pertinent. Il n'avait pas pris la parole depuis quelques minutes.

— Vous savez quelle est la première question qu'on pose toujours dans ce genre de cas ? poursuivit Evi. « Aurait-il été possible d'agir plus tôt ? » Le jour où on me la posera, je ne veux pas avoir à répondre : « Ben, oui, ça me turlupinait bien un peu, mais je ne voulais pas faire de vagues dans la profession. »

Warrener s'empara de sa fourchette, piqua un petit pois et le porta à sa bouche. L'essentiel de son dîner était encore dans son assiette et refroidissait.

— Si vous avez signalé vos inquiétudes à la police, répondit-il, alors vous avez sûrement fait du mieux que vous pouviez.

— Oui, ça peut en effet sauver tout juste ma carrière, répliqua Evi. Et si cela ne suffit pas, alors le fait que je sois allée vous trouver, que je vous aie exposé les motifs de mon tracas et que je vous aie demandé d'enquêter plaidera en ma faveur, sans doute. Que vous, comme la police, m'ayez enjoint de me mêler de mes affaires pourra, à la rigueur, m'exonérer de toute responsabilité.

— Et me faire porter carrément le chapeau tout en me refilant la patate chaude, ironisa Warrener.

— Je pense que vous venez de mêler deux métaphores mais, en gros, c'est ça, répondit Evi, avec un sourire forcé.

Elle patienta, pendant que Warrener poussait les restes de son blanc de poulet sur le côté de son assiette et posait son couteau et sa fourchette au centre de celle-ci.

— Pourquoi ne pas simplement jeter un œil ? suggéra Evi. Si vous examinez les rapports et que rien ne vient étayer mes propos, vous n'aurez qu'à me le dire. Je vous croirai sur parole. Ainsi, aucune confiance ne sera trahie, aucune règle déontologique non plus.

— Et si je trouve quelque chose ? demanda-t-il.

— Alors vous serez bien heureux d'avoir vérifié, répliqua Evi, convaincue qu'il allait le faire. Et si vous envisagez que la chose soit possible, alors nous ne devrions plus perdre une minute.

Une heure plus tard, je n'avais rien appris de nouveau. Si ce n'est qu'il est possible de se faire un sang d'encre pour quelqu'un qu'on n'a jamais connu. J'avais expliqué que je travaillais pour la conseillère personnelle de Jessica, et ses amies s'étaient volontiers livrées à moi. Après trente minutes, j'avais l'impression de l'avoir connue moi-même. C'était une fille à problèmes, la chose avait été flagrante depuis le jour de son arrivée au collège. Elle était anormalement soucieuse de son apparence, en particulier de son poids, et vérifiait la valeur calorique de tout ce qu'elle avalait. Les gens avaient commencé à la charrier quand ils avaient remarqué sa vulnérabilité.

— Quels gens ? avais-je demandé.

Les filles avaient échangé des regards en quête d'inspiration.

— On n'a jamais su, a répondu enfin une blonde aux cheveux coupés à ras. Ça ne semblait pas du genre de la plupart des gens ici. Tous sont plutôt sympas, dans l'ensemble. Pour l'essentiel, ça se passait sur des forums, des sites, vous voyez, ce genre de trucs. Les remarques sont anonymes.

— Mais elle a été victime de vraies farces, ai-je fait remarquer.

Evi m'en avait fait un bref résumé avant que je ne la quitte.

— Ouais, mais on n'a jamais su qui c'était, dit une fille aux couettes brunes enroulées, façon princesse Leia, au-dessus des oreilles. Pendant la journée, l'étage est désert. N'importe qui pourrait entrer sans se faire voir.

À mesure qu'avancait le trimestre, Jessica s'était de plus en plus repliée sur elle-même, ne quittant parfois pas sa chambre pendant plusieurs jours.

— Pensez-vous qu'elle ait pu se droguer ? ai-je demandé.

Dans la pièce, les regards se sont faits évasifs.

— Si elle a des ennuis, vous ne l'aidez pas en gardant le secret, ai-je fait remarquer.

— Je suis sûre que oui, a répliqué la blonde. Y avait qu'à voir ses yeux certains matins.

— Mais on n'a pas de preuves, a rétorqué une autre avec une écharpe jaune et violet enroulée autour du cou. Ce n'est qu'une supposition.

— Certains jours, elle arrivait à peine à sortir du lit, or je ne l'ai jamais vue boire beaucoup d'alcool, a rétorqué la blonde. Elle se droguait forcément.

— Savez-vous où elle se procurait sa came ? ai-je demandé. Avez-vous vu qui que ce soit de bizarre traîner dans le coin ? Retrouvait-elle quelqu'un, se rendait-elle régulièrement à des rendez-vous ?

Elles se sont dévisagées, ont réfléchi, puis secoué la tête.

— Avait-elle des problèmes d'argent ? ai-je demandé.

— A priori non, a répliqué princesse Leia. Elle en dépensait pas mal en fringues et en maquillage.

— Avez-vous remarqué des cicatrices sur ses bras ? Ou des renflements répétés ? Avez-vous senti des odeurs bizarres dans sa chambre ?

Nouveaux regards interdits et hochements de tête. Jessica n'avait rien de la droguée habituelle, apparemment. Pas plus que Bryony. Je les ai remerciées, me suis assurée qu'elles avaient mon numéro ainsi que celui d'Evi au cas où il se passerait quelque chose, et leur ai dit que j'étais sûre que tout irait bien pour Jessica. Je mentais. Plus ça allait, plus j'étais convaincue que d'ici à la fin de la semaine, elle serait morte.

En sortant de l'immeuble, j'ai reçu un texto d'Evi. Elle était en route pour le bureau du médecin légiste, il avait accepté de revoir ses dossiers. Elle me demandait de la retrouver chez elle dans deux heures.

J'avais donc du temps à tuer. J'aurais aimé parler à Joesbury de ce que j'avais découvert. Ce n'était guère plus qu'une hypothèse, cependant, et il avait demandé très clairement que je ne le contacte pas, à moins qu'il ne s'agisse d'une urgence. Deux heures. J'ai décidé d'aller voir comment se portait Bryony.

Evi consulta sa montre. Le chien était seul depuis trois heures, à présent. Il avait pu pisser sur le tapis, ronger le mobilier, hurler à la mort. Et d'ailleurs, Laura l'avait-elle nourri aujourd'hui ? L'avait-on promené ?

— Evi.

Relevant les yeux, Evi trouva Warrener dans l'encadrement de la porte. Une feuille de papier dans la main droite.

— Alors, quelque chose ?

— J'ai vérifié onze rapports d'autopsie. En commençant par le plus récent, celui de Nicole Holt.

Evi hocha la tête. Une fois exclus les garçons, les filles moins jolies et celles dont le suicide avait échoué, Laura et elle avaient réduit la liste à onze. Elle avait demandé à Francis de vérifier si l'une ou l'autre de ces femmes avait été sous l'influence de drogues quand elle s'était supprimée.

Il lui remit la feuille.

— J'enverrai ceci au directeur de la police lundi matin, déclara-t-il. Il en fera ce que bon lui semble...

Telle que je l'avais laissée deux jours plus tôt, Bryony fixait le toit de la tente qui la protégeait de toute infection. Elle a entendu la porte et tourné la tête dans ma direction.

Elle ressemblait de plus en plus à un cadavre vivant. La peau qui couvrait son visage paraissait plus cireuse et se décolorait par endroits. On aurait dit que le processus de rejet par le corps de Bryony commençait.

— Salut, ai-je lancé.

Elle m'a regardée m'approcher du lit.

— Mêmes règles que la dernière fois. Si tu veux que je m'en aille, tu clignes des yeux, et je m'en vais dans la seconde.

J'ai guetté un clignement. Il n'est pas venu. J'ai pris une chaise et me suis assise.

— J'ai vécu une drôle d'aventure après t'avoir vue l'autre jour, ai-je commencé. Je me suis fait attaquer par une buse.

Je lui ai raconté comment j'avais dérangé l'oiseau, de quelle façon il avait fait un piqué sur moi et comment j'avais couru me mettre à l'abri dans les bois adjacents. Des questions me brûlaient les lèvres mais je ne voulais pas la brusquer et, de plus, j'avais l'impression qu'elle recevait très peu de visites. J'allais justement lui parler des bois et de l'effrayant fermier quand une infirmière est entrée pour vérifier sa tension et les niveaux d'oxygène.

Le temps que l'infirmière reparte, il était tard et je savais que je devais retourner chez Evi avant la fin de l'après-midi. La sinistre forêt attendrait.

— Bryony, ai-je repris une fois la porte refermée. Il y a quelque chose dont j'aimerais te parler. Ça ne va pas être facile pour toi, mais c'est important. Tu veux bien ?

J'ai attendu le temps que Bryony incline la tête vers le bas puis la relève.

Oh Seigneur, j'avais un peu espéré qu'elle dirait non, parce que je m'apprêtais à poser une question cruelle. Mais la remarque d'Evi, à propos des deux cents personnes qui avaient vu Bryony s'immoler, m'avait interpellée. Parce que ce n'était pas vrai. Deux cents personnes l'avaient vue en flammes.

Quelqu'un d'autre avait été présent quand Nicole s'était décapitée. Danielle n'était pas seule quand elle s'était pendue à l'arbre. Peut-être Bryony n'avait-elle pas agi seule non plus.

— Bryony, je dois te demander... Y avait-il quelqu'un avec toi quand tu as gratté l'allumette ?

Peut-être les trois avaient-elles été aidées.

— Ce que j'ai besoin de savoir, Bryony, c'est si quelqu'un t'a aidée.

Peut-être ces suicides n'en étaient-ils pas, après tout.

— Si quelqu'un t'a fait ça.

La main de Bryony s'agitait sur le lit et s'est emparée d'un stylo. Elle l'a promené lentement sur l'ardoise. À cet instant, la porte s'est ouverte et un aide-soignant est entré. Il m'a saluée de la tête et s'est approché de la poubelle.

— Imagine un peu, j'étais à moitié nue, trempée jusqu'aux os, enchaînée par la cheville pendant qu'on me promenait une caméra vidéo sous le nez, ai-je débité d'une voix aussi allègre que possible. Talaith m'a dit qu'ils l'ont fait plein de fois ce trimestre.

Pendant que je parlais, je me suis penchée sur le lit pour lire ce qu'écrivait Bryony. L'aide-soignant vidait la poubelle dans un grand sac en plastique qu'il avait apporté avec lui.

« MOI », avait-elle écrit. « C'EST MOI. »

J'ai discrètement opiné, pour indiquer que j'avais compris, et l'ai remerciée d'un petit sourire. Tout en me lançant un regard noir, l'aide-soignant est reparti.

— Je vais te laisser tranquille à présent, ai-je continué. Pour être honnête, je suis assez crevée, moi aussi. J'ai fait de drôles de rêves la nuit dernière. Il doit y avoir un truc dans cette chambre...

Les yeux de Bryony se sont écarquillés d'angoisse.

— Désolée, ai-je ajouté. C'est juste que Talaith a mentionné un jour, dans le courant de la conversation, qu'à l'époque où elle et toi partagiez le studio, tu faisais des cauchemars, toi aussi.

Elle s'est remise à écrire à nouveau. « NON », a-t-elle écrit, puis « PAS RÊVES ».

Pas des rêves ? Que voulait-elle dire ?

Son stylo progressait toujours sur l'ardoise. « BOURDON », a-t-elle écrit à nouveau.

— Je sais, tu l'as déjà dit. Bryony, veux-tu parler de Nick Bourdon, ton médecin traitant ?

Agitation immédiate. Elle s'est mise à tapoter l'ardoise du stylo. D'abord au-dessus du mot *bourdon* puis au-dessus de *pas rêves*. Le stylo lui a

échappé mais elle a continué comme s'il était crucial que je comprenne. *Bourdon. Et Pas rêves.*

Derrière moi, la porte s'est ouverte et une infirmière est apparue dans l'encadrement.

— Je pense qu'elle a besoin de se reposer, maintenant, m'a-t-elle indiqué sur un ton péremptoire.

Evi baissa les yeux. Les dépistages toxicologiques étaient effectués de manière systématique chez les suicidés. Toute substance anormale trouvée dans le sang, la salive ou l'urine figurerait nécessairement dans le rapport d'autopsie. Warrenner avait récupéré les résultats de toxicologie de chacune des onze victimes. On avait retrouvé chez Nina Hatton, l'étudiante en zoologie décédée cinq ans plus tôt après s'être ouvert l'artère fémorale, de la témazépam, un sédatif relativement courant, et de la psilocybine, un hallucinogène. Jayne Pearson, l'étudiante en français qui avait volé le fusil de son père pour se tirer une balle sept mois plus tard, présentait des traces d'un autre sédatif appelé du flunitrazépam, commercialisé sous le nom de Rohypnol. Cette même année, les autopsies de Kate George et Donna Leather avaient confirmé la présence de traces de LSD chez l'une, de mescaline chez l'autre. Les deux avaient également fait usage de benzodiazépines, des drogues sédatives. L'année suivante, Bella Hardy et Freya Robin étaient mortes après avoir pris de l'ibogaïne et de la DMT. Evi parcourut toute la liste jusqu'aux résultats de l'autopsie de Nicole Holt. Elle avait pris du LSD avant de mourir.

— À part le mélange d'hallucinogènes et de sédatifs, aucun schéma n'émerge, je crois, commenta Evi.

— Non, en effet, concéda Francis. Et il n'y a rien d'anormal à trouver des traces de drogues dans l'organisme d'un suicidé.

Claire McGann, quatorze mois plus tôt, avait consommé de la mandragore, une drogue rare, hallucinogène, dérivée de la plante du même nom. Miranda Harman était morte après avoir pris du Benadryl.

— Si je transmets ceci au commissaire, reprit Francis, ainsi qu'à vous-même, malgré toutes mes réticences, c'est pour deux raisons.

— Certaines de ces drogues sont tout à fait inhabituelles, suggéra Evi.

— Oui, convint-il. Pas du tout ce qu'un étudiant lambda se procure tout seul d'ordinaire. L'autre détail qui me préoccupe, c'est que la substance nettement plus courante qu'on devrait trouver chez un suicidé, c'est l'alcool.

— Pas une, dit Evi, la liste sous les yeux. Des traces chez Kate et Freya, mais qui ne correspondent guère qu'à un verre de vin, consommé un peu plus tôt. Aucune d'elles n'avait bu en excès.

— Exactement. Et je me fais peut-être des idées, mais ce qui me frappe, c'est que de toutes les substances incapacitantes, ce sont les doses massives d'alcool qui seraient les plus difficiles à administrer à quelqu'un.

Evi s'absorba de nouveau dans la contemplation de la liste.

— Moi, ce qui me frappe, conclut-elle, c'est que s'il est question d'actes criminels, on a affaire à quelqu'un qui s'y connaît vraiment en substances illicites.

— Ce sera tout, Evi ? demanda Warrener d'un ton qui indiquait assez clairement quelle réponse il attendait d'elle.

— Pas tout à fait, répliqua cette dernière.

— Donc, ils passent tous à l'acte seuls, a commenté Evi. Quel que soit ce qui les y pousse, à la fin, la décision de mourir leur appartient.

— C'est le cas pour Bryony, apparemment, ai-je renchéri. Danielle s'est montrée très floue pour ce qui est des détails, mais je suis sûre qu'elle se rappellerait si on l'avait pendue. Difficile de demander aux autres, évidemment.

— Et pas de rêves, a répété Evi. Vous êtes sûre que c'est ce qu'elle voulait dire ?

— Pas à cent pour cent, mais ça colle. En ce qui concerne Bryony, elle n'a jamais parlé de rêves. Rappelez-vous, elle disait que quelqu'un entrain dans sa chambre la nuit et la touchait. C'est sa coloc, Talaith, qui a rapporté que Bryony criait dans son sommeil.

— Jessica s'est montrée très claire. Elle faisait des cauchemars. Même si elle était vague quand il s'agissait de les décrire.

— Avec Nicole, c'étaient ses amies. Elles l'ont entendue crier la nuit.

Nous étions dans la cuisine d'Evi, une belle pièce spacieuse à l'arrière de la maison, donnant sur le jardin. Un immense cèdre poussait au centre de la pelouse, ainsi que des arbres de tailles plus modestes et des buissons dans les plates-bandes. Un muret de briques interrompu par un portillon en fer forgé en son centre délimitait le fond du jardin en pente. Au-delà, j'apercevais des saules, taillés pour l'hiver. Le plafond nuageux semblait bas.

— Si ces prétendus rêves sont en fait de vagues souvenirs d'abus réels, comment se fait-il que ces filles ne se réveillent pas, qu'elles ne se mettent pas à hurler comme des dingues à l'instant même où la porte s'ouvre ?

— Je suppose qu'elles étaient droguées, a répondu Evi en indiquant la liste du médecin légiste. L'auteur de ces actes s'y connaît en substances sédatives. On a du Rohypnol, de la kétamine. Absorbez l'un ou l'autre en quantité suffisante, et il y a de grandes chances que vous vous laissiez faire et ne gardiez que de très vagues souvenirs le lendemain, voire pas du tout.

— Jusqu'ici, ça colle. Mais il arrive qu'elles se réveillent en criant. Ce qu'on leur fait subir est-il si affreux, que ça annule l'effet du sédatif ?

— À moins d'une douleur physique extrême, ça semble improbable. Et ces filles ne sont pas blessées, à proprement parler, rappelez-vous. À mon avis, il y a eu autre chose.

Comme si ça ne suffisait pas comme ça.

— Autre chose ?

— Il y a beaucoup d'hallucinogènes sur cette liste, a-t-elle ajouté. Plusieurs victimes présentaient des traces de substances psychédéliques.

Je devais avoir l'air interdite parce que Evi a poussé un profond soupir.

— Alors..., a-t-elle commencé. Vous savez que les drogues hallucinogènes provoquent des expériences qui se distinguent de celles de la conscience ordinaire ?

— Vous voulez dire qu'elles ne sont pas réelles ?

Elle a hoché la tête.

— Oui, on peut parler d'expériences qui ne sont pas réelles. Mais cette notion recouvre de nombreuses variantes, qui dépendent des drogues utilisées ainsi que de l'état général du drogué.

Le chien nous avait suivies et s'était désormais attaché à la personne d'Evi. C'est à ses pieds qu'il était couché, à même le carrelage, levant vers elle un regard adorateur. Ce qui en dit long sur la loyauté des chiens, d'après moi. Je lui avais évité de prendre une balle, l'avais nourri, abrité, et voilà qu'il s'était entiché d'une fille plus jolie.

— Continuez.

— Les drogues hallucinogènes sont de trois types. En premier, on trouve les substances psychédéliques. Elles n'induisent pas d'hallucinations au sens propre du terme, elles altèrent simplement les perceptions qu'a leur utilisateur de la réalité. Sous leur influence, on peut voir des couleurs particulièrement vives, ou bien des objets inertes s'animer. On observe souvent une confusion des sens, les gens disent avoir entendu des couleurs, vu des sons.

— Trop cool..., me suis-je enthousiasmée.

Ça ne l'a pas fait sourire.

— Le mot « psychédélique » n'est un pas un terme hippy, soit dit en passant, il vient du grec ancien « psyché » signifiant esprit, ou âme, et « delos », la révélation. Le LSD est une drogue psychédélique, tout comme la DMT ou la mescaline. Et elles sont supposées faire remonter à la surface une part refoulée de vous-même.

— Refoulée, mais bien réelle ?

— Exactement. Des expériences médicales ont été menées vers la fin des années 1960, pour voir si l'usage des drogues psychédéliques pouvait ramener au premier plan de l'esprit d'une personne ce qu'elle dissimulait. C'était risqué, bien sûr, puisque si les gens gardent des souvenirs bien enfouis, c'est généralement pour une bonne raison. Les exposer de force pouvait s'avérer très dangereux.

— À supposer qu'ils aient quelque sombre secret, les psychédéliques peuvent l'exhumer malgré eux ? ai-je demandé, prise d'un frisson qui n'avait rien à voir avec la température.

J'avais moi-même quelques secrets que je tenais à garder au placard.

— Oui. Ensuite, on trouve les substances dissociatives, a continué Evi. Elles induisent une déréalisation du monde extérieur, comme s'il était un rêve,

ou s'il était faux. On est conscient de ce qui se passe autour de soi mais on se sent détaché. D'après les témoignages, on a l'impression de s'observer à distance, et même de percevoir le monde comme à travers un écran géant de cinéma. Vous me suivez ?

— Oui, bien sûr, ai-je répliqué. Et ces drogues dissociatives sont ?...

— La PCP, la kétamine, à nouveau. À l'origine, les deux ont été développées en tant qu'anesthésiques pour la chirurgie. Elles figurent sur la liste.

— Et le troisième groupe ?...

— Sans doute les plus dangereux, les hallucinogènes délirants. Ils peuvent causer des hallucinations au sens véritable du terme. Les utilisateurs nourrissent de vraies conversations avec des interlocuteurs imaginaires, ils voient des choses qui n'ont aucune réalité tangible.

— Et ces choses ont tendance à faire peur ?

— Ça dépend, a répondu Evi. Quelqu'un qui est dans un bon état d'esprit, qui se sent en sécurité, peut en effet apprécier son trip.

— Alors qu'à l'inverse, celui qui est déprimé, anxieux, dans une situation où il se sent vulnérable, où il a peur, fera un « bad trip » ?

— On ne devrait jamais prendre d'hallucinogène dans cet état, a répondu Evi. Les conséquences sont affreuses.

— Très bien, ai-je conclu. Alors mettons, de façon complètement hypothétique, qu'on soit déprimé, vulnérable et inquiet, qu'on vous drogue à ce moment-là, qu'on abuse de vous et, juste pour faire bonne mesure, qu'on vous administre une forte dose d'hallucinogènes. À quoi peut-on s'attendre ?

Jamais je n'avais vu Evi aussi pâle.

— Mieux vaut ne pas y penser.

J'ai consulté la liste des drogues qu'avait rapportée Evi du bureau du médecin légiste. Certaines m'étaient totalement inconnues.

— Bon. Est-ce qu'elles prennent cette merde de leur plein gré, ou bien la leur administre-t-on en douce sans leur consentement ? me suis-je interrogée.

— Bryony a soutenu à sa conseillère qu'elle ne prenait rien, a répondu Evi. Et elle a dû convaincre Nick Bourdon, lui aussi, sinon il ne lui aurait jamais prescrit l'antidépresseur qu'il a choisi.

— Les amies de Jessica pensaient qu'elle en prenait, ai-je suggéré. Même si, d'après le comportement qu'elles m'ont décrit, je n'aurais pas dit qu'il était typique d'une accro.

— Je ne pense pas que Jessica se soit droguée, m'a accordé Evi. Je l'aurais remarqué, il y a des signes. Ils n'étaient pas apparents quand elle venait me voir.

— Quels sont ces signes ?

— Dilatation de la pupille, pâleur anormale, respiration rapide, suées, tremblement des mains. Ça ressemble pas mal à l'état dans lequel vous étiez ce matin.

Ah, je ne l'avais pas vue venir, celle-là.

— Ainsi que l'autre jour, a-t-elle repris, avant que j'aie trouvé quoi que ce soit à répondre. Quand vous êtes venue me voir au collège. Vous n'aviez pas l'air bien.

— Je n'ai jamais pris de drogue de ma vie, ai-je affirmé en toute honnêteté. Je suis en train de lutter contre un rhume, c'est tout.

— Avez-vous fait des cauchemars ? m'a demandé Evi.

Je me suis levée et suis allée rejoindre le chien qui s'était endormi sur le tapis devant la cuisinière. Ses pattes étaient largement écartées, étalant son ventre à la vue de tous.

— Mais ce chien est une chienne ! me suis-je exclamée.

— Je la trouve plutôt mignonne, a répliqué Evi.

— Vous le saviez ?

— Bien sûr, a-t-elle répondu. Je me suis juste dit que la biologie, ce n'était pas votre truc. Et le sexe des chiens est le cadet de nos soucis. Ça vous dit de me parler de ces rêves que vous avez faits ?

Evi pensait que je... J'ai secoué la tête.

— Ce n'est pas possible.

Elle n'a pas fait un geste, ni prononcé un mot.

— J'ai rêvé que quelqu'un tentait de s'introduire dans ma chambre, ai-je avoué. Que je l'entendais entrer et que je ne pouvais pas bouger. C'était assez flippant. À mon réveil, j'étais dans la pièce commune, agrippée au chien. La porte était fermée à clé, la fenêtre aussi, pas de trace d'effraction, et il y avait plusieurs filles assez énervées dans le couloir.

— Quand vous avez quitté la fête hier soir, où êtes-vous allée ?

— Je me suis rendue dans un fast food pour trouver quelque chose à manger pour la Truffe, et ensuite, je suis rentrée. Ma coloc était sortie. Je me suis fait une tasse de thé, j'ai travaillé un peu, et je suis allée me coucher.

— Ce doit être à la fête, a suggéré Evi. Ce qui, je vous le concède, ne paraît guère probable.

— En effet. Ces machins-là n'agissent-ils pas très rapidement ?

Evi a haussé les épaules.

— Pour certains oui, d'autres non.

— Ça allait bien au volant. J'ai travaillé environ une heure après mon retour. Je me sentais parfaitement normale quand je me suis mise au lit.

— Vous vous êtes préparé du thé, vous dites ?

— Des substances hallucinogènes dans un sachet de thé ? me suis-je interrogée. Non, vraiment, mes mauvais rêves et mon état de ce matin sont consécutifs à l'accumulation de stress, de fatigue, à une conversation dérangeante échangée en pleine nuit – avec vous – et à un éventuel début de grippe. Je me sens mieux à présent, sincèrement.

Evi m'a dévisagée un moment avant de se lever et d'aller chercher sa sacoche médicale dans le placard de l'entrée.

— Que diriez-vous d'envoyer quelques prélèvements au labo ? a-t-elle proposé, depuis le pas de la porte. Juste pour être sûres.

J'ai ouvert la bouche pour refuser, mais je me suis rendu compte que cela ne pouvait pas faire de mal. Je le saurais sûrement, si j'avais été droguée, mais si cela apaisait Evi...

— Bon, à supposer que j'adhère à votre hypothèse une seconde, ai-je commencé, comment peut-on administrer de la drogue aux gens sans qu'ils le sachent ?

Je l'ai regardée prendre dans sa sacoche une aiguille, une seringue, des tubes et un flacon pour prélèvement d'urine. Elle a déchiré l'emballage de l'aiguille.

— Bras gauche, remontez votre manche, m'a-t-elle ordonné tout en assemblant les divers éléments. Eh bien, il en existe une tripotée qu'on peut verser dans des boissons. C'est comme ça que fonctionnent les drogues du viol. Mais les étudiants commencent à faire pas mal attention à la chose, ces temps-ci.

— Aïe, ai-je gentiment protesté, histoire d'être de la fête, tandis qu'Evi étiquetait mon sang puis le posait sur la table.

— Ce sera envoyé lundi, à la première heure, a-t-elle ajouté.

Evi n'en avait pas encore terminé avec moi. À mon retour des toilettes, je lui ai remis mon flacon d'urine, puis elle a fouillé dans son sac à nouveau et m'a braqué une lampe dans les yeux, m'a pris le pouls et la tension, avant d'écouter mon souffle à l'aide d'un stéthoscope.

— Vous survivrez, a-t-elle conclu.

— Espérons que Jessica en fasse autant, ai-je répliqué.

Comme elle ne répondait rien, j'ai regretté de m'être montrée aussi désinvolte. Les patients d'Evi lui tenaient à cœur. Elle se faisait un sang d'encre pour Jessica. Tout comme moi.

— Peut-être devriez-vous dormir ici pendant quelques nuits, m'a-t-elle proposé. Il y a plusieurs chambres d'amis dans cette maison.

J'ai secoué la tête.

— Sans l'aval de mon supérieur, je n'ai pas le droit de changer mon organisation. Et tant que les résultats ne seront pas revenus, nous ne sommes sûres de rien. Ne vous en faites pas, je serai prudente.

Evi semblait soucieuse mais n'a pas insisté.

— Le médecin légiste prévoit d'envoyer cette liste au commissaire lundi, m'a-t-elle indiqué, tout en soulevant le document imprimé que lui avait remis Francis Warrenner. Qu'en fera-t-il, à votre avis ?

— Rien dans la précipitation. Ce qui n'aidra pas Jessica des masses. Il va vraisemblablement le faire suivre à la police, leur demander de réexaminer les différentes affaires et de lui faire part de leurs découvertes. Dans la mesure où toutes ces filles sont mortes, il y a peu de chances pour que cela constitue une priorité. Ils s'y attaqueront dans les semaines à venir.

La pendule dans l'entrée a sonné le quart et nous avions fait le maximum pour le moment.

— Il faut que je file, ai-je déclaré en me levant et en attrapant mon sac.

Je vous appelle demain.

— Laura, a lancé Evi dans mon dos, alors que j'avais la main sur la poignée de la porte. Vous êtes sûre de ne rien oublier ?

Faisant demi-tour, je l'ai découverte en train de brandir ma laisse improvisée.

— Ben, c'est que... Personne n'a encore signalé sa disparition, mais ce n'est qu'une question de temps. D'ici là, je me suis dit qu'elle ferait bien de rester avec vous.

Les sourcils d'Evi se sont haussés jusqu'à disparaître sous sa frange.

— Et qu'est-ce qui vous a suggéré que...

— Eh bien, elle vous apprécie, c'est évident. Et d'après ce que je vois, c'est réciproque.

— Je ne peux pas m'encombrer d'un chien, Laura. Comment ferais-je pour la promener ?

— Je ferai un saut demain matin. Gardez-la au moins cette nuit. Je sais qu'elle est douce comme un agneau mais elle est imposante et quand elle aboie, on dirait un doberman. Et, juste au cas où l'excitation de ces dernières heures vous l'aurait fait oublier, un dingue vous harcèle. Si quelqu'un a tenté de s'introduire chez vous, il y réfléchira à deux fois maintenant que vous avez la Truffe à vos côtés.

— Mais qu'est-ce que je vais lui donner à manger ?

— De la nourriture pour chien, voyons. Il y a vingt-quatre boîtes juste devant votre porte. Achetées tout à l'heure. Je vais vous les rentrer. Elle n'a pas besoin de panier. Elle dormira sur le tapis de votre chambre.

— Elle ne risque pas d'engloutir vingt-quatre boîtes en une nuit, a râlé Evi tandis que je passais devant elle pour aller déposer deux caisses de boîtes dans la cuisine.

La Truffe ne s'est même pas réveillée quand je suis partie. Elle avait déjà décidé avec qui elle restait.

Tout en pédalant pour regagner St John's, je tentais de me rappeler à quand remontait mon dernier rendez-vous galant. Alors que je franchissais le portail en poussant ma bicyclette, je me suis rendu compte que je n'en avais jamais eu. Adolescente, j'avais eu des petits amis, sans doute plus que la plupart des filles – je n'étais pas un ange – mais je les retrouvais au coin des rues, sur les bancs publics, derrière les grilles des terrains de jeux à la nuit tombée. Nous traînions dans les parages, buvions de l'alcool bon marché et fumions. Bécotage et pelotage sont allés toujours plus loin jusqu'à ce qu'il ne me reste plus grand-chose à apprendre sur le sexe, à l'âge de 16 ans.

J'étais partie de chez moi à 17 ans et avais passé un certain temps à vivre à la dure. J'avais touché le fond, puis découvert qu'il existait pire. Peu à peu, cependant, je m'étais reprise en main et j'avais tourné la page. J'avais rejoint les forces de la RAF, l'armée de l'air britannique, puis celles de la police, j'avais obtenu une licence de droit et commencé à faire carrière. Ce qui ne m'avait guère laissé de temps pour les rencontres et, en outre, j'avais décidé depuis longtemps que je ne pouvais me permettre aucune forme d'intimité. Ce qui éliminait de manière assez radicale la question des hommes.

Non pas que j'en aie peur. Il y a peu, je menais encore une vie sexuelle assez active, c'est juste que je ne tentais pas de me convaincre que les hommes de passage dans ma vie pouvaient être là pour autre chose que le sexe. Et voilà que j'approchais la trentaine et que j'allais sortir ce soir-là. Avec un homme susceptible d'être un monstre à l'apparence humaine. Ça tombait bien : ne dit-on pas qu'une rencontre peut changer une vie ?

J'entendais du heavy metal en provenance du fond du couloir. Dans l'appartement, j'ai été assaillie par un mur sonore et découvert Tox assise au centre du tapis. Sa chevelure prune, remontée sur le haut de son crâne, semblait n'avoir pas été coiffée depuis des semaines et tenait à l'aide d'une paire de baguettes chinoises. Tox portait un leggings rose troué aux fesses. Une jambe, la droite, était repliée et tordue en arrière de sorte que sa cheville reposait sur sa nuque. L'autre jambe était arrondie devant elle. Ses mains plaquées au sol de part et d'autre. Ses yeux étaient fermés. Elle ne les a pas ouverts quand je suis entrée.

Secouant la tête – les gosses... – je suis passée devant elle et me suis rendue dans ma chambre. En dépit de ce que j'avais dit à Evi, je ne me sentais toujours pas bien. Il me restait deux heures pour permettre au paracétamol, à

un café fort et à l'eau chaude, de faire miraculeusement effet.

La musique s'est tue.

— Salut, chérie, ai-je entendu Tox lancer depuis la pièce commune, une fois que mes tympanes ont cessé de me faire mal. Tu peux me donner un coup de main une seconde ?

Je suis revenue sur mes pas. Tox n'avait pas bougé, si ce n'est pour tourner un tantinet sur son derrière de façon à me faire face.

— Je suis coincée, a-t-elle dit. Tu pourrais pas, genre... euh, me décrocher de là ?

Elle me faisait marcher.

— Tu ne peux pas être coincée, ce n'est pas possible. T'as qu'à baisser la tête en avant.

— 'marche pas, a-t-elle rétorqué, et il faut avouer qu'elle était assez cramoisie. Mon leggings s'est coincé dans mon ras-de-cou. Je n'arrive pas à l'ouvrir. Je l'ai tripoté dans tous les sens et ça n'a fait qu'empirer. Il y a des ciseaux dans le tiroir du haut.

Je me suis penchée pour voir. De fait, plusieurs fils de laine s'étaient coincés dans la fermeture de son collier. J'ai tenté de le défaire, mais la laine était prise des deux côtés du fermoir.

— Ça ne veut pas venir, ai-je commenté.

— Ciseaux, a aboyé Tox. Pour l'amour du ciel, ça fait une heure que je suis comme ça.

Une fois que je l'ai libérée, elle s'est servie de ses deux mains pour décrocher sa jambe de sa nuque et la redescendre lentement. Ensuite elle s'est étirée et laissée rouler sur le ventre, la figure enfouie dans le tapis.

— Yoga ? ai-je demandé, une fois qu'elle a cessé de gémir.

— Tantrique, a-t-elle marmonné, le nez dans les poils. Ça fait des merveilles pour la vie sexuelle.

— Je te crois sur parole, ai-je répliqué tout en lançant un regard en direction de l'iPod posé par terre à côté d'elle. Et les Killers étaient censés étouffer tes cris ?

Elle a tendu le bras et pris son iPod.

— Les Killers, c'était pour attirer l'attention. Je savais que tôt ou tard quelqu'un finirait par venir se plaindre.

Elle s'est passé une main dans le dos et s'est mise à se masser la fesse droite.

— Seigneur, que j'ai mal... J'ai dû me déchirer quelque chose.

— Je te fais couler un bain, ai-je proposé.

— Je sais que tu te marres, espèce de salope, m'a-t-elle lancé tandis que je longeais le couloir en direction de la salle de bains.

Près de deux heures plus tard, j'avais pris la suite de Tox dans la baignoire et mariné dedans au point de risquer d'en ressortir toute fripée. Ensuite, je m'étais bourrée de codéine et de paracétamol. J'avais descendu

trois litres de flotte ainsi que plusieurs tasses d'un café très fort. Je me sentais mieux et sans doute aussi bien qu'on pouvait l'espérer à moins de dormir dix heures.

Tox, qui avait fait un aller-retour boitillant jusqu'au Cellier pour y quérir son dîner, était agenouillée dans l'un des fauteuils, le derrière vraisemblablement trop endolori pour s'asseoir.

— Ville ou fac ? m'a-t-elle lancé.

— Pardon ?

— Ton rancard. Monde réel, ou universitaire ?

— Six vieux boucs malodorants et deux lesbiennes à moustache, ai-je répliqué en dénichant un jean au fond de mon armoire.

Je lui avais annoncé que j'étais invitée à un dîner du département de psychologie. Elle n'avait pas eu l'air de me croire.

— Tu te fous de moi, a-t-elle répliqué, alors que je l'enfilais en me tortillant. Ce jean est fait pour se faire mettre. D'ailleurs, y a un trou entre les jambes.

— Même pas vrai, ai-je répliqué d'un ton sec quoique ce soit discutable.

J'avais acheté ce jean deux ans plus tôt au marché de Camden. Il était coupé dans un vieux denim délavé et vieilli, et aurait été moulant s'il n'y avait pas eu plus de trous que de tissu. Le long de chaque jambe, le denim avait été lacéré en une série de déchirures horizontales. C'était un jean à la Lacey, pas du tout le genre de chose que porterait Laura, mais si je devais tenir le coup jusqu'à la fin de la soirée, j'allais devoir laisser Lacey sortir de sa boîte un moment.

— Tu vas attraper des engelures, a continué celle qui se prenait pour ma mère. T'es au courant qu'il neige, dehors ?

Elle n'avait pas tort. Durant les deux dernières heures, une légère poudre blanche avait commencé à s'accumuler sur le rebord de la fenêtre. Non pas que j'aie le temps de repenser ma tenue et me changer. J'ai enfilé mon pull. Plus que dix minutes. Avais-je la moindre chance de me débarrasser de Tox avant que n'arrive Nick ?

— Tu restes au chaud, ce soir ? lui ai-je demandé.

— Ah ça, pas question. Je rongerais les meubles en moins de deux. Mais l'équipe de Barney joue en ce moment. Il ne rentre pas avant une heure. Elle te va bien, cette couleur.

— Merci.

Le pull était d'un bleu pastel, en cachemire du pauvre. Je n'avais jamais été bien sûre qu'il m'aille, m'étais toujours inquiétée qu'il fasse un peu...

— Et j'adore les deux styles qui se disent merde l'un à l'autre. Tu sais, genre super-salope et mamie-retraîtée-des-postes.

— C'est l'effet recherché, ai-je répondu tout en me demandant si je ne devais pas me changer, pour finir.

— Tu sais quoi, j'ai la paire de boucles d'oreilles idéale pour cette tenue.

Tox était descendue de son perchoir et se dirigeait clopin-clopant vers sa

chambre.

— Tu sais quoi, je ne mets jamais de boucles d'oreilles, lui ai-je lancé. C'est un peu du gâchis quand on a les cheveux longs.

Elle était de retour et brandissait une paire d'énormes choses pendantes comme si elle me présentait le Saint-Graal.

— Absolument parfaites, a-t-elle déclaré en les plaquant contre mon pull-over. Mais faut trouver quelque chose pour te dégager le visage.

Elle a disparu à nouveau. Chaque pendentif était composé de plusieurs plumes bleu pastel accrochées à une minuscule boule à facettes miniature. On les aurait dites tout droit sorties d'un pétard de Noël bon marché. À l'instant même, quelqu'un a toqué à la porte. Un homme aux cheveux cuivrés couverts de neige, d'un mètre quatre-vingts environ, se tenait sur le seuil.

— Salut, ai-je déclaré.

— Waouh ! a lancé Tox dans mon dos.

— Je vous présente Talaith, ai-je ajouté. Mais à moins que vous ne comptiez rentrer dans les ordres, il convient de l'appeler Tox.

— Vous pouvez m'appeler comme bon vous semble, a rétorqué Tox alors que je reculais pour laisser entrer Nick.

Du coin de l'œil, j'ai vu qu'elle avait laissé tomber son clopinement et chaloupait vers lui tel un chat dirigeant un cours de maintien. Elle lui a tendu la main comme si elle était la reine mère.

— Nick Bourdon, s'est-il présenté.

Une seconde plus tard, il a baissé les yeux. Elle lui tenait toujours la main.

— Et alors, vous êtes sûr de votre choix ? lui a-t-elle demandé tandis que son regard passait de lui à moi, puis se posait sur elle-même. Parce qu'à St John's, on aime bien offrir le choix.

— Casse-toi, traînée, suis-je intervenue. Et lâche-lui la main. Tu lui fais peur.

Tox s'est rapprochée de Nick, toujours agrippée à lui.

— Elle vous a traité de vieux bouc, a-t-elle ajouté. Elle n'est pas très jolie, comme fille.

— Vous êtes tordante, a-t-il répliqué tandis que son sourire faiblissait.

— Tordue, oui, ai-je rétorqué en la fusillant du regard. Allons-nous-en. Elle ne va pas se calmer.

Je me suis retournée pour prendre mon manteau alors que Tox relâchait enfin la main de Nick.

— Boucles d'oreilles ! a-t-elle crié.

Elle me les a ôtées des mains et, non sans m'avoir douloureusement piquée à plusieurs reprises, les a passées dans mes lobes. Par chance – parce qu'elle n'a pas vérifié –, ils étaient percés.

— On ne les voit pas, s'est-elle plainte avant de foncer dans sa chambre.

J'ai regardé Nick. Il a haussé les épaules. Tox est revenue et m'a attrapé les cheveux à pleines mains. Cinq secondes plus tard, elle me poussait devant

le miroir.

— Là, a-t-elle assené. La super bombasse retraitée des postes et...

— ... gardienne de dindons folle à lier, ai-je achevé.

Des plumes bleu pastel pendaient à mes oreilles. La moitié de mes cheveux avait été relevée et maintenue en place à l'aide de peignes, tous également pourvus de plumes du même bleu céleste.

— Merci. Je te revaudrai ça !

Tox nous a salués de la main, roucoulant comme une vraie mère qui enverrait sa petite chérie à son premier rendez-vous, nous souhaitant une merveilleuse soirée et insistant pour que Nick ne me ramène pas trop tard.

— J'enlèverai ça dans une minute, ai-je dit, tandis que nous descendions les marches.

J'étais horriblement gênée d'arborer des bouts d'oiseau mort dressés tous azimuts autour de ma tête.

— Ça ne me déplaît pas, a-t-il répliqué. Vous avez l'air moins sérieuse, comme ça.

— Vous connaissez l'endroit ? m'a-t-il demandé alors que la serveuse nous installait à une table en mezzanine, au-dessus de la salle principale du restaurant la Galleria.

Nous avons marché dix minutes sous une neige de plus en plus dense jusqu'à Bridge Street. Un immeuble en briques était pratiquement érigé sur le pont lui-même. Derrière les vitres, la rivière était d'huile, contrastant avec les rives scintillantes de neige.

Cela faisait moins d'une semaine que j'étais à Cambridge. L'occasion d'un dîner fin ne s'était pas vraiment présentée jusqu'ici. J'ai secoué la tête.

— Non, mais ça me paraît ravissant, ai-je répondu.

Une Laura aurait pu tenir de semblables propos.

La pièce était vaste et lumineuse, la nappe blanche, les couverts et les verres sobres. Les clients qui venaient d'arriver avaient laissé des traînées de neige fondue sur le parquet.

Nick a posé la carte des vins.

— Et alors, qu'est-il advenu du chien ? s'est-il enquis.

— Il séjourne chez une amie jusqu'à ce qu'on parvienne à retrouver son maître, ai-je répondu. Ce qui me rappelle un truc. J'ai entendu un bruit hallucinant hier soir chez vous. Juste avant que surgisse la Truffe.

— Quel genre de bruit ? Et qui est la Truffe ?

— La Truffe, c'est la chienne : elle renifle tout le temps. Un bruit terrifiant, ai-je enchaîné, me souvenant à quel point j'avais flippé. Qui tenait autant du hurlement que de l'étranglement. Un peu comme un animal sauvage sur le point d'attaquer.

Nick avait froncé les sourcils. Ses traits se sont détendus.

— Un muntjac, a-t-il dit. Très certainement. La plupart des gens s'affolent la première fois qu'ils en entendent un.

— Et un muntjac, c'est...

— Un petit cerf, court sur pattes. En général considéré comme une nuisance dans ces régions.

— Vous les chassez ?

— S'ils ne courent pas trop vite. Que prendrez-vous ?

Je me suis saisie du menu.

— Ils servent du muntjac ?

— Vous devriez venir avec moi. Demain après-midi, juste avant la tombée de la nuit. Le canard aux épices chinoises est excellent.

Un second rendez-vous en deux jours ? Ce type ne perdait pas son temps. Ou bien avait-il d'autres raisons de chercher à faire mieux connaissance ?

— Alors canard, ai-je confirmé en refermant le menu. Et ne préférez-vous pas voir d'abord comment se déroule la soirée ?

— Oh, je suis déjà sous le charme, a-t-il répliqué. Comment vous entendez-vous avec Evi ?

— Très bien, ai-je reconnu. C'est une vieille amie ?

— Nous avons fait médecine ici ensemble, même si elle avait deux ans de moins que moi. C'est moi qui lui ai signalé que son poste était à pourvoir.

— Elle s'inquiète beaucoup pour le nombre de suicides dans la population étudiante ces dernières années, ai-je dit, résolue à pousser la conversation un peu plus loin.

Il opinait du chef à mon intention.

— Oh, ça fait un moment que ça la chiffonne.

— Vous pensez qu'elle a tort de s'en faire ?

S'il tentait de minimiser les inquiétudes d'Evi, cela pourrait suggérer qu'il ne tenait pas à ce que quiconque les prenne trop au sérieux.

— Malheureusement, non. Elle a sans doute raison de s'en faire. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que la presse ait vent de ce qui se passe, et l'attention médiatique ne fera qu'empirer les choses.

— Elle croit à l'existence d'une sous-culture à l'influence excessive valorisant les comportements autodestructeurs, ai-je suggéré, pas peu fière de m'être si vite approprié le jargon psy.

Les entrées sont arrivées, des crevettes géantes au beurre citronné pour Nick, une salade de tomates au basilic pour moi.

— Et qu'il pourrait y avoir quelqu'un derrière tout ça.

Comme il avait l'air perplexe, je lui ai parlé des sites Internet que j'avais trouvés, qui non seulement vantaient les mérites du suicide mais encore l'encourageaient. Dans le même temps, je n'ai cessé d'observer ses yeux, guettant la lueur qui m'indiquerait qu'il était plus impliqué qu'il ne devrait. Rien. Soit il était sincère, soit il était d'un calme à toute épreuve. Sans doute pouvais-je le pousser un peu plus loin dans ses retranchements.

— Je suis censée maîtriser le b.a.-ba en psychologie, ai-je repris. Mais la vérité, c'est que je ne pige pas. Je ne pige pas pourquoi des gens pourraient

vouloir faire du mal à des gens qu'ils ne connaissent même pas.

Je me suis interrompue et j'ai haussé les épaules. Il avait oublié de se raser à un endroit sur la joue droite. Et il avait deux ou trois cheveux gris à un centimètre au-dessus de chaque tempe.

— Ah, eh bien, il existe tout un tas de livres sur la psychologie du mal. Mais en fin de compte, je crois qu'il est avant tout question de pouvoir. On le fait parce qu'on le peut.

Il s'est interrompu pour se servir du pain.

— À l'époque où j'étais en médecine, l'un des étudiants nous a raconté l'histoire d'un gosse dont le père s'était suicidé quand il était jeune. Il s'est tiré une balle dans la tête. C'est la sœur du gosse qui a trouvé le corps. Elle avait 3 ans. Ça les a traumatisés l'un et l'autre pendant des années.

— Il y a de quoi..., ai-je commenté tandis que la serveuse remportait nos assiettes. Qu'est-il devenu ?

— Pour autant que je m'en souviens, à l'école il s'est rapproché d'une bande de gros durs qui persécutaient leurs camarades. Ils en ont poussé un à bout. L'un des plus jeunes. Ils ont fait de sa vie un enfer jusqu'à ce qu'un jour le petit se pendre dans le dortoir avec un drap déchiré.

— Affreux. Et alors, ça s'est arrêté là ?

— Si seulement... Le chef de la bande y a pris goût, apparemment. Ce sentiment de pouvoir ne ressemblait à rien de ce qu'il avait connu. Ça lui a donné envie de recommencer.

Une histoire vieille de quinze ans, racontée dans le détail. Je me suis surprise à me demander si Nick avait une sœur.

— Et c'était quelqu'un avec qui vous avez étudié ? Quelqu'un qui est venu ici ?

Il a secoué la tête.

— C'est le type avec qui j'ai étudié qui m'a raconté l'histoire. Il parlait d'une de ses connaissances, je crois.

— Vous croyez ?

Nick a haussé les épaules.

— C'était un drôle de type, pour être honnête. Mince, un peu geek sur les bords. Il a laissé tomber ses études à la fin de sa troisième année.

— Vous vous rappelez son nom ?

Nick s'est adossé à sa chaise.

— Pourquoi ? m'a-t-il demandé, en m'observant attentivement de ses yeux plissés.

Merde, j'allais griller ma couverture. Pourquoi Laura voudrait-elle le nom d'un petit génie de Cambridge qui avait laissé tomber ses études et qui un jour, en aurait raconté une bonne au sujet d'un suicide ?

— Evi m'a parlé d'une histoire similaire, ai-je menti en me promettant de l'en informer le lendemain. Mais elle semblait convaincue que le type parlait de lui-même. Elle a mentionné un nom écossais, genre McLean, ou McLinnie, un truc comme ça.

— Possible, a commenté Nick, sans conviction. Désolé, ça ne me revient pas.

Le temps que nous ayons fini de dîner, j'étais toujours incapable de me figurer si mon rancard de la soirée était un type d'une amabilité exceptionnelle et décidément très séduisant, ou bien un tueur de sang-froid qui jouait au chat et à la souris avec moi. Et vu ma chance avec les hommes, les deux possibilités étaient envisageables.

Une fois sortis du restaurant, nous avons découvert que la neige avait tapissé le sol. Nick a suggéré que nous prenions le chemin des écoliers pour aller admirer la « ville sous sa couche de lait de chaux », comme il disait. Malgré mon jean peu adapté, j'ai accepté, car je n'avais toujours pas réussi à me faire une idée du bonhomme. Et puis, la neige a quelque chose de magique, non ? Elle calfeutre les sons, éclaire la nuit, camoufle la laideur : sous son manteau, la terre a l'air propre. Tandis que nous parcourions la ville, les étudiants étaient sortis de leurs résidences, et même des pubs et des cafés, pour aller jouer dehors. Tout autour de nous s'élevait la rumeur de la fête : des cavalcades dans la neige fraîche, des cris stridents, des chahuts.

Pendant quelques minutes nous avons longé la rivière, regardant les flocons tomber et fondre à la surface mouvante, puis nous avons obliqué à travers une vaste pelouse, dont Nick m'a appris qu'il s'agissait du parc Jesus Green. Une bataille de boules de neige épique battait son plein.

— Ceux-là sont du Jesus College, les autres de Queen, m'a indiqué Nick tout en s'interposant galamment entre les belligérants et moi. Gardez la tête baissée et avancez vite, on a peut-être une chance qu'ils ne nous repèrent pas.

— Comment les distinguez-vous ?

— Jesus attire un nombre de rousses pas croyable. Et les garçons de Queen's ont la réputation de porter leur pantalon particulièrement bas sur les hanches.

J'ai lancé un regard en direction de l'échauffourée. Une fille coiffée d'un bonnet péruvien se faisait plaquer au sol par un homme vêtu en tout et pour tout d'un débardeur, ce qui n'avait pas l'air de la traumatiser outre-mesure. Pas de rousses en vue, pas plus que de jeans sur les fesses. J'ai adressé à Nick un regard perplexe appuyé.

— Les écharpes, m'a-t-il répondu. Les Jesus sont rouge et noir, les Queen's vert et blanc.

Une boule de neige s'est égarée dans notre direction et écrasée sur sa tempe.

— Ha ha ! Ça vous apprendra.

— Aïe, a-t-il protesté. J'ai la nuque glacée, maintenant.

Nous avons continué et laissé les cris perçants derrière nous, pour nous rapprocher de la ville à nouveau. Alors que nous quitions le Green, j'ai réfléchi un instant, avant de glisser mon bras sous le sien. Devant nous il y avait une longue maison de plain-pied, en pierre de couleur miel, et dont les

rebords des toutes petites fenêtres, à petits carreaux, étaient saupoudrés d'ouate immaculée. Au-dessus de nos têtes, une boule de neige est montée en flèche pour venir s'exploser sur la façade. Nous avons tourné au coin et de splendides édifices, tout chatoyants d'or et de blanc à la lumière des réverbères, se sont dressés tout autour de nous. C'était comme pénétrer dans un décor de conte de fée.

— Je ne m'en lasse pas, a commenté Nick tandis que nous regagnions le trottoir et que la neige recouvrait nos pas presque aussitôt. Mes parents travaillaient tous les deux à l'université. Leur principal motif de discorde, quand j'étais petit, était de savoir dans quel collège j'irais. Pour moi, la crise d'adolescence, ç'a été de les menacer d'aller à Oxford.

Ma crise d'adolescence avait consisté à brûler des voitures dans les docks de Cardiff. Le moment semblait mal choisi pour en faire mention.

— Et alors, où avez-vous fini ?

— À Trinity. Dans l'ancien collège de mon père. Il était mort entre-temps et ma mère pensait que ce serait une façon de lui rendre hommage.

Son père était décédé. Comment, exactement ? De causes naturelles ou... Nous étions entourés d'édifices à présent. Des tours et des tourelles s'élançaient au-dessus de nos têtes.

— C'est par des moments comme celui-ci, dit Nick, qui levait les yeux vers les toits, que j'espère toujours apercevoir un grimpeur de nuit.

Il y avait une petite cicatrice sous son menton. D'aussi près, il sentait bon. Une odeur puissante et réconfortante.

— Un quoi ?

— Ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu parler des grimpeurs de nuit ?

Prudence. Peut-être s'agissait-il là de quelque chose dont avait nécessairement entendu parler tout étudiant à Cambridge ?

— Ça me dit vaguement quelque chose. Je pensais juste que ce devait être une légende.

— Oh non, ils sont bien réels. On a plein de preuves photographiques. Presque chaque année en décembre, on aperçoit un bonnet de père Noël sur l'un des pinacles du King's College. Et sur tous, d'ailleurs, les bonnes années.

— Et qui sont-ils ?

Il m'a adressé un sourire.

— Personne ne le sait, c'est tout l'enjeu. Il n'existe aucun club ou société auquel adhérer vu que c'est strictement interdit par le règlement. Qu'on vous prenne à grimper et vous êtes viré sur-le-champ.

— Et ils grimpent où ?

Nick a levé la main et fait un geste en direction du ciel.

— Ils escaladent tout. Les toits, les cheminées, les descentes de gouttières, les flèches, les tourelles. Ça a commencé il y a très longtemps, à l'époque où les collèges fermaient à dix heures du soir. Les fêtards devaient escalader pour rentrer. Certains y ont pris goût.

J'ai levé les yeux sur la flèche d'une église, non loin. Cela me paraissait plutôt loin du sol.

— Il y a des accidents ?

— Absolument. Il y a quelques années, un pauvre type s'est empalé sur une grille. L'histoire veut qu'il était tellement soûl qu'on l'a opéré sans anesthésiants.

Nous avons atteint le portail de St John's. Cambridge est une petite ville. Nick a salué le portier de garde par son nom tandis que nous franchissions la petite porte donnant sur la première cour. Un groupe d'étudiants de troisième année faisait un bonhomme de neige.

— Et vous alors, avez-vous déjà grimpé de nuit ?

— Ah, c'est toute la question. Un grimpeur ne l'avoue jamais.

Un chat nous observait depuis le rebord d'une fenêtre du premier étage quand nous nous sommes approchés de l'entrée de la résidence Cripps et j'ai ressenti un chatouillis nerveux. Nick s'attendait sans doute à ce que je l'invite à monter.

Nous avons atteint la porte. Il s'est tourné pour me faire face, s'est emparé des revers de mon manteau pour m'attirer à lui, et je me suis surprise à envisager la chose. C'était l'homme le plus séduisant que j'aie croisé depuis longtemps et il n'était pas rare que les officiers en mission aient des relations sexuelles avec les personnes sur lesquelles ils enquêtaient. Tout cela faisait partie du travail d'infiltration et pouvait viser à instaurer la confiance.

D'un autre côté, n'étaient-ce pas des yeux turquoise, et non brun-roux, que je voulais voir penchés sur moi la prochaine fois que je ferais l'amour ?

— Bon, pour demain. 15 heures. Chez moi. Vous venez chasser au faucon avec moi ?

Je ne devais pas coucher avec Joesbury. Jamais, au grand jamais. C'était le seul, entre tous, que je n'arriverais pas à tenir à distance.

— Très bien, ai-je répondu, en inclinant la tête en arrière de façon que l'angle entre sa bouche et la mienne soit idéal.

Tout ce qu'il avait à faire était de baisser la tête. Il s'est contenté de me sourire.

— Bon ben, à demain, alors.

Sur quoi il a relâché mon manteau, fait demi-tour, et s'en est allé.

Depuis l'accident qui l'avait laissée handicapée, Evi avait rêvé bien souvent qu'elle pouvait courir. Parfois même voler. Il ne lui était arrivé qu'une fois de rêver qu'elle skiait, et elle s'était réveillée tremblante, en sueur, aux petites heures du matin. Jamais elle n'avait rêvé qu'elle dansait.

Jusqu'à cet instant.

Du rock. Le « *Dancing in the dark* », de Springsteen. Un martèlement insistant, à fond pour qu'on l'entende malgré le vent. Ses cheveux voletant autour de sa tête, le froid de novembre dans son cou, la chaleur du corps d'un homme pressé contre le sien. Harry. Le prêtre qui jouait dans un groupe de rock, qui l'avait soutenue pour qu'ils dansent ensemble sur le roc nu du Tor du Lancashire. La nuit où ils étaient tombés amoureux.

Harry de retour. Harry dans ses bras. Elle sentait son souffle sur son front, et le merveilleux émoi du premier baiser à venir. En dansant toujours, ils s'étaient peu à peu rapprochés du bord du plateau. Il avait serré sa main droite contre sa poitrine, et saisi son menton pour le lever vers lui. Elle avait vu son regard brun plonger dans le sien. Là, enfin...

— Tombée, Evi, dit-il soudain.

Avant de la pousser du haut du Tor.

Evi était hors de son lit et la douleur qui traversait son corps de part en part était telle qu'elle ne pouvait penser à rien d'autre. Elle s'obligea à inspirer profondément. Ce n'était qu'un rêve. Elle n'était pas tombée. Peut-être était-elle sortie du lit, peut-être était-ce à cela qu'elle devait attribuer cette soudaine douleur fulgurante, mais elle allait bien. Elle alluma. La Truffe leva la tête vers elle et cligna des yeux, sans bouger de son tapis. Puis agita paresseusement la queue. Aucune raison de s'inquiéter. Elle allait reprendre quelques cachets, voire boire un thé, et retourner se coucher. Tout allait bien.

Si ce n'est que Springsteen continuait à chanter.

Quelque part dans la maison, on entendait de la musique. Et pas n'importe quelle musique. C'était un air qui avait davantage de signification pour elle que n'importe quel autre. Celui qu'elle ne pouvait jamais écouter sans pleurer, celui qui lui faisait couper la radio dans la voiture.

Tout en se mordant la lèvre, Evi fit tant bien que mal le tour de son lit et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna et appela la chienne. La Truffe se leva à contrecœur, pas inquiétée le moins du monde par la musique fantôme ou par l'intrus qui avait pénétré dans la maison pour la mettre.

L'entrée était plongée dans le noir. Elle relâcha le collier de la Truffe et la chienne resta à ses côtés. La chaîne hifi se trouvait dans le salon. La porte était fermée, Evi tourna la poignée et tendit le bras à la recherche de l'interrupteur.

La musique s'arrêta. La pièce était vide.

— Va chercher, souffla-t-elle à la Truffe, qui la regarda.

Il n'y avait que derrière les rideaux masquant les vastes fenêtres qu'on pouvait se cacher. La chienne le sentirait sûrement si quelqu'un se trouvait derrière. Aucun voyant n'était allumé sur la chaîne. Elle émettait un petit tintement métallique quand on l'éteignait : elle l'aurait entendu.

Et d'ailleurs, maintenant qu'elle y songeait, elle ne possédait même pas le CD de Springsteen.

Fermement agrippée au collier de la Truffe, Evi traversa la pièce en boitillant et écarta les rideaux. Personne. La Truffe inclina la tête, comme pour dire : On peut retourner se coucher, maintenant ?

— Je rêvais, c'est ça ? dit Evi à voix haute. Il n'y avait pas de musique, ou bien... ?

La queue de la Truffe passa de gauche à droite. Une oreille tomba, l'autre resta dressée.

Evi repartit. Elle était au milieu de sa chambre quand elle s'arrêta. Elle savait, sans le moindre doute, que quelqu'un l'observait. Elle se retourna. Rideaux tirés, portes closes, elle était seule. Elle venait d'atteindre son lit quand elle entendit une voix dans son dos.

— Tombée, Evi.

Dimanche 20 janvier (deux jours plus tôt)

Le lendemain matin, ça allait nettement mieux. Après plusieurs heures d'un sommeil sans rêves, les fameux germes que je devais combattre semblaient avoir déclaré forfait. Rien n'indiquait, en tout cas, qu'on ait pu me droguer contre mon gré. Evi avait raison de se montrer prudente ; par chance, les faits lui avaient donné tort.

Il m'était également venu une idée. Bryony avait beau avoir gratté elle-même l'allumette qui avait failli la tuer, rien n'attestait mieux le geste intentionnel qu'une preuve patente. Gratter une allumette sous l'influence de drogues, c'était une chose. Se rendre dans une station-essence, remplir un jerricane et le régler en était une tout autre. J'ai revérifié dans le rapport de la police consécutif à la tentative de suicide de Bryony. Comme je me le rappelais, un ticket de caisse correspondant à un bidon d'essence avait été retrouvé sur le bureau de Bryony. J'ai récupéré le nom de la station-essence ainsi que la date et l'heure de l'acquisition. Ensuite je me suis habillée et suis sortie.

La neige avait dissuadé nombre d'automobilistes de sortir de chez eux. Le garage sur Station Road était calme. Quelques rares personnes venues acheter du lait et des journaux, voilà tout ce qu'il me fallait. Assez de clientèle pour occuper le caissier, mais pas au point de le mettre sous pression. Un jeune Asiatique derrière le comptoir m'a regardée arpenter le magasin sur toute sa longueur. J'ai fait mine de le mater à la dérobée ; il était juste assez joli garçon pour y croire. Après quoi j'ai souri. Il m'a souri en retour.

— Salut, l'ai-je apostrophé une fois que j'ai été assez proche du comptoir pour m'appuyer dessus et afficher une moue aguicheuse. Je m'appelle Laura. Je suis venue examiner les enregistrements de votre caméra de surveillance.

Son sourire s'est quelque peu estompé.

— Pardon ?

J'ai plongé ma main dans ma poche et en ai sorti ma carte d'étudiant.

— Non, c'est moi qui suis désolée. Voici mon laissez-passer. Que vous sachiez que je ne suis pas là pour voler. Je fais une étude sur la concurrence qu'exercent les stations-service sur les épiceries locales. Il était convenu avec M. Watson que je passe dix minutes ce matin. Juste pour visionner au hasard

vos bandes de vidéo-surveillance.

— C'est la première fois que j'en entends parler, a-t-il répondu en se raidissant.

— Ah oui ? Quoique ça ne m'étonne pas, vous savez. Je devais visiter dix stations cette semaine, et dans plus de la moitié des cas, le message n'est pas passé. L'ennui, c'est que je dois remettre les résultats demain. Bref, c'est pas votre faute. Salut.

J'étais pratiquement à la porte et méditais déjà sur mon échec quand il m'a rappelée.

— Vous voulez juste regarder des bandes déjà archivées ? m'a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête.

— J'ai des dates et des heures sélectionnées au hasard par notre programme informatique. Ça ne devrait pas prendre plus d'une heure.

Quarante minutes plus tard, je repartais. J'avais visionné l'enregistrement deux fois pour être sûre. Bryony ne s'était aucunement trouvée dans la station-essence aux alentours du moment où le bidon d'essence avait été acheté. Le seul autre candidat possible pour cet achat était un grand type, qui avait eu le visage caché sous la capuche de son sweat-shirt tout le temps où il avait été dans la boutique. Il avait gardé l'objet de ses courses tout contre sa poitrine – sans rire –, mais quand il s'était tourné pour partir, la caméra avait obtenu une assez bonne image de ce qu'il étreignait de la sorte. Ça ressemblait pas mal à un bidon d'essence, selon moi.

À trois heures, j'étais de retour chez Nick, debout devant la cabane des faucons, avec une sorte de harnais autour des épaules.

— Vous êtes sûre de vouloir le faire ? m'a-t-il demandé pour la troisième fois. Je peux sortir le second groupe plus tard, pendant que vous regarderez la suite des *EastEnders*.

— Il ne doit même pas y avoir d'électricité chez vous, ai-je rétorqué.

Nick a passé un cadre en bois carré par-dessus mes épaules et l'a fixé au harnais. Dessus, m'avait-il indiqué, je porterais trois faucons. Nick ferait de même. Il a disparu dans l'abri et ressorti un oiseau avec un capuchon en cuir très médiéval sur la tête. Ce dernier s'est installé sur le cadre en bois devant moi, les serres retenues par de fines lanières en cuir. Il a ébouriffé ses plumes en réaction au froid, mais sinon, il avait l'air parfaitement à l'aise.

Dix minutes plus tard, accompagnés de deux chiens d'arrêt, Nick et moi foulions le sentier de la ferme couvert de neige pour nous aventurer dans la campagne du Cambridgeshire.

— Pourquoi portent-ils des capuchons ? lui ai-je demandé tandis que nous escaladions un échelier pour accéder à un champ labouré.

Nick a bondi par-dessus comme s'il n'avait pas une cargaison vivante pendue autour du ventre. J'y suis allée lentement, terrifiée à l'idée de tomber dans une congère et de blesser ces petites créatures.

— Pour éviter qu'ils ne se laissent distraire. S'ils n'étaient pas aveugles,

à l'instant où nous apercevons le moindre gibier, tous voudraient s'envoler. Ce serait le chaos.

— Et donc, ils y vont chacun à leur tour ? Comment ça se passe, on les lâche et on attend de voir ce qu'ils vont nous trouver ? On leur accorde combien de temps avant de laisser tomber et de donner sa chance au suivant ? Et qu'est-ce qui les retient de ne plus revenir ?

— Ça fait beaucoup de questions d'un coup. Il n'est pas rare que des oiseaux se perdent. Il faut juste leur donner assez de motivation pour qu'ils reviennent. Ces trois-là ont été entraînés depuis la naissance pour m'associer à la nourriture. C'est pour ça qu'ils reviennent. Et pour ce qui est de la chasse, ils ne trouvent pas le gibier, ils ne font que le rapporter.

— Qui le trouve alors ?

Nous avons franchi un portail, que Nick a refermé après moi.

— Nous voici sur les terres de Jim Notley à présent, qui me laisse volontiers chasser ici. OK, voici comment ça marche. Les chiens débusquent le gibier. Observez-les, maintenant.

À un signal de Nick, Merry et Pippin se sont élancés droit devant eux et ont reniflé çà et là. Pippin a disparu dans une congère, projetant de temps à autre des gerbes de neige derrière lui. Merry est resté à portée de vue, plongeant le nez dans des terriers, sous des ronces, des bouts de bois.

— On va faire voler Arwen d'abord, a indiqué Nick en tendant la main pour ôter le chaperon de l'oiseau installé sur sa droite.

Ravi de recouvrer la vue, le faucon a battu des ailes et sautillé. Les autres oiseaux ont semblé sentir qu'il se passait quelque chose. Un petit frisson collectif s'est propagé de l'un à l'autre. Les deux chiens ont totalement disparu.

— Que cherchent-ils ? Des lapins ?

— Les pèlerins n'attrapent pas de proie au sol. Certains oiseaux le font, les chouettes, par exemple, et les buses, mais les pèlerins sont trop rapides. S'ils heurtaient le sol à plus de cent soixante kilomètres heure, ils ne s'en remettraient pas. Ils doivent attraper leur proie en vol. Tout doux, chérie.

Arwen avait envie qu'on la relâche. Elle tirait sur sa longe et donnait à Nick des coups de bec. Tout en la maintenant fermement, il l'a soulevée et l'a posée sur son avant-bras. Nous avons continué d'avancer, tandis que Nick gardait son bras à angle droit tel un authentique chasseur du Moyen Âge, et j'ai ressenti une ridicule bouffée d'excitation. Si l'on m'avait dit, deux semaines plus tôt, que j'irais chasser au faucon !

Ensuite, tout s'est précipité. L'un des chiens s'est mis à aboyer et une masse de plumes grises a fusé dans les airs. L'instant d'après, Arwen est montée dans le ciel à la vitesse d'une balle, tandis que ses ailes, si légères et fragiles sur la perche, l'élevaient à la force du muscle avec une puissance stupéfiante.

— Elle l'a vu. Ne la quittez pas des yeux.

J'ai bien essayé, mais tout s'est achevé trop vite. La perdrix – puisque

c'en était une, ai-je appris plus tard – n'avait aucune chance. Le pèlerin l'a vue, a accéléré, et deux secondes plus tard, la collision s'est produite à six mètres au-dessus de nos têtes. J'ai cru entendre la proie crier, à moins que ce ne soit Arwen qui ait poussé un cri triomphal, après quoi les deux ont entamé un plongeon. L'espace d'un instant, j'ai cru que quelque chose avait mal tourné, mais ensuite les ailes d'Arwen se sont déployées pour ralentir sa chute. Les deux oiseaux ont atterri et Nick a pressé le pas pour les rejoindre.

Les chiens nous ont battus à ce jeu-là mais attendaient patiemment. Nick a posé son cadre à terre, a soulevé Arwen de la perdrix morte, et l'a rattachée sur le cadre. Puis il a sorti un couteau, a coupé la tête de la perdrix et l'a offerte sur sa main gantée à Arwen, alerte et dévorée d'impatience.

— Vous avez l'âme sensible ? m'a-t-il demandé tandis qu'elle déchiquetait la tête en quelques secondes et que de minuscules gouttes de rouge commençaient à souiller la neige.

Sentant le sang, les autres oiseaux ont rôlé et tiré sur leurs longues.

— Ça m'arrive.

Nous avons fait voler les oiseaux l'un après l'autre. Une fois que Nick a donné sa chance à chacun des siens et que son sac a commencé à se remplir, il m'a laissée essayer. La difficulté, c'était de garder l'oiseau calme jusqu'au moment où il pouvait voler, puis de le relâcher vite et en souplesse. Manifestement, il y avait un coup de main à prendre parce que mes oiseaux n'ont pas été aussi brillants que ceux de Nick, loin s'en faut. Le temps que le troisième oiseau ait volé, des rubans de rose et d'or s'élevaient dans le ciel et mes jambes, qui avaient trop forcé à cause de la neige, commençaient à me lancer. Un cri soudain à l'aplomb de nos têtes m'a fait lever les yeux : trois cygnes volaient au-dessus de nous.

— Ça ira pour aujourd'hui, je crois, a conclu Nick. En longeant la clôture à partir d'ici, on pourra emprunter un raccourci.

Nous avons cheminé en contournant un bosquet, et alors que nous nous détournions du coucher de soleil, la vue s'est à nouveau élargie devant nous. Un kilomètre plus loin, environ, s'élevait un ensemble de vastes bâtiments bas.

— C'est quoi ? ai-je demandé.

— Une zone industrielle, a répliqué Nick. À quelques kilomètres de Cambridge. Nous avons pas mal marché.

Entre nous et la zone se trouvait un étroit boqueteau de hêtres, tout en longueur. J'apercevais également une rangée de saules frissonnants, qui m'indiquait que la rivière était proche.

— Je crois que c'est là que j'ai croisé ma buse, ai-je dit. Et que votre ami Jim Notley m'a ordonné de décamper de ses terres, soit dit en passant.

Nick m'a regardée d'un air surpris.

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue. J'étais en jogging.

— Il y a un sentier là-bas. Il n'aurait pas dû vous en chasser.

— Je n'étais pas sur le sentier, ai-je reconnu. Je m'étais réfugiée dans les bois pour fuir ce démon à plumes de mes deux.

— Ah, voilà pourquoi. Jim garde jalousement son taillis. De nombreux faisans viennent y nicher.

— En janvier ? me suis-je étonnée, pas vraiment sûre de la date de couaison des faisans, mais le milieu de l'hiver me paraissait peu probable.

— Peut-être était-ce par habitude. Faites attention, le sol est criblé de terriers par ici.

— Il y avait quelque chose de bizarre dans ces bois, ai-je continué. Des espèces d'épouvantails.

Nick s'est arrêté net.

— Des quoi ?

— Des poupées empaillées, pendues à des arbres. C'était assez flippant.

Il a froncé les sourcils en me regardant.

— Vous êtes sûre ?

— Non, ai-je répliqué. Il est possible qu'il se soit agi de tout autre chose. Un peu de mousse pendue aux arbres, que j'aurais prise pour des formes humaines. Et les cadavres d'animaux auraient pu être, je ne sais pas, moi, des déchets provenant de la zone industrielle. Des ballons, peut-être : si ça se trouve votre copain Jim prévoit une fête.

— Des cadavres d'animaux ?

J'ai haussé les épaules et il s'est remis en marche.

— Jim est un peu bizarre mais c'est bien la première fois que j'entends une telle histoire. À moins que des gosses soient venus traîner dans le coin. Peut-être est-ce pour ça qu'il était un peu à cran avec vous.

L'hypothèse semblait certes raisonnable mais je n'étais pas sûre que Jim et moi serions un jour de vrais potes. Il y avait quelque chose de pas très net chez lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me suis-je écriée, pilant net, ce qui a obligé Nick à faire un bond sur le côté pour éviter de me rentrer dedans.

Le son avait été grave, métallique, presque lugubre.

— « N'envoie jamais demander pour qui sonne le glas », a répliqué Nick en se rapprochant de moi.

Le vent, doux pour une journée si froide, nous a soufflé dans la figure.

— Il y a une église par ici ?

J'avais su qu'il s'agissait d'une cloche à la seconde où elle avait sonné. C'est juste que ça paraissait si improbable au beau milieu de la campagne du Cambridgeshire.

— C'est le bourdon de la fonderie, m'a expliqué Nick.

Bourdon, avait écrit Bryony.

— Les fonderies ne sont pas équipées de cloches.

— L'ensemble du parc industriel est bâti sur le site d'une ancienne fonderie de cloches victoriennes. Pourquoi pensez-vous que ça s'appelle la

zone industrielle de la Fonderie de Cloches ?

— Je ne savais pas que c'était le cas.

Je m'étais figuré que Bourdon était une personne, que Nick Bourdon était sans doute celui que redoutait Bryony.

— Ce que vous entendez est un ancien bourdon en métal suspendu dans le hall de l'ancienne usine, m'a expliqué Nick en me prenant le bras pour me ramener chez lui. On ne l'entend que lorsque le vent porte dans la bonne direction.

Ce qui était le cas à présent. Alors que nous nous dirigeons vers sa maison, j'entendais toujours le tintement métallique grave et vibrant, inquiétant, tel celui d'un vaisseau fantôme sur le point de surgir du brouillard.

À trois heures, alors que le soleil était bas sur l'horizon, Evi et la chienne, qui répondait déjà au nom de la Truffe, sortirent prendre l'air. Les précédentes explorations de la Truffe avaient laissé des traces dans la neige. Tandis qu'elle trottnait, pointant le nez sous les buissons et s'accroupissant de temps à autre pour laisser des flaques jaunes dans la neige, Evi parcourut au jugé la longueur du sentier.

Au fond du jardin courait un muret de briques avec une grille donnant sur la berge de la rivière, et sur un étroit débarcadère. Là gisait un petit canoë amarré à un poteau et couvert d'une bâche. Evi s'était promis d'en faire, le jour où elle se sentirait mieux. Elle avait autant de force dans les bras que n'importe qui.

À condition toutefois, qu'elle se sente mieux un jour.

Elle avait passé la majeure partie de la nuit roulée en boule sous la couette, à attendre que les antidouleurs qu'elle n'aurait pas dû prendre commencent à faire effet ou que l'amitriptyline l'assomme enfin. La chienne l'avait rejointe sur le lit et Evi n'avait pas eu le cœur de la repousser. Dans une certaine mesure, la présence de la Truffe l'apaisait, même si c'était la chienne qui donnait à croire à Evi que la première hypothèse de Laura avait peut-être été la bonne après tout. Qu'elle était cinglée.

Parce que la Truffe était restée indifférente à la musique comme à la voix. Il n'était pas possible que quelqu'un soit entré chez elle, qu'il ait mis de la musique ou lui ait adressé la parole : la chienne l'aurait nécessairement entendu ou senti. La seule conclusion possible était que la musique et la voix n'avaient existé que dans la tête d'Evi.

Excitée par la neige, la Truffe bondissait partout dans le jardin à présent, creusant avec ses pattes avant, projetant de la neige en l'air avec son museau. Elle fonça jusqu'au mur, fit demi-tour et repartit au galop dans l'autre sens. Elle était très rapide.

Quelques heures avant l'aube, Evi avait sombré dans un demi-sommeil, pour se faire réveiller à sept heures quand la Truffe avait demandé à sortir. Laura avait appelé vers le milieu de la matinée, comme promis, pour l'emmener courir. Parties une heure, elles étaient revenues trempées de sueur et exténuées.

La fatigue due à l'exercice mise à part, Laura semblait nettement mieux

ce matin-là. Elle avait bien dormi et pensait être en voie d'éliminer le germe qui s'en était pris à son organisme. Son sommeil n'avait pas été troublé par le moindre rêve.

Evi n'avait rien dit de sa propre nuit.

Après le départ de Laura, Evi avait appelé les amies de Jessica à St Catharine's pour voir si elles avaient eu des nouvelles. Ce n'était pas le cas. À six heures ce soir-là, lui apprirent-elles, le tuteur de Jessica contacterait la police. Evi envoya un bref mail au tuteur pour lui dire que, selon elle, Jessica était une personne vulnérable qu'il convenait de retrouver en toute priorité.

Tombée, Evi.

Avant de sortir, Evi avait passé son manteau le plus chaud autour de ses épaules. Elle avait enfilé des gants et une écharpe. Rien de tout ceci ne l'empêchait de frissonner. À deux reprises, une fois sur une montagne en Autriche, l'autre dans une nouvelle maison du Lancashire, elle avait failli mourir à cause d'une chute. Il lui arrivait de rêver qu'elle tombait. Jamais elle ne touchait le sol dans ses rêves, mais durant ces quelques secondes, elle avait toujours l'impression qu'il en était ainsi : elle était destinée à mourir des suites d'une chute.

Personne n'avait pu l'apprendre sur Internet. Google ne savait pas que la chanson qui avait le pouvoir de lui briser le cœur était le « Dancing in the dark » de Springsteen. Personne ne pouvait avoir appris qu'elle détestait les pommes de pin. Laura avait tort. Il n'était pas question d'une vengeance, ici, ni même d'un chantage pour la faire taire. La réalité commençait à lui échapper. Elle devenait dingue. Voilà tout.

— Vous êtes bien silencieuse..., a dit Nick, tandis qu'il remplissait à nouveau mon verre de vin.

— J'ai vécu une nouvelle expérience aujourd'hui, ai-je répondu en m'efforçant de sourire. En général, ça me rend songeuse.

Songeuse, c'était peu dire. Bryony avait évoqué un bourdon dont elle avait peur. Scott Thornton, un homme qui avait pour triste passe-temps d'humilier les femmes en public, s'était rendu dans une zone industrielle portant le nom d'une ancienne fonderie de cloches. Avais-je trouvé un lien ? Et celui-ci était-il assez significatif pour que je rompe l'embargo de Joesbury ?

Nous étions dans la grande cuisine à l'ancienne de la maison de Nick. Je l'avais aidé à remettre les oiseaux dans leur abri et à les alimenter : expérience intéressante, encore qu'un peu sanglante, vu qu'ils se nourrissaient de poulets et de morceaux du gibier du jour que nous ne mangerions pas. Une fois les oiseaux soignés, Nick a préparé trois seaux d'aliments pour cheval et en a donné un au hongre gris, Gripoil. Il le montait généralement le matin, m'a-t-il appris, accompagné de ses chiens, que cela maintenait en forme. Je commençais à avoir l'impression d'avoir débarqué au beau milieu d'un numéro de *Country Life*.

Le temps que nous ayons fini de dîner, j'ai su que je devais vraiment y aller, téléphoner à Evi, vérifier s'il y avait du nouveau sur Jessica et tenter une fois de plus de reprendre contact avec l'insaisissable Mark Joesbury.

— À quoi pensez-vous ? m'a demandé Nick.

D'un autre côté, ils avaient tous mon numéro de portable. Et il fallait vraiment que je raye Nick de ma liste des principaux suspects si cela m'était possible.

— Cette histoire qui tracasse Evi Oliver, vous voyez ?... Les suicides.

Nick a poussé un soupir théâtral, a reposé son verre et s'est adossé à sa chaise.

— Allez-y.

— Vous êtes au courant qu'elle pense à des sites Internet sur le suicide, à des gens qui en inciteraient d'autres en ligne.

Il a hoché la tête.

— Bien. Mettons juste que ce soit un tout petit mieux organisé que ça. Et si quelqu'un visait précisément des personnes vulnérables, pour leur rendre

ensuite la vie infernale ?

— Dans le seul but de les pousser à bout ? a répliqué Nick avec l'ébauche d'un sourire suggérant que j'avais l'imagination débridée.

— Oui. Est-il possible, en théorie, de repérer des personnes suicidaires ?

— C'est plutôt une question à poser à Evi.

— Exact, ai-je répondu en mettant mes deux mains sur la table devant moi, comme si j'allais me lever. D'ailleurs, j'y vais de ce pas.

Sous la table, une longue jambe d'abord, puis une autre, sont venues s'enrouler autour de ma cheville. Je n'irais nulle part.

— Toute personne qui endure une douleur émotionnelle sévère, quelle qu'en soit l'origine, peut s'avérer candidate au suicide. Mais ça fait beaucoup de monde. Très peu d'entre elles, heureusement, passent à l'acte.

— Comment les trouve-t-on, cependant ? Ce n'est pas écrit sur leur front.

— Ce n'est pas difficile de repérer une personne à problèmes. N'importe qui doté d'un semblant de cervelle en est capable. Vous, par exemple.

— Moi ?

Sa main s'est posée sur la mienne.

— Vous cachez un lourd secret. Allez-vous me le confier ?

Par où commencerais-je ?

— Donc, l'idée c'est juste de cibler une personne à problèmes et de faire connaissance. De trouver sur quels boutons appuyer ?

Je songeais à ce qu'Evi m'avait confié sur Jessica, la fille qui présentait des troubles alimentaires et que l'on avait martyrisée au sujet de son poids. Nicole, elle, avait peur des rats et avait connu les mêmes tourments.

— Ce serait le minimum, selon moi. L'instinct de survie est assez fort chez la plupart des gens.

— Alors quoi d'autre ? Si vous deviez pousser quelqu'un au suicide, comment feriez-vous ?

— Je les ferais habiter dans cette maison de décembre à février, pour commencer.

— Sérieusement.

— On peut parler de quelque chose d'agréable plutôt ? Comme du fait que le creux de votre épaule semble être l'endroit idéal pour y réchauffer mon nez froid.

— Vous avez passé trop de temps avec vos chiens, ai-je rétorqué. Allez, comment ?

— Sérieusement, eh bien... je m'en prendrais à leur corps et à leur esprit. Je trouverais de quoi ces personnes ont peur, et j'alimenterais ces peurs.

— Comment ?

Il a secoué la tête d'une curieuse manière.

— Mon Dieu ! Je n'en sais rien. Accordez-moi un instant, que j'y réfléchisse... Mettons qu'ils aient peur des araignées. J'en remplirais leur

maison, chaque nuit. Je ferais en sorte qu'ils soient sans cesse sur le qui-vive.

— Et pour ce qui est de leur corps ?

— Le plus rapide serait la privation de sommeil et de nourriture, mais je ne vois pas vraiment comment mettre ça en œuvre sans que ça se voie. La douleur, aussi, ça marcherait pas mal. Une grande souffrance, chronique, c'est difficile à supporter. Nombre de suicides sont liés à des questions de douleur.

— Imaginons que quelqu'un ait trouvé le moyen de faire ça, de manière anonyme...

Nick a repoussé la table des deux mains.

— Dans quoi vous embarquez-vous, Laura ? Cela ne fait qu'une semaine que vous êtes ici. Vous avez énormément de cours à rattraper. Si vous grillez votre chance ici parce que Evi vous a entraînée dans on ne sait quel schéma insensé...

— Evi n'est pas idiote, ai-je coupé, un peu irritée qu'il ne semble pas me prendre au sérieux.

— J'en suis convaincu. Et si vous tenez à le savoir, je dois évoquer le sujet demain matin lors de notre réunion entre associés. Si je peux avoir leur soutien, nous irons ensemble alerter les autorités universitaires ainsi que la police. Par ailleurs, Evi m'a appelé cet après-midi. Il paraît que le médecin légiste est troublé, lui aussi. À eux tous, ils finiront bien par trouver, et ils régleront le problème. Ce n'est pas le vôtre.

Voilà qu'il commençait à parler comme Joesbury. Ce qui contribuait sans doute plus à me convaincre de sa sincérité que tout ce que j'avais pu apprendre jusque-là.

— Vous avez raison. Désolée, je m'emballe un peu, parfois.

— Laura Farrow, c'est sans doute le plus joli nom que j'aie jamais entendu, je crois.

Ah, voilà qu'on s'aventurait hors de ma zone de confort. Si cet homme ne se jouait pas de moi pour tenter de savoir ce que je savais, alors je lui plaisais vraiment. Et je n'avais rien fait pour le désillusionner, au contraire, je l'avais plutôt laissé penser qu'une aventure était possible, entre lui et moi. Le plus joli nom qu'il ait jamais... Laura Farrow n'existait même pas.

— Vous rendez-vous compte que, si vous buvez une seule goutte de plus de ce vin, vous ne serez plus en mesure de rentrer chez vous ? Et je ne peux pas laisser mes chiens vous reconduire de nuit. Ils paniquent.

J'ai baissé le regard. Le verre était grand, et c'était mon troisième de la soirée. Ce que Nick ignorait, c'est que l'essentiel des deux précédents avait fini dans l'évier de la cuisine quand il était sorti de la pièce. Il m'arrive peut-être de coucher par hygiène, mais jamais bourrée. Comme si ma main appartenait à une autre, je l'ai regardée s'avancer vers le verre et le porter à mes lèvres.

Lundi 21 janvier (un jour plus tôt)

Je me suis réveillée dans le noir, sans savoir où j'étais. Des draps de coton bleu. Un lit d'homme.

— Laura, a fait une voix derrière ma tête.

Je me suis retournée. Nick était sur le pas de la porte, un mug fumant dans chaque main. Il était vêtu d'une chemise et d'une cravate, d'un pantalon noir aux plis soigneusement repassés, prêt à partir travailler.

— J'ai oublié de vous demander si vous preniez du thé ou du café le matin. Du coup, vous aurez les deux.

Il a posé les deux mugs sur la table de nuit qui a branlé sous leur poids.

— Il est presque huit heures. Mes consultations commencent à neuf et j'imagine que vous avez cours de votre côté.

Nous étions lundi matin.

— La bonne nouvelle, c'est qu'il y a plein d'eau chaude dans la salle de bains. La mauvaise, c'est que le reste de la maison est glacial. Je vous retrouve en bas.

Il s'est levé et s'est tourné vers la porte. Puis s'est arrêté pour revenir s'accroupir près du lit. Il s'est penché et m'a embrassée.

— Bonjour.

— 'jour, ai-je marmonné, consciente que mon maquillage avait dû couler et que je devais avoir franchement mauvaise haleine.

— Et donc, à l'avenir, ce sera... thé ou café ?

— Les deux, ai-je répliqué.

Il m'a adressé un grand sourire avant de sortir.

Je me suis assise. Seigneur, il ne plaisantait pas. Le froid était tel dans cette pièce qu'il m'a littéralement giflé la figure et les épaules. J'ai inspiré un grand coup et ôté la couette, faisant pivoter mes jambes par-dessus bord avant de pouvoir changer d'avis.

Mes vêtements étaient éparpillés sur l'épaisse peau de mouton étalée devant la cheminée. Je me suis agenouillée sur le tapis avec l'espoir de sentir une vague chaleur résiduelle, et j'ai déniché mes sous-vêtements, mes chaussettes et mon pull.

La veille, le feu ronflait quand Nick m'avait embrassée. J'avais observé les flammes lécher les bûches pendant qu'il déboutonnait mon chemisier. Il

avait enlevé sa chemise et sa peau, comme la mienne, s'était mise à luire à la lumière du feu. Des étincelles avaient fusé comme un feu d'artifice quand la chaleur avait rencontré une pièce de bois humide. Et c'est là que j'avais su que je ne pouvais pas.

— Je suis désolée, avais-je dit en reculant, m'attendant à une confrontation, ne serait-ce qu'orale. Je crois que je ne suis pas prête. Je vais m'en aller.

Je balayais les alentours du regard à présent, et j'ai retrouvé mon jean jeté négligemment sur un antique lecteur de CD. Nick ne m'avait pas autorisée à reprendre le volant. Il était toujours persuadé que j'avais bu plus que je ne l'avais fait en réalité, or je ne pouvais pas lui avouer le contraire. En vrai gentleman, il m'avait laissé sa chambre et s'était éclipsé dans une autre.

Alors que les flammes s'éteignaient et que les tisons étincelaient comme des opales de feu, j'avais sombré dans le sommeil. J'avais rêvé de mains caressantes, d'explorations intimes, de doux baisers dévalant mon échine dorsale. Et quand, dans mon rêve, j'avais ouvert les yeux, le regard plongé dans le mien n'était pas brun-roux.

Mes bottes devaient être en bas.

Après avoir remis la couette en place, je me suis aventurée dans le couloir. La première porte était verrouillée. La seconde était celle de la salle de bains. Le miroir m'a montré que mon maquillage avait en effet coulé sous mes yeux, mais pas de façon alarmante. Mes cheveux étaient sens dessus dessous, mais ça me rendait plutôt sexy, me suis-je convaincue. L'eau était chaude, cependant il n'était plus question de me redéshabiller dans cette glacière que Nick appelait maison. Je me suis simplement aspergé la figure et servie des toilettes. Je ferais le nécessaire en arrivant à St John's.

Sirotant mon thé, tenant le café de l'autre main, j'ai descendu l'escalier avec précaution. Je ne m'étais jamais réveillée dans la chambre d'un homme. J'étais plutôt du genre à aller chez lui, coucher avec, le saluer et m'en aller. Je ne savais absolument pas comment gérer un lendemain. Pouvais-je m'éclipser simplement ? Poser les mugs quelque part, franchir la porte en douce et m'éloigner au volant de ma voiture sans le revoir ?

En définitive non. Parce qu'il m'aurait fallu pour cela traverser la cuisine, et qu'il s'y trouvait, en train de trancher un pain qui semblait cuit du matin. J'entendais gargouiller une machine à café. Dans cette pièce régnait une tiédeur agréable, Dieu merci, dispensée par un vieux fourneau Aga installé contre un mur. Les deux chiens étaient roulés en boule devant, sur un tapis. Tous deux ont levé les yeux à mon arrivée. L'un a agité la queue, l'autre a poussé un profond soupir avant de se réinstaller, indifférent. Ce n'était certainement pas la première fois qu'ils voyaient une femme sous ce toit.

Nick avait dressé le couvert pour deux. Il y avait un verre de jus d'orange à la place qui devait être la mienne, ai-je supposé. Alors que je m'asseyais, il a de nouveau enfoncé la lame de son couteau dans la niche brune posée au milieu de la table. L'odeur de levure s'est intensifiée. Tout

comme l'impression que j'avais débarqué sur Mars.

— Vous vous êtes levé à cinq heures du matin pour faire du pain ?

— J'étais debout à cinq heures pour m'occuper du cheval, sortir les chiens et vérifier comment allaient les oiseaux. Nous devons ce pain à cette machine. Je l'ai programmée avant que nous montions.

Le beurre a quasi grésillé au contact de la tranche de pain chaude qu'il venait de m'offrir.

— Et confiture de haies faite par Liz Notley, a-t-il proposé en poussant vers moi un bocal contenant une mixture rouge. Délicieuse.

— Euh... ai-je bien envie de savoir ce qu'on trouve dans une confiture de haies ?

J'ai croqué une bouchée, histoire de voir. Il faut bien avouer que c'était excellent.

— Des mûres, pour l'essentiel. Quelques pommes sauvages, prunelles, gratte-culs et cenelles.

Gratte-culs et cenelles ? Mieux valait ne pas creuser la question.

— Bref, vous êtes beau comme un dieu, docteur, et vous faites votre propre pain. Le problème doit provenir de vos goûts musicaux embarrassants. N'était-ce pas Billy Joel que nous écoutions hier soir ?

Il a affiché un air penaud.

— Là, vous m'avez eu. On l'écoutait beaucoup dans cette maison quand j'étais petit. Ça doit me rappeler ma mère, j'imagine. Une autre ?

Et il avait adoré sa mère ! Je l'ai laissé me couper une tranche de pain. J'avais l'impression que je pourrais avaler la miche entière si on me la proposait. Si c'est à cela que ressemblaient les lendemains... eh bien, c'était plutôt chouette.

— Une chance alors, que vous vous soyez mise à ronfler avant qu'on passe du Neil Diamond.

Il m'a fallu une seconde pour percuter.

— Je ne ronfle pas.

— Mais si. Je vous entendais du couloir. Mais juste à la façon d'un loir tout mignon, qui aurait le nez bouché.

Il a levé son poignet et consulté l'élégante montre qu'il portait.

— Il faut se dépêcher. Je peux vous appeler ce soir ?

Il est allé prendre mon manteau et mes bottes, m'a accompagnée dehors et m'a installée dans ma voiture. Les deux chiens sont partis avec lui, grimpant d'un bond à bord de son Range Rover. Il s'est engagé sur le chemin rempli de nids-de-poule, et j'ai suivi plus lentement, pas bien certaine que mes suspensions soient capables de tenir le coup, ni de la façon dont j'allais réagir à la tournure que prenaient les choses. Je m'étais lancée dans cette enquête sans savoir ce qu'elle pouvait me réserver, mais ce à quoi je ne m'étais vraiment pas attendue, c'était que je me retrouverais avec un prétendant.

Ni qu'à 28 ans, j'apprendrais que je ronflais.

Je suis retournée à St John's, ai garé la voiture et bondi hors de l'habitable, consciente que si je ne courais pas, je serais en retard au premier cours. Tout autour de moi, chacun pensait de même. Des bicyclettes fonçaient à toute allure, des gens surgissaient des portails. Une seule silhouette ne bougeait pas, au milieu. Un homme de haute taille, dont la doudoune dissimulait la solide carrure, était adossé à l'un des piliers du portail, un bonnet en laine tiré sur les oreilles.

Il fallait que j'appelle Evi avant de repartir, que je sache quelles étaient les dernières nouvelles au sujet de Jessica. Je voulais aussi relever mes mails.

L'homme dans sa doudoune s'est redressé en me voyant approcher et s'est mis en travers de mon chemin. J'ai ralenti.

Son regard turquoise plongeait dans le mien. *Ne lui laisse pas une chance*, me suis-je dit. *Rentre-lui dedans la première. Demande-lui où il était passé, comment il a pu t'abandonner comme ça.* Je n'ai pas pu dire un mot. Tout ce dont j'ai été capable, c'était de lui rendre son regard en souhaitant qu'un truc énorme et bien lourd se décroche du vieil édifice et vienne m'assommer sur-le-champ. Je me suis arrêtée à un mètre et j'ai attendu qu'il ouvre les hostilités. Ça allait saigner. Il dirait des choses que je ne pourrais jamais oublier.

— Bonjour, a déclaré Joesbury. Comment allez-vous ?

— Bien, ai-je répondu, toujours sur la défensive. Et vous ?

Il a même souri.

— On ne peut mieux. Nouveaux ordres pour vous, Flint. Filez dans votre chambre, faites vos sacs et retournez à Londres. Rendez-vous à Scotland Yard demain à neuf heures pour un débriefing.

Il m'a fallu une seconde pour bien comprendre.

— Je ne suis pas sûre que...

— Pas de contact avec votre coloc, ni avec le docteur Oliver, ni aucune personne du collège. Et surtout, ne cherchez pas à joindre Nick Bourdon. Si vous le faites, nous le saurons.

Je m'attendais à ce que ça se gâte. Mais pas à ça.

— Que se passe-t-il ?

Il a soupiré et consulté sa montre.

— Vous êtes déchargée de l'enquête. Je veux que vous ayez quitté Cambridge d'ici une heure.

— Oh, allez vous faire foutre, Joesbury !

Soit, ce n'était pas judicieux, mais je n'allais pas le laisser m'en imposer du haut de son grade quand nous savions l'un et l'autre de quoi il retournait. C'est à peine s'il a cillé.

— Pardon ?

— Vous ne pouvez pas me virer parce que j'ai passé la nuit chez quelqu'un.

Et là, il a ri.

— Cessez de vous prendre pour le centre du monde, Flint. La seule raison pour laquelle j'en veux à votre petit ami, c'est qu'il vous a détournée de votre mission et qu'il a sérieusement compromis votre couverture. La décision est prise.

— J'ai quelque chose à vous dire, ai-je commencé.

Il a levé sa main.

— Gardez ça pour Scotland Yard, Flint. Ce sera bien assez tôt.

Je n'en sortirais pas gagnante, c'est sûr. Il ne me restait plus qu'à tourner les talons et m'en aller tout de suite si je voulais conserver un semblant de dignité. Mais j'ai fait un pas en avant. Je sentais une odeur de café dans son haleine.

— Je crois que vous feriez bien d'ouvrir les yeux sur la réalité, ai-je déclaré. Les étudiants baisent. Tout le monde sait ça. Ma coloc ne dort jamais dans son lit.

Il s'est éloigné de moi comme si j'avais toujours mon haleine du réveil. Ce qui était sans doute le cas.

— Non, à mon tour de vous ouvrir les yeux. Vous envoyer ici était une grossière erreur. Vous avez désobéi aux ordres depuis l'instant où vous êtes arrivée. Vous n'avez cessé de courir et de fourrer votre nez partout ; vous avez failli foutre en l'air des mois de travail. Vos singeries d'hier soir, ça a été la goutte d'eau.

Trois filles passant par là nous ont dévisagés avec curiosité. Il était assez manifeste pour le voisinage que nous nous querellions. Je m'en fichais. Quelque chose, dans ce qu'il venait de dire, m'avait fait dresser l'oreille tel un foxhound.

— Comment ça, des mois de travail ?

Pour la première fois, il a baissé la tête.

— Vous n'avez pas la concentration requise pour ce genre d'opération, a-t-il assené en regardant la neige à ses pieds. Je veux que vos bagages soient prêts dans trente minutes.

— Comment ça, des mois de travail ? Mais que se passe-t-il ici, bordel ?

Il s'est retourné, a tenté de s'en aller. Pas de ça avec moi. Je lui ai attrapé le bras et lui ai fait faire demi-tour.

Il a inspiré profondément.

— Bas les pattes, ou je vous en colle une.

M'en coller une signifiait déposer une plainte officielle contre moi. À ce

stade, je m'en fichais complètement. Je me suis rapprochée.

— De quelle mission me suis-je soi-disant écartée ? ai-je insisté. En quoi consiste exactement cette mission, Joesbury ? Chaque fois que je vous envoie des infos, vous me répondez en me demandant de me mêler de mes oignons, en m'expliquant que je ne suis pas chargée d'enquêter, qu'il n'y a pas d'enquête, d'ailleurs, que je dois garder l'œil ouvert mais faire profil bas. Et maintenant, vous me soutenez que j'ai foutu en l'air des mois de travail.

M'avoir sous son nez lui a fourni l'excuse idéale pour me regarder de haut et arborer un petit sourire méprisant.

— Comment se fait-il qu'à chaque fois que nous nous retrouvons, vous dégagiez l'odeur infecte d'un autre mâle ?

Je comptais lui briser le nez dès que l'occasion se présenterait, mais d'ici là...

— On drogue des femmes, on abuse d'elles, on les viole, ai-je aboyé. Elles disparaissent et réapparaissent dans un état pitoyable. Ensuite, elles meurent. Il y a quelqu'un derrière tout ça, et vous le savez, n'est-ce pas ? Mais à chaque fois que j'essaie d'aider, vous dites la même chose. Ne vous en mêlez pas, ne posez pas de questions, contentez-vous de jouer votre rôle de jolie poupée névrosée... Attendez une seconde.

Quand mes mains l'ont lâché, Joesbury a reculé d'un pas. Il a baissé les yeux et s'est passé la main sur la figure.

— Vous m'avez piégée, ai-je déclaré d'une voix cinglante.

— Lacey...

— Je ne suis qu'un leurre, ai-je répété, tandis qu'une part de moi priait pour qu'il le nie. C'est ça, hein ? Je ne peux pas croire que vous m'ayez refait le coup.

Même moi, j'en savais assez sur les missions clandestines pour être consciente qu'on n'envoyait jamais des officiers sur le terrain sans les avoir parfaitement informés des tenants et des aboutissants. Joesbury avait enfreint une règle de base. Il m'a tourné le dos, a levé la tête vers le ciel. J'ai vu ses épaules monter et descendre et j'ai su que j'aurais accepté quand même, s'il me l'avait demandé. Mais savoir qu'il m'avait exposée au danger sans même me...

— Vous m'avez installée dans la chambre de Bryony, vous avez fait le nécessaire pour que tout le monde me remarque. Vous savez ce qui se passe ici. Vous savez pourquoi des femmes finissent par se donner la mort. Quand comptiez-vous intervenir, monsieur ? Quand on retrouverait mon corps en train de flotter sur la Cam ?

Il s'est retourné. La peau autour de ses yeux était rouge.

— J'aurais aimé vous le dire, Lacey. Moi aussi, je dois obéir aux ordres.

Jamais auparavant Joesbury ne m'avait paru pitoyable.

— C'est moi, la suivante, c'est ça ? Jessica va ressurgir sous forme de cadavre dans les jours à venir et ensuite, c'est mon tour. J'ai déjà eu droit au bizutage et aux rêves hallucinogènes. Evi pensait qu'on m'avait droguée il y a

deux jours. Je lui ai dit qu'elle se trompait. Apparemment, non.

Ses traits se sont crispés.

— Comment ça, on vous a droguée ?

— Oh, comme si vous n'étiez pas au courant ! J'avais tout d'une droguée du dimanche selon elle. Tout comme Bryony, ou Nicole, ou encore Jessica. Je ne sais pas du tout comment ils font, mais vous le savez, vous, hein ? N'est-ce pas ?

Joesbury s'est ressaisi. Il s'est approché, m'a pris le bras et m'a m'entraînée de force dans l'allée.

— OK, je vais vous demander de vous calmer, Flint. Jamais ils ne vous auraient repérée aussi vite. Si vous avez vraiment été droguée, ça veut dire qu'ils savent qui vous êtes. À qui en avez-vous parlé ?

Tout était de ma faute, maintenant !

— À personne, triple buse. Il n'y a qu'Evi qui est au courant, c'est tout.

— Et votre fiancé ?

— Il me prend pour Laura Farrow.

— C'est grave, cette histoire. Vous quittez les lieux sur-le-champ.

Il m'a à moitié accompagnée, à moitié traînée jusqu'à l'endroit où j'avais laissé ma voiture, et a patienté le temps que je l'ouvre.

— Vous retournez à Scotland Yard immédiatement. Faites votre rapport au commissaire Phillips. Je vous y retrouve plus tard.

— Et ma chambre ? Mes affaires ?

— Je m'en occupe. Partez, maintenant.

Je suis montée à bord de la voiture, ai démarré le moteur et l'ai regardé. Peut-être cherchais-je à savoir s'il était sérieux. Il a levé son bras en direction de la M11. C'était un salaud arrogant et excessif, mais qui n'en restait pas moins mon supérieur. J'ai roulé droit devant moi, sans regarder en arrière. Alors que je tournais au croisement, mon téléphone a sonné. C'était Evi.

— Pouvez-vous me retrouver à l'hôpital ? m'a-t-elle demandé. J'y vais moi-même, je suis en chemin. Jessica est revenue.

Au deuxième étage, dans le couloir, j'ai failli passer devant la femme en fauteuil roulant sans réaliser qu'il s'agissait d'Evi. Nous nous sommes arrêtées en même temps et nous sommes dévisagées.

— Elle est morte, n'est-ce pas ? ai-je demandé d'une voix sourde.

Pour toute réponse, Evi a cligné des yeux, chassant ses larmes, et j'ai compris qu'elle cherchait ses mots. Je me suis accroupie de façon à être à sa hauteur. Son si joli teint crème semblait de papier mâché, ses yeux vidés de toute couleur. La ride entre ses sourcils s'est creusée.

— Elle n'est pas morte, a-t-elle corrigé. Physiquement, ça ne va pas trop mal. Mentalement, c'est une tout autre histoire.

Pas morte ? Mais ça se tenait. Nicole avait ressurgi après sa disparition.

— Que dit-elle ? Où était-elle passée ?

Evi a secoué la tête.

— Je suggère qu'on en reparle quand vous l'aurez vue. Ça vous ennuie de me pousser ? Je ne me sens pas très bien.

Étant donné sa tête, j'aurais volontiers qualifié ça d'euphémisme. C'est tout juste si elle avait la force de se tenir droite dans sa chaise. Je me suis relevée, me suis emparée des poignées du fauteuil, et nous sommes parties.

— On l'a retrouvée dans sa chambre de St Catharine's au petit jour, ce matin, m'a dit Evi au bout de quelques instants. La porte était entrouverte, une de ses voisines a passé sa tête et a trouvé Jessica tout habillée sur son lit. Elle m'a tout de suite appelée. J'ai envoyé une ambulance.

Légèrement essoufflée, Evi s'est accordé une minute.

— Elle est restée consciente durant les trente minutes qu'il a fallu à l'ambulance pour arriver et n'a rien dit qui puisse nous éclairer, a-t-elle repris alors que nous tournions à un angle et évitions de peu de percuter un brancardier poussant une dame âgée sur un lit. Elle soutient qu'elle n'a aucune idée de l'endroit où elle était, ni de ce qu'elle a fait ces cinq derniers jours. Elle ne sait même pas quel jour on est.

Nous sommes arrivées au bureau des infirmières où l'on nous a dirigées vers une porte située au fond d'un couloir. Tout en lâchant les poignées du fauteuil pour pousser le battant, j'ai aperçu des gens à l'intérieur. Une fille aux cheveux blonds qui dormait, et Nick Bourdon debout au pied du lit. L'air soucieux, il dévisageait la fille. Quand il a relevé la tête et nous a vues, ses traits se sont éclairés.

— Coucou, a-t-il articulé sans bruit à mon intention.

Puis il s'est tourné vers Evi.

— Tout est sous contrôle. Personne ne s'inquiète outre mesure. Ils ont fait des prélèvements sanguins et de salive, comme vous le vouliez. Et ils ont demandé à recevoir les résultats aujourd'hui même dans la mesure du possible. Un médecin de la police – une femme – est en route pour procéder à un examen gynécologique.

— A-t-elle dit quelque chose ? a demandé Evi.

— Elle s'est beaucoup agitée en arrivant ici, a-t-il répondu. Elle délirait à propos de clowns en bois ou je ne sais trop quoi.

— Elle a peur des clowns, a corrigé Evi. On lui a donné quelque chose ?

Il a opiné.

— Dix milligrammes de diazépam en intraveineuse. Elle va être dans les vapes pendant quelques heures.

J'ai dû me mordre la langue. Il fallait que nous parlions à Jessica sur-le-champ.

— Je vais la faire transférer dans l'unité psychiatrique dès qu'il y aura une chambre de libre, a annoncé Evi.

— Vous la faites hospitaliser ? s'est étonné Nick.

Evi a hoché la tête.

— Et je la mets sous surveillance. Elle présentait un sérieux risque de suicide avant de disparaître, selon moi. Pas question de tenter le diable.

Nick a regardé la fille sur le lit puis Evi.

— Ses parents arrivent dans l'après-midi, a-t-il annoncé. L'idée risque de ne pas leur plaire.

J'ai ouvert la bouche et l'ai refermée à nouveau. Une étudiante en première année ne saurait se mêler d'un désaccord professionnel entre deux médecins.

— Tant pis, a dit Evi. Celle-là, elle ne mourra pas.

Nick m'a regardée.

— Ça vous ennuie, Laura, de me laisser seul avec Evi un instant ?

J'ai lancé à Evi un regard signifiant « Ne vous laissez pas faire » et suis sortie de la pièce. Appuyée au mur du couloir, j'apercevais Nick, à travers la fenêtre de la chambre. Accroupi devant Evi, il a débattu avec elle. Sans colère, cependant, il a même posé sa main sur son bras en un geste de sollicitude. Elle semblait chercher à le rassurer. J'ai consulté ma montre.

J'aurais dû être sur la M11 à présent, en route pour Londres.

Dans la chambre, Nick s'est relevé, a tapoté le bras d'Evi et ouvert la porte.

— Je suis déjà en retard pour mes consultations du matin, m'a-t-il annoncé tandis que la porte de la chambre de Jessica se refermait. J'ai une chance de vous revoir ce soir ?

Difficile d'imaginer moins probable. Si je n'étais pas à Scotland Yard pour sauver mon job à la nuit tombante, je serais chez moi en train de faire les

petites annonces.

— Si seulement..., ai-je répondu. J'ai trop de devoirs à rattraper.

— Je vous appelle à neuf heures pour voir si je peux vous convaincre de venir dîner, même tard.

Il a déposé un baiser sur ma joue et s'est éloigné dans le couloir. Refoulant l'idée insidieuse qu'il se pourrait bien que je ne le revoie jamais, je suis retournée dans la chambre. Evi avait avancé son fauteuil jusqu'au chevet de Jessica.

— Il faut que nous lui parlions, ai-je dit. Je peux rester avec elle jusqu'à ce qu'elle se réveille.

Mais où avais-je la tête ? Si je n'étais pas à Londres d'ici midi, ma carrière était fichue.

— Ce sera mieux si c'est moi, a répondu Evi. Elle me connaît. Mais s'il n'y a pas d'amélioration par rapport à tout à l'heure, elle ne sera pas en mesure de nous apprendre quoi que ce soit.

Je me suis approchée pour regarder vraiment Jessica pour la première fois. Des anglaises blondes, un teint café au lait, une silhouette longiligne, d'un mètre soixante-dix.

— Comment font-ils ? ai-je murmuré. Comment font-ils pour tomber sur les filles jolies et vulnérables, et pour savoir ensuite comment les pousser à bout ?

Evi a secoué la tête. Trop vite, à mon avis.

— Ils ont des connaissances en médecine, n'est-ce pas ? l'ai-je interrogée. Vous l'avez envisagé vous-même, c'est juste que vous ne vouliez pas l'admettre. Les drogues, les antécédents psychiatriques, tout colle.

Evi a soupiré.

— En effet, a-t-elle avoué. Et il y a autre chose que je ne vous ai pas encore dit.

J'ai repéré un fauteuil destiné aux visiteurs et m'y suis assise. Même avec la tête à hauteur de celle d'Evi, elle avait encore du mal à me faire face.

— Il y a quinze ans, quand j'étais en licence, il y a eu cinq suicides chez les étudiants en un an, a-t-elle commencé. La seule fois, jusqu'à ces dernières années, où leur nombre soit monté en flèche. J'en ai fait part samedi à Francis Warrenner, qui se le rappelait. Il a également vérifié les archives. Les autorités de l'époque étaient convaincues qu'il y avait bien harcèlement, mais n'ont pas réussi à prouver quoi que ce soit.

J'ai attendu, je ne comprenais pas bien où elle voulait en venir. Quinze ans, ça fait un bail.

— Trois sur cinq étaient des étudiants en médecine, a continué Evi. De trois collègues différents. Le seul dénominateur commun était donc la matière choisie.

J'ai patienté de nouveau.

— À ma connaissance, il y a quatre étudiants en médecine de cette époque qui soit encore à l'université. Moi, pour commencer. Mon amie

Megan Prince, qui comme moi exerce en tant que psychiatre. Nick Bourdon, en troisième. Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne voulais pas vous dire quoi que ce soit ?

— Vous avez dit quatre. Scott Thornton serait-il le dernier ?

— Comment avez-vous pu... ?

Evi a poussé un soupir et secoué la tête.

— Encore un autre de vos amis ? ai-je repris.

— Pas vraiment. Je ne le connaissais pas du tout il y a quinze ans. On se dit bonjour quand on se croise, mais c'est tout. Je sais que ça semble extrêmement suspect, Laura, mais je n'arrive pas à y croire. Je connais Nick et Meg, ils ont toute ma confiance. Et Scott Thornton a sauvé Bryony. C'est lui qui l'a tirée des flammes et a demandé de l'aide alors que tous les autres étaient en état de choc.

Je savais bien que j'avais entendu ce nom quelque part. Je l'avais lu dans le rapport que Joesbury m'avait remis le soir où il m'avait briefée sur l'enquête.

— Très bien. Étudions juste la chose sous l'angle médical, dans un premier temps, avant de nous encombrer avec des noms. Est-ce que ça pourrait être quelqu'un d'ici, à l'hôpital ?

— Les filles ne figureraient dans les dossiers de l'hôpital qu'à condition d'y avoir été admises. Je ne me rappelle aucun cas d'hospitalisation, et vous ?

— Non. Et un généraliste ?

— Il y a vingt cabinets à Cambridge, m'a répliqué Evi. Les informations relatives aux patients sont confidentielles dans chaque cas. On peut vérifier s'il y a plus de décès parmi les clients d'un cabinet en particulier, mais il me semble que ça nous aurait déjà sauté aux yeux.

— Ils sont capables de pénétrer dans la tête de ces filles, ai-je rappelé. Est-ce que ça pourrait être quelqu'un de votre cabinet ? Un psychologue serait sûrement le mieux placé pour savoir ce qui peut les angoisser, non ?

— J'y ai pensé, moi aussi, m'a avoué Evi. Mais seule la moitié des filles sont venues chercher du soutien chez nous. Même si quelqu'un au centre avait réussi à accéder de manière illégale aux dossiers confidentiels de l'un ou l'autre de ses collègues, ils n'auraient rien trouvé sur l'autre moitié.

J'y ai réfléchi une seconde.

— Je croyais avoir compris que tous les membres de l'université étaient répertoriés dans votre système.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? m'a demandé Evi.

— Le questionnaire que m'a envoyé votre service. Je croyais qu'il était envoyé à tous les nouveaux arrivants, d'après ce qui était écrit.

— Quel questionnaire ? s'est étonnée Evi.

J'ai lu sur ses traits ce qui était sans doute le reflet de ma propre expression, et j'ai plongé ma main dans mon sac pour y chercher mon ordinateur portable.

— Là, regardez, ai-je dit, en montrant le mail avec la pièce jointe à Evi.

Elle a contemplé l'écran. Sa ride du lion s'est creusée et de son majeur, elle a fait défiler le courrier deux ou trois fois.

— Je n'ai jamais vu ça de ma vie ! Ceci n'a rien à voir avec le service de soutien psychologique. Il y a tout un passage sur les phobies et les peurs irrationnelles.

J'ai marché jusqu'à la fenêtre pour m'accorder le temps de la réflexion.

— On ne peut pas éliminer Megan, Nick ou Scott Thornton. À eux tous, ils maîtrisent parfaitement les connaissances psychiatriques et médicales requises.

— C'est Scott Thornton qui a réorganisé le système informatique de la faculté de médecine il y a environ six mois. C'est une pointure en programmation.

Le ciel était de la couleur de l'argent dépoli et semblait peser sur nous. J'avais une sensation analogue dans la tête, comme s'il n'y avait pas assez d'espace pour y caser toutes les informations. Et merde ! J'avais choisi mon jour pour me fâcher avec mon supérieur hiérarchique.

Un soudain mouvement m'a fait faire demi-tour. Evi était prise de convulsions dans son fauteuil, une expression de douleur intense sur le visage.

— Pourriez-vous me passer mon sac, Laura, s'il vous plaît ? m'a-t-elle demandé, essoufflée.

Son sac était à moins d'un mètre d'elle par terre. Je l'ai ramassé et le lui ai tendu. Elle a fouillé dedans avant de se fourrer deux cachets de forme ovale dans la bouche. Le second a manqué l'étouffer. Elle a toussé, le souffle court, alors que je remplissais un verre d'eau à l'évier situé dans le coin de la pièce. Elle a bu pendant quelques secondes. Quand elle a recouvré un semblant de calme, elle m'a dévisagée, les larmes aux yeux.

— Qu'est-ce qu'on fait, mon Dieu, qu'est-ce qu'on fait ? m'a-t-elle demandé.

Quelque chose dans cette extrême vulnérabilité m'a aidée à prendre ma décision.

— Vous pouvez faire en sorte qu'il n'arrive rien à Jessica, ai-je répondu. Vous allez la faire admettre, n'est-ce pas ? Est-ce que cela signifie qu'elle sera en sécurité ? Que personne ne pourra s'en prendre à elle ?

Evi avait l'air terrifiée.

— Oui, bien sûr. Le service psychiatrique est protégé. Il est fermé à clé en permanence et les patients sont tout le temps surveillés.

— Alors je pense que vous devriez rentrer chez vous et vous reposer. Plus tard, si vous vous en sentez la force, vous pouvez tenter de retrouver les noms des personnes qui ont fait médecine ici il y a quinze ans. On pourra passer la liste en revue ensemble, pour voir si un nom se détache. Et j'aimerais que vous me donniez l'adresse de Megan Prince, si vous la connaissez. J'ai déjà celle de Thornton. Ainsi que celle de Nick, ai-je ajouté au bout d'une seconde.

— Pourquoi, à quoi songez...

J'ai secoué la tête.

— Je vous ai déjà assez impliquée comme ça. Vous n'allez pas bien, c'est évident.

Evi a secoué la tête.

— Ça va, a-t-elle objecté.

— Non, vous n'êtes pas bien, vous souffrez. Écoutez, il faut que j'y aille, maintenant, mais je passerai tout à l'heure pour sortir le chien et voir comment vous allez. D'ici là, si Jessica dit quoi que ce soit, appelez-moi.

Evi a promis de le faire et j'ai quitté l'hôpital. De retour dans ma voiture, j'ai composé le numéro de Joesbury et retenu mon souffle. Au bout de deux secondes, je suis tombée sur sa boîte vocale.

— C'est moi, ai-je dit. Je suis toujours en ville. Pour une bonne raison. Appelez-moi.

Je suis repartie, me demandant si mes petits projets d'effraction allaient plaire à Joesbury.

Scott Thornton habitait dans St Clement's Road, un alignement de maisons mitoyennes en briques, à un peu plus d'un kilomètre du centre. La Saab rouge n'était nulle part en vue.

Cette histoire tordue commençait enfin à prendre forme. La torture psychologique et les sévices endurés par ces jeunes femmes juste avant leur mort étaient certainement le crime sur lequel enquêtait le SO10. Comment tout cela s'orchestre-t-il, je n'en avais toujours aucune idée. Pas plus que je ne trouvais l'ébauche d'une explication à tout ce cirque. Dieu merci, j'avais enfin une piste sur l'individu qui tirait les ficelles.

Au bout de trente minutes, j'ai décidé que la maison était sans doute vide. Il était temps d'aller y voir de plus près. Je suis sortie de ma voiture et j'ai remonté la rue. Le bâtiment comportait trois étages, sous-sol inclus. À droite de la porte d'entrée, trois hautes fenêtres rectangulaires, à l'aplomb l'une de l'autre. Aucune lumière. Aucun mouvement, à première vue.

À l'arrière s'étendaient d'étroits jardins ceints de murs, avec de hauts portails en bois et une ruelle pavée. Parvenue au numéro 108, j'ai jeté un bref coup d'œil autour de moi, pris mon élan et escaladé le portail.

La neige dans le petit jardin arrière était presque intacte, mais j'ai réussi à suivre les pas d'une personne qui s'était rendue aux poubelles. Deux vélos haut de gamme étaient attachés par une chaîne près de la porte. Je me suis retournée vers le portail que je venais juste d'enjamber. Trois verrous, ça me semblait un peu excessif pour un simple jardin.

À travers la vitre de la porte, je voyais la cuisine. Pas très propre ni rangée, mais parfaitement normale. La porte était verrouillée à l'aide de deux serrures à pêne dormant. Je me suis penchée pour regarder par la fenêtre.

Il n'y avait pas moyen d'entrer dans cette maison. La fenêtre était également verrouillée par une serrure dernier cri, et d'après ce que j'apercevais, la porte aussi. En plus des serrures sans poignées, il y avait des verrous, en haut et en bas. Scott prenait la sécurité de sa maison très au sérieux. Ce qui était intéressant en soi, ai-je songé.

— Du nouveau ? ai-je demandé à Evi.

J'étais de retour à l'hôpital, devant la chambre de Jessica. Depuis St Clement Road, j'avais roulé jusqu'au cottage où vivait Megan Prince, à la périphérie de la ville. Une fois de plus, un imposant dispositif de sécurité mais

rien qui sorte de l'ordinaire. Alors que j'observais le cottage de loin, un grand brun était sorti de la maison et s'était éloigné en voiture. Megan ne vivait pas seule, apparemment. Quelques minutes plus tard, j'étais repartie en direction de chez Evi, m'étais rendu compte qu'elle n'était pas chez elle et j'étais revenue tout droit ici.

J'avais tenté deux fois de joindre Joesbury et j'avais laissé deux autres messages. S'il était en contact avec Scotland Yard, alors il devait savoir à l'heure qu'il était que je n'étais pas arrivée. Il ne m'avait pas rappelée.

Jessica, entre-temps, avait été transférée dans une unité sécurisée où elle était sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sa protection était maximale. Une femme flic détachée de la police locale l'avait interrogée brièvement mais n'avait rien appris, si ce n'est que Jessica était incapable de se rappeler où elle avait passé les cinq derniers jours.

— Ses parents sont arrivés il y a une heure, a annoncé Evi.

Elle était toujours dans son fauteuil roulant. Elle s'est déplacée jusqu'à une rangée de chaises pour que je puisse m'asseoir à côté d'elle.

— Ils veulent la ramener chez eux mais j'ai réussi à les convaincre que ce n'était pas une bonne idée pour le moment, a-t-elle continué. Les examens ont révélé la présence de DMT dans son sang, alors qu'elle jure n'en avoir jamais entendu parler, et encore moins pris. Elle a accepté qu'on l'examine, mais ça n'a rien donné. Elle était propre comme un sou neuf ce qui en soi, vu qu'elle a disparu cinq jours, est plutôt louche.

— Ils l'ont lavée pour effacer tout indice, ai-je dit à voix basse, tandis qu'un couple de personnes âgées passait devant nous.

Evi a paru troublée. Mais ne m'a pas contredite pour autant.

— De quoi se souvient-elle en dernier ? ai-je demandé. Avant sa disparition ?

— D'être venue me voir. C'est le souvenir le plus clair qu'elle ait en tête, a répondu Evi. Elle se souvient vaguement d'être allée rejoindre quelqu'un au sujet d'un groupe de travail, mais elle est incapable de me donner des détails. C'est un peu sans espoir, je le crains.

— Autre chose ?

— Elle est nerveuse, complètement à cran. Surtout avec les hommes, mais elle savait qui j'étais. Elle a dit quelque chose de bizarre : elle m'a demandé si j'existais vraiment. Elle n'en était pas convaincue jusqu'à ce qu'elle puisse me toucher. Puis elle s'est remise à évoquer d'horribles rêves dont elle n'arrivait pas à se souvenir.

Nous avons toutes les deux médité sur ce point un instant.

Evi a inspiré un grand coup, comme si elle s'apprêtait à faire un effort physique, puis a secoué la tête.

— Demain, si elle s'en sent la force et si ses parents et elle y consentent, on peut tenter une forme d'hypnose pour essayer de récupérer quelques souvenirs. Ce n'est pas infallible, cependant, et ce n'est pas le genre de truc que je tenterais normalement avant qu'elle n'ait eu bien plus de temps pour se

remettre.

— Et vous, comment ça va ? J'espérais que vous seriez rentrée chez vous.

Elle a réussi à forcer un sourire. Elle était bien plus forte qu'elle n'en avait l'air.

— Bien mieux, merci, m'a-t-elle répondu en lançant un bref regard à droite et à gauche pour vérifier que nous étions seules dans le couloir. Et j'ai fait des recherches en empruntant un ordi. Nick, Meg et Scott étaient tous à Trinity College quand ils ont fait leurs études ici. Il fallait donc commencer par là, m'a-t-il semblé. Ils étaient vingt étudiants en médecine cette année-là et j'ai réussi à les retrouver presque tous.

— Joli travail.

— Oh, ça n'a pas été difficile. Il existe des associations d'anciens élèves qui éditent des annuaires chaque année, des organismes professionnels auxquels adhérer. Bref, quatre exercent aujourd'hui à l'étranger, deux ont changé de métier et l'un est mort il y a deux ans. Les autres sont généralistes, travaillent dans des hôpitaux, ou enseignent dans d'autres universités. Ils sont un peu partout en Grande-Bretagne, à Stevenage pour le plus proche.

— On peut donc sans doute les éliminer, ai-je conclu.

Un groupe de jeunes médecins en blouses vertes impeccablement repassées a surgi à l'angle. Nous avons attendu qu'ils soient passés.

— Le seul que je n'ai pas réussi à retrouver était un dénommé Iestyn Thomas. Il a quitté Cambridge avant d'obtenir son diplôme et semble avoir disparu. Il devrait avoir 36 ans aujourd'hui, le même âge que Megan et Nick.

— Un grand type, l'air pseudo intello, ai-je complété. Que tout le monde trouvait un peu bizarre.

Evi a plissé les yeux.

— Pour être honnête, je ne crois pas l'avoir rencontré. Pourquoi dites-vous une chose pareille ?

— Nick a mentionné un type comme ça, ai-je répondu, avant de lui rapporter l'histoire de cet adolescent tombé sur le corps sans vie de son père, qui avait ensuite tourmenté un camarade de classe jusqu'à le pousser à bout.

— Mais Thomas, si c'est bien de lui qu'il s'agit, racontait cette histoire au sujet de quelqu'un qu'il avait rencontré, m'a rappelé Evi une fois que j'ai eu fini. Pas de lui-même.

— Soi-disant.

— Ça vaut le coup de vérifier ?

— Et comment !

Cela ne nous a pas pris longtemps. Nous nous sommes rendues à la cafétéria des visiteurs, avons commandé du café et des sandwiches et trouvé une table tranquille pour nous connecter au wifi de l'hôpital sur l'ordinateur qu'avait emprunté Evi.

L'un des journaux nationaux avait brièvement couvert l'histoire,

confirmant ce que je suspectais déjà, que la famille était galloise. Il a suffi ensuite de rechercher dans divers journaux gallois pour les repérer. Le site AberystwythOnline avait archivé ses anciennes images et l'histoire avait été relatée en détail. Les Thomas habitaient un vieux manoir non loin d'Aberystwyth sur la côte ouest du pays de Galles. Les deux parents avaient enseigné à l'université jusqu'à ce que le père soit obligé de démissionner à l'approche de la cinquantaine pour raison médicale.

— Qu'est-ce que la fibromyalgie ? ai-je demandé à Evi.

— Une maladie dégénérative des muscles, a-t-elle répondu. Plus courante chez les femmes. J'ai eu une patiente autrefois qui en souffrait. Je la suivais pour dépression. Ça peut être très douloureux et débilitant.

Un mercredi matin, tôt, alors que sa femme était sortie (l'article laissait entendre qu'elle avait une liaison avec un collègue de travail), Bryn Thomas avait emporté un fusil de chasse chargé dans son bureau et avait appuyé sur la détente. Sa fille de 3 ans, première levée de la maisonnée comme on pouvait s'y attendre, l'avait trouvé peu après. Deux heures plus tard, son fils adolescent était descendu à son tour.

— Cette photo ne nous aide pas beaucoup, hein ? ai-je commenté en observant le cliché un peu flou, pris à distance, d'une mère et de deux enfants sortant des locaux du médecin légiste.

Le fils portait la petite de 3 ans et seule une partie de son profil apparaissait.

— Je ne suis pas sûre que le voir mieux changerait grand-chose, a répondu Evi. Cambridge abrite en permanence près de neuf cents étudiants en médecine. Je parviendrais sans doute à reconnaître la plupart de ceux qui étaient dans la même année que moi, mais ceux d'au-dessus...

— Et dans la mesure où elle a été prise il y a plus de vingt ans, il y a de grandes chances qu'il n'ait plus du tout la même tête, ai-je renchéri.

— Et donc, il pourrait être ici ?

Evi a fait glisser sa main sur la table jusqu'à la mienne.

— Il y a plus de cent mille personnes dans cette ville, ai-je répliqué. Et tout plein d'endroits où se cacher. D'un autre côté, peut-être que je tiens juste à ce que ça ne soit pas Nick.

— Moi non plus, a-t-elle dit. Mais même si Iestyn Thomas est ici, et qu'il orchestre tout, il ne peut pas agir seul.

Chose étonnante – et ça n'a pas été la moindre qui me soit arrivée ce jour-là –, je me suis surprise à retourner ma main et refermer mes doigts autour de celle d'Evi. Au même moment, les terminaisons nerveuses autour de mes yeux et de mon nez se sont mises à piquer. J'ai gardé les yeux baissés, avec le faible espoir qu'Evi ne le remarquerait pas.

— Ces histoires ne se terminent jamais bien, Laura. Même quand on s'en sort, les plaies qu'elles laissent mettent longtemps à cicatriser.

J'ai vu, atterrée, une larme tomber sur le clavier. Elle s'est écrasée, pile au milieu du J.

La main d'Evi a serré la mienne une seconde.

— On respire à fond, on cligne des yeux, et on se mouche, m'a-t-elle dicté sur le ton de celle à qui on ne la fait pas. On aura tout le temps de s'occuper de thérapie quand les méchants seront en taule.

J'ai obtempéré. Mais quand j'ai relevé la tête, ses yeux brillaient, eux aussi.

— Vous ne vous en êtes pas encore remise, hein ? lui ai-je demandé. Cette histoire, l'année dernière, dans le Lancashire, je veux dire.

Une larme a brillé sur les épais cils noirs d'Evi.

— Je ne suis pas sûre d'y arriver un jour, a-t-elle confié. Vivre une chose pareille, c'est comme de perdre un être cher. On ne s'en remet pas, on apprend juste à vivre avec.

— Qu'est-il advenu du pasteur ? ai-je hasardé.

Elle a souri et a tapoté ma main gentiment. Elle n'a pas répondu tout de suite, mais je ne crois pas qu'elle se soit offusquée que je l'évoque.

— On a vu des images à la télé où il vous aidait à vous installer dans votre voiture. À vous voir, on vous aurait crus ensemble.

Elle a secoué la tête, l'air triste.

— Nous n'en sommes jamais arrivés là. Harry et moi avons contribué à la mort d'une femme. C'était l'une de mes patientes.

— Contribué... comment ?

— C'est une longue histoire, et ce n'était pas la faute d'Harry, mais la mienne. J'ai cru un temps que j'allais perdre mon droit d'exercer à cause de cette affaire. Pour finir, j'ai juste reçu un blâme pour défaut temporaire de jugement, mais...

— Vous n'arrivez pas à vous le pardonner ?

Elle a soupiré.

— Perdre un patient dont on a la charge est déjà dur en soi, Laura. Quand ça arrive parce qu'on a été égoïste, c'est quasi insupportable. Je ne pouvais pas rester avec Harry et supporter ça. Lui non plus.

Elle a consulté sa montre et éteint l'ordinateur. Le temps filait et nous étions toutes les deux attendues ailleurs.

— J'ai fait une grosse erreur il y a longtemps, ai-je dit. Dont les répercussions dureront jusqu'à la fin de mes jours. Je sais ce que ça fait de se soucier d'une personne avec laquelle on ne peut pas être. Je sais ce qu'il en est des obstacles qu'on ne pourra jamais écarter, quel que soit notre désir.

— C'est dur, n'est-ce pas ?

— Et comment... Mais sauf votre respect, ce que vous venez de me dire de vous et Harry ne tient pas la route.

Sourcils haussés, leur dans ces yeux d'un bleu profond.

— Ah, vous ne trouvez pas ?

— Croyez-moi, en termes d'obstacles insurmontables, les vôtres sont du pipi de chat, lui ai-je répliqué. S'il compte autant pour vous, vous parviendrez à le gérer. À votre place, je l'appellerais.

J'ai plongé la main dans ma poche, et en ai sorti mon téléphone. Quoi, Joesbury ne m'avait pas interdit d'appeler un homme de Dieu.

— Il est rechargé à fond, lui ai-je indiqué.

— Vous êtes barge.

Elle n'a fait aucun geste pour prendre l'appareil, mais je voyais bien qu'elle retenait son sourire.

— Je croyais que le terme était plutôt mal vu dans le milieu professionnel, ai-je rétorqué en rangeant le téléphone. Bien, quand tout ceci sera terminé et que les méchants seront derrière les barreaux, soit vous l'appellez vous-même, soit je le ferai pour vous.

J'ai emprunté les clés d'Evi et suis allée chercher la Truffe pour lui faire faire un tour. Une fois que la chienne s'est confortablement installée en rentrant, j'ai refermé la maison et rapporté les clés à Evi à l'hôpital, puis dévalé quelques volées de marches jusqu'à l'étage de Bryony.

— Salut, ai-je lancé en pénétrant dans sa chambre.

Le regard bleu de Bryony s'est adouci et j'ai presque cru qu'elle me souriait. Puis, avant que j'aie pu prendre la parole, la porte s'est ouverte et deux hommes se sont présentés sur le seuil. Le premier était George, le portier de St John's qui m'avait accompagnée dans ma chambre le premier jour. Le second était Nick.

— Bonjour, mademoiselle Farrow, a dit George. Comment va notre patiente ?

— Je viens d'arriver. Mais l'infirmière dehors m'a dit qu'elle allait bien.

Les deux hommes se sont avancés dans la pièce. Je les ai vus baisser les yeux l'un et l'autre sur la tablette dans la tente de Bryony.

— Eh bien, ce sont de très bonnes nouvelles, a dit George en tirant une chaise pour s'installer à côté de Bryony. Bonjour, ma chère, comment vous sentez-vous, ce soir ?

Nick m'a indiqué de la tête que nous devions sortir et je l'ai suivi hors de la pièce. Alors que la porte se refermait, nous entendions George s'adresser à elle d'une voix douce et basse.

— Il la connaissait bien ? lui ai-je demandé, consciente que je commençais à soupçonner tout le monde.

Pourquoi un portier rendrait-il visite à une étudiante ?

— Il vient souvent la voir. Certains portiers deviennent assez proches des étudiants. Ils leur tiennent lieu de fils ou filles adoptives, dans nombre de cas.

— Pour un généraliste, vous passez beaucoup de temps ici, ai-je dit avant de me poser la question de savoir si c'était prudent ou pas.

— Bryony est ma patiente, a-t-il répliqué. Jessica consultait l'un de mes associés. Et je pourrais en dire autant de vous. C'est quoi, votre excuse ?

— Je venais dire au revoir à Evi, ai-je répondu.

— Quels sont vos projets pour ce soir, ça se précise ?

— Rien n'est encore décidé, ai-je répondu tout en songeant que d'ici là, j'aurais peut-être sérieusement besoin d'un lit pour la nuit.

Non pas qu'il soit prévu que je m'approche, de près ou de loin, de chez Nick. Plus maintenant.

Ma chambre était exactement dans l'état où je l'avais laissée. Si ce n'est que Tox était là, pour une fois.

— Eh toi, tu m'as bien caché ton jeu, m'a-t-elle lancé. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais un frère aussi sublime ? Il est célibataire ? Il aime les filles ? Oh Seigneur, dis-moi qu'il n'est pas gay ?

Du fond du couloir m'est parvenu le bruit d'une chasse d'eau. Tox s'est contorsionnée pour inspecter son postérieur dans le miroir et remettre en place une mèche de cheveux derrière une oreille.

— Elle est làà ! a-t-elle chantonné à l'adresse d'un grand brun qui venait vers nous dans le couloir. Je vous avais dit qu'elle n'allait pas tarder.

— Salut, morveuse, a déclaré Joesbury en se penchant pour m'embrasser sur la joue et me tapoter le popotin avec une familiarité qui lui aurait sans doute valu une lèvre éclatée s'il avait réellement été mon frère.

— Salut, frangin, ai-je répliqué – oui, c'était faible, mais la journée avait été rude.

Joesbury était vêtu d'un pantalon en toile crème et d'une chemise à rayures rose et lilas, avec un pull lilas sur les épaules. Jamais il n'avait paru aussi propre sur lui. Le gendre idéal, quoi.

— M'man m'a demandé de passer. Mamie nous a encore fait une de ses crises.

— Ça fait la troisième, cette année, ai-je rétorqué avant de me rappeler que nous n'étions qu'en janvier. Scolaire, ai-je ajouté en me tournant vers Tox, qui semblait incapable de quitter Joesbury des yeux.

— Vous restez ici ce soir ? lui a-t-elle dit. On pourrait vous emmener dîner quelque part, hein, Laura ? À moins que tu ne voies ce délicieux médecin que tu fréquentes, auquel cas je peux m'occuper de Mick.

Ah, c'est donc ainsi que s'appelait mon frère. Ça pouvait toujours servir.

— En fait, je dois reprendre la route, a déclaré Joesbury en lui adressant un sourire auquel, je le jure, je n'avais jamais eu droit moi-même.

Genre coquin, séducteur et...

— Je suis venu récupérer l'ordi de Laura. Elle l'a planté, à nouveau. Tu me raccompagnes à la voiture, morveuse ?

— Je te filerai son numéro, ai-je promis à Tox, tandis que Joesbury s'emparait du lourd sac en toile dans lequel je rangeais mon ordinateur et me conduisait hors de la pièce. S'il y a un homme digne de toi, c'est bien mon

grand frère.

— Morveuse ? me suis-je indignée tandis que nous franchissions le pont couvert.

En dessous de nous, la rivière avait la couleur bleu gris de l'ardoise mouillée. Les rives étaient toujours saupoudrées de neige et les champs et les jardins au-delà s'étiraient, tout recouverts de blanc, aussi loin que portait la lumière des collèges.

— Ça faisait grand frère à mes oreilles, a-t-il répliqué.

Nous sommes entrés dans la troisième cour à l'instant même où le vent balayait vers nous une petite averse de neige.

Quand nous sommes parvenus à Chapel Court, j'ai décidé que, si je devais me faire virer, mieux valait en finir.

— Si ça vous intéresse de savoir pourquoi je suis encore là..., ai-je commencé.

— Je sais pourquoi vous êtes encore là. Je suis au courant pour Jessica.

Une voix de jeune homme, pure et légère, nous est parvenue depuis la chapelle, implorant Dieu d'intervenir en notre faveur, et vite. Puis les voix du chœur et de l'assemblée se sont élevées à leur tour. On célébrait les vêpres, comme chaque soir, à ce qu'il m'avait semblé. « Ô Seigneur mon Dieu, vole à notre secours », chantait le chef de chœur.

— Je vous ai envoyé plusieurs messages, ai-je repris.

— Pas reçus, a répliqué Joesbury. Votre téléphone est coupé depuis ce matin.

Il a plongé la main dans sa poche et en a sorti un autre mobile.

La lumière des bougies à l'intérieur de la chapelle luisait à travers les vitraux. Sur les rares étendues de neige vierge, les images religieuses des fenêtres se reflétaient à la perfection.

— Prenez ceci pour l'instant, a dit Joesbury en me tendant l'appareil. Je suis allé le chercher chez le premier dépositaire du coin. À n'utiliser qu'en cas d'urgence. Ne cherchez pas à me joindre avec, pas plus que le docteur Oliver, ni aucun de vos collègues de la police. Ce qui inclut le lieutenant Stenning. C'est clair ?

— Parfaitement.

— J'ai besoin de l'ancien.

J'ai fouillé dans mon sac, le lui ai remis.

— Dans la mesure où il est coupé, il ne sert plus à grand-chose de le garder.

Joesbury ne me regardait plus. Il fixait la chapelle, un petit sourire aux lèvres.

— C'est du Haydn, a-t-il commenté. Les cieux témoignent de la gloire de Dieu.

— Comme si vous aviez déjà mis les pieds dans une église, ai-je ronchonné.

Quelque chose dans cette musique me rendait triste, exacerbait le sentiment de solitude. Comme si j'avais envie d'entrer dans la chapelle et de me laisser emporter par la mélodie et, en même temps, de m'enfuir aussi vite que possible dans la direction opposée.

— Et le firmament montre l'œuvre de ses mains, a chanté Joesbury en parfait accord avec le chœur à l'intérieur de l'église et d'une voix étonnamment belle.

Entre-temps, la musique était devenue forte et jubilatoire.

— Je vous prends aussi votre ordinateur.

Il a indiqué le sac qu'il portait depuis que nous avions quitté ma chambre.

— Mais comment avez-vous fait pour entrer, d'abord ? On ne peut pas débarquer comme ça au volant de sa voiture dans un collège de Cambridge sous prétexte qu'on est un parent.

Joesbury a baissé les yeux sur moi.

— Vous croyez que vous êtes le seul officier en mission qu'on ait en ville ?

— Je viens de découvrir que vous aviez été choriste. Plus rien ne peut m'étonner, après ça.

Tandis que le silence revenait dans la chapelle, Joesbury a surpris mon expression et s'est rapproché.

— Je suis désolé pour ce matin, a-t-il dit.

— Au temps pour moi, ai-je répliqué d'une voix sèche, en lui lançant un regard noir.

Sa bouche a esquissé un sourire en coin.

— Si l'on écarte un instant le fait que vous êtes un électron libre complètement ingérable, vous vous en êtes plutôt bien tirée.

Soudain, j'ai éprouvé le besoin de m'asseoir.

— Le truc que vous m'avez envoyé au sujet de Nicole et des autres filles s'est avéré assez utile, a-t-il continué. La seule raison pour laquelle on vous a laissée dans le noir et demandé à plusieurs reprises de ne pas vous en mêler, c'est votre propre sécurité.

Dans la chapelle, une voix magnifique, apaisante, lisait des prières. J'ai levé la tête vers les yeux turquoise dont j'ai su que je ne me lasserais jamais.

— Il y a autre chose.

Le coin de sa bouche a frémi à nouveau. Il allait me sourire d'un instant à l'autre.

— Allez-y.

Il m'a écoutée lui exposer l'hypothèse qu'Evi et moi avions élaborée. Hurlant pour couvrir le chœur et l'assemblée, baissant la voix quand retombait le silence, je lui ai parlé du questionnaire bidon. Du fait que quelqu'un collectait des informations d'ordre privé sur les peurs les plus intimes de certaines filles, et mettait au point une campagne ciblée de harcèlement et d'intimidation, en alimentant les phobies les plus fortes. Ensuite, une fois que

les filles étaient réduites nerveusement à l'état de loques, on abusait d'elles physiquement, à l'aide d'un mélange puissant et extrêmement dangereux d'hallucinogènes et de sédatifs.

J'ai continué en ajoutant que j'étais très inquiète pour Evi, il semblait qu'elle aussi faisait désormais partie de cette campagne d'intimidation, non parce qu'elle avait le profil de la jeune femme vulnérable mais parce qu'elle avait mis le nez là où il ne fallait pas.

Tandis qu'une musique céleste retentissait dans la cour, j'ai expliqué à Joesbury que je soupçonnais qu'on enlevait ces filles, dans un but que je n'osais imaginer mais qui ne me disait rien de bon, et que, peu après qu'on les avait relâchées, on les poussait, sans doute à l'aide de drogues, au suicide. Je lui ai dit que Bryony n'avait pas acheté elle-même l'essence qui avait failli la tuer.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument. Faut-il vraiment que je répète que la voiture de Nicole n'était pas la seule sur la route la nuit où elle est morte ?

— Non, je l'ai bien compris, reçu cinq sur cinq. Continuez.

À quelques mètres de là, des gens chantaient les louanges du Seigneur. Et moi, je venais de dire à mon supérieur que nous recherchions un groupe de personnes dotées de connaissances médicales et de compétences en informatique, et que trois personnes présentant ces particularités en ville avaient fréquenté Cambridge quinze ans plus tôt, la dernière fois qu'on avait constaté une recrudescence de suicides. Il n'a pas tressailli quand j'ai mentionné Nick Bourdon, Scott Thornton et Megan Prince en tant que suspects. Je lui ai parlé de Iestyn Thomas.

— Bourdon a toujours manifesté plus d'attention pour Bryony que n'en exige le protocole médical. Megan Prince est psychiatre et connaît très bien Evi. Thomas a l'air d'un type tordu qui aurait disparu du décor de manière tout à fait opportune. Le seul sur lequel nous ayons quelque chose de tangible, cependant, c'est Scott Thornton.

Il a froncé les sourcils.

— Quoi ?

Je lui ai raconté pour quelle raison et comment j'avais découvert l'identité de Thornton, et que je l'avais vu pénétrer dans un entrepôt de la zone industrielle. Quand j'en suis venue à ma filature de cet après-midi-là, il a haussé un sourcil et secoué la tête.

— Je vais les faire mettre sous surveillance. Et tâcher de retrouver ce Iestyn Thomas. Je vais également faire surveiller cet entrepôt. Ça pourrait être important.

— Je pourrais y aller en voiture et...

— Vous ne vous en approchez pas, ni de près ni de loin. Et je suis sérieux, ce coup-ci. Jurez-le-moi.

Je lui aurais promis n'importe quoi.

— Est-il envisageable que vous m'expliquiez ce qui se passe ici ?

— Oui.

Il m'a quittée des yeux pour consulter sa montre.

— Mais pas maintenant. Je dois apporter votre portable et votre ordi à Scotland Yard.

— Pour... ?

Dans la chapelle, l'orgue s'est élevé à nouveau. Cet instrument commençait à incarner une personnalité réelle à mes yeux, celle du garçon qui vous casse les pieds dans la cour de l'école.

— Votre couverture est très certainement compromise, a expliqué Joesbury. D'après ce que vous m'avez dit sur le questionnaire, ils ont dû pirater votre ordi. Quelqu'un a pu s'infiltrer dans vos fichiers, peut-être même lire les mails que vous m'avez envoyés. Il est possible qu'ils sachent précisément qui nous sommes et ce que nous savons.

— Merde, je suis désolée.

— Ce n'est pas la peine. Si on vous avait correctement briefée au départ, vous auriez pris garde à ce genre de détails. Ne vous en faites pas, Lacey. Ces gens sont fichtrement malins et je peux me tromper. De toute façon, nous serons fixés ce soir.

— Et si on est grillés ?

— Ce ne sera pas la fin du monde. On a d'autres gens sur place. Et, en partie grâce à vous, on a nettement progressé sur l'affaire.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Restez au collège quelques heures encore et comportez-vous normalement. Enfin, aussi normalement que ça vous est possible. Ce qui complique un peu les choses, c'est que nous pensons que la police locale est impliquée. On ne sait pas encore si c'est un couple de flics véreux ou si ça remonte jusqu'à la police de Londres, mais vous ne pouvez faire confiance à personne à part moi. Compris ?

J'ai opiné. Les gens sortaient de la chapelle à présent, tandis que l'orgue les accompagnait.

— Il y a des travaux sur la M11, donc je vais devoir faire le tour, mais je serai de retour avant minuit si tout va bien et je vous appelle à ce moment-là. Connaissez-vous un hôtel appelé le Varsity ?

— Je crois que oui. Juste au coin, un petit bâtiment en béton. Ça m'a l'air très tendance.

— C'est là que je suis descendu. Je vous enverrai un texto à mon retour pour vous dire dans quelle chambre je me trouve.

L'un des portiers a traversé la cour et s'est dirigé vers nous, tout en saluant de la tête quelques membres de la congrégation qui s'égaillait. Le chœur est sorti à son tour : de jeunes garçons, abordant à peine l'adolescence pour certains, vêtus de toges noires et de cols rouge vif, avec des pompons rouge et noir sur leurs drôles de petits chapeaux plats.

— Vous partiez, monsieur ? a demandé le portier à Joesbury.

C'était George.

— Oui, merci, a répondu Joesbury avant de se tourner vers moi et d'ajouter à voix basse : Une dernière chose. Au sujet de Bourdon.

J'étais tellement tout à ma joie d'être à nouveau en bons termes avec Joesbury que l'espace d'un instant, j'ai cru qu'il parlait de la grosse chose en bronze qui faisait ding-dong.

— S'il est lavé de tout soupçon une fois que cette affaire sera terminée, ça ne me pose pas de problème. Il a l'air d'être un type bien. Gardez juste vos distances et restez concentrée sur votre mission encore un peu, vous voulez bien ?

Soudain, j'ai senti une grosse boule pesante à la place de ma langue.

— J'ai hâte de tirer tout ça au clair, ai-je répliqué puisqu'il me fallait bien répondre quelque chose, faute de pouvoir dire ce qui s'est spontanément présenté à mon esprit et qui ne me semblait pas indiqué.

Joesbury a posé sa main derrière ma tête en geste fraternel qui m'a donné envie de le frapper. Ou de pleurer.

— Ma petite... Quand vous aurez compris de quoi il retourne, vous regretterez d'avoir cherché à savoir.

Il est monté dans sa voiture, George a ouvert les grilles et il s'est éloigné.

Cambridge, cinq ans auparavant

— On vous voit ce soir, patron ?

L'homme assis derrière son bureau secoua la tête.

— J'ai une réunion au collège.

Il indiqua l'écran d'un geste du menton.

— Vous avez vu ça, Stacey ?

Stacey, une blonde mince d'une trentaine d'années, secrètement amoureuse de son nouveau patron depuis plusieurs mois, fut heureuse de l'opportunité qui lui était donnée de passer de l'autre côté du bureau et de se pencher sur lui. D'aussi près, elle pouvait sentir son eau de toilette, la douceur de sa chemise en coton. Observer le lustre de ses cheveux.

— Seigneur, c'est arrivé pour de vrai ?

L'image à l'écran parvint même un instant à la détourner de son désir d'enfouir son visage dans la large épaule et de respirer l'odeur virile.

— Faut croire, répliqua-t-il. Les parents font tout un foin.

— Ça s'est passé ici, non ? Elle fréquentait la fac.

La vidéo durait quatre minutes et trente-six secondes. On y voyait une jeune femme pendue par le cou à un arbre. Ses jambes gesticulaient furieusement, ses doigts s'acharnaient désespérément sur le nœud coulant passé autour de son cou. L'expression qui se lisait sur son visage était insupportable pour Stacey.

— Je suis étonnée que YouTube ne l'ait pas encore supprimée, commenta-t-elle.

La vidéo toucha à sa fin. À sa surprise, son patron la remit en route.

— Ils le feront d'un jour à l'autre. Nous sommes parmi les derniers à la voir.

Stacey contempla le compteur indiquant le nombre de personnes à l'avoir visionnée, en bas à droite de l'écran.

— Les derniers sur près d'un million, précisa-t-elle. Les gens sont malades.

Elle revint devant le bureau. Bien qu'elle portât sa jupe la plus moulante, le regard de son patron ne l'avait pas suivie.

— Ah ça, pas de doute, répliqua-t-il. Passez une bonne soirée, Stace.

On lui signifiait qu'elle devait partir. S'attarder plus longtemps serait

trop flagrant. Elle venait d'atteindre la porte quand il reprit la parole.

— Imaginez un peu..., reprit-il.

Quand elle se retourna, il fixait toujours l'écran. Elle eut l'impression que c'était à lui-même qu'il s'adressait et qu'il avait peut-être même oublié sa présence.

— Si chacun de ces voyeurs payait une livre pour avoir ce privilège.

Tout en refermant la porte, Stacey se fit la réflexion qu'elle allait peut-être se remettre de son puéril béguin, finalement.

Les herses, également appelées grilles ou hérissons, sont utilisées par la police de la route dans le monde entier pour mettre un terme aux courses-poursuites de véhicules rapides. Généralement constituées de pointes de quatre à sept centimètres fixées sur une grille de métal pliable, les herses sont déployées sur les routes juste devant la voiture lancée à pleine vitesse. Elles lui crèvent les pneus. Utilisées à bon escient, elles permettent d'immobiliser les véhicules tout en causant un minimum de dommages aux personnes comme aux biens.

La plupart du temps, les piques sont creuses plutôt que pleines, et une fois enfoncées dans les pneumatiques, ceux-ci se dégonflent lentement. Le véhicule peut encore parcourir une courte distance avant que les pneus ne soient complètement à plat. La possibilité d'un accident s'en trouve assez réduite. Les piques pleines, en revanche, causent des éclatements multiples qui mènent toujours au désastre.

Le commandant Joesbury était un bon conducteur. Les officiers de police sont formés pour conduire vite et avec assurance, avec un niveau maximum de concentration. Son aptitude au volant avait été repérée alors qu'il était encore élève officier. Il avait en outre suivi plusieurs cours de perfectionnement, en particulier sur les manœuvres d'évitement.

En plein jour, il aurait peut-être pu distinguer la herse de fortune déployée en travers de la A10 juste avant de l'atteindre. En ce cas, il aurait eu à peu près autant de chances de l'éviter qu'un conducteur lambda dans la campagne anglaise. De nuit, lancé à vive allure et très préoccupé, cela ne risquait pas d'arriver.

Sa BMW percuta le tuyau d'acier armé de clous à près de cent kilomètres heure. Les quatre pneus explosèrent dans une pétarade évoquant des coups de feu. La voiture heurta la glissière de sécurité, quitta la route et se précipita dans un dévers boisé. Puis finit sa course sur le toit. La dernière pensée qui traversa l'esprit de Mark Joesbury fut qu'il n'avait transmis aucune des informations que Lacey venait de lui confier.

De retour à la résidence, je suis tombée sur Tox appliquée à résoudre des équations d'une complexité insensée tandis que du heavy metal faisait vibrer absolument tout ce qui, dans la pièce, n'était pas fixé par des clous. Elle m'a saluée d'un grand sourire, puis a articulé quelque chose avant de baisser le

volume.

— `tain, je viens trop chez toi pour les vacances de Pâques, trop bien ! a-t-elle clamé.

— Je m'en réjouis d'avance, ai-je répliqué tout en me demandant si Joesbury serait capable de nous dégouter une maison dans le Shropshire avec une petite bourgeoise replète dans la cinquantaine pour faire la mère.

Son sourire s'est encore élargi.

— Ça te va, Guns N' Roses ?

— Mets-le à fond, c'est meilleur, ai-je lancé.

Comme elle me prenait au mot, je me suis retranchée dans ma chambre et j'ai patienté.

Tandis que le bruit de ferrailles et de tôle froissée s'éteignait dans la nuit, deux silhouettes encapuchonnées surgirent des arbres. L'une d'elles ramassa ce qu'il restait de la herse et la mit sur le côté de la route. L'autre enjamba la glissière de sécurité défoncée et dévala prudemment le dévers. Alors qu'elle atteignait la voiture, la deuxième la rejoignit.

L'homme à l'intérieur de l'habitacle était retenu à l'envers par sa ceinture de sécurité, la tête tordue sous un angle bizarre.

— Il est mort ? demanda le premier homme.

— J'sais pas, répondit le second. On dirait.

— Récupérons les affaires.

Ils avaient apporté un pied-de-biche pour forcer le coffre. Ce n'était pas nécessaire. La collision avait désactivé la serrure et le capot était ouvert. Le sac de Joesbury gisait trois mètres plus bas dans la pente. Dedans, ils trouvèrent l'ordinateur et le téléphone portables qu'avait repris Joesbury à Lacey moins d'une demi-heure plus tôt. Dans l'habitacle, ils récupérèrent son mobile. Ils découvrirent aussi une veste avec un portefeuille à l'intérieur, qu'ils prirent également. Ensuite, ils reculèrent pour observer la scène.

— On met le feu ? suggéra le premier.

Le second secoua la tête.

— Ça ferait trop. Ils retrouveraient l'allumette. Et il m'a l'air mort, si tu veux mon avis. On se casse.

Ils se détournèrent et remontèrent la pente. En entendant venir une voiture, ils baissèrent la tête. Le conducteur poursuivit sa route, sans soupçonner le moins du monde le carnage à quelques mètres de lui.

— Ils retrouveraient une allumette ? s'enquit le premier. Tu te fous de moi. Ça crame pas ?

— Nan. Les têtes d'allumettes contiennent de la silice. Un composé extrêmement résistant.

— On en apprend tous les jours.

Les deux hommes traversèrent la route et se frayèrent un passage à travers bois jusqu'à un chemin de campagne où ils avaient laissé leur véhicule. Ils y prirent place et s'éloignèrent. Depuis qu'ils avaient abandonné

l'épave de la BMW, aucun d'eux n'avait jeté un regard en arrière.

21 heures sonnèrent et Tox sortit rejoindre son petit ami. Puis 21 h 30, et je n'avais toujours pas de nouvelles de Joesbury. Les battements de mon cœur se sont brusquement accélérés à 21 h 45, quand on a toqué à la porte. J'ai foncé ouvrir. C'était Nick Bourdon.

— Salut, a-t-il dit.

— Que se passe-t-il ?

Jamais je ne l'avais vu aussi sérieux.

Il a posé sa main sur mon épaule.

— Je peux entrer ? a-t-il demandé.

Je n'avais aucune envie de le voir mais le sentiment qu'il s'était passé quelque chose me tirait. J'ai reculé et l'ai laissé passer. Il s'est approché et a baissé les yeux sur moi, comme s'il voulait m'embrasser, mais n'osait le faire.

— J'ai de mauvaises nouvelles, je le crains, a-t-il commencé.

Joesbury, telle a été ma première pensée. Ridicule. Nick ne connaissait pas Joesbury, ignorait que j'étais censée avoir un frère. J'ai fait un effort pour me ressaisir, et j'ai invité Nick à poursuivre d'un signe de tête.

— Bryony s'est éteinte il y a deux heures. Elle a mis fin à ses jours.

Je ne pouvais pas en faire trop. Laura serait triste, emplie de compassion, mais pas plus.

— Je suis désolée, ai-je balbutié. Je sais qu'elle comptait beaucoup pour vous.

Nick a ouvert ses bras. Je m'y suis glissée et l'ai étreint, puisque je devais tenir mon rôle jusqu'au bout.

— Que s'est-il passé ?

Il s'est écarté pour s'approcher du bureau de Talaith.

— Il y a eu une urgence dans le service. Tout le monde était occupé. Elle a réussi à sortir du lit, à arracher toutes les sondes et les perf. Les alarmes se sont déclenchées, bien sûr, mais c'était la panique. Le temps que quelqu'un arrive, elle avait ouvert la fenêtre et sauté.

Je n'ai rien trouvé à dire, parce que la seule idée qui me soit venue était qu'ils avaient réussi à la tuer.

— Il y avait du sang autour de l'évier, a repris Nick. On pense qu'elle est allée jusqu'au miroir, qu'elle s'est vue pour la première fois et qu'elle ne l'a pas supporté.

Ils l'avaient eue. Ils allaient gagner sur tous les fronts.

— Elle était étudiante en médecine. Elle connaissait la gravité de son état, elle savait ce qui l'attendait. Désolé, vous n'avez sans doute pas envie d'entendre tout ça.

L'éventualité que ce soit une bonne chose ne m'apparaissait pas, ni le fait que Bryony n'aurait pas vraiment eu de vie, abîmée comme elle l'était. Tout ce que j'avais à l'esprit, c'était que la sécurité de ces filles était devenue

ma mission. Et que j'avais échoué.

— J'ai beaucoup à faire, a repris Nick. Il y a toujours beaucoup de paperasserie quand quelqu'un meurt. Et vu que j'ai laissé des messages à ses parents, je dois être joignable quand ils me rappelleront. On peut dîner une autre fois ?

— Bien sûr, ai-je répondu, soulagée de ne pas avoir à inventer une excuse. J'ai pas mal de choses à faire moi-même. Je vous raccompagne au portail ?

Comment avaient-ils réussi leur coup ? Il y avait eu un ultime déclencheur, un truc qui lui avait fait franchir le pas. Il fallait que je sache qui lui avait rendu visite aujourd'hui. À part George et l'homme qui se trouvait à mes côtés. Impossible de retourner à l'hôpital, cependant. Il me fallait attendre Joesbury.

La neige recommençait à tomber quand nous avons traversé la première cour.

— La neige bloque les routes par ici ? Ça arrive ? ai-je demandé à Nick. Cela faisait quatre heures que Joesbury était parti.

— Seulement quand elle prend les autorités au dépourvu, a répondu Nick avant de lever la tête. Ces flocons sont minuscules. Je doute qu'on en reprenne une grosse couche.

— Une bonne chose, ai-je répondu en refrénant une envie de consulter ma montre.

À l'instant même, l'horloge d'une église non loin a sonné l'heure. Nous avons franchi la petite porte en bois donnant sur la rue puis il s'est tourné vers moi. J'ai mimé un frisson qui s'est rapidement mué en un vrai.

— Vous devriez rentrer. On se voit bientôt.

Je l'ai laissé m'embrasser en me retenant de m'écarter trop promptement. Puis je l'ai regardé faire quelques pas dans la rue, lui adressant un petit geste de la main, bien féminin, quand il s'est retourné, avant de repartir dans la première cour.

Je l'ai vite traversée pour arriver dans la seconde, où j'ai sorti mon portable de ma poche, même si j'aurais entendu si l'on m'avait laissé un message. Où diable était Joesbury ? Quatre heures ! Il aurait dû être arrivé, depuis le temps.

À 22 heures, Evi comprit qu'il n'y avait plus rien qu'elle puisse faire pour Jessica ce soir-là. On l'avait transférée dans le service psychiatrique sécurisé de l'hôpital, ses parents étaient avec elle, on lui avait administré des sédatifs pour être sûr qu'elle passe une bonne nuit. Avec un peu de chance, le sommeil serait également sans rêves.

Alors qu'elle traversait l'accueil de l'hôpital, son téléphone retentit. Megan Prince. Consciente que les battements de son cœur accéléraient, Evi s'accorda un instant.

— Bonsoir, Meg.

— Salut, Evi. Tu as un moment ?

La voix normalement enjouée de Megan semblait plus grave que d'habitude.

— Bien sûr. Que se passe-t-il ?

— Est-ce qu'on peut se voir demain matin, tôt ? Je n'ai pas de rendez-vous avant dix heures. Je peux passer chez toi vers neuf heures ?

Non. Il fallait que ce soit dans un lieu public, où il y aurait du monde.

— Je dois être au cabinet tôt demain matin, mais je peux t'y voir à 9 heures, si tu veux. Ça te va ?

— Ouais, ça ira. Super. Bon, à demain, Evi.

Elle avait raccroché. Bien, de quoi pouvait-il s'agir ? Jamais Megan n'avait demandé à la voir comme ça, sans crier gare. Devrait-elle en parler à Laura et lui demander de l'accompagner ?

Evi traversa le parking en se disant qu'elle n'en parlerait peut-être pas à Laura avant que ce soit fait. Ce n'était sans doute rien, après tout, et en tout état de cause, que pouvait-il arriver dans un bureau rempli de gens ?

Elle roula jusque chez elle, épuisée et meurtrie mais, étrangement, en meilleure forme qu'elle ne l'avait été depuis un moment. Elle se dit que cela tenait au fait d'avoir retrouvé Jessica en vie et indemne. Tout au fond d'elle-même, elle savait que c'était en raison de la conversation qu'elle avait eue plus tôt avec Laura. *À votre place, je l'appellerais.* Soudain, Evi n'arrivait plus à se rappeler pourquoi téléphoner à Harry lui avait paru impossible.

La chienne l'attendait juste de l'autre côté de la porte.

— Bonjour, ma Truffe, déclara Evi, qui reçut de la chienne une douce caresse du museau et un regard brun qui lui apprit qu'elle était la seule personne qui comptait au monde.

La Truffe la suivit dans la cuisine et Evi ouvrit la porte de derrière pour la laisser sortir. Pour la première fois, elle se rendit compte que la rendre à ses maîtres quand ils se manifesteraient serait assez dur.

Elle mit la bouilloire en route, puis son ordinateur. Alors que l'eau atteignait le point d'ébullition, une série de tintements lui signala qu'elle avait reçu plusieurs mails. La plupart avaient trait au travail, l'un était un bulletin d'informations familiales humoristique venant de son cousin. Celui d'une femme originaire du Lancashire, dont Evi avait suivi le fils l'année précédente, retint son attention. Il contenait une pièce jointe. Alice ne lui adressait jamais de mails. Elle lui envoyait des lettres, à l'occasion, lui passait des coups de fil de temps à autre, mais c'était là le tout premier mail qu'Evi recevait d'elle. Elle ne connaissait qu'une Alice Fletcher, pourtant. Evi l'ouvrit. La pièce jointe était un article de journal, découpé dans le *Lancashire Telegraph*.

Chère Evi,

J'imagine que tu auras appris la terrible nouvelle. Je ne doute pas qu'elle t'ait choquée et attristée autant que nous. La seule chose qu'on peut se dire, c'est que Dieu rappelle à lui ceux qu'il aime mais, finalement, je ne suis pas sûre qu'il y ait le moindre sens à chercher dans de pareils événements.

Enfin bref, je me suis dit que tu aimerais lire l'article qui est paru cette semaine dans le Telegraph. Il ne lui rend pas l'hommage qui lui serait dû, évidemment, mais qui le pourrait ? Il est question d'une cérémonie du souvenir à l'église. Je te tiendrai au courant.

Tendresses, tu me manques,
Alice

Une minute plus tard, une main froide et sèche avait plongé dans la poitrine d'Evi pour s'emparer de son cœur. D'un instant à l'autre, elle allait ouvrir la bouche et hurler. Pourquoi ne lui restait-il plus aucun souffle dans le corps ?

L'article du journal évoquait un homme merveilleux, un homme de Dieu, qui avait été profondément aimé et respecté de tous ceux qui l'avaient connu. Un homme emporté trop tôt, dans un curieux accident d'escalade. On y détaillait sa carrière, les divers postes ecclésiastiques et de recherche qu'il avait occupés ; il y avait même une photo. Rien de tout cela n'avait de sens. D'un seul coup, Evi comprit tout.

Harry était mort.

J'ai quitté St John's, longé Bridge Street et tourné dans Thompson's Lane où je trouverais l'hôtel Varsity. Il y avait deux jeunes portiers de nuit à l'accueil.

— 'soir, ai-je dit. Laura Farrow. Quelqu'un m'a-t-il laissé un message ?

L'un est resté interdit, l'autre a posé son regard sur le bureau devant lui.

— Je ne vois rien, a-t-il répondu avec un accent d'Europe de l'Est. Quel est le nom du client ?

Très bonne question. Je n'avais aucune idée de l'identité sous laquelle Joesbury était descendu ici.

— M. Johnson ? ai-je tenté, parce que je savais qu'en général, les initiales restaient les mêmes.

Le garçon a consulté l'écran.

— On a un M. Jackson.

— Il est là ? ai-je demandé, me raccrochant aux branches.

Le garçon s'est tourné vers le tableau accroché au mur derrière lui.

— Non, a-t-il répondu en se retournant vers moi. Sa clé est ici.

Après les avoir remerciés, je suis repartie dans la nuit. Joesbury avait suggéré qu'il y avait d'autres agents dans la ville, mais je n'avais aucune chance de mettre la main dessus. Si j'appelais Scotland Yard et leur disais qui j'étais, sans doute me mettraient-ils en ligne avec le SO10. Mais ce pouvait être complètement contre-indiqué. « Ne faites pas confiance à la police », m'avait ordonné Joesbury.

Bien, je n'allais pas paniquer. Joesbury était plus que capable de prendre soin de lui. La Truffe veillait sur Evi. Jessica était en sécurité au service psychiatrique. Bryony n'avait plus besoin d'aide. Apparemment, j'étais la prochaine sur la liste et je ne comptais pas attenter à mes jours. Il ne me restait plus qu'à rester tranquille.

De retour au collège, j'ai été très tentée de prendre un thé, mais me remémorant l'hypothèse d'Evi selon laquelle j'avais été droguée, je n'ai pas pris le risque. Je me suis brossé les dents, ai bu de l'eau du robinet et me suis préparée à me coucher. J'ai éteint la lumière et me suis demandé si je parviendrais à m'endormir. Puis une pensée m'a frappée.

D'après Talaith, les principales peurs de Bryony étaient relatives à son apparence. Elle redoutait d'être défigurée. Et s'il n'avait jamais été prévu que

le feu la tue ? Et s'il ne s'agissait que du dernier degré de la torture physique et psychologique ? Et si quelqu'un s'était contenté de s'assurer que la fenêtre de sa chambre n'était pas verrouillée et lui avait tendu un miroir ?

Le bip me signifiant que mon téléphone recevait un message a failli me faire sursauter. J'ai attrapé l'appareil sur l'étagère à côté du lit. Joesbury. Oh, Dieu merci.

« Retardé. Ne bougez pas. Ne contactez personne d'autre que moi. »

Oh, merci mon Dieu, merci mon Dieu ! Alors que je me le répétais sans fin dans la tête, le monde s'est évanoui.

L'homme qui détenait désormais le mobile de Mark Joesbury le reposa sur le bureau devant lui.

— Il nous reste vingt-quatre heures, maximum. Elle est dans les choux, ou pas encore ?

Un écran sur l'ordinateur devant lui s'est animé : il avait sous les yeux l'image d'une jeune femme au lit, en apparence endormie.

— Ça devrait, lui répondit-on. Il y avait de quoi assommer un éléphant.

— On entre ? demanda le troisième homme dans la pièce.

Celui qui était assis à son bureau secoua la tête.

— Pas sûr.

— C'est notre dernière chance, et au moins on sait que ce foutu chien ne sera pas dans les parages.

— Trop risqué. Y en a une autre qui fourre son nez là où elle ne devrait pas. On l'achèvera demain.

— Et *quid* d'Evi Oliver ?

— Ça fait trois semaines maintenant qu'elle ne prend plus d'antidouleurs dignes de ce nom et on l'a tellement promenée mentalement qu'elle ne sait plus quel jour on est. D'après Meg, elle peut perdre la boule d'un instant à l'autre.

— Est-ce souhaitable ? On ne l'a pas encore passée à l'entrepôt.

— Faudra peut-être faire l'impasse sur cette étape. On n'a plus le temps de faire mumuse avec les deux et l'objectif essentiel a toujours été de la dégager de la circulation.

Il s'adossa à son siège.

— Et puis, c'est sur Laura que j'ai jeté mon dévolu.

Mardi 22 janvier

— Laura ! Il faut vous réveiller, Laura !

Une voix, une main tendue vers moi dans l'obscurité. Il fallait que j'émerge. J'avais seulement envie de dormir.

— Je vais peut-être devoir appeler une ambulance. Quelqu'un peut-il me passer mon sac ?

Une main me giflait gentiment. Celle d'Evi. J'arrivais presque à distinguer son visage pâle en forme de cœur au-dessus du mien. Il était mouvant, tour à tour flou et net, et j'ai compris qu'elle voulait vraiment me parler. Oh, dormir était pourtant si bon.

— Merci, a résonné la voix d'Evi. Restez avec elle, continuez de lui parler.

Quelqu'un d'autre avec moi, à présent. L'une des filles de la résidence. J'apercevais ses longs cheveux noirs, son teint clair. Un regard brun plongé dans le mien. Les contours de la pièce se redessinaient peu à peu.

— Ça va, ai-je grommelé.

Avec son aide, j'ai découvert que je pouvais m'asseoir. J'étais dans ma chambre à St John's. Une autre fille allait et venait dans la pièce d'à côté. Aucune trace de Tox. Evi a surgi dans l'encadrement.

— Ça va, ai-je répété, pas vraiment sûre de pouvoir en dire plus.

J'avais l'impression de parler devant un épais écran à mailles fines. Une moustiquaire. Ou du verre dépoli comme on en voit aux fenêtres des salles de bains. Je plongeais à nouveau.

— Pas d'ambulance, ai-je imploré avec effort.

Evi semblait sur le point de s'énerver mais s'est tournée vers les filles.

— Merci à vous, leur a-t-elle dit. Puis-je vous appeler si j'ai encore besoin de vous ?

Perplexes mais dociles, les filles ont quitté la pièce.

— Je n'ai pas arrêté de vous appeler, ça ne répondait jamais, m'a dit Evi une fois que nous étions seules. J'ai failli piquer une crise de nerfs.

J'ai repoussé la couette et basculé mes jambes. La chambre s'est mise à tourner et j'ai dû fermer les yeux un instant. Quand je les ai rouverts, le réveil à mon chevet indiquait 9 h 30 du matin.

— Que s'est-il passé ? m'a dit Evi. Vous voulez que j'appelle

quelqu'un ?

— Une minute..., ai-je répondu.

Seigneur, il fallait que je me ressaisisse !

Au radar, j'ai déniché un survêtement et des baskets que j'ai enfilés. Evi a voulu dire quelque chose puis s'est ravisée, mais d'après l'expression sur son visage, cela ne durerait pas. Le seul fait de m'habiller m'a épuisée. Une fois que cela a été fait, je me suis rassise sur le lit.

— Vous aviez raison, ai-je commencé. Au sujet des drogues. J'ai visiblement pris quelque chose. Ne me demandez ni quand ni comment, mais...

— Il faut qu'on vous emmène à l'hôpital, a insisté Evi.

— Pas le temps, l'ai-je coupée. Je crois que ça va. J'ai juste horriblement mal à la tête. Un peu d'air frais, du café, quelque chose à manger, et ça ira.

Pour appuyer mon argument, j'ai réussi à me lever sans tanguer.

— Cellier ? ai-je suggéré.

Il fallait vraiment que je sorte de cette pièce. Evi, en revanche, ne paraissait guère encline à bouger.

— Mais comment font-ils ? s'est-elle interrogée en balayant les lieux du regard. Dites-moi tout ce que vous avez fait hier soir.

Adossée à la porte, je lui ai raconté ma soirée, précisant que je n'avais rien mangé ni bu de la soirée, à part de l'eau du robinet. Elle s'est approchée de l'évier.

— L'eau non..., a-t-elle marmonné pour elle-même. Et s'ils s'étaient introduits ici et qu'ils vous aient planté une seringue dans le bras, vous vous seriez réveillée.

Elle a tendu le bras, s'est emparée de mon tube de dentifrice et l'a reniflé.

J'ai secoué la tête.

— Du dentifrice ? Vous plaisantez.

— Le LSD se prend généralement sur des petits morceaux de papier buvard qu'on laisse reposer sur la langue, m'a-t-elle indiqué. Les drogues s'absorbent très facilement par voie buccale. Avez-vous utilisé un bain de bouche ?

J'ai opiné.

Evi a rangé le dentifrice et le bain de bouche dans son sac.

— OK. Allons-nous-en d'ici.

Nous nous sommes rendues au Cellier et nous avons pris un café fort chacune, plus un toast pour moi. Je me sentais de mieux en mieux. Toujours pas terrible, mais en progrès. En revanche, Evi n'avait pas bonne mine du tout. C'était comme si le fait de voler à mon secours l'avait achevée. Ses traits étaient rouges et boursoufflés, ses yeux injectés de sang. Chacune de ses rides montrait qu'elle souffrait, et sa voix était celle d'une femme gravement malade. Ou qui aurait passé la nuit à pleurer.

— Vous êtes au courant pour Bryony ? lui ai-je demandé une fois que

nous avons été attablées à quelque distance de tous les autres.

Elle a hoché la tête.

— Je l'ai appris ce matin.

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter.

— Comment va Jessica ?

— Elle est en vie, a-t-elle répondu. Tout le reste me paraît accessoire, pour l'instant.

— A-t-elle dit quelque chose ?

Evi a hoché la tête.

— C'est pour ça que j'ai tenté de vous joindre. Elle s'est montrée assez agitée, tard hier soir. Pour l'essentiel, il était surtout question de clowns, qui la poursuivaient et qui l'agressaient, de clowns pendus par le cou à des arbres, dans le genre des cauchemars qu'elle a faits récemment.

Le monde était toujours comme au ralenti autour de moi. À moins que ce ne soit que mon malaise. J'ai fermé les yeux un instant et pris de grandes inspirations.

— Et d'un chien. Elle n'arrêtait pas de parler d'un chien. De raconter qu'elle avait réussi à s'enfuir et se cacher dans un fossé, mais que le chien l'avait trouvée.

La pièce tournait à présent. J'ai rouvert les yeux et me suis rendu compte qu'Evi s'était tue. Elle avait le regard perdu dans le vide. Son corps était toujours de l'autre côté de la table, mais Evi elle-même s'était totalement absentée.

— Evi ?

Ses yeux bleu nuit ont cligné dans ma direction. Ils étaient baignés de larmes.

— Vous parliez de Jessica ? ai-je soufflé.

Evi s'est ressaisie.

— Oui, ensuite elle s'est mise à parler de sa chambre à St Catharine's. Du fait que ce n'était plus sa chambre, qu'ils en avaient fait un endroit maléfique et qu'ils l'observaient sans cesse.

— On croirait entendre Bryony.

— C'est ce que j'ai pensé. Raison pour laquelle je voulais vous voir. L'autre chose, c'est que Megan Prince a téléphoné hier soir et demandé à me voir aujourd'hui. Je me suis rendue à notre rendez-vous mais elle n'est pas venue. Elle ne répond pas non plus au téléphone mais je ne veux pas insister trop non plus.

— Non, ai-je répliqué. Laissez-la venir.

— Oui, c'est ce que je me suis dit.

— Evi, l'ai-je interrompue, vous est-il arrivé quelque chose ? Vous avez l'air aussi abattue que moi.

Evi m'a dévisagée un moment, puis a secoué la tête.

— Des mauvaises nouvelles, a-t-elle admis. Ça va aller.

Ça n'allait pas, mais ce n'était pas le moment d'en débattre. Je venais

juste de capter ce qu'elle me racontait sur Jessica. Mon Dieu, que j'étais lente !

— Evi, que venez-vous de dire au sujet des arbres ?

— Quand ça ?

— À propos de Jessica. C'était quoi, cette histoire de clowns pendus par le cou à des arbres ?

— Eh bien, elle délirait. Il était question de courir dans une forêt, de chauves-souris et de clowns qui buvaient le thé. Elle a dit qu'il y avait des clowns pendus par le cou à des arbres. L'image m'a paru très étrange.

— Le genre de cauchemars qu'on n'oublie jamais, ai-je concédé. Bien, sur ce, j'ai un truc à faire. Vous rentrez chez vous, là ?

— Que se passe-t-il ? C'est quoi, l'idée ?

— Probablement rien. Juste un point que je dois vérifier. Je passe chez vous plus tard, si ça vous va. J'irai promener le chien.

J'ai raccompagné Evi à sa voiture et l'ai saluée de la main.

Sitôt qu'elle s'est éloignée, j'ai regagné la mienne et consulté la carte. Le jour où j'avais croisé de près la buse, j'étais perdue dans une petite zone boisée qui non seulement m'avait fichu une sacrée frousse, mais se trouvait aussi tout près de la zone industrielle que fréquentait Scott Thornton. Une zone industrielle construite autour d'une ancienne fonderie de cloches. *Bourdon*, avait écrit Bryony. *Bourdon*.

Jessica avait parlé d'un chien qui l'avait retrouvée. La zone industrielle n'était pas loin de la maison de Nick. Le vendredi soir, alors que j'étais à la fête, Jessica était portée disparue. J'avais entendu une femme hurler. Une minute ou deux plus tard, la Truffe avait surgi.

Joesbury m'avait demandé de ne pas bouger. Et je n'étais toujours pas en état de sillonner la campagne du Cambridgeshire. Mais je ne savais absolument pas quand il reviendrait et je ne pouvais me défaire d'un sentiment d'urgence oppressant. J'ai sorti mon mobile et tapé un message.

« Zone industrielle de la Fonderie de Cloches, 11 heures », ai-je écrit, avant d'appuyer sur la touche « Envoi ». Si par malheur quelque chose devait mal tourner, Joesbury saurait où j'étais.

Le grand brun grimpait à bord de son véhicule quand l'appel lui parvint.

— Elle a pigé, dit la voix. Tu peux venir tout de suite ?

— Je croyais que Scott y était ?

— Je n'arrive pas à le joindre. Il est peut-être sorti se chercher un truc à manger. Ce qui signifie qu'il n'aura pas mis l'alarme ni fermé. Tu sais comment il est.

— J'y vais. Et elle, j'en fais quoi ?

— Tu ne la lâches pas. Ils sont au courant pour la drogue. On doit agir aujourd'hui.

Evi sanglotait quand elle ouvrit la porte de sa maison et pénétra chez elle. Le voyage à St John's avait achevé de la vider de sa dernière miette d'énergie et la douleur le long de sa jambe et de son dos avait fini par gagner sa tête. Elle avait l'impression que son cerveau avait enflé et lui compressait les os du crâne.

Harry. Le simple fait de le savoir vivant, quelque part, pensant parfois même à elle, était une bénédiction comparé à ce qu'il lui restait maintenant. Elle avait 34 ans, et peut-être encore quarante ans à vivre, et elle ne savait même pas comment elle allait survivre aux dix prochaines minutes.

La Truffe arriva de la cuisine, la queue frétilante, et enfouit son museau humide au creux de sa paume. Tout en lui caressant la tête, Evi traversa l'entrée en boitant et se traîna jusqu'à sa chambre. Il lui fallait juste tenir encore un peu, quelques jours, jusqu'à ce que Laura n'ait plus besoin d'elle. Elle s'allongea sur le lit et remonta la couette.

J'ai mis à peine un quart d'heure pour atteindre la zone industrielle. J'ai continué ma route et parcouru quelques centaines de mètres le long de la B1102 avant de m'arrêter sur une petite aire de repos. La dernière chose dont j'avais envie était de me lever, et pire encore, de mettre un pied devant l'autre. D'un autre côté, en m'approchant de l'entrepôt à pied, je serais moins facile à repérer.

Lentement, l'air froid aidant, je me suis frayé un chemin à travers le bois en pente en direction de l'entrepôt, attentive à ne pas tomber sur Jim Notley ou quiconque susceptible de se trouver dans le coin. Quand j'ai traversé l'endroit où il m'avait découverte la semaine précédente, j'ai constaté que les lampes étaient toujours en place le long du sentier, mais que les silhouettes pendues avaient été enlevées.

Des clowns pendus par la tête ? Les pantins que j'avais vus n'étaient pas des clowns. C'étaient des poupées, aux visages horriblement défigurés. Étaient-elles destinées à Bryony ?

Une barrière en bois se dressait entre la limite du bosquet et l'étroit sentier balisé qui faisait le tour de la propriété. J'ai baissé la tête et me suis glissée dessous. L'entrepôt 33 était l'un des bâtiments les plus récents de la zone, fabriqué en tôle ondulée. Le caisson d'un énorme climatiseur était posé au sol à côté du sentier, surmonté d'une petite fenêtre qu'on avait condamnée à la peinture noire. Je me suis avancée jusqu'à l'angle du bâtiment, de façon à pouvoir en embrasser du regard simultanément l'arrière et le côté.

Une caméra de surveillance, presque à la hauteur du toit, était dirigée vers l'avant du hangar. Je ne pouvais me permettre de me laisser identifier, mais j'avais attaché mes cheveux en arrière et remonté la capuche de mon sweat-shirt. Tant que je garderais la tête baissée, on ne pourrait pas me reconnaître.

Deux fenêtres en hauteur sur la façade avant suggéraient qu'il pouvait y

avoir un étage. La porte d'entrée était fermée, les grandes portes de débarquement sur le côté aussi. Il n'allait pas être facile d'entrer.

De retour à l'arrière, je me suis accordée deux minutes pour reprendre mon souffle. J'ai fouillé le sol du regard, trouvé un bout de béton, descendu ma manche pour me protéger les doigts et l'ai balancé sur la vitre teintée en noir. Dans mon état de faiblesse, le bruit m'a semblé anormalement fort. J'ai patienté un moment, guettant une alarme, mais rien ne vint. Achèvement de faire tomber le verre pour dégager l'ouverture, j'ai grimpé tant bien que mal.

Au début, j'ai été piégée. À moins d'un mètre de la fenêtre se trouvait une grande surface plane me barrant le passage. Elle était inclinée, appuyée contre le mur derrière moi, un mètre ou deux au-dessus de ma tête. Elle a vaguement cédé sous ma main quand j'ai appuyé dessus, mais je ne voulais pas tout envoyer valser de l'autre côté, aussi me suis-je faufilée pour me retrouver face à de grandes planches de contreplaqué.

J'en ai dénombré douze au total, rangées contre le mur, quatre par quatre. Celles de devant avaient été peintes de façon à ressembler à un mur de briques. En fait d'art, c'était assez bâclé, mais l'intention n'en restait pas moins claire. Un vieux mur en brique humide en ruines, qu'on pourrait trouver le long des caves ou des tunnels datant de l'époque victorienne. Les panneaux évoquaient un décor de théâtre. Le reste de la pièce n'était pas l'immense espace auquel je m'attendais mais un lieu plutôt confiné. De gros spots noirs, montés sur des trépieds dans un coin, amplifiaient la ressemblance avec une scène. Des rallonges électriques étaient enroulées à leur pied. Se pourrait-il que je sois dans un théâtre ? Il y avait une porte. Elle s'est ouverte en silence sur une vaste salle, plongée dans l'obscurité. J'ai brandi la lampe torche que j'avais prise dans ma voiture et, franchissant le seuil, je me suis retrouvée dans le dernier univers auquel je m'attendais. Une fête foraine.

John Castell, sur le pas de la porte, baissait les yeux vers Evi. Soudain chancelante sur ses pieds, elle tendit le bras pour se retenir au chambranle.

— Je suis désolé, j'ai de mauvaises nouvelles, Evi, annonça-t-il. Megan est morte la nuit dernière.

Juste devant moi, un manège. Comme tout droit sortis d'une foire du XIX^e siècle, les chevaux peints se cabraient sur leur mât, prêts à caracoler dès que s'élèverait la musique. Dans le faisceau de ma lampe, les dorures du manège brillaient, son chapiteau rayé à volant se trouvait au-dessus de moi. À côté de cette attraction se trouvait la petite tente d'une diseuse de bonne aventure ainsi qu'un jeu pour mesurer sa force, avec un maillet. Plus loin dans le hangar, un autre manège. Plus petit que le premier, celui-ci était conçu pour de jeunes enfants. À la place des chevaux il y avait des éléphants rouges, bleus et jaunes, la trompe en l'air, resplendissants sous leurs joyaux peints.

Le faisceau de ma lampe a soudain balayé quelque chose. Prise d'un sursaut, je me suis tournée pour découvrir un clown d'une laideur effrayante qui me regardait droit dans les yeux. J'ai ouvert la bouche pour crier avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'un personnage peint. Avec ses mains crochues et une figure mi-loup, mi-démon, ce clown ne ressemblait à aucun de ceux que j'avais pu voir auparavant. Derrière lui, d'autres du même acabit : des clowns en contreplaqué hideux qui, aperçus fugacement dans une faible lumière par une personne bien droguée, paraîtraient tout à fait réels.

Les clowns étaient ce dont Jessica avait le plus peur. Cette foire aux monstres avait sans doute été conçue dans le seul but de la terrifier. Alors que je me remettais en marche, ne tenant pas à rester trop proche de ces horribles peintures, je n'ai pu m'empêcher de me demander ce qu'ils avaient fait pour Nicole, Bryony, Jackie et toutes les autres, dans cette chambre de torture psychologique.

Et ce qu'ils avaient prévu pour moi.

Alors que j'approchais du fond de l'entrepôt, ma lampe a repéré un étroit escalier conduisant à une mezzanine. Au sommet, une porte fermée. J'ai gravi les dix marches, la porte n'était pas fermée à clé. C'était une mauvaise idée. J'étais loin de la sortie s'il devait arriver quelque chose. D'un autre côté, j'entendrais un véhicule s'approcher.

La pièce était plongée dans le noir. Il y avait quatre fenêtres occultées

par des stores. Je devais m'en remettre à ma lampe.

Un vaste écran de télévision reposait sur une longue table basse en verre contre le mur du fond. En face, au milieu de la pièce, un unique fauteuil. Des bureaux couraient sur les murs de droite et de gauche, supportant du matériel informatique qui avait l'air sophistiqué. Sur l'un des bureaux, deux gros objets dissimulés par de fines protections en plastique. Je soupçonnais ce dont il s'agissait, mais par besoin de m'en assurer, je m'en suis approchée et j'ai soulevé la première bâche. Puis la seconde. Des caméras vidéo. Pas des modèles simples qu'on peut tenir à la main, comme on en trouve dans presque tous les foyers aujourd'hui, mais semblables à celles qu'on utilise à la télévision pour les émissions réalisées en extérieur. Lourdes, puissantes, avec de gros objectifs.

Sur une petite console pour télévision couverte de poussière gisait un DVD. La photo sur la couverture était celle d'une fille aux longs cheveux dans une sorte de cave, ligotée par les poignets et les chevilles. Il aurait pu s'agir de la jaquette de n'importe quel thriller commercial. Mais j'ai su qu'il n'en était rien parce que j'ai reconnu la fille. Le boîtier était simplement intitulé *Nicole*.

Soudain, tout a pris sens. L'entrepôt 33 était un studio de production.

Castell et Evi se tenaient dans la cuisine. Elle ne se rappelait absolument pas comment elle était arrivée ici. John l'avait-il prise par le bras et accompagnée pour traverser l'entrée ? Possible. Avait-il été chercher le fauteuil et l'avait-il soutenue le temps qu'elle y prenne place ?

— Megan est morte ? répéta-t-elle.

Castell laissa choir sa tête, se passa la main sur le visage. Quand il la regarda à nouveau, son expression était parfaitement neutre.

— Je sais. J'ai encore du mal à le croire.

Il attendait qu'elle lui pose les questions que l'on pose inévitablement dans ce cas.

— Il est trop tôt pour le dire avec certitude, reprit-il au bout de quelques instants. Mais on pense qu'elle a trébuché en haut de l'escalier. Le tapis n'était pas correctement fixé, et elle portait ces talons absurdes.

Evi s'efforça de rester de marbre, de ne rien laisser paraître. Parce que Meg était grande et qu'elle avait une longue foulée. En été, elle portait des sandales à lanières. Et des bottines de lutin en hiver.

Elle ne portait jamais de talons.

Un mouvement capté à la périphérie de mon champ de vision. L'écran de l'un des ordinateurs venait de se mettre en veille. Quelqu'un s'était trouvé ici tout récemment et n'allait sans doute pas tarder à revenir. Un rapide coup d'œil par la fenêtre la plus proche : aucun véhicule en vue.

Quand l'écran s'est rallumé, l'image figée d'une bande-vidéo est apparue. Une fille à moitié dénudée se maquillait, penchée au-dessus d'un évier en direction de la caméra, qu'on avait dû cacher derrière le miroir. J'ai

cliqué sur l'icône en forme de flèche pour lancer la lecture.

La fille s'est passé un pinceau sur les lèvres avant de reculer et d'ébouriffer ses longs cheveux pour leur donner du volume. Ensuite, elle a mis sa main dans son soutien-gorge pour remonter un sein. Même chose de l'autre côté, comme le fait une femme pour mettre en valeur son décolleté. Elle a redressé les épaules et lancé un dernier regard à son reflet, avant de se tourner vers les vêtements disposés sur le lit.

J'ai eu envie de vomir. La vidéo avait été filmée dans ma chambre. La fille, c'était moi.

J'ai refermé le petit film amateur, et pris note du dossier où il était enregistré, puis j'ai ouvert « Finder ». Dans la mesure où je savais ce que je cherchais, il m'a été facile de localiser les autres fichiers qui me concernaient. Quelqu'un les avait commodément nommés, tous, par mon nom. Laura 001 correspondait à l'épisode sur la pelouse devant St John's. Le clip durait presque sept minutes et j'ai dû le faire défiler en accéléré. Ce qui m'a tout de même permis d'en retenir l'essentiel. La plupart du temps, la caméra était braquée sur mon corps trempé et tremblant, même quand je me retrouvais étalée par terre, couverte de boue. 001, c'était déjà assez moche. Laura 002, c'était pire. Ça ne durait que vingt-deux secondes, et l'on me voyait endormie.

Au début, ça semblait plutôt inoffensif. Sauf que j'étais complètement raide. Je gisais à la façon d'un cadavre, sur le dos, les jambes droites et serrées, les bras le long du corps. Parfaitement immobile, hormis au niveau de la tête.

Mes traits se tordaient sous l'effort. Par petits mouvements saccadés, je balançais ma tête à droite et à gauche et là j'ai compris, parce que j'en conservais le vague souvenir, qu'en fait, j'essayais de me réveiller.

La fenêtre à côté de mon lit s'est ouverte et dans mon état de droguée à demi-consciente, je l'ai entendue. J'ai arrêté de gigoter et me suis figée. Ensuite j'ai commencé à m'agiter à nouveau, telle une infirme impotente, incapable de bouger de plus d'un centimètre à chaque mouvement. J'entendais des gémissements s'échapper de ma gorge tandis que la silhouette sombre enjambait la fenêtre et se penchait sur moi.

La sueur s'est mise à couler le long de mes omoplates et je me suis rappelé ces événements. Ce rêve où quelqu'un entrait dans ma chambre et se penchait sur moi, alors que je restais paralysée. Jamais je ne m'étais sentie plus impuissante de ma vie, et voilà que chaque seconde de ce cauchemar terrifiant s'avérait réelle.

La silhouette sombre – impossible de dire avec certitude qui c'était mais les cheveux paraissaient trop courts pour qu'il puisse s'agir de Thornton – s'est emparée de la couette et a tiré dessus. Je ne croyais pas pouvoir en voir beaucoup plus et j'avais déjà le bras pour éteindre quand quelque chose a été projeté à la figure de l'intrus. Il s'est retourné, surpris, a levé son bras pour se défendre, puis a donné des coups de pied. Mon sauveur – la Truffe, Dieu la bénisse – avait battu en retraite et restait hors de vue, mais je l'entendais

aboyer et grogner. L'homme a jeté un œil à la fenêtre, s'est glissé par l'ouverture et a disparu. Fin du film.

Je suis repartie dans les dossiers du Finder. Tant de noms familiers : Bryony, Nicole, Jackie, Nina, Kate, Jayne, Evi, contenant tous plusieurs fichiers. Je n'avais aucune envie de les voir, mais il y avait une chose que j'avais besoin de savoir.

J'ai sélectionné celui qui semblait être le dernier des fichiers « Nicole », « Nicole 10 », et j'ai appuyé sur « Play ». La scène avait été tournée de nuit, grâce à un dispositif à infrarouge : l'image avait l'apparence monochrome d'un reportage nocturne sur la vie sauvage. La Mini décapotable de Nicole était garée sur le bas-côté d'une route de campagne. Elle était au volant et avait l'air inconsciente. Sous mes yeux, une grande silhouette masquée (Thornton, à en juger par la tignasse) a ajusté sa ceinture de sécurité de façon à ce qu'elle soit bien tendue, tandis qu'un autre homme masqué inspectait le nœud d'une corde qu'on avait nouée autour de l'arbre le plus proche. Thornton lui remontait la manche de son bras droit pendant que son compagnon passait le nœud coulant de la corde sur la tête de Nicole. Il avait quelque chose à la main, une seringue. Il a injecté un produit à la fille inconsciente, puis remis sa manche en place. L'autre a tourné la clé dans le contact et le moteur de la Mini s'est mis en route. Les deux hommes sont sortis du champ de la caméra.

J'ai dû passer la suite en accéléré. Il a fallu peut-être deux minutes à Nicole pour se réveiller. Sa tête s'est balancée, est retombée en avant et s'est redressée à nouveau lentement deux ou trois fois avant qu'elle revienne à elle. Sa main droite s'est levée pour tâter le nœud autour de son cou. Elle a jeté un œil pour voir où terminait la corde.

Vous savez quoi ? Je me suis surprise à espérer qu'elle ne le fasse pas. Qu'à la dernière minute, elle recouvre son bon sens, qu'elle desserre le nœud et le fasse passer au-dessus de sa tête, qu'elle appuie sur la pédale de toutes ses forces pour échapper à ces monstres.

Elle n'en a rien fait, bien sûr. Elle est restée assise, immobile, quelques instants, puis, comme si tout se précipitait, elle a regardé dans le rétroviseur, relâché le frein, agrippé le volant et foncé droit devant elle.

La caméra l'a suivie tout du long, a filmé la tête tranchée rebondissant sur la route telle un ballon de football égaré, et ne s'est arrêtée qu'à l'apparition de feux signifiant qu'un autre véhicule arrivait.

— Et apparemment, elle avait pas mal bu, dit Castell. Je travaillais hier soir. En général, j'essaie de garder un œil sur elle quand je suis là, mais... bref, elle s'est rompu le cou. La mort a dû être instantanée. Elle ne s'est rendu compte de rien.

— Je ne savais pas que Meg buvait, répliqua Evi tandis que la Truffe venait s'appuyer de tout son long contre elle.

Castell hochait la tête gravement.

— Faut dire qu'ils deviennent très forts pour le cacher.

— Megan est morte ? répéta Evi en passant une main sur la tête de la Truffe et le long de ses oreilles de velours.

Castell plissa les yeux et se pencha vers elle.

— Je peux faire quelque chose ? Vous voulez boire quelque chose ? Un verre de brandy ?

Evi secoua la tête.

— Je ne suis pas censée boire d'alcool.

L'expression de Castell était toute d'empathie.

— Non, en effet, mais ça vous arrive bien, non ? Vous buvez pas mal.

— Pardon ?

Castell avança son bras au-dessus de la table comme s'il allait la toucher. Evi recula sa main. Il baissa fugacement les yeux, puis les releva.

— Evi, je ne sais pas vraiment comment vous le dire, mais Meg se faisait du souci pour vous. Ça l'embêtait que vous continuiez à travailler vu votre état de santé. Vous êtes malade. Elle avait écrit une lettre à votre médecin, avec copies aux autorités de l'université, pour leur faire part de ses inquiétudes.

Evi attira la Truffe vers elle.

— N'importe quoi. Jamais Megan ne se serait confiée à vous à mon sujet. Ç'aurait été complètement contraire à l'éthique.

Castell haussa les épaules.

— La lettre figure dans son ordinateur. Je peux l'imprimer à tout moment.

Il lui fallut une seconde pour comprendre les implications de ce qu'il venait de dire.

— Vous avez accès à l'ordinateur de Meg ?

Il plissa les yeux.

— Où voulez-vous en venir ?

Castell était à Cambridge quinze ans plus tôt. Même s'il n'étudiait pas la médecine, il y avait en revanche connu plusieurs futurs médecins. Il fréquentait Meg depuis plusieurs mois, et passait souvent la nuit chez elle. S'il avait eu accès à son ordinateur, il avait pu consulter tous les fichiers qu'elle conservait sur Evi. Il saurait tout sur elle. Tout ce qui lui était arrivé, tout ce dont elle avait peur.

— Je peux vous donner un conseil, Evi ? poursuivait Castell.

— Je vous en prie, répliqua Evi tout en se demandant si l'effroi se lisait sur son visage.

— Démissionnez aujourd'hui. Dites que vous avez besoin de vous accorder quelques mois. Comme ça, la lettre que Meg a rédigée pour les autorités peut rester là où elle est. Personne n'en saura jamais rien.

Ne discute pas, laisse-lui penser qu'il a gagné. Elle posa sa tête dans ses mains.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle au bout de quelques secondes.

Merci.

— Et je n'aimerais pas avoir à vous facturer les dérangements de la police, continua Castell. Avec ces histoires pas possibles de squelette mécanique et d'homme masqué dans le jardin, de sang dans la baignoire et de mails qui disparaissent. Tant d'appels, et rien qui les justifie. Votre crédibilité en prendrait un sacré coup. Vous auriez du mal à retrouver du boulot avec ça.

Concède-lui tout. Elle n'était pas seule. Laura saurait quoi faire.

— Vous avez raison, répondit-elle en se forçant à soutenir son regard. Ces derniers mois ont été très difficiles. Merci, John.

Elle recula son fauteuil et chercha sa canne. Elle avait besoin de signifier que la conversation avait pris fin.

— Et désolée pour Meg, sincèrement. Je sais à quel point vous étiez proches tous les deux.

Castell se leva pour partir.

— Beau chien, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Il fallait que je me tire d'ici. Non seulement regarder ces vidéos malsaines risquait de me faire perdre la tête, mais il y avait aussi une chance que je compromette sérieusement l'enquête. Je fouillais une propriété privée de manière illégale. Si cela venait à se savoir, toutes les preuves figurant dans cette pièce pourraient devenir irrecevables. Et là, Joesbury me tuerait pour de bon.

J'ai rouvert le premier film et l'ai fait avancer jusqu'à l'endroit où je l'avais commencé. Puis j'ai appuyé sur « Pause ». Je me suis accordé encore une minute pour ouvrir la liste des fichiers auxquels on avait récemment accédé et détruire le signalement de ceux que je venais de consulter. Quelqu'un connaissant son métier découvrirait bien assez tôt que je m'étais servie de cet ordinateur, mais avec un peu de chance, personne n'aurait aucune raison de se méfier.

Encore une seconde, pour retourner au meuble de télévision et m'emparer du boîtier de DVD intitulé *Nicole*.

Je savais exactement ce que j'y trouverais. Il y aurait des images de Nicole dans sa chambre au collège, quand elle se croyait seule. Je la verrais se déshabiller, se balader en sous-vêtements ou en chemise de nuit, dormir. Je verrais quelqu'un pénétrer dans sa chambre, la toucher, abuser d'elle, alors qu'elle serait incapable de l'en empêcher.

À un moment donné, elle disparaîtrait du collège et on l'amènerait ici, où l'on mettrait en scène son pire cauchemar. On y incorporerait une forme d'abus sexuel, de viol même, le tout filmé, bien entendu.

Les scènes finales, je venais de les voir. Nicole, réduite à l'état d'épave, se retrouvait dans une situation où la mort était à portée de main. C'était la conclusion naturelle vers laquelle tendait tout le film. Ces types produisaient des *snuff movies*.

« Quand vous aurez compris de quoi il retourne, m'avait dit Joesbury,

vous regretterez d'avoir cherché à savoir. » Sur ce coup-là, il n'avait pas tort.

À ce stade, mon cœur battait la chamade et mon mal de tête avait repris de plus belle. Il fallait que je trouve Joesbury et fasse arrêter Scott Thornton, Megan Prince et Nick Bourdon. S'ils étaient innocents, ils pourraient le prouver une fois qu'ils seraient derrière les barreaux. Il fallait également retrouver Iestyn Thomas. Jim Notley pourrait bien être impliqué, lui aussi. J'allais retourner à ma voiture et envoyer un nouveau message à Joesbury. Sans réponse de sa part, j'appellerais Dana Tulloch.

J'étais presque arrivée à la porte quand j'ai entendu du mouvement à l'étage du dessous. Une seconde plus tard, quelqu'un a allumé toutes les lampes de l'entrepôt : j'étais prise au piège.

— Faut vous réveiller maintenant, mon grand. Vous m’entendez ? Vous pouvez me dire comment vous vous appelez ?

La lumière lui faisait mal aux yeux. Joesbury n’avait aucune envie de les ouvrir.

— Vous êtes à l’hôpital, mon petit. Au Lister, de Stevenage. Vous avez eu un accident de voiture. Vous vous rappelez quelque chose ?

— Rita, on vient d’apprendre que la voiture est au nom d’une société de location, à Dagenham. Elle a été louée par un dénommé Michael Jackson.

— Sans blague ?

— C’est ce qu’ils m’ont dit, en tout cas.

— M. Jackson ? Michael ? C’est votre vrai nom ?

— Mick, réussit à articuler Joesbury. Et quand on commence à me fredonner « Billie Jean », je frappe. Je vais m’en tirer ?

Je me suis approchée d’une fenêtre. Il n’y avait nul endroit où me cacher et si elle ne s’ouvrait pas, c’était fichu. J’entendais plusieurs pas en bas, et des mots échangés de temps à autre. Ils ne tentaient pas de passer inaperçus. Cela pouvait signifier qu’ils ne savaient pas que j’étais là. Ou bien que je n’avais aucun moyen de m’échapper.

Je me suis hissée d’un bond sur le bureau pour me glisser sous le store. Ouverte, la fenêtre était à l’horizontale, ce qui me laisserait largement la place de passer. L’ennui, c’est qu’elle était verrouillée et qu’il n’y avait aucune clé en vue. Au pied de l’escalier, quelqu’un parlait à voix basse. Il me restait environ dix secondes.

J’ai vérifié que la clé ne pendait pas au cadre, puis me suis fauflée le long du bureau jusqu’à la fenêtre suivante. Des pas ont gravi les deux premières marches. Toujours pas de clé à la deuxième ni à la troisième fenêtre, et il ne devait plus me rester qu’une seconde. La poignée de la porte s’est abaissée.

Je cherchais déjà des yeux une arme, quand j’ai jeté un dernier coup d’œil à la quatrième fenêtre. La clé était là, scotchée au mur.

La poignée de la porte ne bougeait plus et celui ou celle qui se trouvait de l’autre côté du battant s’adressait à quelqu’un en bas. J’ai décollé le scotch du mur et libéré la clé.

La porte a commencé à s’ouvrir quand j’ai déverrouillé la fenêtre. L’air

froid s'est engouffré à l'intérieur. Il ne servait plus à rien de ne pas faire de bruit à ce stade. Je me suis glissée dans l'ouverture alors qu'une voix d'homme s'écriait : « Merde ! »

Si je m'étais trouvée à la première fenêtre, il m'aurait probablement rattrapée. Il m'a agrippé le poignet mais n'a pas réussi à me retenir, mon propre poids et la force de gravité l'ont emporté. L'espace d'un instant, je me suis retrouvée pendue là-haut, face à un visage que je connaissais.

Tom, le portier au regard bienveillant et aux larges épaules, qui avait porté mes bagages lors de mon arrivée, qui avait réparé ma tuyauterie, qui avait accès à ma chambre, comme à toutes celles de Cambridge, sans doute. Tom. Thomas ? Alors que mes yeux s'écaraillaient de stupeur, les siens se sont plissés, amusés. Puis je lui ai échappé pour atterrir durement, mais indemne, dans la neige.

Sans lever la tête, j'ai détalé. Une seconde plus tard, j'ai entendu un bruit sourd : Tom avait sauté par la fenêtre à son tour. J'ai foncé droit devant moi, tête baissée. Une contracture à la cheville m'indiquait que ma chute n'avait pas été sans conséquences, mais si je pouvais gagner la rue principale de la zone industrielle, j'y trouverais d'autres entrepôts ou magasins, avec du monde dedans.

Devant moi, à trente mètres, une camionnette de livraison. Le chauffeur se trouvait debout devant le commerce voisin, le regard baissé sur des documents. Entendant un souffle sonore derrière moi, j'ai atteint la camionnette et sauté dedans, claqué la porte que j'ai verrouillée aussitôt.

Mon intention était juste de m'y enfermer le temps d'appeler les secours. Je n'avais pas imaginé que les clés seraient sur le contact. Sans m'arrêter pour me demander si c'était une bonne idée – rien de ce que j'avais fait ce jour-là ne l'était –, j'ai démarré le moteur, relâché le frein et appuyé sur l'accélérateur à l'instant même où Tom ouvrait la porte de derrière et que le livreur, lui aussi, attrapait la poignée de la portière conducteur.

J'ai démarré en trombe, résolue à ne pas laisser une chance à mon poursuivant de grimper à bord. Dans le rétroviseur, j'ai vu le livreur me dévisager, incrédule. Tom repartait déjà en courant vers l'entrepôt 33. À côté de la porte principale, j'ai aperçu Scott Thornton.

J'ai débouché sur la grand-route et pris la direction qui me menait à ma voiture.

À environ deux cent soixante-dix kilomètres de là, la Triumph émit un dernier ronronnement et se tut, tel un gros chat sauvage s'installant pour la sieste. Le motard, un homme grand, coupa le moteur, mit la béquille d'un coup de pied et en descendit.

La lumière semblait avoir fui le jour et la pluie tombait à verse tandis qu'il remontait l'allée de la maison. C'était une pluie du nord, impitoyable et dure, presque de la grêle. Alors que le motard insérait sa clé dans la porte, il entendit le téléphone sonner. Il entra, ôta son casque, ébouriffa ses boucles

courtes d'un blond miel, et s'empara du combiné.

— Harry Laycock.

— Harry ? C'est bien toi, Harry ?

— La dernière fois que j'ai vérifié, oui, répondit-il en coinçant le combiné sur une épaule tout en essayant de s'extraire de sa veste ruisselante.

Des gouttes de pluie lui dégoulinèrent le long du cou. De l'arrière de la maison surgit le gros chat roux qui l'avait adopté il y a un an, et qu'il avait renoncé à malmenier dans l'espoir qu'il finirait par s'en aller.

— Que se passe-t-il, Alice ?

— Tu vas bien ?

Le chat se glissa entre ses jambes, se souciant peu qu'elles soient chaussées de cuir imbibé d'eau – à moins qu'il ne l'ait pas remarqué.

— Je suis transi, plus mouillé qu'une loutre et j'ai grand besoin d'un truc auquel j'ai renoncé pour toute la durée du mois de janvier, répliqua Harry. Mais à part ça, pas trop mal.

— Mais alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? gémit Alice, comme si elle se parlait à elle-même, ou à quelqu'un à côté d'elle.

Harry parvint à libérer l'un de ses bras et passa l'appareil de l'autre côté.

— OK, pourquoi ne pas me dire ce qui se passe ? proposa-t-il, tandis que sa veste trempée atterrissait sur le chat.

Alice était américaine, et certes un peu plus extravertie que la plupart de ses amis anglais, mais cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait fait montre d'un tel émoi.

— Tout le monde va bien, chez toi ? s'empressa-t-il de demander pour calmer son propre sentiment de malaise.

— Bien, bien. Harry, as-tu eu des nouvelles d'Evi ?

Et bam, cela suffit à lui rappeler qu'il lui manquait une part de lui-même.

— Je n'ai jamais de nouvelles d'Evi.

Le chat s'échappa de la veste, lui lança un regard dédaigneux et s'éloigna dans l'entrée.

— Elle m'a envoyé un mail il y a deux heures, répondit Alice. Je n'ai pas cessé de chercher à te joindre depuis. Ni de la rappeler elle aussi, mais vous ne répondiez ni l'un ni l'autre.

— Elle va bien ?

— Je vais te le faire suivre. Allume ton ordi. Il faut que tu voies ça immédiatement. Quelque chose ne tourne pas rond. C'est grave.

Officiellement, on définit le *snuff movie* comme un produit filmé et distribué à titre onéreux, à caractère généralement pornographique, durant lequel une personne est assassinée pour de vrai. Le sujet avait été évoqué lors d'un cours que j'avais suivi pendant ma formation à l'école professionnelle de la police, relatif aux images et aux vidéos illégales. J'avais même vu de courts extraits de films prétendant être du *snuff*. Je me souvenais de certains, comme *Cannibal Holocaust* ou *La Fleur de Chair et de Sang*. Vers la fin de la

séance, quand les hommes y compris avaient commencé à se sentir mal, nous avions appris que c'étaient des faux.

Le sergent qui faisait cours s'était montré catégorique. Les *snuff movies* n'étaient qu'une légende urbaine, avait-il soutenu, et aucun film en circulation ne s'était jamais avéré authentique. Nous avions sagement opiné du chef. C'était évident quand on y songeait. Les effets spéciaux accessibles aux réalisateurs de nos jours, et même aux amateurs, avaient rendu superflu le recours à la violence réelle.

Même s'il y a des fortunes à gagner avec la pornographie à caractère extrême, avait insisté notre formateur, les gens qui font et distribuent ce genre de produits sont des hommes d'affaires, gérant des opérations professionnelles, encore que peu ragoûtantes. Ils ne prendraient pas le risque de commettre un meurtre dans le seul but de faire un film.

— Et quid de la pornographie pédophile ? avait lancé un camarade. Les peines sont plutôt sévères, mais les gens continuent d'en faire.

— Plus difficile à simuler. On peut feindre un meurtre sadique, pas la présence d'un enfant.

Bref, à en croire les autorités policières, les *snuff movies* sont les grands croque-mitaines de l'univers du cinéma. Une idée effrayante, rien de plus. Ils n'existent pas.

La théorie en prenait un sacré coup. Ce que je venais de voir dans l'entrepôt 33 possédait bien un caractère commercial, pas de doute là-dessus. Les équipements en place devaient permettre de faire des milliers de copies des films. Des milliers d'autres pouvaient être distribués directement en ligne par le biais de comptes intraquables.

Je n'avais aucune idée de la taille du marché du porno illégal, mais étant donné que la production légale issue des banlieues d'Hollywood permet à ses producteurs d'empocher la somme nette de plusieurs milliards de dollars par an, elle devait être relativement conséquente.

J'ai abandonné la camionnette pour reprendre ma voiture et me suis éloignée en vitesse, tout en tentant de joindre Joesbury. Une voix anonyme m'a invitée à laisser un message et j'ai suggéré qu'il rappelle Laura de toute urgence. Parvenue aux abords de Cambridge, je me suis arrêtée sur le bas-côté pour réfléchir.

La belle maison d'Evi, datant de l'époque de la reine Anne, appartenait à l'université. Tom devait y avoir accès. Quand elle avait demandé à ce qu'on lui change ses serrures, c'est sans doute lui qu'on avait mandaté pour le faire. Quand on avait inspecté son ballon d'eau chaude après l'incident du bain de sang, Tom avait fort bien pu être celui qu'on avait envoyé aussi. Chaque fois qu'elle avait tenté de sécuriser sa maison, le corbeau en personne avait une longueur d'avance sur elle. J'ai composé tour à tour tous les numéros qu'elle m'avait communiqués. Son domicile, son bureau, son portable. Elle ne répondait sur aucun et cela ne me disait rien qui vaille. Il fallait que je la trouve.

Avant toute chose, cependant, il était temps que je mette en place une petite police d'assurance.

J'ai déniché un calepin dans la boîte à gants (je n'avais encore jamais rencontré un seul flic qui ne se trimballe pas avec l'un de ces trucs) et j'ai consigné à la hâte quelques notes relatant où j'étais passée ces dernières heures et ce que j'avais vu. J'ai plié le mot et l'ai inséré au creux du siège conducteur.

S'il m'arrivait quoi que ce soit, ma voiture serait fouillée par des professionnels de la police. Comme je m'étais introduite illégalement dans l'entrepôt, je n'étais pas sûre que cela puisse constituer une preuve recevable – mais ils sauraient ce que je savais.

Je m'apprêtais à repartir quand mon téléphone a sonné. Dieu merci. Je m'en suis emparée si vite que j'ai failli le laisser tomber.

— Laura, ici Nick Bourdon.

Soudain, l'habitable m'a semblé irrespirable. Bourdon ne pouvait pas avoir ce numéro. Le téléphone était neuf, et je n'avais communiqué mon numéro à personne. Seul Joesbury le connaissait.

— Salut, ai-je balbutié.

— Vous faites quoi, là ? a-t-il dit.

Il avait l'air si normal que l'espace d'une seconde, tout ce qui venait de se passer m'a paru irréel.

— Je suis sortie courir, lui ai-je répondu. Je m'apprêtais à rentrer.

— J'ai une chance de vous voir ?

— Vous êtes chez vous ?

J'ai consulté ma montre. Il était pile une heure.

— Le vétérinaire va passer voir Gripoil, a-t-il repris, en réprimant un bâillement. Il m'a tenu éveillé la moitié de la nuit. Je dois rester dans les parages et tenter de garder mon calme quand on me présentera l'addition. Mais j'ai un truc pour vous.

— Ah oui ?

— Bryony vous a laissé un mot. Il est tombé sous son lit. Votre coloc complètement zinzin l'a trouvé ce matin quand elle est allée récupérer des livres à l'hôpital. Elle m'a chargé de vous le remettre. Apparemment, elle pensait qu'il y avait des chances que je vous voie avant elle.

Bryony m'aurait laissé un mot ? Vraiment ? Mais que devais-je faire, bordel ?

— Pour être honnête, continuait Nick, j'ai sauté sur l'excuse pour pouvoir vous appeler. Ces deux jours ont été plutôt éprouvants.

À qui le dis-tu.

— Je dois passer quelques coups de fil. Je vous rappelle dans cinq minutes.

Sitôt que j'ai raccroché, j'ai tenté de joindre Joesbury à nouveau. Allez, allez. Encore son répondeur.

Merde, merde, merde. En tout cas, pas question d'aller chez Bourdon. Je

ne le rappellerais même pas. Au tour d'Evi, donc.

Je venais de démarrer le moteur quand un texto m'est parvenu. Enfin !

« Impossible parler maintenant, Flint. Que se passe-t-il ? »

Que se passait-il, putain ? Mes doigts ne couraient pas assez vite.

« Des *snuff movies*, voilà ce qui se passe. Entrepôt 33, zone industrielle, Fonderie de Cloches. Nick Bourdon a ce numéro. Il veut que j'aille chez lui maintenant. Je vais chez Evi à la place. »

J'ai appuyé sur « Envoyer ». Attendu. Jamais je n'aurais imaginé que Joesbury puisse taper aussi vite. Très vite, en l'occurrence.

« Bourdon est clean, Flint. Il est des nôtres. J'y vais moi-même, avec l'équipe. Je vous y retrouve dans 15 minutes. »

Galles de l'Ouest, vingt-trois ans plus tôt

— *All the king's horses and all the king's men...*

Iestyn compris que sa petite sœur était dans le bureau de leur père. Il poussa le battant de la porte et entra dans la pièce. Son père était couché par terre, à plat ventre, et sa sœur, assise à côté de lui. Iestyn pensa d'abord qu'ils étaient en train de construire quelque chose ensemble. Il ouvrit la bouche, prêt à pousser un grognement. Il allait s'éclipser en vitesse, avant qu'on ne l'enrôle de force pour garder la petite.

Puis il s'aperçut que sa sœur était assise dans la flaque luisante d'un fluide épais, visqueux, de la couleur et de la consistance d'une confiture à la fraise trop liquide. Ses mains étaient de la même couleur et ses cheveux étaient tout poisseux. Son petit visage pâle lui lança un bref regard avant de retourner à son occupation. Elle était en train de remodeler la tête de leur père, ramassant des bouts d'os là où ils gisaient sur le tapis, s'efforçant de les rassembler tel un puzzle à trois dimensions. Tout à sa tâche, elle chantonnait :

— *Couldn't put Humpty together again.*

Le Range Rover de Nick était garé à côté de la porte de service quand je suis arrivée dix minutes plus tard. Aucun autre véhicule en vue.

Bourdon est clean, Flint. Il est des nôtres.

Bon Dieu, qu'allait me balancer encore cet emmerdeur ?

Vous croyez que vous êtes le seul officier en mission qu'on ait en ville ?

Nick Bourdon ne pouvait être un agent en mission. Un médecin généraliste, c'était une couverture bien trop difficile à mettre en place. Collaborait-il discrètement avec le SO10, à la manière d'Evi ? Ce n'était pas impossible. Et donc, savait-il qui j'étais ? Ou bien avait-il enquêté sur ma personne pendant que moi aussi... oh non, cette idée m'était insupportable.

La porte de derrière était ouverte, avec un mot rédigé à la main punaisé dessus.

« En haut », lisait-on.

Nous avions failli coucher ensemble. Vous parlez d'une situation délicate...

Un petit tintement m'a prévenue que j'avais reçu un nouveau message. Joesbury à nouveau.

« On arrive dans 3 minutes. Que je ne vous surprenne pas à vous bécoter. »

Je ne comprenais plus rien. Je passerais la main à Joesbury et son équipe à la seconde où ils arriveraient, et ensuite, plus jamais je ne collaborerais avec le SO10. Peut-être même demanderais-je à être affectée à la circulation.

J'ai poussé la porte et me suis rendue dans la cuisine. Pas de chiens en vue. Il faisait bon dans la pièce mais la maison semblait vide.

— Coucou ! ai-je lancé en direction de l'étage après avoir gravi quelques marches. C'est moi.

Pas de réponse. Parvenue sur le palier, je me suis arrêtée. Toujours aucun signe de vie. La chambre où j'avais dormi l'autre fois se situait à l'avant de la maison, dans mon dos, tout comme la principale chambre d'amis. Les deux portes étaient fermées. La salle de bains se trouvait sur ma gauche. Porte close.

— Salut, la belle, je suis ici, a-t-il lancé.

J'ai fait un pas en avant, m'arrêtant sur le seuil d'une pièce où je n'étais jamais entrée jusqu'ici. Je venais juste d'enregistrer que Nick était penché sur

un bureau ancien, occupé à cirer une laisse en cuir, quand j'ai entendu craquer une marche derrière moi. Joesbury.

Nous nous sommes tournés l'un et l'autre vers la porte. Mon sourire niais s'est figé. L'homme qui nous barrait le passage n'était pas Joesbury.

— Ça alors ! s'est exclamé Nick par-dessus mon épaule.

J'aurais pu me trancher le bras moi-même pour m'être montrée assez bête pour me faire piéger à l'étage. L'homme sur le pas de la porte, qui, la dernière fois que je l'avais vu, courait après un véhicule volé dans une zone industrielle, a fait comme si je n'étais pas là.

— Salut, Nick, a-t-il dit. Ça faisait longtemps.

La pièce n'était pas très éclairée, mais même dans cette pénombre les yeux de Tom semblaient s'être vidés de toute couleur. On aurait dit des étangs enveloppés par la nuit, noirs et vides, et je n'arrivais pas à me rappeler pourquoi je n'avais jamais pu les trouver gentils. J'ai évalué la situation, inspecté la pièce à la recherche d'issues, d'armes, de moyens de détourner l'attention. Il fallait juste garder son calme et gagner du temps. Joesbury et la cavalerie allaient débarquer d'une seconde à l'autre.

— Iestyn Thomas, si je comprends bien ? ai-je déclaré.

Il y avait tout un tas d'objets contondants que je pouvais lui balancer à la tête.

— Laura, mais qu'est-ce que... ? a balbutié Nick, tandis que son regard passait de moi à l'homme sur le seuil.

Thomas est entré dans la pièce et tout espoir qu'il soit seul a volé en éclats. Scott Thornton était avec lui et posait sur moi le même regard bleu et brillant qu'au travers de son masque de ninja, la nuit où il avait failli me noyer. Un troisième homme a fait son apparition. Celui-là, je ne le connaissais pas, mais je l'avais vu sortir de chez Megan Prince la veille.

— John ?

Nick le connaissait, apparemment, mais à son ton où perçaient la surprise et une confusion grandissante, il était manifeste que la situation lui échappait.

— Mais que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose ?

— Nick n'est au courant de rien, ai-je continué. Laissez-le partir. Ou ligotez-le et laissez-le ici. Il ne constitue pas une menace.

Un rire nerveux a échappé à Nick, qui tenait plus de l'étranglement.

— Ne soyez pas ridicule, Laura, enfin, John est l'inspecteur Castell. C'est un officier de police.

John Castell, l'homme en charge des enquêtes sur les prétendus suicides. Oh, les mots me manquaient...

Non, en fait, ils me revenaient.

— Moi, je suis officier de police, ai-je rétorqué. Lui, ce n'est qu'un pervers tordu de merde.

Là, ils se sont avancés. Thornton et Thomas se sont emparés de Nick et,

ignorant ses protestations de plus en plus effarées, nous ont séparés. Castell et moi avons échangé un regard haineux et j'ai prié pour trouver le culot de lui faire très mal avant qu'il ne parvienne à me maîtriser. Ou avant que débarquent les secours, et d'ailleurs, à ce sujet, où était Joes...

— Comment avez-vous eu mon numéro, Nick ? ai-je demandé sans quitter Castell des yeux. Le numéro sur lequel vous venez de m'appeler est nouveau. Qui vous l'a donné ?

— Allez-vous ficher le camp d'ici, nom de...

Je ne sais pas qui a frappé Nick, je l'ai juste vu glisser sur le tapis, avant qu'une autre personne ne surgisse sur le palier au-dehors. Je l'ai dévisagée comme une demeurée.

Votre coloc complètement zinzin l'a trouvé ce matin quand elle est allée récupérer des livres à l'hôpital.

Talaith Robinson, ma coloc déjantée, s'est approchée d'une démarche aguicheuse de Castell et s'est enroulée autour de lui comme un python autour de sa proie.

— Salut, Lacey, m'a-t-elle lancé.

Rive de la rivière Cam, cinq ans plus tôt

Un récent orage d'été avait fait tomber des millions de feuilles de saule. Elles flottaient en si grand nombre sur les bras morts de la rivière qu'on aurait cru pouvoir marcher dessus. Elles paraient les barques ancrées le long de la berge et couvraient les rives tel un tapis vert moucheté. La terre humide exhalait déjà de la vapeur sous la chaleur revenue.

L'inspecteur John Castell enleva sa veste et la passa sur une épaule. Il desserra sa cravate. L'air grouillait d'aigrettes de pissenlits et de minuscules insectes volants.

En passant sous le dais de l'un des plus grands arbres, il eut l'impression d'entrer dans une forêt enchantée. Ici, dissimulée par une sphère de verdure, l'attendait une femme.

Sa robe était longue et faite d'une étoffe légère, vaporeuse, qui dansait dans la brise tout en épousant ses formes. Ses cheveux étaient longs. On aurait dit une créature d'un autre temps. Avec ses 20 ans à peine, elle était bien trop jeune pour lui, mais il passerait outre.

— Salut, mon pote, dit l'un des deux hommes qui accompagnaient la femme, ceux qu'il était venu retrouver. Permets que je te présente ma sœur.

Le bip d'un texto tira Evi d'un demi-sommeil inconfortable vers 16 heures. Elle se retourna dans son lit et s'empara de son téléphone. Le message venait de Laura.

« Rappelée à Londres et transférée sur une autre enquête. Les autorités en place ne jugent pas utile de poursuivre celle-ci. Suggère de vous en remettre à la police locale pour tout motif d'inquiétude en cours. Heureuse de vous avoir rencontrée. Prenez soin de vous. Laura. »

Mal réveillée, Evi relut le texte une deuxième fois. Laura était partie. Evi se redressa dans son lit. La nuit était presque tombée, et sa chambre, plongée dans la pénombre. Elle se rendit compte qu'elle avait dormi presque tout l'après-midi, ratant deux supervisions ainsi qu'une garde de deux heures au cabinet. Et pourtant nul ne l'avait appelée. C'était comme si personne n'avait remarqué son absence.

Elle se leva et se rendit laborieusement dans la cuisine, consciente qu'autre chose ne tournait pas rond, mais incapable de deviner quoi. Ce n'est que lorsqu'elle vit l'espace vide devant la cuisinière où elle avait installé le tapis de la Truffe qu'elle comprit. Le tapis n'était plus là. Ni les bols contenant les croquettes et l'eau qu'elle avait laissés près de l'évier. La Truffe elle-même avait disparu. Il n'y avait plus aucune trace de la chienne sous son toit. C'était comme si elle n'avait jamais existé.

L'air froid et vif du petit matin lui picota le visage, mais aida Joesbury à recouvrer ses esprits. Un peu plus loin, il apercevait un banc de bois sur lequel était assis un fumeur solitaire, emmitoufflé dans sa robe de chambre. S'asseoir était très tentant, mais il n'était pas sûr de pouvoir se relever.

Conscient que ses vêtements étaient tachés de sang et que sa tête était tuméfiée, il se détourna et gagna tant bien que mal l'angle de la rue. À deux cents mètres de là se dressait un alignement de cabines téléphoniques. Le premier numéro qu'il tenta ne donna rien. Il essaya de nouveau, laissa tomber à la troisième tentative, et composa celui de Scotland Yard.

— Mais putain, Mark, que se passe-t-il ? s'exclama le commissaire divisionnaire Phillips une fois qu'on l'eut mis en ligne avec le SO10. Ça fait vingt-quatre heures qu'on vous attend.

Il écouta Joesbury lui expliquer les circonstances de l'accident, de quelle façon son ordinateur, ainsi que celui de Lacey et leurs deux téléphones avaient

disparu, de même que ses faux papiers d'identité.

— On vous a tendu une embuscade ? résuma Phillips une fois qu'il eut fini.

— L'agent de la circulation qui est venu me voir a dit que les quatre pneus étaient en charpie. Concluez-en ce que vous voulez.

— OK, maintenant on limite les dégâts. Je retire tout le monde de l'affaire.

— Une seconde, patron. Le lieutenant Flint avait des infos pour moi. Des noms, ainsi qu'un lieu. Merde, ça me revient pas.

Profond soupir au bout de la ligne.

— Vous ne l'avez pas noté ?

— Je n'ai aucun problème de mémoire sans commotion cérébrale, rétorqua Joesbury. Son véhicule était géolocalisé. Ça marche toujours ?

— Une seconde... Et je vais envoyer quelqu'un vous récupérer, pendant que j'y suis.

Joesbury patienta alors que le monde environnant perdait de sa netteté. Il ferma les yeux, ne les rouvrit que lorsqu'il sut qu'il allait tomber.

— Je la tiens, lui apprit Phillips. Il vous faut quoi ?

— Pouvez-vous m'indiquer ses mouvements depuis hier, en tout début de journée ?

Une autre seconde s'écoula. Puis :

— Elle a passé la nuit à Endicott Farm, entre Burwell et Waterbeach. Vous le saviez, ça ?

Joesbury sentit la migraine s'accroître.

— Ouais. Elle est retournée à St John's juste avant neuf heures, puis elle s'est rendue à l'hôpital. Ensuite ?

— Elle est allée dans St Clement's Road, à deux pas du centre-ville. Elle y est restée quarante minutes, environ.

— Ça me revient, fit Joesbury. Scott Thornton, numéro 108. Je comptais faire surveiller l'endroit. Merde, on a perdu vingt-quatre heures.

— Vous voulez que j'obtienne un mandat de perquisition ?

— Oui. Elle s'inquiète aussi au sujet de Nick Bourdon et Megan Prince, deux médecins de ville. Et d'un dénommé Thomas. Ianto ? Non, Iestyn. C'est ça, Iestyn Thomas. Où est-elle allée après ça ?

— Elle a fait un trajet de huit kilomètres pour se rendre dans un village appelé Boxworth. Elle a passé dix minutes dans la grand-rue, puis est retournée à Cambridge et s'est garée quelques minutes devant chez Evi Oliver. Retour à l'hôpital, puis sur Queen's Road : elle n'en a pas bougé de la nuit.

— Patron, pouvez-vous rechercher qui habite à Boxworth près de l'endroit où elle s'est garée ? Qu'on voie si un nom nous dit quelque chose ?

— Autre chose ?

— Qu'a-t-elle fichu aujourd'hui ?

— Ce matin, pas de mouvement jusqu'à 10 h 17, heure à laquelle la

voiture a quitté la ville, reprit Phillips. Elle a roulé en direction de la Fonderie de...

— La zone industrielle de la Fonderie de Cloches. Entrepôt 33, dit Joesbury. Elle a vu Scott Thornton y entrer plus tôt dans la semaine. Je vous en prie, dites-moi qu'elle ne l'a pas fait.

— Elle s'est garée sur le B1102, à environ huit cents mètres de là. Elle y est restée quatre-vingts minutes, impossible de savoir ce qu'elle a bien pu y foutre. Après ça, elle est retournée à Endicott Farm.

Chez Bourdon à nouveau. Elle ne pouvait pas se tenir à distance de ce couillon, cinq minutes ?

— Ensuite ?

— Elle y est restée près de trente minutes, avant de retourner à St John's. Où elle se trouve toujours.

— Elle est à St John's ?

— En tout cas, la voiture y est.

— Pouvez-vous demander à George d'aller voir ?

— Il est déjà en route pour venir vous prendre. Je vais envoyer quelqu'un d'autre.

— Autre chose encore, patron. Ce téléphone que nous lui avons remis hier. Vous pouvez me dire ce qu'elle en a fait ?

— C'est beaucoup m'en demander, Mark. Un instant.

Joesbury patienta, entendit Phillips appeler l'un des employés de bureau.

— Un texto arrivé tard la nuit dernière, commenta Phillips. Pas de détails à vous communiquer, juste le numéro de l'émetteur.

— Personne n'aurait dû lui envoyer de message. Personne n'avait ce numéro à part moi.

— Il venait de vous.

Joesbury s'adossa à la paroi en Plexiglas de la cabine et se retint de vomir.

— La nuit dernière, et tard, je répandais mon sang sur un oreiller d'hôpital, réussit-il à préciser. Quelqu'un s'est servi de mon téléphone pour joindre Lacey. Autre chose ?

— Un message émis tard ce matin, qui vous est également adressé. Si je comprends bien, vous ne l'avez pas reçu. Et encore un autre, deux heures plus tard. Puis un appel entrant cette fois-ci, avec un numéro masqué.

— Personne n'avait son numéro. Personne ne pouvait la joindre à part moi.

— Ne bougez pas, je l'ai. Là. C'est un médecin du coin qui l'a appelée. Un certain Nicholas Bourdon.

Silence.

— Toujours là, Mark ?

Je me suis réveillée dans ma chambre de St John's. J'étais au lit, mes bras passés autour de l'ours de Joesbury, vêtue du bas de jogging qui me tenait habituellement lieu de pyjama et d'un débardeur. L'espace d'une seconde, tout m'a paru si normal que j'ai cru que la seule dingue en ce bas monde, c'était moi. J'étais fatiguée, j'avais un sévère mal de crâne et l'impression que mes membres tremblaient au moindre geste, mais à part ça, ça allait.

Sans que j'y pense, mes yeux se sont posés sur l'endroit où devait se trouver la caméra qui m'avait filmée, et c'est là que j'ai compris que plus rien n'était comme avant. La caméra n'était pas là. Ce n'était pas possible. Les tuyaux qui auraient dû la dissimuler n'étaient plus là. Les produits de beauté autour du lavabo étaient bien les miens, mais le miroir avait changé. Celui qui était vissé au mur de ma chambre était légèrement ébréché dans l'angle supérieur droit. Celui-ci était intact.

J'ai enlevé la couette et me suis assise. Le sol n'était pas le même, non plus. Il semblait plus propre et plus neuf, et le mur au-dessus de ma tête de lit n'était plus en plâtre mais dans une matière beaucoup plus douce, plus chaude. Du contreplaqué.

Je n'allais pas paniquer, juste réfléchir. Difficile, avec la tête dans le coton, mais pas impossible. Il fallait y aller pas à pas.

Nick ! Oh merde, qu'avaient-ils fait à Nick ?

Faisons le point. J'étais dans l'entrepôt 33 et ils avaient recréé ma chambre en contreplaqué, tout comme ils l'avaient fait pour Jessica. Qu'avait-elle dit ? C'est ma chambre, et ce n'est pas ma chambre !

Surtout garder la tête froide.

Le but était de m'effrayer, d'obtenir d'autres images sordides pour leurs films malsains. Ils ne voulaient pas ma mort tout de suite. J'avais un immense avantage sur les filles qui s'étaient trouvées ici avant moi. Je savais où j'étais et comment en sortir. Et ces salauds ne me connaissaient pas. Ils ne pouvaient pas savoir ce qui me faisait peur. Ils mijotaient certainement quelque chose de déplaisant, mais j'arriverais à le supporter. J'allais pousser quelques cris de souris, faire mine d'être terrifiée. Leur fournir leur séquence. Et pendant ce temps-là, je réfléchirais.

Commençons par le commencement. Que m'avaient-ils administré ? Je me suis souvenue d'avoir été retenue par Castell pendant que Thornton me

plantait sans ménagement une seringue dans le cou, puis d'avoir été portée en bas. Plus rien ensuite. Je penchais pour l'hypothèse d'un sédatif puissant, dont l'effet commençait à se dissiper maintenant que j'avais repris conscience.

Je me suis levée avec difficulté et j'ai senti la pièce tourner. Quand j'ai eu l'impression de pouvoir tenir le coup, j'ai avancé ma main en direction de la fenêtre. Les rideaux étaient tirés et je ne sais pas comment, mais j'ai su qu'il y avait derrière quelque chose que je n'avais pas envie de voir. Tout en tâchant de me convaincre que j'arriverais à encaisser le coup, je me suis saisie d'un rideau et l'ai doucement écarté.

Oh mon Dieu !

Je venais de retomber en arrière contre la porte de l'armoire. Quelque part, dans ma tête, un trou noir enflait comme un ballon. Non, je ne perdrais pas la boule. Pas question. Il faudrait plus d'une photo atroce pour que j'en arrive là. Quand j'ai recouvré mes forces, je me suis obligée à regarder à nouveau l'image épouvantable qu'ils avaient placardée au mur de la fausse chambre.

Ça a été plus facile la deuxième fois. Il ne s'agissait de rien que je n'aie vu maintes fois auparavant. Ils avaient agrandi une photo prise lors de l'autopsie, voici plus d'un siècle, d'une femme assassinée. La pauvre créature gisait sur le lit de sa chambre d'hôtel à Londres, mutilée au point d'en être à peine reconnaissable.

Cela ressemblait aux crimes sur lesquels j'avais enquêté trois mois plus tôt à Londres, et voilà que ces crétins s'imaginaient que c'était ça qui me terroriserait le plus.

Ils étaient loin du compte.

J'ai regagné le lit et me suis assise un instant pour reprendre mon souffle et m'éclaircir les idées. J'allais devoir sortir d'ici. Voir ce qu'ils m'avaient préparé dehors. Un instant.

De minces filets de sang dégouлинаient lentement le long du mur.

J'ai fermé les yeux. *Ce n'est pas du vrai sang, ce n'est pas du vrai sang, ils ont fait la même chose à Evi, ils l'ont terrifiée avec du faux sang.* Ce serait de la peinture, du faux sang pour effets spéciaux, peu importe. J'allais m'approcher de ce mur, passer mon doigt dedans, écrire ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE en grosses capitales et quand je mettrais la main sur cette salope de Talaith Robinson, j'allais lui montrer ce qu'était réellement une grosse quantité de sang... qui serait le sien.

J'ai rouvert les yeux : le sang avait disparu. Je me suis levée et approchée du mur. Il était propre et sec.

Bon, c'était plus grave que je ne l'avais cru. Ils m'avaient donné une sorte d'hallucinogène. J'ai écarté le rideau encore une fois. La photo de la femme assassinée était toujours là. J'ai avancé la main, l'ai touchée. Elle était réelle. Cette image avait induit une hallucination connexe. Bon, au moins je savais ce qui m'attendait.

Mon Dieu, avoir enduré tout ça sans savoir ce que je savais...

J'étais préparée. J'allais m'en sortir. Sur des jambes faibles et tremblantes, mais qui me portaient encore, j'ai traversé la pièce, tiré sur le battant de la porte et regardé au-dehors.

J'ai vu un espace étroit peu éclairé, qui disparaissait dans le noir. Les murs étaient faits de briques anciennes, le plafond était bas. Les panneaux de contreplaqué que j'avais vus entreposés dans une autre pièce auparavant m'étaient en fait destinés.

Allez-y, qu'on en finisse, ai-je grincé entre mes dents tout en sortant, consciente que ma bravade était censée m'aider à me sentir plus forte et que ça ne marchait pas vraiment.

J'ai continué droit devant moi, suis parvenue à un angle puis j'ai tourné dans une étroite allée doublée de fausses briques. On aurait dit les ébauches exécutées à la va-vite d'un étudiant en art, et il n'était pas question – pas question – de me faire avoir. Pas plus que par la petite surprise qui m'attendait à quelques mètres, à l'endroit où un spot éclairait une forme au sol. Alors que j'avais, j'ai vu qu'il s'agissait d'une forme humaine. En m'approchant un peu plus, je me suis rendu compte qu'elle n'était pas réelle. C'était un mannequin de vitrine, dénudé et badigeonné de sang fictif. Joesbury et moi en avions trouvé un très similaire quand nous enquêtons sur une affaire l'année précédente. Cette information était aisément accessible pour celui qui cherchait suffisamment. Certes, j'avais vraiment peur, inutile de prétendre le contraire plus longtemps, mais la peur, je pouvais la dominer. J'allais me tirer d'ici.

C'est là que le mannequin a ouvert les yeux et m'a souri.

Quand j'ai recouvert mes esprits, j'étais appuyée à l'une des parois en contreplaqué, marmonnant : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai », dans mes mains moites.

Merde, ça avait semblé très réel. Refoulant la crainte que ce mannequin ait pu se relever et se trouver peut-être même, à l'instant, penché par-dessus mon épaule à rouler de gros yeux, je me suis obligée à regarder. Il était resté au même endroit, paupières closes, lèvres immobiles, mais pour la première fois je n'ai plus été sûre de pouvoir endurer ce petit jeu-là bien longtemps.

Soudain, l'éclairage s'est éteint complètement, et je me suis retrouvée à fixer l'obscurité dense et pesante. Puis, à une certaine distance, un rayon de lumière est descendu du toit. Dans le rond qu'il dessinait sur le sol poussiéreux de l'entrepôt se tenait un homme vêtu d'habits sombres, un long couteau luisant à la main.

Ridicule, me suis-je dit tandis que quelque chose de froid me dégoulinait au creux des reins. *Absurde, débile*. La silhouette devant moi – je n'arrivais pas à en détacher mon regard – n'était sans doute rien qu'une planche de contreplaqué découpée, comme les clowns que j'avais vus plus tôt dans la journée.

La forme s'animait. Bien, réalité ou hallucination ? Je n'aurais su dire,

mais j'allais devoir me décider en vitesse parce que l'homme venait vers moi. J'ai fermé les yeux. Il était toujours là quand je les ai rouverts. Plutôt réel. J'ai fait demi-tour et me suis élancée dans le noir.

Une seconde plus tard, je m'arrêtais net. Un nouveau spot venait de surgir du plafond et une seconde silhouette vêtue de noir se tenait au beau milieu du tunnel. Une lame de couteau brillait dans sa main droite. J'ai fait demi-tour à nouveau, à l'instant où la nuit retombait une fois de plus.

J'ai foncé droit devant moi, bras tendus, consciente d'avoir perdu toute velléité de trouver une sortie. Peu m'importait. Je voulais juste m'éloigner des hommes aux couteaux.

Tout à coup, ma chambre est réapparue. De part et d'autre de la porte se dressaient des murs en briques – faux, donc, comme je le savais. Je me suis approchée de l'un des pans, j'ai poussé fort dessus et j'ai senti le bas glisser par terre jusqu'à ce que se dessine une ouverture assez grande pour que je puisse m'y glisser.

La première chose que j'ai vue était le manège. Juste à côté, la tente de la diseuse de bonne aventure. Le jeu de maillets avait été démonté et gisait en pièces au sol. À l'évidence, je n'avais rien à faire là.

— Laura ! a pouffé une voix masculine haut perchée. Lacey-Laura ! Où es-tu ?

Puis l'éclairage tamisé s'est éteint. L'instinct me dictait de courir, le bon sens m'ordonnait de prendre mon temps, d'atteindre le mur et le suivre. La fenêtre que j'avais cassée le matin n'avait peut-être pas encore été réparée. Si j'arrivais à la trouver, j'étais sortie d'affaire.

J'ai avancé à pas de velours. Sur ma droite, j'ai cru distinguer l'un de ces horribles clowns. Il était incliné en arrière comme si... Oui, j'avais atteint le mur.

Tout en progressant le long du bâtiment, je me demandais pourquoi ils n'avaient pas allumé les lampes de l'entrepôt. M'attendant à me retrouver inondée d'une lumière vive à tout instant, je suis arrivée au coin. *Continue.* Tant que les lampes étaient éteintes, j'avais une chance. L'encadrement d'une porte. Le battant s'est ouvert, je l'ai franchie, et là, coup de bol, je n'en revenais pas.

J'étais de retour dans le débarras où je m'étais introduite plus tôt. De la lumière se déversait par la fenêtre, provenant des réverbères du dehors. Contre la fenêtre dont j'avais brisé la vitre tout à l'heure se trouvait adossé un épais panneau en carton, et il m'a fallu moins d'une seconde pour l'écarter du mur.

Il faisait nuit dehors. J'ai atterri sur le sentier dallé à l'instant même où Scott Thornton surgissait à l'angle du bâtiment pour me barrer le passage. Il était habillé exactement comme quand il avait fait irruption dans ma chambre, torse nu, avec un masque ninja lui couvrant les yeux, et ses longues boucles sombres si reconnaissables. J'ai jeté un coup d'œil de l'autre côté, à tout hasard, et découvert l'un des autres garçons à l'angle opposé, vêtu à l'identique. Impossible de retourner à l'intérieur. Pas d'autre choix que de

franchir la clôture et de me ruer dans les bois.

Je ne pouvais pas courir vite, ni longtemps. J'étais toujours sous l'emprise du sédatif. Et c'est au contact de l'air frais que l'hallucinogène a véritablement commencé à agir. Tout autour de moi, j'étais assaillie de couleurs resplendissantes, les étoiles se sont transformées en lanternes si grosses que j'aurais pu les toucher, et des créatures incroyables m'observaient de leurs yeux ronds. Les arbres ont pris des formes tordues et avançaient leurs branches vers moi. Chacun des pas qui m'enfonçaient dans ces bois me ramenait en arrière, dans mon passé. Les années écoulées en tant qu'enquêtrice s'estompaient ; la nouvelle vie que je m'étais bâtie sur les ruines de mon existence antérieure s'est évanouie.

Je n'étais plus Lacey Flint, mais à nouveau cette jeune fille de 16 ans terrifiée, perdue au milieu de nulle part en pleine nuit, et ils approchaient.

Quand une main s'est emparée de mes cheveux, j'ai compris qu'ils savaient, finalement, ce qui me faisait le plus peur. Qu'ils avaient réussi d'une mystérieuse façon à accéder au seul souvenir que je ne laissais jamais remonter à la surface parce que alors, tout ce à quoi je me raccrochais, de bon, de normal, de sûr, volerait en éclats.

Je n'ai poussé qu'un cri perçant, qui a fusé entre les cimes des arbres. Quelque part, très haut dans le ciel, un oiseau de proie m'a répondu.

La berline bleu marine s'arrêta et la portière du passager s'ouvrit comme d'elle-même. Joesbury grimpa à bord. Le chauffeur portait l'uniforme des portiers du St John's College.

— Merci, vieux, lança Joesbury. Que se passe-t-il ?

George mit son clignotant et s'inséra dans le flot de la circulation.

— Hammond est allé demander au commissaire du coin des renforts, répondit George. Ils ne sont pas ravis, mais font ce qu'il faut pour le moment. On a lancé des mandats d'arrêt sur Nick Bourdon et Scott Thornton, mais aucune trace d'eux, pour l'instant. Notre demande de mandat d'arrêt pour Megan Prince a été déboutée au motif qu'elle est morte hier soir. Accident domestique, d'après le rapport de la police. Elle est tombée dans l'escalier de son cottage après avoir ingéré une bouteille de rouge aux trois quarts. Ce qui est curieux, néanmoins, c'est que son fiancé du moment est une assez grosse pointure de la police locale. John Castell, un ancien de Cambridge, encore une fois. Le nom vous dit quelque chose ?

— Pas vraiment, mais vous avez raison, c'est à creuser. Quoi que ce soit de suspect dans la mort de Prince ?

— Non, pas d'après les premiers rapports, mais ça laisse songeur, non ?

— En effet, concéda Joesbury.

— Donc, ils nous font toujours courir ? reprit-il.

— Le seul qu'on ait réussi à coincer pour l'instant, c'est Jim Notley, le gentleman farmer psychotique du lieutenant Flint. Il est au trou en ce moment même, et soutient qu'il n'a rien fait d'autre que louer un bout de terre, qu'il ne sait rien et qu'il veut un avocat. Peut-être qu'il dit la vérité. Pour être honnête, il n'a pas l'air très malin. On a fait poster des voitures devant le 108 de St Clement's Road, la ferme de Notley et la maison du docteur Oliver. Ils ne peuvent pas entrer tant que les mandats ne sont pas signés. Même chose dans la zone industrielle et la ferme de Bourdon. On a également ordre d'arrêter Talaith Robinson, la coloc du lieutenant Flint.

Un bref coup d'œil en biais provoqua un nouvel élan douloureux dans le crâne de Joesbury.

— On a tendu une embuscade à votre voiture moins d'une heure après que vous vous soyez pointé au collège en vous faisant passer pour le frère de Flint, ajouta George. Qui d'autre vous a vus ensemble ?

— Mais ce n'est qu'une gosse.

— Elle a 26 ans, monsieur, elle est plus vieille qu'elle n'en a l'air. Et elle ne s'appelle pas Talaith Robinson. Son nom de jeune fille est Thomas. Robinson, c'est le patronyme du beau-père. Son père à elle s'est troué la cervelle quand elle avait 3 ans. C'est Talaith et son grand frère, le fameux Iestyn Thomas que vous nous avez demandé de retrouver, qui ont découvert son corps.

— Et quand comptez-vous me parler de Lacey ? s'enquit nonchalamment Joesbury, tandis que le nom semblait s'attarder dans sa bouche.

George quitta la route des yeux pour la première fois.

— Sa voiture est toujours garée dans les Backs, répondit-il. On ne la trouve nulle part au collège, mais les clés de sa voiture et son sac sont dans sa chambre. Personne ne l'a vue depuis ce matin.

Un haut-le-cœur submergea Joesbury. Il ferma les yeux, les rouvrit et se concentra sur le ciel nocturne plutôt que sur les feux de route qui fondaient devant eux. La lune presque pleine, basse sur l'horizon, était d'un orange pâle.

— Elle n'était pas bien, d'après les deux ou trois filles de son couloir, reprit George. Vers neuf heures et demie, un médecin s'est présenté à sa porte – de son propre chef, pour autant qu'on sache, personne ne l'avait appelée – et elles ont dû réveiller Lacey. Dans la mesure où ce docteur était une femme, jeune, en fauteuil roulant, on peut en conclure qu'il s'agissait d'Evi Oliver. Elles sont toutes les deux allées au Cellier prendre un petit déj puis on a perdu leurs traces. Le docteur Oliver ne s'est pas présentée au cabinet où elle exerce, pas plus que dans son bureau au collège. Ses collègues ont cherché à la joindre toute la journée et elle ne répond pas quand on sonne à sa porte.

Si le cerveau de Joesbury avait été un moteur, il lui aurait fallu une révision complète : il s'était mis à tourner au ralenti.

— Le lieutenant Flint et le docteur Oliver sont peut-être ensemble, poursuivait George. Planquées quelque part.

— Lacey est avec Bourdon, répliqua Joesbury. Il faut qu'on entre dans cette ferme. Il est où, votre téléphone ?

— Dans la boîte à gants, si c'est absolument nécessaire, monsieur. Mais sauf votre respect, si elle s'y trouve et qu'on y entre avant d'être tout à fait prêts, on risque de la mettre encore plus en danger qu'elle ne l'est. Le commissaire Phillips a requis les services d'un négociateur.

L'agent Richards, enquêteur de la police du Cambridgeshire, patientait au volant de sa voiture banalisée devant chez Evi. Cela faisait quarante minutes qu'il poireautait quand le rugissement d'une moto le réveilla subitement de la rêverie dans laquelle il était plongé. La grosse cylindrée s'arrêta derrière sa voiture. Dans son rétroviseur, il vit le motard éteindre ses phares, descendre de son engin et remonter l'allée à grands pas. Il tambourinait déjà à la porte avant que Richards n'ait eu le temps de sortir de son véhicule.

Il arrive parfois que le simple fait de se réveiller soit la chose la plus difficile qu'on puisse exiger de vous. Le lendemain de la mort de votre enfant, par exemple. Ou au départ de l'homme que vous adorez. On donnerait n'importe quoi, et certainement le reste de sa vie, pour rester plongé dans la nuit de l'oubli.

Mais cela n'arrive jamais, n'est-ce pas ? On finit toujours par reprendre connaissance. Le monde est toujours là. Et vous aussi. Mais la mort a germé en vous et vous savez qu'elle va continuer à faire croître ses racines, à dater de ce jour et jusqu'à ce qu'elle vous ait rongé en entier.

J'ai respiré un grand coup, juste pour vérifier que je le pouvais encore. Je souffrais, car ils s'étaient montrés brutaux, mais c'était supportable. À travers mes cils, j'apercevais les contours de ma chambre à St John's. Il y avait de la lumière. J'avais chaud, je me sentais moite et poisseuse. Les drogues qu'ils m'avaient administrées avaient cessé d'agir et une clarté absolue m'envahissait l'esprit.

Je ne pouvais pas être retournée à St John's, j'en savais trop. Ils n'auraient pas couru le risque de m'y renvoyer. J'étais toujours dans l'entrepôt 33, dans la réplique de ma chambre, et c'est là que je finirais. Je ne survivrais pas ni n'aurais l'occasion de raconter ce qu'ils m'avaient fait. Dans les heures à venir, ils me tueraient. Personne ne saurait jamais quelle heure j'avais passée dans les bois derrière le bâtiment. Avec un peu de chance, ils ne me laisseraient pas le temps de la revivre moi-même.

J'ai ouvert les yeux et vu le plafond peint à la chaux. Mon vrai plafond à St John's était enduit d'un plâtre texturé.

Peut-être me laisseraient-ils écrire une lettre, si toutefois elle ressemblait à un authentique message de suicidé. Je pourrais faire ce dont je m'étais toujours crue incapable. Je pourrais dire à Joesbury ce qu'il représentait pour moi. Cher Mark, écrirais-je, et ce prénom me paraîtrait si peu familier, si éloigné de l'homme que j'avais en tête. Cher Mark, et sans doute m'en tiendrais-je là, parce que jamais je ne pourrais exprimer ce que j'éprouvais pour cet homme. Il faudrait se contenter de ce que ma dernière pensée aurait été pour lui.

Il faisait froid dans la pièce et la sueur sur mon corps refroidissait et commençait à me démanger. D'instinct, ma main s'est portée sur mon ventre. J'ai touché une masse, lisse et mouillée. Une fraction de seconde plus tard,

j'étais assise et contemplais le tissu ensanglanté dans mes mains. Tout mon corps était couvert de sang. C'est à peine si je pouvais voir ma peau et partout, éparpillés sur moi et sur le lit, se trouvaient des organes, des intestins, des chairs, un cœur, et même ce qui ressemblait à des poumons. Ils m'avaient éventrée, avaient répandu mes entrailles et m'avaient laissée en vie, pour que je puisse admirer leur œuvre.

Je suis tombée par terre, le sol était froid. Un cri de lamentation s'est élevé, qui ne pouvait provenir que de moi, mais semblait émaner des murs. Juste à côté de mon pied gauche luisant de sang se trouvait un morceau de chair triangulaire, dont j'ai su qu'il s'agissait de mon propre utérus, ainsi qu'un couteau au manche long, à la lame d'acier aiguisée et étincelante.

Finis-en, maintenant.

J'aurais aussi bien pu prononcer ces mots à voix haute, tellement je les pensais fort.

Un peu plus mal, un peu moins... tu en as déjà tellement vu, à présent, tellement enduré, quelle différence que ces quelques secondes de plus. Ils ne pourront jamais plus te faire du mal, tu n'auras plus jamais à repenser à ce qu'ils t'ont fait. Tu sais que tu en es capable, tu l'as déjà vécu auparavant, on tient le couteau dans sa main, on tend l'autre poignet et...

... je tenais le couteau dans ma main. J'étais à genoux, tremblante de froid, et le manche me semblait tiède et doux dans la paume. Cinq lettres avaient été gravées grossièrement dans la lame. L A C E Y. Mon couteau.

Un instant de courage, et basta. Respire un grand coup.

Une pensée. Une voix de protestation ténue, tout juste capable de se faire entendre. Si j'avais été éventrée, comment se faisait-il que je ne ressentais pas une douleur intolérable ?

Je contemplais à présent la cicatrice sur mon poignet gauche. Je me suis rappelé la douleur fulgurante, à l'instant où les chairs se sont ouvertes et où le sang a jailli, je me suis rappelé les hurlements dans mes oreilles.

Tu peux le refaire. Tu ne le sentiras même pas, ton corps est tellement bourré de sédatifs et d'anesthésiants, la coupure ne sera plus qu'un chatouillis, un baiser de maman, qui t'enverra gentiment au dodo.

Mon bras était tendu, ma paume ouverte en offrande, le manche du couteau m'était familier. J'étais prête.

Et pourtant, tel un coup toqué à la porte, cette pensée insistante luttait pour se faire entendre. Si je pouvais sentir le sol sous moi, froid et dur, ainsi que le bois du manche du couteau, et la consistance visqueuse de ces horreurs répandues sur moi, comment se faisait-il que je ne ressentais pas de douleurs ?

Allez ! C'est fini. Ta vie ne ressemblait à rien, de toute façon. As-tu traversé une seule journée qui n'ait pas été froide, pesante, solitaire ? Qui remarquera ton absence ?

Un sédatif pourrait-il supprimer la douleur tout en vous laissant vos sensations ? Pour la première fois, je me suis obligée à regarder mon corps mutilé. Ce que j'ai vu m'a donné le courage de toucher.

Je n'avais rien. J'étais indemne. J'ai posé ma main sur mon sein gauche et senti mon cœur battre. Et je respirais, bien sûr que oui, mes poumons étaient à leur place. Sous le sang qui n'était pas le mien – je le savais à présent –, mon ventre était intact. Ils m'avaient couchée nue sur le lit, couverte de viscères qui n'étaient sans doute même pas humains, dans l'espoir que cette dernière épreuve me ferait basculer dans la folie.

Il est encore temps de le faire. C'est toujours plus facile la seconde fois.

— Non, ai-je dit d'un ton ferme, en reposant le couteau par terre à côté de moi.

Il gisait dans une mare écarlate, avec sa lame étincelante. Et une voix insidieuse a chuchoté dans ma tête :

En es-tu bien sûre ?...

L'agent Richards parvint à pénétrer dans la maison d'Evi en brisant une petite fenêtre de salle de bains. Quelques secondes plus tard, il ouvrait la porte d'entrée.

— Restez dans l'entrée, s'il vous plaît, monsieur, ordonna-t-il à Harry. Ne touchez à rien.

Harry entendit Richards parler à voix basse dans sa radio tout en ouvrant une porte, puis une autre. Il entra perçut une cuisine, puis ce qui ressemblait à une chambre.

La maison d'Evi. Alice lui avait donné son adresse des mois auparavant. Il avait regardé plusieurs fois sur Google Earth, avait tenté d'imaginer son intérieur. Il l'avait cru plus intime, plus chaleureux, avec de grandes cheminées et un éclairage doux, et non cette froide entrée d'apparat carrelée.

Un fauteuil roulant à la structure légère était rangé à côté de la porte. Juste devant lui, il y avait un escalier. Et un monte-escalier. Il ne pouvait l'imaginer utilisant un engin pareil. L'Evi qu'il connaissait monterait toute seule, même si ça devait la tuer.

Un bruit sourd à l'étage. Puis un gémissement, grave, étouffé.

— Elle est là-haut, lança Harry.

Il grimpa les marches quatre à quatre. Arrivé au sommet, il s'arrêta pour tendre l'oreille.

— N'avancez plus, lui ordonna-t-on du rez-de-chaussée. Redescendez.

Sans écouter, Harry s'élança dans le couloir tapissé de moquette. Devinant ce qui l'attendait, il poussa la dernière porte et s'arrêta net.

Des yeux écarquillés, effrayés, le dévisageaient avec intensité. Ce gémissement à nouveau. Des pas dans son dos lui apprirent que Richards l'avait rejoint.

— Mais qu'est-ce que..., s'écria Richards, penché par-dessus son épaule.

Harry s'avança, s'agenouilla et défit la muselière enfilée sur la truffe de la chienne. Autorisée à respirer la gueule ouverte, elle ne bougea pas, resta simplement allongée, la langue pendante, sèche et pâteuse. Harry tira sur les nœuds et réussit à défaire les liens qui entravaient les pattes avant de la bête. Il fit de même à l'arrière et la chienne s'empressa de se relever.

George et Joesbury arrivèrent à Endicott Farm à l'instant même où un

sergent responsable des forces spéciales en présence apprenait qu'un mandat avait été signé et qu'il était autorisé à pénétrer dans la propriété. Il tambourinait à la porte d'entrée principale, hurlant un avertissement à l'intention de tous ceux qui pourraient se trouver à l'intérieur, quand Joesbury et George descendirent de voiture. George présenta sa carte d'identité professionnelle et se porta garant de Joesbury auprès de l'agent qui vint à leur rencontre.

Correctement manié, un bélier en acier tubulaire permet d'exercer une force de trois tonnes sur une porte verrouillée. La porte en bois de Nick, vieille de plusieurs centaines d'années et à moitié pourrie, aurait cédé sous la pression d'une forte épaule. Le jeune agent manœuvrant le bélier passa au travers du premier coup et manqua franchir le seuil en titubant.

Tandis que George et Joesbury, qu'on avait entre-temps équipés de tenues de protection, franchissaient le seuil sur les talons du sergent, un bruit de verre brisé leur indiqua que d'autres officiers pénétraient dans les lieux par une autre issue. Un chien se mit à aboyer.

L'équipe chargée des fouilles se déploya dans la maison, lançant des avertissements, ouvrant des portes à coups de pied, actionnant des interrupteurs. Comme ils en avaient reçu l'ordre, Joesbury et George restaient à l'arrière.

— Un blessé à l'étage.

Joesbury fit un pas en avant, mais fut retenu par la main de George. Le sergent gravit les marches à toute allure et disparut dans une pièce sur la droite. Une seconde plus tard, ils entendaient un appel radio réclamant une ambulance. Joesbury repartit de plus belle et, cette fois, ne se laissa pas arrêter.

L'air au sommet des marches semblait plus dense, plus oppressant, et l'empêchait d'avancer, comme pour lui éviter de voir la silhouette couchée face contre terre. Il la vit quand même. Une mare de sang maculait le tapis délavé. Des cheveux plutôt clairs, mais tachés et trempés. Une grave blessure à la tête. De longues jambes, vêtues d'un jean. Un pull bleu. Nick Bourdon.

Après avoir envoyé valser le couteau loin de moi d'un coup de pied, je me suis relevée avec difficulté et j'ai tenté d'ouvrir la porte. Verrouillée, bien sûr. Il n'y avait pas moyen de sortir de cette caisse de bois sans défoncer les cloisons et je ne pensais vraiment pas en trouver l'énergie. J'ai tiré le drap couvert d'horreurs sanguinolentes du lit pour le laisser tomber dans un coin. Il n'y avait pas d'eau dans les robinets, je me suis nettoyée comme j'ai pu à l'aide d'une serviette. Il y avait une couverture sur le lit, à peu près propre. Nue et grelottante, je m'en suis enveloppée, me suis emparée de l'ours en peluche de Joesbury et j'ai fait la seule chose possible. Me rendormir.

C'est le téléphone qui m'a réveillée. Mon propre téléphone, tout proche. Me guidant au son, je l'ai trouvé sous l'oreiller. Ils avaient oublié mon téléphone. Comment avaient-ils fait pour être aussi bêtes ? L'écran était allumé. Joesbury ! C'était Joesbury qui m'appelait.

— C'est moi. Ils me retiennent dans la zone industrielle. À l'entrepôt 33.

— Du calme, Flint, on garde son sang-froid, répliqua Joesbury avec son accent caractéristique de la rive droite de Londres. Bien, vous avez du nouveau pour moi ? Du solide ? Parce que je m'apprête à boucler ma journée.

— Je suis dans la zone industrielle. Ils vont me...

Je me suis interrompue. Ce n'était pas Joesbury. Je l'entendais en stéréo, dans le téléphone mais aussi au-dessus de moi. À cet instant, je me suis aperçue que la lumière devenait plus forte et inondait la pièce. J'ai entendu un fou rire étouffé et j'ai levé les yeux.

Le faux plafond de ma « chambre » avait été enlevé, et derrière le puissant projecteur braqué sur moi j'ai pu voir le toit du hangar industriel. Puis le projecteur a bougé légèrement, pour projeter son faisceau sur ma fausse armoire, et j'ai réussi à distinguer une passerelle à trois mètres environ, au-dessus de ma tête. Debout, appuyés sur le garde-corps, se trouvaient Talaith Robinson et John Castell.

Ensuite, j'ai entendu des bruits métalliques, les pas de deux personnes marchant sur la coursière. Scott Thornton et Iestyn Thomas se dirigeaient vers Castell et Talaith. Quand les deux nouveaux venus ont rejoint les autres, tous ont baissé les yeux sur moi.

Enfin je les voyais réunis tous les trois, ces hommes qui m'avaient élue pour devenir leur dernière victime, dès ma toute première nuit à Cambridge,

en compagnie de la femme qui avait dû les informer en premier lieu.

Ils allaient réessayer. Je n'avais pas marché dans leur combine le coup d'avant et je savais déjà qu'ils ne s'en tiendraient pas là. C'était maintenant que je devais conserver mon sang-froid et mon intelligence. Gagner du temps. Ne pas leur donner ce qu'ils voulaient, sans trop les énerver. J'ai levé mon poignet gauche et posé les yeux là où aurait dû se trouver ma montre.

— Quelqu'un a l'heure ? ai-je demandé.

Pas de réponse. Les épaules de Talaith se sont un tantinet agitées, comme si elle réprimait un rire pas vraiment sincère. Castell tenait un téléphone à la main. C'est lui qui venait d'imiter Joesbury.

— Parce que je pense que la vôtre a sonné, ai-je repris. Scotland Yard connaît cet endroit et sait tout de vous. Ça fait des mois qu'ils vous surveillent.

— Ah oui ? a ironisé Castell.

— Il y a de l'eau au pied du lit, m'a dit Talaith. Elle doit être encore assez chaude. Et des vêtements. Lave-toi et habille-toi.

Me laver et m'habiller semblaient une bonne idée. Le faire devant ces types, pas vraiment.

— Tu as laissé l'une des espèces de queues-de-rat que tu appelles tes cheveux dans le studio de montage, là-haut, lui ai-je répondu. Elle est probablement en cours d'analyse en ce moment même par les experts scientifiques de Londres les plus chevronnés. À ta place, je prendrais mes jambes à mon cou.

Talaith a lancé un regard en biais à Castell. Il a à peine secoué la tête.

— Elle ment, lui a-t-il rétorqué. Et même si ce n'est pas le cas, elle a partagé une chambre avec toi pendant une semaine. Elle aurait aussi bien pu les apporter elle-même.

— Si vous ne vous lavez pas, Lacey, lança Iestyn Thomas, nous le ferons au jet d'eau. Ça plaît toujours aux rameurs, ça.

Talaith s'était remise de son bref instant d'inquiétude. Elle s'est collée de plus belle à Castell.

— C'est quoi, cette obsession pour la peau mouillée d'une femme ? lui a-t-elle demandé.

— Ça me plaît, c'est tout, a-t-il répondu en plongeant son regard droit dans le sien.

— Prenez l'argent et barrez-vous. Vous avez peut-être une chance de vous en tirer. Mais si vous tuez un officier de police, ils ne renonceront jamais à vous poursuivre.

Ils m'ont dévisagée sans broncher. Aucun d'eux ne semblait s'émouvoir de mes menaces. Ça n'allait pas être aussi facile. J'ai commencé à me projeter mentalement dans la pièce, en quête d'une arme quelconque, d'un endroit où me cacher.

— Oh, on ne vous tuera pas, Lacey, a fini par lâcher Castell. Vous le ferez vous-même.

— Vous savez, les garçons, a renchéri Talaith, je ne suis pas sûre que la scène que nous avons tournée dans les bois soit vraiment bonne. Vous diriez quoi d'une seconde prise ?

— Vous m'écoutez, à la fin ? hurlai-je à présent.

Jamais je ne pourrais subir une seconde fois ce que j'avais vécu sans devenir folle.

— J'ai parlé de vous à mes supérieurs hier soir à sept heures. Ils ont eu, quoi, vingt-quatre heures pour mettre leurs plans en place. Il vous reste quelques secondes, bande de malades !

— Oh, je savais bien qu'il y avait un truc qu'on aurait dû lui dire.

Talaith a fait claquer ses doigts et levé vers Castell un regard faussement ennuyé avant de se pencher par-dessus le garde-corps.

— Désolée, chérie. Ton petit copain canon est mort.

Elle mentait. C'était une salope diabolique et manipulatrice. Le mensonge était sa seconde nature. Et pourtant, ma cage thoracique enserrait tout ce qu'elle pouvait contenir, comme la centrifugeuse broie la peau de l'orange. Nick m'avait appelée plus tôt dans la journée : il avait composé un numéro que personne ne connaissait à part Joesbury. Comment ?...

— Il a eu un accident sur la A10 la nuit dernière, a complété Castell. Les pneus ont éclaté. Il a quitté la route et fait trois tonneaux dans le fossé.

— Oh, j'aurais adoré voir ça, s'est délectée Talaith.

— C'était quelque chose, a-t-il concédé avant de se tourner à nouveau vers moi. Il a été transporté à l'hôpital Lister de Stevenage, mais déclaré mort à l'arrivée.

— Il m'a appelée hier soir, leur ai-je répliqué, mais je crois que je ne faisais que le répéter à moi-même.

— Non, ne nous mentez pas maintenant, a rétorqué Thomas. Il vous a envoyé un message, disant qu'il avait été retardé et qu'il voulait que vous restiez bien sage et ne contactiez personne d'autre que lui. J'ai voulu ajouter un petit mot personnel mais John m'a dit que ça ferait trop.

Quelques minutes plus tôt, le nom de Joesbury s'était affiché sur l'écran du téléphone qu'ils avaient laissé à côté de moi. Ils détenaient évidemment le sien. C'était la seule raison pour laquelle ils pouvaient détenir mon nouveau numéro et l'avoir donné à Nick. Je n'avais pas de nouvelles de lui depuis qu'il était parti, hier soir. Seulement des textos. Il aurait appelé, s'il avait été vivant. Non. Ils ne pouvaient pas me dire la vérité.

— Finalement, ce couteau, il n'était pas si mal, hein, qu'en dites-vous, Lacey ? a raillé Castell.

Harry était assis dans la cuisine d'Evi à même le sol, passant de temps à autre sa main le long du flanc svelte de la chienne allongée à côté de lui. Il avait vaguement conscience d'avoir faim. Il avait perdu toute notion du temps. Des heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait pris la route en direction du sud. Il n'avait aucune idée de ce qu'il attendait. Il était juste conscient qu'il n'y avait rien d'autre qu'il puisse faire, et nulle part où il désire aller.

L'équipe de policiers arrivée peu après la découverte du chien s'était montrée rapide et minutieuse. Sans doute savaient-ils ce qu'ils cherchaient. En quelques minutes, ils avaient déniché des dispositifs de surveillance et des équipements audiovisuels dans plusieurs pièces. Quelqu'un avait épié Evi sous son propre toit.

— Monsieur.

Le sergent était sur le pas de la porte. Dans sa main droite se trouvait une pochette en plastique transparente contenant une feuille de papier.

— Vous vous appelez bien Harry, n'est-ce pas ?

Harry hocha la tête.

— Harry Laycock, précisa-t-il en se relevant.

La chienne gémit à ses côtés pour qu'il ne s'en aille pas.

Le sergent brandit la pochette.

— Je vais devoir vous demander de lire ça, monsieur, lui dit-il.

Harry s'empara de la pochette tandis que la chienne se levait à son tour sur ses pattes chancelantes. L'écriture d'Evi était grande et nette, tout en rondeurs. Elle s'était servie d'un stylo à plume et d'une encre violette. Le message ne comportait que trois mots.

« Partie rejoindre Harry. »

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ? Où aurait-elle pu aller si elle vous cherche ?

— Elle me croit mort, répliqua Harry. Elle annonce son suicide.

Mark Joesbury regarda les ambulanciers glisser la civière de Nick Bourdon, inconscient, dans l'ambulance. Un masque à oxygène lui couvrait la figure, une perfusion commençait déjà à remplacer en partie les fluides qu'il avait pu perdre et des couvertures thermiques argentées empêchaient sa température corporelle de chuter davantage.

Tandis que l'ambulance s'éloignait, obligée de rouler lentement sur la route de campagne défoncée plongée dans l'obscurité, un chien de chasse blanc tacheté de brun la suivit sur quelques mètres, avant de s'asseoir au milieu du chemin pour la regarder disparaître. Joesbury sentit le monde autour de lui se dérober un peu plus.

Il retourna à la maison – la station debout prolongée l'étourdissait. À la lumière artificielle des violents éclairages qu'avait apportés la police, il apercevait du sang dans la neige.

La première fois qu'il avait vu Lacey Flint, elle était couverte de sang. Elle était arrivée la première sur les lieux d'un crime à l'instant même où la victime rendait son dernier souffle. Le sang lui avait éclaboussé la figure, avait fait une tache d'un rouge profond sur sa chemise. Les ambulanciers qu'elle avait appelés l'avaient crue gravement blessée, elle aussi.

Près de sa voiture, George, qui tournait le dos à Joesbury, parlait dans une radio de la police. Il bascula le combiné en mode réception et s'adressa à l'enquêteur qui était à côté de lui. Alors qu'il s'approchait, Joesbury capta les tout derniers mots de la conversation.

— Qu'est-ce que vous ne pouvez pas me dire ? lança-t-il.

Une tension se dessina dans les épaules de George, et quand il se tourna vers Joesbury, ses traits débonnaires se durcirent.

— Elle n'est pas à l'entrepôt. Les forces spéciales viennent d'y pénétrer.

Deux pensées l'avaient traversé à la seconde où il avait posé les yeux sur elle. La première, c'est qu'elle était très certainement la plus belle femme qu'il ait jamais vue. La seconde, c'est qu'il était en face d'une prédatrice, tueuse de sang-froid et avec préméditation.

— Qu'est-ce que vous ne pouvez pas me dire ? insista-t-il.

George avança sa main comme pour maintenir Joesbury à distance.

— Il est trop tôt pour être fixés, patron. Il faut qu'on y retourne. On peut encore inspecter sa chambre. On est en train de fouiller sa voiture. Allez-y, vous la connaissez mieux que nous. Vous serez le plus à même de repérer quelque chose.

Joesbury ne fit pas un geste. Les deux officiers échangèrent un regard. Le second enquêteur baissa le regard.

George poussa un soupir.

— À l'évidence, quelqu'un vient de s'enfuir. Ils n'ont pas eu le temps de nettoyer derrière eux. Il y avait tout un attirail de tueur en série. Pas difficile de comprendre où ils voulaient en venir avec ça. Et l'équipe qui vient d'entrer a trouvé une reconstitution pas mal faite de sa chambre à St John's. Il est possible qu'il soit arrivé quelque chose là-dedans, mais il est trop tôt pour...

— Qu'ont-ils trouvé ?

— Beaucoup de sang, Mark. Et des restes de cadavres. Des organes.

Elle l'avait dévisagé sans détour, de ce regard bleu tacheté de noisette qui pouvait devenir si froid, comme si elle le défiait de la provoquer. Elle avait un regard qu'il n'avait jamais vu que chez les coupables.

— Ainsi qu'un couteau, j'en ai peur, acheva George. Avec son nom dessus.

La chienne était debout derrière la porte de la cuisine d'Evi et geignait pour qu'on lui ouvre.

— Je la sors, proposa Harry.

— Restez à proximité de cette porte, suggéra l'agent. On va devoir fouiller le jardin avant d'en avoir fini.

Harry ouvrit le battant et retint la chienne par le collier quand celle-ci sortit, renifla la marche et gravit le petit muret de pierre entourant le patio d'Evi. Harry l'accompagna. La lumière qui se répandait par les fenêtres de la maison éclairait la pelouse sur quelques mètres. Au-delà régnait la douce pénombre qu'offre la neige aux nuits les plus noires.

Le vaste jardin était flanqué de part et d'autre de hauts murs de pierre. Il descendait vers un muret avec, en son centre, un portillon. Au-delà se dressait un alignement de saules taillés.

La chienne se mit à gémir à l'instant où Harry repéra les traces de pas dans la neige. Il lâcha son collier.

Les traces traversaient la pelouse et contournaient le cèdre en direction du portillon. De petites empreintes, faites par de petits pieds.

La chienne parvint au portail avant Harry. Tandis qu'il ouvrait la grille, elle sauta par-dessus le muret.

Une petite étendue de terre enneigée descendait jusqu'à la rive où se tenait un ponton en bois. Sur la berge flottait un canoë qui semblait argenté sur le fond neigeux. Assise juste à côté, un bras passé autour de ses genoux, l'autre enserrant tendrement la chienne, se trouvait Evi. Elle leva vers lui un visage d'une pâleur spectrale.

— Salut, Harry.

Ils approchaient de Cambridge. Joesbury regardait sans les voir les grands édifices érigés autour d'eux. Il avait invité Lacey à dîner ce premier soir, en l'obligeant presque à l'accompagner. Elle avait pris place face à lui dans un restaurant de Wandsworth Road, vêtue d'une combinaison orange, le visage rosi par la douche. Là, il s'était dit : *Comment est-ce possible ? Comment se fait-il que je sois en train de tomber amoureux d'une tueuse ?*

— Rien non plus à l'adresse de la rue St Clement's, ajouta George qui était au volant et semblait avoir une idée, lui, de l'endroit où ils allaient. Juste un sacré matos informatique. Les disques durs ont été écrasés, mais apparemment c'est de là que s'effectuait l'essentiel de la surveillance. L'entrepôt de la zone industrielle servait plutôt pour les tournages plus sophistiqués et le montage.

— Ils sont partis, c'est ça ?

Joesbury ne trouvait pas la force de tourner la tête. Il n'éprouvait rien, réalisa-t-il. Pas même de la douleur. Il se sentait étourdi et nauséux, il avait

l'impression que le monde réel s'éloignait un peu plus de lui à chaque seconde, mais il ne souffrait pas. Quoi qu'ils aient pu lui donner à l'hôpital, c'était du costaud. Si seulement il pouvait en prendre pour le restant de ses jours...

— On dirait que oui, concéda George. Mais ils n'ont pas pu aller bien loin et s'ils sont dans leurs propres voitures, il y a de grandes chances qu'on les coince dans les embouteillages.

Elle l'avait accompagné sans broncher sur l'une des pires scènes de crime auxquelles il ait jamais été confronté. Elle l'avait suivi, en silence, autour du corps, elle avait fait tout ce qu'il avait exigé, et ensuite, même si elle avait vu ce que ce tueur faisait aux femmes, elle avait tout de suite accepté de servir d'appât. Elle s'était éloignée dans le noir sans un regard en arrière et il s'était juré de ne plus la mettre en danger, jamais.

« Appel à toutes les unités, appel à toutes les unités. »

George augmenta le volume de la radio. Ils étaient presque arrivés au collège.

« À tous les véhicules dans le périmètre du St John's College, j'ai besoin de vous sur place immédiatement. On a reçu un appel au sujet d'un suicide imminent du haut de la tour de la chapelle. Sujet féminin, de race blanche, une vingtaine d'années. On pense qu'il s'agit d'une étudiante nommée Laura Farrow. »

L'un des portiers surgit derrière les grilles, prêt à leur ouvrir. Joesbury n'attendit pas. Il sauta hors de la voiture et traversa au pas de course la pelouse menant à l'entrée principale des étudiants. Il passa à toute allure devant le portier de garde et parvint à la première cour. La tour était juste devant lui.

— Alice t'a appelé, c'est ça ? demanda Evi. Je suis désolée de t'avoir fait peur.

Harry ôta sa veste et l'en enveloppa. Il avait oublié que ses cheveux brillaient dans le noir, mais pas à quel point ils étaient doux.

Elle leva les mains, pour ramener la veste sur ses épaules, ou bien le toucher. Sa peau contre la sienne lui parut comme la neige : humide et froide.

— Il faut que tu rentres, dit-il, en s'asseyant à côté d'elle.

Il y avait un marteau posé par terre devant eux, avec un fragment de bois bleu pâle coincé du côté arrache-clous.

Evi se rapprocha de lui, posa sa tête sur son épaule.

— Je savais bien que tu ne pouvais pas être mort. J'ai fini par le comprendre, une fois que la douleur s'est estompée. Si tu étais mort, Alice m'aurait appelée au lieu de m'envoyer un article. Il en aurait été fait mention sur ta page Facebook. Je me suis rendu compte qu'ils cherchaient encore à me rendre dingue.

Le canoë s'éloigna en glissant. Evi posa sa main sur le bras d'Harry pour l'empêcher de se lever.

— Laisse-le filer.

— Qui ça ? lui demanda-t-il. Qui a cherché à te rendre dingue ?

— Je ne sais pas. Mais l'un d'eux est un haut gradé de la police. Il va me causer des ennuis s'il est encore dans les parages.

— Il faudra d'abord qu'il me passe sur le corps, bébé.

De fines rides se dessinèrent sur le visage d'Evi, presque hésitantes. Elle n'avait pas souri depuis longtemps et on aurait dit que ses muscles en avaient perdu l'habitude.

— J'avais oublié que tu m'appelais comme ça. Je crois que tout a commencé par un garçon gravement perturbé, qui a trouvé un dérivatif à sa propre douleur en tourmentant et en terrifiant les autres. Par la suite, d'autres personnes se sont jointes à lui et ce sinistre trafic s'est peu à peu auto-alimenté jusqu'à ce qu'il soit presque impossible de l'arrêter.

Le canoë avait atteint l'eau. La rivière, sentant une proie à portée de son courant, avait commencé à l'attirer par à-coups. Harry émit un sifflement entre ses lèvres et prit Evi dans ses bras. De l'autre côté, la chienne lui lécha la main. Il n'avait aucune idée de ce qu'Evi venait de raconter mais cela importait peu. Ils avaient tout leur temps.

— À quoi devait servir ce marteau ? s'enquit-il.

— J'ai fait un trou au fond du canoë, répondit Evi. Et le canoë devait m'emporter, telle la Lady de Shalott. La forte dose de morphine liquide que je me suis administrée juste avant de sortir devait m'empêcher de tenter de regagner la rive quand il coulerait. Si j'ai l'air un peu à l'ouest, c'est à cause de ça.

— Evi...

— Elle m'a sauvée, Harry. La morphine. Pour la première fois depuis des semaines, je n'ai plus senti la douleur. J'ai pu réfléchir à nouveau.

Ils regardèrent le canoë partir à la dérive tout en coulant dans l'eau.

— Ils ont trafiqué mes médicaments aussi. Ils sont venus chez moi, ont pris mes cachets et les ont remplacés par autre chose, des placebos quelconques, sans doute. Et ils m'ont joué toutes sortes de tours tordus pour me faire peur.

— La police a trouvé des dispositifs de surveillance dans ta maison, lui apprit Harry. Et du matériel audiovisuel aussi, tu le savais ?

— Je l'ai deviné, répondit Evi. Ça fait un moment qu'ils m'observent.

Le canoë avait presque sombré dans les flots à présent. L'eau commençait à déborder par-dessus ses flancs.

— Et voilà...

Ils regardèrent le bateau disparaître, puis Evi se tourna vers Harry. Il vit sa main se lever vers lui, sentit son doigt lui caresser la joue, puis le vent sur sa peau humide.

— C'est le froid, bébé. J'ai toujours les yeux qui pleurent quand il fait froid.

— On ferait mieux de rentrer.

— Bonne idée.

Harry se leva et souleva Evi. Abandonnant sa canne dans la neige, elle lui prit le bras et ils remontèrent ensemble le jardin, vers la maison. La chienne qui courait devant ne s'arrêta qu'arrivée au bout de la pelouse, pour s'assurer qu'ils suivaient.

— Elle est à toi ?

— Oui.

— Elle s'entend comment avec les chats ?

Mardi 22 janvier (peu avant minuit)

Joesbury sent l'air froid à l'instant même où il aperçoit la porte tout en haut de la tour. Il est dehors avant de savoir ce qu'il fera s'il arrive trop tard et si elle a déjà sauté. Ou ce qu'il pourra bien fiche, bordel, si elle ne l'a pas fait !

— Lacey ! hurle-t-il. Non !

Le toit est désert.

Derrière lui il entend une cavalcade qui résonne sur la pierre. Quelqu'un d'autre vient d'atteindre le haut des marches et, une seconde plus tard, débouche à l'air libre.

Il ne saura jamais à quoi ça ressemble, de se réveiller à ses côtés.

Joesbury voit un homme s'arrêter en plein élan, essoufflé, puis se précipiter au bord du toit, laissant dans son sillage une série d'empreintes sur le tapis de neige vierge. Il le regarde se pencher par-dessus le parapet, braquer une puissante torche en bas, avant de se redresser et d'aller de l'autre côté. Quelqu'un d'autre est avec eux à présent. Les deux hommes arpentent l'espace, se penchent par-dessus bord, pointent le faisceau de leurs lampes, et tissent une toile dans la neige à force d'entrecroiser leurs pas. Des gens en bas s'époumonent.

Il ne verra jamais la tête qu'elle fera en rencontrant son fils pour la première fois.

Des agents en uniforme ont envahi la tour, parlent dans des radios, demandent s'il existe un autre moyen de quitter le toit. L'humeur est à l'urgence, à la confusion. La neige a été brassée. Elle colle aux pieds. Puis un homme aboie un ordre. La frénésie s'intensifie. Les radios grésillent. Des gens quittent les lieux à la hâte. La tour se vide de ses occupants, un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que lui et l'un des portiers.

— Patron.

Il ne verra jamais les premières rides se dessiner au coin de ses yeux. Personne ne se moquera gentiment de ses premiers cheveux gris.

— Mark !

Joesbury se tourne vers George, blême dans la pénombre.

— Quoi ? Ils l'ont retrouvée ? demande-t-il.

Il se prend à espérer que sa figure n'a pas été trop abîmée, qu'il pourra la regarder une dernière fois. Ses traits et sa peau parfaits. Et soudain, il se rend compte qu'au moment où il a ouvert la porte qui donnait sur le toit, la neige était intacte. Vierge de toute trace de pas.

— Non, pas encore, répond George. Ce coup de fil était une fausse alerte. Mais on sait où elle est. Et c'est confirmé cette fois. Ils l'ont amenée dans une autre tour. Celle de Great St Mary's, à huit cents mètres d'ici. Un instant !

La main de George s'est avancée, paume tendue, pour retenir Joesbury.

— Elle est au bord du vide, lui explique-t-il. L'agent sur place dit qu'elle a l'air complètement droguée et qu'elle menace de sauter si on s'approche d'elle.

— Laissez-moi partir, ordonne Joesbury.

George fait un pas en avant pour lui barrer le passage. Il brandit un téléphone et le lui passe.

— Vous avez l'agent Leffingham en ligne, lui dit-il. Il est avec elle dans la tour. Bonne chance, patron.

Un faucon perçoit des sensations à travers chacune de ses milliers de plumes. Au décollage, l'énergie pulse dans ses ailes, alimentant son cœur. Tandis qu'il se laisse porter au gré des courants, une douce tiédeur l'envahit ; et lorsqu'il plonge sur sa proie, les plumes de ses ailes et de son dos lui paraissent en feu.

Je peux ressentir tout cela à présent, ici, avec les étoiles pour seules compagnes, au-dessus de ma tête.

Des étoiles comme je n'en ai encore jamais vu auparavant. Grandes comme des assiettes en argent, éblouissantes. Le ciel tout entier n'est plus qu'une immense toile d'araignée lumineuse. Et aucune d'elles ne me semble inatteignable.

Je m'avance d'un pas. Je ne pèserai plus rien, je le sais. Encore un pas, et j'ai presque laissé la tour derrière moi. Cette idée suffit à vous étourdir ; cette prise de conscience subite qu'il est facile de voler. Il suffit d'y croire. Je peux laisser mon esprit fuser vers le ciel, et mon corps suivra.

Je suis debout, sur le mur. Le vent me taquine, tire sur mes vêtements, comme pour m'entraîner avec lui.

Puis une voix. Dure, désagréable. En un éclair, je me retourne, un rictus aux lèvres. Elle recule.

La ville est si belle. On dirait que quelqu'un a saupoudré de poussière d'or un manteau de velours noir. Je crois que je vais aller lui rendre une ultime visite. Je piquerai vers le bas, plus vite qu'un faucon, et remonterai à la dernière seconde et flotterai tel un fantôme dans les rues, par-dessus les toits.

— Laura ! Je vais m'approcher de quelques pas. Juste pour qu'on puisse parler, toi et moi. Non, ne bouge pas, mon petit. Écoute, je ne bouge plus.

Je ne m'appelle pas Laura.

— Désolé, Lacey. On vient de me dire que ton nom est Lacey. Moi, c'est Pete. Agent Leffingham. Est-ce que je peux m'ap... OK, OK, je reste où je suis.

Lacey ? Est-ce bien comme ça que je m'appelle ? Il y a un arbre juste en dessous de moi, avec des feuilles, et je me demande si elles vont me chatouiller quand je vais glisser à côté.

— Lacey, j'ai un de tes amis en ligne. Mark. Mark Joesbury.

Ces feuilles sont mortes. Elles ne chatouilleront pas, elles me lacéreront les chairs quand je dégringolerai dedans. Les branches m'arracheront les

cheveux, me piqueront les yeux, je vais m'empaler dessus.

— Il veut te parler. Je peux juste te passer le téléphone pour que Mark puisse te parler ?

— Mark Joesbury est mort, je lui réponds.

Un bref silence, pendant que l'agent je-ne-sais-plus-qui informe son interlocuteur de son propre trépas.

— Non, me lance sa voix. Il est bien vivant et me demande de te dire de descendre d'ici immédiatement ou il te colle à la circulation jusqu'à l'obtention de ta médaille de service, dans vingt-deux ans.

— Joesbury est un enfoiré, je lâche. Joesbury m'a piégée.

J'entends l'agent Leffingham marmonner dans son appareil et je me répète que cela n'a rien à voir avec moi. Je regarde les éclatantes soucoupes argentées des étoiles et je me jure qu'en sautant rien qu'une fois, je les touche.

— Il dit qu'il sait. Et qu'il est désolé. Il te supplie de redescendre et de lui laisser une chance de te dire à quel point il est désolé.

Le vent m'enveloppe à la manière d'une couverture ou d'une couette dans laquelle je me blottirais.

— Je ne crois pas qu'elle m'écoute, monsieur. Je ne suis pas sûr que ça va marcher. Elle se balance avec le vent, maintenant. Seigneur, s'il s'arrête... hein ? OK, un instant... Lacey ?

Oh, il va me fichier la paix, à la fin ? Je m'apprête à voler.

— Lacey, Mark dit qu'ils ont trouvé ton mot dans la voiture et qu'un avis de recherche a été lancé à toutes les unités, concernant trois voitures. Il dit qu'on les aura. C'est fini.

— Vous avez déjà vu un faucon plonger ? Avez-vous seulement idée de la vitesse de pointe qu'il peut atteindre ?

— Lacey, il dit qu'il t'aime.

— C'est ça, mon cul, oui !

— Du calme ! On se calme, Lacey. Tiens bon... laisse-moi juste... OK, je ne m'approche pas plus. Écoutez, monsieur, je crois vraiment que...

La voix de Leffingham s'évanouit et je sens qu'il s'éloigne de moi. Bien. Je vois un rayon de lune, qui descend à la verticale sur le pavé, et sa lumière forme sur la pierre un halo doux et réconfortant.

— Hein ? Monsieur, je... bon, très bien, j'essaie.

Le rayon de lune est le chemin que je dois emprunter.

— Lacey.

Je pousse un soupir. Je vais devoir sauter rien que pour fuir ce casse-couilles.

— Lacey, Mark dit qu'il est sur une autre tour. Il dit qu'il peut te voir et qu'en regardant dans la bonne direction, tu le verras, toi aussi. Par là, regarde, vers le nord. Il a une lampe torche. Il l'agite.

Peu me chaut de savoir où se trouve Mark Joesbury. Et pourtant, l'une de mes énormes étoiles vient de rétrécir et de redescendre, et tournoie sur elle-même comme un derviche. À l'autre bout de la ville, j'aperçois une torche

puissante qu'on agite obstinément de droite à gauche et qui dessine un arc.

— Dites-lui qu'on se reverra en enfer, je rétorque, en me préparant à sauter... je veux dire, voler.

— Il dit qu'il a bien entendu et qu'il n'y a aucun doute là-dessus parce qu'il compte sauter lui-même... quoi ?

Quoi ?

Je ne regarde plus le ciel. Ni la ville, ni même au-delà du vaste espace sombre qui me sépare de la tour St John's. Je fixe l'agent Leffingham et le téléphone toujours collé à son oreille. Il se dispute avec l'homme qui est à l'autre bout de la ligne. Comme ça il sait, lui aussi, quel effet ça fait.

— Monsieur, ceci commence à déraper très... non, je ne lui dirai pas ça... qui est avec vous ? OK, OK.

Leffingham se passe la main sur la figure. L'espace d'un instant, je le crois tenté de me pousser lui-même, qu'on en finisse.

— Mark dit que si tu sautes, il saute aussi, répète-t-il d'une voix forte. Il le jure sur la tête de son fils parce que toute cette histoire est sa faute et que si tu meurs, il ne pourra pas supporter de se regarder en face et.... oui, oui, j'ai compris... et qu'en sautant, il emportera la lampe avec lui... comme ça, la dernière chose que tu verras de lui, ce sera cette torche. Et il dit qu'il touchera le sol en premier parce qu'il est bien plus lourd que toi.

— Dites-lui d'aller se faire foutre.

Je suis sur le rebord. J'y vais.

— Lacey !

Je jurerais que cette voix n'était pas celle de l'agent Leffingham.

— Lacey, il dit qu'il ne pourra plus vivre si tu n'es plus là.

Je lève la tête, cherchant des yeux mes grandes étoiles et les rubans d'argent soyeux où je vais m'en aller planer. Elles ont disparu, et à leur place ne restent plus que de microscopiques points lumineux, à des millions de kilomètres de là. À mes pieds, ma ville de velours noir parsemée d'or s'est évanouie, elle aussi. Au loin, au nord, là où la lumière d'une lampe torche n'a cessé de faire signe, j'aperçois la silhouette qui la tient. Un homme qui est monté sur le rebord d'un parapet, comme moi-même, et je sais que lui et moi sommes à l'aube d'une aventure plutôt prometteuse. Que nous sautions, ou pas.

À moi de voir.

Sans quitter des yeux la torche de Joesbury, je donne la main à l'agent Leffingham et, sous sa conduite, je regagne la terre ferme, indemne.

Remerciements

J'adresse mes remerciements et ma gratitude à mes amis et collègues, dont l'intelligence n'a d'égale que leur bienveillance, et sans lesquels je ne pourrais écrire mes livres. Sarah Adams, Jessica, Peter et Rosie Buckman, Lynsey Dalladay, Anne Marie Doulton, Matthew Martz, Sarah Melnyk, Kelley Ragland, Kate Samano, Denise Stott, Martin Summerhayes, Adrian Summons, Jess Thomas, Mark Upton, Claire Ward et Geoff Webb.

Toutes les erreurs pouvant subsister sont de mon fait.

Note de l'Auteur

Il y a eu quelques cas de suicides parmi les étudiants à Cambridge ces dernières années, mais j'ignore tout de leur identité comme des circonstances de leur mort. Les recherches que j'ai pu effectuer pour ce livre ont été d'ordre général et non spécifique, et toute ressemblance avec des événements réels serait pure coïncidence.

Je considère Cambridge comme l'une des plus belles villes du monde, et ne ressens rien d'autre que de l'envie – une envie teintée de mélancolie – à l'endroit de ceux qui ont la chance d'y vivre et d'y étudier. *Dead scared* est une œuvre imaginaire, rien d'autre.

Bibliographie :

Burn Unit de Barbara Ravage, *The Suicidal Mind* de Edwin S. Shneidman, *Why People Die By Suicide* de Thomas Joiner, *November of the Soul* de George Howe Colt, *Dark Journey* de Ronald L. Bonner, *The Lucifer Effect* de Philip Zimbardo, *Training Birds of Prey* de Lee William Harris, *Falconry for Beginners* de Jemima Parry-Jones et *The Night Climbers of Cambridge* de Whipplesnaith.

Titre original :
Dead scared

© S.J. Bolton, 2012

© 2015, Fleuve Éditions, département d'Univers poche,
pour la traduction en langue française.

Couverture © Axel Mahé

EAN : 978-2-823-81691-4

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo